



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**Nos premiers  
siècles  
littéraires,  
choix de  
conférences ...**

**Charles Potvin**

2620

840.9

P85

COLUMBIA COLLEGE LIBRARY



EX DONO AMICI LITTERARUM





**NOS PREMIERS**  
**SIÈCLES LITTÉRAIRES**

---

**Bruxelles.—Typ. de A. Lacroix, VERBOECKHOVEN et C<sup>ie</sup>, boulevard de Waterloo, 42.**

---



NOS PREMIERS  
SIÈCLES LITTÉRAIRES

---

CHOIX DE CONFÉRENCES  
DONNÉES A L'HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES  
DANS LES ANNÉES 1865-1868

PAR

CH. POTVIN

---

TOME DEUXIÈME

---

BRUXELLES  
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C<sup>IE</sup>, ÉDITEURS  
BOULEVARD DE WATERLOO, 42  
MÊME MAISON A PARIS, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

1870

Publié au profit de la *Ligue de l'enseignement*

LIBRAIRIE EUROPÉENNE  
C. MUQUARDT  
HENRI MERZBACH ÉDITEUR  
BRUXELLES



LE  
ROMAN DU RENARD

REYNARDUS VULPES ET REINART DE VOS

---

Messieurs,

L'animal rusé dont tous les fabulistes ont fait un de leurs héros ne s'est pas toujours appelé Renard. Son vrai nom en français dérivait, comme il convient, du latin ; de *vulpes*, on avait fait *goupil*. Dans les langues du nord, il s'appelait et s'appelle encore Fuchs, Vos, Fox. De tout temps et en tout pays, le nom de l'animal fut synonyme de malice et de fourberie, et la loi salique le désigne comme une injure qui entraîne une peine. Quant au mot Renard, c'était un nom d'homme dans les langues germaniques : Reinhart, Reginhart, Reginohald, Ragnohart ; il signifiait conseiller. On le traduisait en latin par Reginaldus, en gaulois par Regnier, et plusieurs personnages historiques ont porté ce nom.

Un beau jour, une voix sarcastique, répétée par les échos publics, s'avise d'ajouter le nom de l'animal comme une injure au nom d'un seigneur féodal du nom de Reginhart ; on disait : Louis le Bègue, Richard Cœur-de-Lion, Henri l'Oiseleur, Othon le Roux, et un livre populaire qui remonte au deuxième siècle, le *Physiologus*, espèce de manuel d'histoire naturelle, appelait Hérode *αλοπηξ* et *vulpes*. Ainsi, mais en secret sans doute, le peuple murmurait : Reginhart fuchs ; et les poètes s'emparèrent de l'ap-

pellation populaire, et répétèrent à l'envi : Reynardus Vulpes, Reinart de Vos, Reineke Fuchs, Renard le Goupil. Au treizième siècle, le nom de l'homme se confond en français avec celui de l'animal, et longtemps, ils restent synonymes. Enfin, vers le quinzième siècle, le mot latin a disparu ; l'animal n'a plus qu'un nom, le nom germanique du seigneur féodal.

Peu de mots ont eu ce succès. On appelle bien l'âne Aliboron, les tyrans des Césars, l'hypocrite un Tartuffe et l'avare un Harpagon ; mais ces noms de baptême de l'opinion n'ont pas effacé les noms patronymiques de l'avare ni du tyran, de l'hypocrite ni de l'âne. Il en est autrement du héros de la fable ; il a perdu son nom gaulois, il a pris un nom germanique ; il n'a pas gardé son nom d'animal, il porte un nom d'homme. Goupil est détroné, il ne reste sur le pavais que monseigneur Renard.

Ce fait est dû au prodigieux succès du cycle poétique qu'on est convenu d'appeler le *Roman du Renard*. En effet, du onzième au seizième siècle, ce sujet règne sur la fable et sur la satire, en prose et en vers, dans toutes les langues du nord et du centre de l'Europe. Au dix-huitième et au dix-neuvième, de grands poètes le traduisent, comme Goethe et OElenschlaeger, de grands critiques en publient les anciens textes et se disputent sur ses origines. Il y a le parti français, le parti flamand, le parti allemand. Je ne serai d'aucun parti. On écrivait le gaulois et le flamand en Belgique, alors comme aujourd'hui, et nous sommes assez riches dans les deux langues pour n'avoir rien à envier, rien à voler à personne. Il nous est bien facile de rendre à César ce qui appartient à César. Pussions-nous aussi aisément faire accorder à notre béotie ce qui appartient aux béotiens !

Je tâcherai d'abord d'établir, sans parti pris, les questions d'origine ; puis, j'étudierai les œuvres qui nous appartiennent.

L'apologue est avant tout, messieurs, un genre universel, presque aussi vieux que la parole. On le trouve déjà sous la tente de Nemrod, dans le camp de Cyrus, dans la Grèce d'Hésiode et dans le forum de Ménénius Agrippa. Avant les langues modernes, il y avait eu des fables, et Babrius en faisait déjà remonter l'invention à des hommes de Syrie, qui vivaient sous Nisus et Belus.

Dans l'ère moderne, ce genre universel fut cultivé d'abord et propagé par la langue universelle de l'époque : le latin. Du

deuxième au douzième siècle, le latin reproduit les fables de la Grèce et de l'Arabie. Depuis le *Physiologus* et les faux Ésope, jusqu'aux traductions des Arabes : le *Syntipas*, le *Disciplina clericalis*, le *Directorium vitæ humanæ*, les ruses de maître *Vulpes* sont mises en lumière dans des fables et des récits sans nombre.

Enfin, à l'époque où les langues modernes s'emparent du héros et créent à l'envi le roman, la culture des lettres était plutôt générale qu'individuelle; les sujets, la plupart traduits du latin, appartenaient à tous et un large échange s'était établi entre les littératures naissantes. Le cycle de la Table-Ronde vient d'Angleterre, le cycle d'Alexandre et celui des Bestiaires viennent de la Grèce et de Rome, le cycle de Charlemagne appartient aux Franks, le cycle des Visions sort des couvents de tous les pays; les poètes s'en servent, chacun dans sa langue, et les trouvères gaulois ne font pas plus de difficulté pour imiter les légendes bretonnes que les minnesinger pour traduire les chansons de gestes carlovingiennes.

Il en fut de même du Renard; adopté partout, personne ne songe à en réclamer le monopole, à établir un droit de premier occupant, à révéndiquer une paternité douteuse. Le Reinhart flamand habite Mau-Pertuis sans scrupules, et croque sans remords, malgré leur nom français, Chanteclair le coq et Pinte la poule. Le goupil et le loup français portent les noms germaniques d'Isengrim et de Reinhart, sans y voir une abdication nationale. On morcelait alors, dans des luttes sans fin, le champ politique; le champ littéraire restait commun. Nul n'y avait posé de bornes, ni tracé de frontières; la féodalité ne s'était pas étendue à la république des lettres.

Ainsi le Renard n'appartient à personne, puisqu'il appartient à tout le monde. Déjà les premiers faits laissent peu de prise à l'esprit de clocher. Ne faisons donc pas d'anachronisme : les peuples rois de la littérature sont d'une autre époque.

Cependant le roman du Renard n'est pas une fable ordinaire, c'est une fable épique, comme le dit très bien M. Fauriel. L'apologue, réduit en quatrains latins pour les écoles, multiplié en contes arabes sans fin et sans unité comme dans les *Mille et une Nuits*, devient ici un poème comique, une épopée satirique. D'où lui vient ce nouveau caractère? à quelle influence faut-il attribuer cette transformation? Cette question offre quelque intérêt sans doute; mais elle ne peut porter ni sur un auteur,

ni sur une œuvre, ni même sur une langue. Il peut tout au plus être question d'une influence. Trois points me semblent hors de doute.

Premièrement, aucune version qui nous reste, en aucune langue moderne, n'est une rédaction primitive. Tout ce que nous possédons est de seconde main. L'auteur flamand déclare suivre un modèle français, qui n'est pas celui que nous possédons. La principale et la plus ancienne branche française s'en rapporte à une œuvre latine, *Aucupre*, qui ne nous est point parvenue.

Secondement, les œuvres les plus anciennes qui nous restent, où la fable prend un caractère épique et ses héros, des noms germaniques, sont en latin; elles attribuent au Renard plusieurs aventures du *Vulpes*, extraites d'anciennes fables que nous conservons dans la même langue.

Ainsi, la priorité est impossible à établir en fait en faveur d'une langue, et, s'il fallait se décider, ce serait au latin qu'il faudrait en faire honneur. Tous les peuples écrivaient le latin alors; mais ne peut-on pas sous l'idiome commun rechercher l'influence d'une race, reconnaître le génie qui a jeté dans la fable ces premiers germes épiques?

Le troisième point pour moi ne fait pas de doute. Philologiquement et historiquement du moins, la transformation du *Vulpes* en Renard est due à une influence germanique.

Le nom du héros en est une première preuve. Si c'est l'esprit gaulois qui a donné à l'animal un nom d'homme, pourquoi n'est-ce pas le nom gaulois, Reginald ou Regnier, au lieu des noms germaniques, Reynardus, Reinard, Reinart qui a remplacé le mot *Goupil*?

De plus, le second héros du poème porte aussi un nom germanique : le loup s'appelle Isengrim.

Joseph Grimm et après lui M. Yonckbloet vont plus loin : ils veulent que le nom même de Renart, signifiant conseiller, ait été inventé pour baptiser l'animal et que les Franks aient apporté avec eux, en Gaule, ce nom et cette tradition déjà épique. Je ne le crois pas. Si cela est, comment se fait-il que, pendant que le français adoptait le nom germanique, aucune langue du nord ne l'ait conservé? Le Renard portait si peu ce nom que, dans aucun bestiaire germanique antérieur au douzième siècle, on ne le rencontre et qu'aussitôt qu'on le trouve, ce mot dont la

signification, au dire de M. Yonckbloet, devait être si facile à comprendre, est soigneusement accompagné d'une explication nécessaire :

Reinhart fuchs, Reinart de Vos, Reinart fox, Reineke fosse, (en danois), Reynardus Vulpes, Renart le Goupil.

*L'Isengrimus*, poème latin du neuvième siècle, semble le plus ancien document où se trouve le nom de Renart ; dès les premiers vers, l'auteur, en plein pays germanique, au milieu des Francks, a soin de spécifier ce que sont ses héros : Reynardus Vulpes, Lupus Isengrimus.

D'un autre côté, presque tous les critiques croient que ces poèmes ont renfermé des allusions politiques, et l'on a cherché l'application de la fable à l'histoire. Or, s'il n'est pas admissible que le nom de Reinart ait appartenu d'abord à l'animal, et s'il faut y voir un nom d'homme, l'allusion qui remonte le plus haut dans l'histoire et qui se rapporte au plus ancien poème, doit être le plus près de la vérité.

De toutes ces allusions, il en est une qui me semble mériter quelque attention. Si elle m'appartenait, je n'oserais vous la présenter ; elle serait suspecte, venant d'un Belge. Avancée par un Allemand, M. Eckart, développée par un autre savant d'outre Rhin, l'éditeur du *Reynardus Vulpes*, M. Mone, qui l'a suivie pas à pas dans ce vieux poème, acceptée par un critique français, M. Saint-Marc Girardin, je puis la risquer sans nous compromettre.

Ces trois critiques proposent de voir le type primitif de Renard dans le comte de Mons, duc de Lotharingie, Regnier au Long-Col. Reginarius ou Reineke comme l'appellent les chroniqueurs, a l'esprit prudent et rusé comme le goupil ; il est conseiller du roi Zwentibold ; Zwentibold, violent et emporté comme Isengrin, est comme lui trahi par sa femme ; le roi et le conseiller sont parents comme Isengrin et Renard. Regnier tombe en disgrâce et entre en lutte avec le roi, comme les héros de la fable.

En suivant ce rapprochement, je trouve cinquante ans plus tard le petit-fils du premier Renard, Regnier III, comte de Hainaut, en lutte avec l'archevêque de Cologne, Bruno. Regnier soulève contre lui la noblesse, le clergé et les manants ; tous l'accusent auprès du roi, comme les animaux accusent Renard ; il est cité comme lui devant la cour, il ne comparait point, et

Bruno est envoyé contre lui. Bruno est déjà dans l'*Isengrimus* le nom de l'ours.

On sait en outre que les Regniers, pour s'assurer le comté héréditaire du Hainaut, abandonnèrent le parti germanique. Les rois fainéants régnaient alors; le parti qui devait les détrôner au profit des Capets, commençait à tramer contre la race dégénérée de Charlemagne. La dynastie des Franks allait disparaître de la Gaule, et le premier roi qui puisse porter le nom de Français allait bientôt monter sur le trône. Alors, tandis que la Flandre et le pays de Liège et de Cologne restent fidèles à la race de Charlemagne, les comtes de Hainaut s'appuient sur la France nouvelle.

Dans cette situation, il est permis de supposer que l'esprit germanique, indigné de la défection des comtes de Hainaut, ait appliqué à ces princes rusés l'épithète injurieuse défendue par la loi salique : Reinart de vos, Rheineke fuchs.

Ainsi, le nom d'un comte du Hainaut aurait été donné au héros de la fable, d'abord dans les dictons populaires, puis dans des satires ou des chansons qui ne nous sont point parvenues, et il serait passé de là dans l'*Isengrimus*, dans le *Reynardus Vulpes*, puis dans la poésie du moyen âge et dans la langue française.

Ces rapprochements sont curieux, messieurs, mais plus curieux que concluants. Car, ils n'expliquent pas le fait important, le grand fait artistique de la transformation de la fable en épopée. L'origine historique ou philologique du nom du héros ne suffit pas à cela.

Ici encore, je pourrais invoquer de nombreux arguments, de bons témoignages en faveur du génie germanique; je pourrais montrer les peuples du nord, fidèles à ce poème, en fixant de bonne heure l'unité épique, dans une œuvre d'adoption qu'ils traduisent sans cesse et n'oublent jamais, tandis que, plus la France devient française, plus elle néglige le Renard pour d'autres personnifications semblables (au dix-septième siècle, elle l'avait complètement oublié), et plus elle abandonne en général tout génie épique.

Plus d'une autorité française viendrait à l'appui de ce système. Mais la question me semble mal placée ainsi. La puissance de création épique n'appartient pas plus aux Germains qu'aux Gaulois, elle appartient à l'homme. Ce n'est pas



une prérogative d'un peuple, né sous une bonne étoile; c'est une faculté de l'humanité, parvenue à un certain développement. Ce n'est pas une question de climat ou de frontières, c'est une question de degré de civilisation. La race y est pour peu de chose, tout dépend de l'âge d'un peuple.

Or, cette époque, où le génie épique s'empara du Renard, était pour les deux races l'âge héroïque de la poésie.

Ainsi, tous les points de vue nous donnent la même conclusion, et, pour me résumer : en général, genre universel de la fable, perpétué d'abord dans l'ère moderne par une langue universelle; en particulier, pour le *Renard*, deux caractères de l'époque dominant toutes les influences : la communauté littéraire et l'âge héroïque des peuples modernes; tel est, après avoir réclamé les droits de l'esprit germanique, tel est le large horizon dans lequel j'aime à placer cette grande comédie de mœurs du moyen âge.

Croit-on, du reste, qu'un livre devienne universel sans ces conditions et sous le monopole d'une propriété nationale? Le cèdre, pour vivre mille ans et pour ombrager le ciel, ne s'attache pas à fleur de sol; il plonge ses racines dans ces entrailles profondes où la terre cesse de porter le nom d'un peuple. Ainsi, cette *bible profane*, comme l'appelle Naylor, n'est ni gauloise, ni flamande; elle est humaine; elle représente, non l'esprit d'une race, mais le génie moderne; si sa popularité fut universelle, c'est qu'elle tient par de nombreuses attaches au cœur humain.

Que ceux qui veulent autre chose le cherchent à l'ombre courte de leur clocher. Pour nous, messieurs, nous ne manquerons jamais de revendiquer fièrement la part de nos ancêtres, mais nous respirons bien plus à l'aise dans l'histoire, nous nous sentons bien plus heureux, lorsque, à propos d'une œuvre à laquelle nos écrivains ont concouru, nous pouvons glorifier l'humanité tout entière.

Ce premier point établi, quelle part restera-t-il à nos provinces du moyen âge, dans ce travail épique qui dura des siècles?

Sans compter de petites branches dans les trois langues, il nous reste quatre œuvres importantes. La première est un poème latin du douzième siècle, de 6,600 vers, *Reynardus Vul-*

\*

pes ; il a été publié par M. Mone, d'après deux manuscrits de la bibliothèque de l'université de Liège. Il faut y joindre un petit poème antérieur, de la fin du dixième siècle, qui lui a servi de modèle : l'*Isengrimus*, publié par Grimm. L'un et l'autre sont attribués à des écrivains flamands et l'on suppose que le *Reynardus Vulpes* est l'œuvre d'un bénédictin de Gand.

La deuxième œuvre est en flamand, c'est le *Reinart de Vos* ; il contient deux parties : l'une, par Willem, est le chef-d'œuvre du cycle ; l'autre par, Claes van Aken, a moins de valeur. Ces deux parties constituent le Renard populaire dans les langues germaniques. Le Reinhart saxon, de Henri de Glichesere, est autre, mais il est resté presque inconnu. *Reinart de Vos*, au contraire, traduit et imité dans toutes les langues germaniques, a accaparé dans le nord de l'Europe toute la gloire de ce cycle poétique.

La troisième et la quatrième œuvres sont en français. En France, la gloire n'a adopté aucune œuvre. Ce sujet a produit d'abord une infinité de branches, bientôt oubliées ; c'est comme une forêt vierge, qui n'a été défrichée que de nos jours. Les branches les plus importantes de cette première période sont celles de Pierre de Saint-Cloud, et nous avons peu de chose à réclamer dans cette période. Après ces premières pousses du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècles, on voit se produire des poèmes nouveaux, dans le goût allégorique du temps ; tels sont : le *Couronnement du Renard*, qui a près de 3,500 vers ; le *Renard nouveau*, qui en compte 8,000, et le *Renard contrefait*, par un clerc de Troyes, qui monte jusqu'à 18,000, jusqu'à 32,000 vers. De ces trois œuvres, deux nous appartiennent : le *Couronnement du Renard*, dont l'auteur est inconnu, mais originaire de nos provinces, et le *Renard nouveau*, par Jacques Gielée, de Lille. Ce dernier a été traduit en prose, au quinzième siècle, par Jean Tenessax ; c'est la seule branche gauloise qui ait eu cet honneur.

Donc, en résumé : en latin, les deux premiers et les plus importants poèmes où le renard prend son nom et où la fable devient épique. En flamand, le type du Reinart germanique, dont la première partie est le chef-d'œuvre du cycle. En français, deux poèmes satiriques de la seconde période. Voilà notre bagage. Je vous le ferai connaître aussi succinctement que possible.

L'*Isengrimus* est court et vif ; il contient deux parties : la

maladie et la guérison du roi, — l'essai de pèlerinage des animaux conduits par Renard. Ces deux parties ont été intercalées et amplifiées dans le *Reynardus Vulpes*.

Ces deux poèmes se bornent aux ruses du renard et aux mésaventures du loup. Au début, le loup a faim et s'est mis en chasse; il rencontre le renard, pressé du même besoin. Le héros, surpris, se voit toute retraite fermée; il ne trouve rien de mieux que de feindre l'amitié; il s'avance vers le loup et lui souhaite une bonne pâture. Le loup grossier répond aussitôt; — j'imiterai très librement et en concisant beaucoup notre auteur proluxe :

Tes désirs sont des lois qu'on accepte avec joie,  
 Tu vas être exaucé, car tu seras ma proie.  
 Dieu rarement est sourd à de justes souhaits,  
 Tes charitables vœux vont être satisfaits :  
 C'est pour mon déjeuner que tu quittas ton antre ;  
 D'où viens-tu ? Que m'importe ! Où tu vas ? Dans mon ventre !  
 Viens dans mon estomac, où tu seras fêté ;  
 Je t'offre à cœur ouvert mon hospitalité.  
 Tu fatigues tes pieds en exposant ta tête ;  
 Viens voyager, pareil à Jonas le prophète ;  
 Viens, je ne te veux pas protéger à demi :  
 Jette-toi dans mon sein que je t'ouvre en ami.

Renard n'est guère disposé à entrer en si bon lieu ; le loup insiste courtoisement et presse son hôte. Renard, moins courtois, hésite ; le loup réplique :

Il n'est pas convenable et c'est se mettre en faute  
 De rester à causer à la porte d'un hôte. »  
 — Mais Renard : « Suis-je un Scythe, un barbare, un Saxon ?  
 Reconnaissez Renard, un parent tendre et bon ?  
 — Et toi, comment peux-tu si longtemps méconnaître  
 Le cœur hospitalier que je te fais paraître ? »

— Mais, quoi qu'y mît le loup de grâce et de bonté,  
 Renard goûtait fort peu cette hospitalité.

Le débat continue, le loup fléchit enfin devant l'offre d'un jambon que porte un passant et que Renard escamote. Le loup mange le jambon et ne laisse à son nouveau camarade de chasse que le bâton qui servait à le pendre. Renard ne pardonnera jamais ce trait à Ysengrin, il s'en venge tout aussitôt en

prenant le loup par la glotonnerie et en lui jouant plusieurs tours qui remplissent le premier livre.

Cependant le roi devient malade, et Renard est absent de la cour. Le loup conseille au roi de manger, pour se guérir, le bouc et le béliet, deux amis de Renard. La paix a été proclamée, qu'importe? dit le loup :

Le ciel veut que chacun se voue au bien de tous.  
 La gloire de l'État périrait avec vous!  
 Vous respectez la paix, mais en voulez un gage.  
 Le bouc ou le lion, lequel vaut davantage?  
 Est-ce un crime, je suis moine et prends tout sur moi (1).  
 Le cloître met l'utile au dessus de la loi.  
 Une sage terreur suit un roi légitime,  
 Quand il sait à propos commettre un rare crime.  
 Un principe en vigueur soumet le droit au fait,  
 Et, lorsqu'on le partage, on excuse un méfait.  
 Pour atteindre un grand bien, quoi! craindre un mal infime!  
 Mais souvent un vain lucre inspire un plus grand crime.  
 Pour un blâme, combien d'excuses au délit!  
 L'un dira : Quelle horreur! Mais l'autre : Quel profit (2) !  
 Aux usages des cours que le roi s'abandonne;  
 Tout doit vous redouter; vous ne craignez personne.  
 La paix! en temps pascal, je la violerais  
 Si le droit violé servait mes intérêts.  
 Aux heureux criminels les honneurs, la ripaille!  
 Être amoureux du droit, c'est bon pour la canaille (3) !  
 L'intérêt du pouvoir fait et défait les droits;  
 Celui qui fait les lois n'est pas soumis aux lois.  
 Ce que vous ordonnez, n'oseriez-vous l'enfreindre?  
 La loi, c'est son auteur qu'elle doit faire craindre.  
 Est-ce le fer qui tue? Eh! non! c'est l'homme armé!  
 Le roi, qui fait les lois, n'en est pas opprimé.  
 Un roi juste aux manants, c'est un roi de la glèbe!  
 Les troupeaux paissent l'herbe et les princes, la plèbe (4).  
 Si l'on craint d'être injuste, on aura souvent faim.  
 L'intérêt avant tout, voilà la règle, enfin!

En parlant ainsi, cependant, le loup prépare des armes contre lui. *Quod non Reynardus adest! — Utinam Renardus adesset.* Que Renard n'est-il ici! avaient crié les victimes. Renard arrive;

- (1) Si quid in hoc peccas, monachus feror atque sacerdos.  
 (2) Si : *Scelus est*, alter; *Profuit*, alter ait.  
 (3) Pauper et infamis juris amator erit.  
 (4) Plebs procerum cibus est, utpotè prata regum.

il vient de Salerne, dit-il; il en rapporte de savants avis pour la santé du roi. Qu'il se couvre de la peau d'un loup de l'âge d'Isengrin, fraîchement écorché; sur-le-champ il sera guéri. Que répondre à cela? Isengrin a plaidé toutes les raisons, écarté tous les scrupules; il est pris à son propre piège.

Le roi, guéri, veut connaître les démêlés du Renard et du loup; l'ours a fait un poème là-dessus, il le lit devant la cour, et le troisième livre contient un récit rétrospectif, comme il convient à une épopée classique. Parmi ces fables figurent : le pèlerinage du Père *Isengrimus*, sorte de parodie de ces voyages, plus intéressés que pieux; — l'entrée au couvent du loup, qui en est chassé à coups de gaules, — le viol de la louve par maître Renard.

Renard a persuadé au glouton de se faire moine; il profite de son absence pour outrager ses enfants et pour attirer sa femme dans le piège d'un adultère presque incestueux, car le loup est son oncle. Mais Dom Reynardus se raille de la famille avec la même audace que monseigneur le loup s'est raillé de l'hospitalité et a prêché le despotisme. Il dit à la louve :

Un autre, chère dame, y mettrait moins de grâce;  
 Moi, du premier passant, je n'aurai point l'audace.  
 Pourtant, si l'étranger est bien moins qu'un parent,  
 Moi, neveu, dans ton cœur, j'ai droit au premier rang.  
 Aussi, dans l'occurrence, où ma passion brille,  
 J'aime à faire éclater mon esprit de famille,  
 Ma tante, et, moi vivant, nul, par amour pour toi,  
 N'oserait supplanter mon oncle, excepté moi.

Cependant la gourmandise du loup le fait chasser du couvent, et la scène où les moines le chassent est une parodie de l'ordination d'un prélat. Le malheureux, joué, écorché, battu de vingt façons, s'enfuit du couvent et trouve sa femme profanée.

Dans le quatrième livre, le loup, victime encore de sa bêtise ou de son orgueil, éventré par le bélier, blessé par le roi, auquel il a l'impertinence, dans un partage, de ne pas attribuer tout le butin, pris dans un piège au moment où il croit jurer sur un reliquaire, finit par se laisser prendre par une bande de porcs qui le tuent. Cette scène commence encore par la gloutonnerie du loup. La mère des marcassins, l'abbesse des truies, à laquelle il demande le baiser de paix, se défie de lui et le renvoie à la fin de la

messe, qui va sonner : c'est alors que les officiants se donnent l'accolade, dit-elle. Le loup répond, entre autres choses :

Moi, pour connaître l'heure, ai-je besoin, dans l'air,  
De la voix de l'airain ? J'ai la voix de la chair.  
Une cloche, à quoi bon ? Je n'en ai qu'une seule,  
Mon ventre, et j'en crois moins le soleil que ma gueule ;  
Nul timbre plus exact ne sonne le festin,  
Quand le Pape lui-même en eût été parrain,  
Et, si j'en écoutais la voix intérieure,  
Je mangerais, le jour et la nuit, à toute heure.

Le loup est moine, a dit l'auteur.

C'est l'abbesse des truies qui doit chanter la messe, elle appelle toute sa famille pour y assister, et le meurtre du loup termine ses aventures par une parodie plus audacieuse que celle de l'ordination : la parodie du sacrifice même de la messe.

Isengrin tué, la truie ricane encore et avec les mêmes fleurs de rhétorique que le loup a employées pour persuader à Renard de se laisser manger :

On doit, dit l'Écriture, aimer ses ennemis,  
Et dans le sein de Dieu par là l'on est admis.  
Ainsi fais-je : Isengrin me fut toujours hostile,  
Et je vais lui donner mon ventre pour asile.

La truie lui mange le foie, les marçassins le dépècent et l'abbesse lui fait son épithaphe :

Un marbre pour un prêtre autrefois put suffire,  
Et la gloire du mort au monument respire.  
En trente-six endroits repose Isengrimus (1),  
C'est autant de tombeaux qu'il avait de vertus.

Le poème se termine par des lamentations hypocrites et satiriques de la truie et du Renard sur les mœurs du temps.

Qu'avons-nous besoin de chercher des allusions historiques, messieurs ? Voici qui vaut mieux : la satire ! Les allusions personnelles n'ont de valeur et de vie que pour autant qu'elles s'élèvent jusqu'à la vérité d'une peinture générale de mœurs, et qu'elles puissent être oubliées sans que le sujet y perde rien de sa force comique. Le loup, moine grossier, gourmand, stupide,

(1) Le latin dit 66, undecies senis.

violent, conseiller effronté de despotisme; le Renard, vindicatif, obscène, se raillant de la famille; les moines et les porcs parodiant le culte, voilà ce qui demeure vivant dans ces jeux d'esprit d'un bénédictin du onzième siècle. L'histoire s'y retrouverait peut-être, mais à coup sûr la satire y subsiste. Y chercherai-je, avec M. Mone, Regnier au Long-Col ou Zwentibold? J'y trouve la société religieuse peinte sur le vif. Les personnalités du passé ne m'intéressent plus guère lorsque je vois la satire d'une époque et la peinture du cœur humain.

Qu'un vrai poète s'empare de ces fables satiriques, il en fera une grande comédie de mœurs, une épopée aristophanesque. C'est ce que fit l'auteur de la première partie du *Reinart de Vos*.

Le *Reynardus Vulpes*, à côté de ses qualités, qui sont la verve du sarcasme et l'audace du style, a de nombreux défauts : le récit manque d'économie, le style de variété, la satire de mesure. Il semble plutôt une amplification de rhétorique dans une langue morte, qu'une œuvre d'art. Les branches gauloises accusent l'enfance de la langue et de l'art; les meilleures, comme celles de Pierre de Saint-Cloud, ont le style verbeux, commun, surchargé de détails inutiles, grossiers ou obscènes. La première partie du *Reinart de Vos* n'a ni cette profusion sans choix et sans goût, ni cette monotonie sans variété et sans tact; elle l'emporte sans contredit sur tous les poèmes du cycle.

M. Marmier a très bien caractérisé cette supériorité :

Le récit est beaucoup plus dramatique, plus serré, beaucoup moins licencieux, et l'ouvrage entier est empreint, comme l'a dit J. Grimm, d'une couleur toute flamande..... Le premier est certainement une œuvre à part, une épopée complète, une comédie excellente, écrite avec verve, avec une profonde connaissance des vices du temps et des subtilités du cœur humain.

Ce n'est pas moi qui parle ainsi, messieurs, c'est un savant français.

Faisons donc connaissance avec notre chef-d'œuvre.

C'était un jour de Pentecôte; le lion, comme un vrai roi de chevalerie, tient sa cour plénière. Aucun seigneur, je veux dire aucun animal, ne manque à la cour, excepté Reinart de Vos; car sa conscience n'est pas nette. Présent, on le redouterait; absent, on l'attaque. Tous ses ennemis se lèvent contre lui, un

concert d'accusations ouvre le poème. Le loup parle le premier, c'est son droit, il est l'antagoniste de Renard.

« Sire, je dois être vengé ;  
 Votre honneur s'y trouve engagé  
 Et l'humanité tout entière.  
 Considérez les maux qu'il m'a fait endurer :  
 Il est entré chez moi pour me déshonorer ;  
 Il a séduit ma femme et souillé ma litière !

Le loup est déshonoré : la famille doit être vengée. Le chien suit ; Renard lui a volé un boudin : Vengeance à la propriété !

Le chat défend son parent. Le castor réplique et voici de nouveaux traits : le saint homme se voue à l'éducation pour tenir le lièvre sous sa griffe.

Hier, il rencontra le lièvre, en maraudant ;  
 Il le flatte aussitôt : Quoi ! toujours on l'évince !  
 Il n'est rien ! il pourrait parvenir cependant !  
 Que n'est-il chapelain du Prince ?  
 Quelques leçons de chants et cela suffira,  
 Moyennant un salaire mince.  
 Ne peut-il les payer, on les lui donnera ! —

— Pour ne l'accepter point, l'offre était trop honnête ;  
 Voilà donc Mons Couard dans ses pattes serré ;  
 Et tous deux d'épeler, de chanter à tue-tête  
 Le *Credo* ! J'y courus, par le bruit attiré ;  
 Le pendard triomphait et couvait sa conquête,  
 Et, lorsque l'innocent lui dit : Bien obligé !  
 Pour prix de la leçon, il l'aurait égorgé,  
 Si je n'avais troublé la fête.

Le loup, pressé de conclure, ne trouve rien de mieux que la mort du traître pour sauver la société entière. Mais le blaireau défend son parent, et l'esprit rabelaisien apparaît aussitôt.

Quant à la dame Hersinde, elle ne se plaint pas :  
 L'amour les unissait dès l'âge le plus tendre,  
 Voilà tantôt sept ans qu'ils n'ont pu s'en défendre ;  
 Le mal est fait, pourquoi ces vains éclats ?  
 La belle en fut guérie à son gré, je suppose !  
 Pourquoi tant de bruit pour si peu de chose ?



Le lièvre aussi se plaint; c'est ingrat et petit !  
 N'était-ce pas le moins qu'un maître gratuit  
     Le reprit  
 Quand il chantait faux sa partie ?  
     Qui bien aime bien châtie,  
 C'est l'Écriture qui le dit.  
 Le chien de ses griefs veut porter haut le chiffre;  
 Il vole un pauvre hère, on le vole à son tour,  
     Et ce qui vient du fifre  
     S'en retourne au tambour.  
 Voilà de quoi vraiment enfler son verbe !  
 Renard n'a pas voulu, dans cette occasion,  
     Faire mentir le proverbe :  
 Il a fait, en mangeant ce boudin peu superbe,  
     De la morale en action.

Mais inclinons-nous, messieurs, voici Tartuffe :

Pour quelque trait méchant, Sire, qu'on le renomme,  
     Renard, mon oncle, est honnête homme !  
 Depuis qu'on est entré dans la trêve de Dieu,  
 Il vit dans son château comme dans un saint lieu,  
 Portant haire, pleurant aux pieuses piscines,  
 Pratiquant l'abstinence et vivant de racines.  
     Avec beaucoup d'humilité,  
 A des passants émus, hier, il l'a conté.  
 Il s'est, à Mautpertuis, construit une cellule ;  
 La charité publique est son unique avoir ;  
 Là, méprisant le monde et songeant au devoir,  
 A l'heure où je combats ce procès ridicule,  
 Il jeûne, les regards vers la tombe penchés,  
 Par la faim et la soif expiant ses péchés.

On n'attend que sa mort pour le canoniser,

dit Regnier, de Macette, au moment où elle va essayer de séduire  
 une jeune fille. La piété de Renard ne nous annonce rien de  
 bon : ce panégyrique est interrompu par l'arrivée d'un convoi  
 mortuaire ; une poule a été croquée par le saint homme.

Le coq porte aussitôt sa plainte devant le trône :

Sire, c'était un saint jour de dimanche ;  
 Il m'annonça que vos édits royaux  
 Dictaient la paix à tous les animaux ;  
 Il me montrait des lettres de créance,  
 Où votre sceau m'inspirait confiance ;

Il ajouta qu'il s'était converti,  
 De ses péchés qu'il s'était repenti,  
 Et qu'il avait, au voisin monastère,  
 Pris le bourdon, le cilice et la haire.  
 « Frère, dit-il, vous pouvez vivre en paix !  
 A mon salut je songe désormais :  
 J'ai renoncé, par serment, à confesse,  
 A tout repas de chair, même à la graisse ;  
 Dieu m'a touché quand je devenais vieux !  
 Mais pardonnez ; le temps est précieux,  
 Je dois prier pour toutes mes folies ;  
 Je n'ai pas dit nones, vêpres, complies,  
 Et je tiendrais, allongeant le chemin,  
 A réciter matines pour demain. »  
 Il dit, se signe et gagne la clairière,  
 Se prélassant et lisant son bréviaire.

La basse-cour, édiflée de cette conversion, se croit à l'abri de toute attaque et se met, joyeuse, à courir les champs. Renard l'attendait là ; le larron sort d'une embuscade, se jette avec fureur sur la famille éparse et croque la poule.

C'est ainsi que les premiers récits annoncent le héros. Mais il va entrer en scène. Le roi somme Renard de comparaître en justice pour répondre de ses faits et gestes. Les ambassadeurs vont avoir affaire à rude partie.

L'ours se charge du message avec une suffisance bientôt punie. Renard le reçoit avec amitié ; mais qu'était-il besoin qu'on vint le chercher aussi loin ? Il se serait déjà rendu à la cour, s'il n'avait été retenu chez lui par une indigestion ?

« Qu'as-tu pris, toi, toujours allègre ? »

« Hélas ! la chère était bien maigre !  
 Un hère comme moi ne peut avoir toujours,  
 Seigneur Brun, le menu des comtes et des ours.  
 Le pauvre au jour le jour doit chercher sa pâture ;  
 Sent-il la faim, il mangec e qu'il a ;  
 Si l'on pouvait choisir, jamais à ces mets-là  
 Je ne toucherais, je vous jure !  
 Le miel frais où je suis réduit  
 Par abstinence involontaire ,  
 Me gonfle, m'irrite, me cuit ;  
 J'en prends à tout repas et ma santé s'altère. »

« Du miel frais! dédaigner le miel frais! Palsembleu!  
 Je te conseille bien de faire  
 Le dégoûté! Le miel est uu régal de Dieu!  
 Bon Renard, doux ami, mon cher et beau neveu,  
 Si le miel n'est pas ton affaire,  
 Procure-m'en ma part, procure-m'en un peu,  
 Et, quand cent ans encor je vivrais sur la terre,  
 Encore dans cent ans je m'en ressouviendrais  
 Pour t'aimer! Cher Renard, goûtons de ce miel frais! »

Un homme, pardon, messieurs, un animal qui parle ainsi est livré, pieds et poings lié. Renard mène l'ambassadeur dans un piège où il laisse la peau de la tête et des deux pattes de devant. Renard le voit gisant, ensanglanté; il le raille :

Quel beau chaperon rouge et comme il vous sied bien!  
 Êtes-vous prieur ou chanoine?  
 Diantre! celui qui vous fit moine  
 Sait tailler en plein cuir et n'a menagé rien.  
 Il a bien près frisé l'oreille!  
 La tonsure fraîche et vermeille!  
 Moustache ni toupet n'ont été respectés.  
 Mais vous alliez chanter l'office, j'imagine;  
 Car vous tenez les mains jointes sur la poitrine,  
 Et vos beaux gants noirs sont ôtés. »

Je cite le REINART DE VOS du treizième siècle. De nos jours, nos éditions populaires A. M. D. G., publiées à Malines, à Lyon, à Paris, par l'imprimerie du saint-siège et par la Société de Saint-Victor, ont corrigé tout cela. M. Collin de Plancy s'est chargé de *dégager* le roman *des immondices qui l'étouffent*. Vous reconnaissez le style dévot.

Le vieux poète est trop près de Molière; le discours de Renard au coq nous ramène au père Loriquet :

« Et moi, seigneur Canteclair, me dit Trigaudin (Trigaudin est le nom élégant du Renard orthodoxe) d'une voix posée, je suis bien changé. Pour rien au monde je ne voudrais aujourd'hui causer le moindre chagrin à personne. Ne craignez aucun piège de ma part. Je m'en vais voyager, autant *pour m'instruire* que pour faire oublier les torts de ma jeunesse; et de ce moment, je prends congé de vous.

La mordante ironie de Renard sur la tonsure de l'ours était aussi une *immondice* ; voici ce qui en reste, à la place nettoyée :

« Trigaudin se mit à railler sa victime : Qu'avez-vous donc, mon cher Gros-Brun ? dit-il ; est-ce qu'on aurait voulu vous faire payer le miel trop cher, que vous vous êtes échappé comme un voleur ? »

Revenons à notre poète :

Le premier ambassadeur aimait le miel. Le second aime les souris. C'est Tibert, le chat : « Aimer, s'écrie-t-il au premier mot,

Aimer ! je les adore !  
 Les manger ! je les dévore !  
 C'est le plat le plus fin, le mets le plus exquis !  
 L'ignoreriez-vous donc encore ?  
 Il n'est pas d'ortolan qui vaille une souris.  
 Vous me conduirez, j'espère,  
 A ce vrai festin de roi,  
 Et vous pouvez compter sur moi,  
 Quand vous auriez tué mon père ! »

Une fois dans cette voie, le second ambassadeur est perdu, il retournera à la cour aussi meurtri que le premier.

Dans ces deux scènes, le poète introduit un prêtre avec sa femme, car au treizième siècle beaucoup de prêtres étaient encore mariés. Quand l'ours est pris au piège, tout le village accourt pour le tuer, le curé marche en tête et sa femme le suit :

Le prêtre est transporté d'une ardeur héroïque ;  
 Voyez-vous le bâton de la croix  
 Bondir et rebondir dans ces fougueux tournois ;  
 Et le bedeau qu'un tel exemple pique  
 Briser son gonfanon dans la lutte olympique !

L'ours en s'échappant va tomber sur le groupe des commères qui jasant, et fait rouler la femme du curé dans la rivière. Le poète comique fait crier au prêtre :

Chers paroissiens, sauvez ma femme, mes amours !  
 J'accorde à son sauveur indulgence plénière.

Dans la seconde scène, c'est à la grange du curé que Renard a mené le chat. Le fils du curé prend le voleur au lacet, et toute la famille se met à battre l'ambassadeur glouton.

Le chat se jette sur le curé et le mutile. Alors la femme se lamente et Renard, de loin, la console avec une verve toute rabelaisienne. Je ne vous lirai pas ce passage.

Dans les branches gauloises, le curé est accusé de mauvaises mœurs, sa femme n'est pas légitime, et le nom qu'on lui donne n'est ni parlementaire, ni orthodoxe.

Dans le Renard moderne des évêques, le curé est un fermier ; il peut être marié tout à son aise.

On remarque de nombreux mots latins dans les diverses branches gauloises et germaniques du Renard, mais quel latin ! C'est une parodie nouvelle. L'ignorance des prêtres était grande depuis longtemps. Au dire d'un pape du huitième siècle, ils baptisaient *in nomine patris et filia et spiritua sancta*.

Renard reste peintre fidèle : *Confiteor tibi pater... et mater*, dit-il en raillant. Quand le roi lui reproche la tonsure de l'ours : *In nomine patrum, Christum, fle !* s'écrie-t-il, et plus tard, quand il vole au curé son rôl, le curé crie : *Ah ! sancta spiritus !* Voilà les traits qui ont fait rire nos pères de l'ignorance des moines.

Cependant, le troisième ambassadeur est un ami. La scène change, Renard le suit à la cour ; et il va se confesser.

Lorsqu'ils sont dans la bruyère,

Renard s'adresse à Grimbert :

« Neveu ; mon courage se perd,

Je tremble, écoute ma prière.

Cher Grimbert, prends pitié de moi ;

Je veux me confesser à toi.

Trouver un prêtre ici me serait difficile ;

Une fois confessé, les choses tourneront

Comme elles le pourront,

Mais mon âme sera tranquille. »

« Mon oncle, pour vous confesser,

Sachez qu'il faudrait renoncer

A la ruse, au mensonge, au vol, à la vengeance,

Le cœur contrit, dans un pieux regret ;

Sans cela, que vous servirait

Le sacrement de pénitence ? »

« Je le sais, dit Renard ; écoute donc ici ;  
 Car je veux obtenir merci,  
 Et je viens à résipiscence.  
*Confiteor tibi, Pater,*  
*Et Mater,*  
 D'avoir fait noise au chat, puis à la loutre,  
 Puis en outre,  
 Et sans plus de distinction,  
 A des animaux de tout âge  
 Et de toute profession :  
 Aux eaux de la confession  
 Je veux laver tout ce bagage. »

La confession est un récit de nouveaux tours joués au loup dans lesquels entre l'adultère avec la louve. Renard glisse rapidement sur cette peccadille, et il en parle en mots couverts :

« Mais nulle trahison, nul piège, nul tourment  
 Ne l'offensa jamais aussi cruellement  
 Que lorsque je péchai contre Hersinde qu'il aime  
 Plus que lui-même ;  
 Dieu pardonne à ces méchants traits !  
 Je fis à la belle commère  
 Un affront tel que je voudrais  
 Que la chose encor fût à faire,  
 Plutôt que d'en garder d'inutiles regrets. »

Mais le confesseur n'entend pas de cette oreille :

Grimbert dit à Renard : « Puisque tu te confesses,  
 Si tu veux être absous par un divin secours,  
 Il te faut dépouiller les humaines faiblesses ;  
 Il faut, sans voile et sans détours,  
 Ouvrir ton cœur au juge qui l'éprouve ;  
 Que veut dire cela : Péché contre la Louve ?  
 Je ne comprends pas ce discours. »

Renard répond : « Convierait-il, mon Père,  
 Que je disse crûment, sans prendre plus de soins :  
 J'ai rendu ma tante adultère,  
 Autant de fois, plus ou moins ?  
 Vous êtes mon parent ; une telle impudence  
 Eût blessé Votre Révérence.

Vous avez reconnu la curiosité lascive et les interrogatoires scabreux du confessional.

La pénitence est faible, car le pénitent est redoutable; Grimbert cueille une baguette et en frappe son oncle quarante fois. A Rome, de nos jours, on peut voir, et j'ai vu vingt fois dans l'église de Saint-Pierre un prêtre armé d'une longue baguette blanche; devant lui passent des pénitents qui s'agenouillent et qu'il touche de sa baguette. Cela s'appelle renouveler l'absolution. Quand on se croit coupable d'un péché véniel, il n'est pas nécessaire de s'en confesser, il suffit de se présenter devant la fêrule du confesseur qui vous frappe de loin, et l'on s'en retourne l'âme tranquille, et absous comme Renard.

Le héros, ainsi allégé, s'achemine avec son confesseur vers la cour. En route, il se détourne pour passer par un monastère; tout à coup, il se jette sur une poule du couvent. Grimbert l'arrête :

Grimbert l'arrête et dit : « Dans quel délire es-tu ?

Homme impie et sans vertu !

Reprendras-tu toujours d'odieuses coutumes ?

Et quoi ! pour un coq dodu,

Quoi ! pour une poule grasse,

Tu perdrais l'état de grâce

Qu'un sacrement t'a rendu !

D'aucun excès ton orgueil ne se lasse !

Renard répond : « Par la bonté de Dieu !

C'est un oubli, mon doux neveu !

Prions le ciel, que je redoute,

Pour que je n'y retombe pas. »

Alors, ils reprennent la route,

En retournant sur leurs pas.

Que de fois, par dessus son épaule, en cachette,

Renard lorgnait une poulette,

Vainement il se contenait ;

Le penchant toujours l'entraînait.

Vous lui couperiez la tête,

Que sa tête volerait

Vers les poules, sa conquête,

Aussi loiu qu'elle pourrait.

Grimbert aperçut le manège :

« Ah ! glouton impur et vil !

Pourquoi ton œil cligne-t-il,

Rêvant trahison et piège ? »

« Tu parles mal, sur mon honneur !  
 Toi qui m'espionnes le cœur  
 Et troubles ainsi ma prière.  
 Je disais un *Pater noster*,  
 Pour préserver de l'enfer  
 L'âme des coqs que j'ai volés au monastère ;  
 Je disais versets et répons,  
 Pour le salut des chapous  
 Dont j'ai fait si bonne chère ! »

Renard, corrigé par Tartuffe, respecte trop la confession pour en parler. Quand le héros se jette sur la poule, le blaireau l'arrête :

« Ah ! mon oncle, dit le Blaireau consterné, est-ce ainsi que vous êtes corrigé ?  
 — Je n'y pensais pas, dit Renard.  
 — Voilà l'effet des mauvaises habitudes ! »

Voilà de l'art orthodoxe !

Cependant le héros est condamné à être pendu. C'est encore par la parodie de la confession publique qu'il se sauve. Il demande à se confesser devant le peuple avant de mourir et, en se confessant, il en vient adroitement à parler d'un trésor qu'il possède. Un trésor ! le roi et la reine alléchés vont se laisser prendre à la ruse du pendard qui n'est pas encore pendu.

« Je veux bien vous l'avouer, Sire ;  
 Je possède en argent, en diamants, en or,  
   Un trésor ;  
 Sept chars à l'emporter ne pourraient point suffire,  
 Il m'en resterait encor. »

— D'où te vient ce trésor ? dit le roi. — D'un vol, mais d'un vol qui sauva le trône et le roi.

« Oui, sans cet attentat à la propriété,  
 Nous porterions le deuil de Votre Majesté. »

La reine, glacée de terreur, somme Renard de ne rien cacher de ce qui menace son époux.



« Noble reine, dit-il, d'un ton de doléance,  
 Quand même en ce moment vous ne me priez pas,  
 Je ne pourrais laisser, en face du trépas,  
     Ce fardeau sur ma conscience.  
 Si le doux roi daignait m'accorder un instant,  
     Je vous dirais, sauf sa licence,  
 Comment je découvris des traîtres méditant  
     De l'assassiner, sans défense.  
 Mes parents les plus chers étaient de connivence;  
 Et jamais je n'aurais voulu les accuser,  
 Sans la peur de l'enfer qu'on nous dit menacer  
     Ceux qui d'un meurtre ont connaissance  
 Et meurent sans le dénoncer. »

Le roi ne se fie pas trop à ces bons sentiments :

Le Roi sentait un poids peser sur sa poitrine :  
 « Serait-il vrai? dit-il, le front chargé d'ennuis.

— Quoi! le demandez-vous? Par la bonté divine!  
     Oubliez-vous donc où j'en suis?  
 Grand roi, ne craignez rien; je suis un misérable.  
 Mais pourrais-je souffrir de pareils attentats  
     Et quitter cette vie, hélas!  
     Chargé d'un mensonge exécrable?  
 Non, Sire, dit Renard, je ne le pourrais pas! »

La reine cède la première aux belles paroles, le roi se laisse entraîner; ils écouteront Renard, Renard est sauvé. Il va calomnier son père lui-même pour en être mieux cru sur parole; il accuse ses ennemis d'avoir conspiré avec son père la mort du roi pour placer l'ours sur le trône. Le trésor devait leur servir à recruter l'armée de la rébellion. Renard en le volant a sauvé l'empire.

Le Lion et la Reine alors prennent Renard  
     A l'écart.  
 La fortune les tente; ils désirent apprendre  
     Où le trésor est déposé.

« Moi, vous livrer mon bien! leur répond le rusé;  
     Je devrais être un insensé,  
     Sire Roi qui me faites pendre!

— Non, dit la Reine, non ; plus de ressentiment !  
 Mon époux gracieusement,  
 Renard, t'accordera la vie.  
 Mais nous pourrons compter sur tout ton dévouement. »

Renard les a amenés où il voulait. Il triomphe et rentre en grâce. Cependant le trésor n'existe pas ; comment évitera-t-il de conduire le roi à la cachette indiquée ? Il se déclare excommunié. Pour sauver le loup, il s'est exposé à l'interdit. Mais, dès le lendemain, il ira à Rome en pèlerinage et purgera l'anathème. Ainsi l'hypocrisie religieuse continue à être le grand cheval de bataille du héros de la fourberie.

Le loup, la louve et l'ours, ainsi accusés, tombent en disgrâce, et sont jetés dans les fers ; Renard se sauve en accablant ses ennemis. Mais leur malheur ne suffit pas au traître triomphant ; il demande les souliers du loup et de la louve pour ce long et pieux voyage ; leurs souliers, c'est à dire la peau de leurs pattes. La Reine n'a rien à refuser à l'homme au trésor, son pèlerin.

« Noble Reine, dit-il d'un ton béat et tendre,  
 Me voilà votre pèlerin !  
 Voyez quels beaux souliers a mon oncle Isengrin !  
 Voyez quels brodequins charmants porte sa femme !  
 Obtenez-les pour moi, je prierai Dieu pour vous.  
 S'acquitter d'un bienfait, il n'est rien de plus doux !  
 Faites votre salut, en me chaussant, Madame !  
 Nous en voyage, eux en prison,  
 Voyez si ce n'est pas raison  
 Qu'ils me prêtent au moins chacun une savate.  
 Des pieds du pèlerin, Madame, prenez soin.  
 De chaussure qu'ont-ils besoin ?  
 Ils ne bougeront d'une patte.

— Volontiers ! dit la Reine, on ne peut voyager,  
 A travers les forêts, les ronces, les épines,  
 Pieds nus, en pays étranger  
 Sans danger,  
 L'entreprise est trop rude ; il vous faut des bottines.  
 Pour vous chausser de frais, j'emploierai mon crédit.  
 Isengrin et sa femme ont juste votre affaire.  
 En dussent-ils mourir, il faut vous satisfaire ;  
 Vous aurez leurs souliers, c'est dit ! »

Ainsi, Renard se venge; le loup et la louve sont écorchés et la raillerie recommence :

Renard, jouissant sous cape,  
Verse d'hypocrites pleurs.  
« Ma tante! bonne tante! ah! quel chagrin nous frappe!  
Combien dois-tu pour moi supporter de malheurs!  
Amèrement, je m'en désole!  
Un point seulement me console :  
Je t'aime et je n'aurais jamais pu te quitter  
Sans emporter  
Quelque chose de toi dans mes courses lointaines;  
Sur des bords in hospitaliers,  
Je marcherai dans tes souliers,  
Et braverai toutes les peines.  
Mais toi, c'est pour ton bien! Tante, tu me suivras;  
Ainsi donc tu partageras  
Les mérites de mes prières,  
Et les indulgences plénières  
Que je vais gagner aux Lieux-Saints,  
Ma chère... dans tes escarpins! »

Et Renard, avec toute sorte de démonstrations de piété dans un grand appareil religieux, s'en va en pèlerinage, non pas à Rome, dans son château, où une fois à l'abri, il brave le roi.

Ainsi finit la première partie du *Reinart de Vos*. La seconde reproduit la même mise en scène : la cour plénière, les accusations, la confession, la comparution. Après de longs discours qui, comme ces répétitions, sont des faiblesses de l'écrivain, Renard, en vrai chevalier, en appelle au jugement de Dieu, provoque le loup en champ clos, sort vainqueur du combat et rentre en grâce. Cette seconde partie est loin de valoir la première; outre ses répétitions et ses longues tirades, elle fait raconter les scènes les plus importantes, comme la guérison du roi, imitée du *Reynardus Vulpes*, au lieu de faire agir les personnages.

Cependant le même esprit domine : la parodie du culte et l'hypocrisie du héros. Le poète même fait un pas en avant contre les abus de l'Église : il stigmatise l'excommunication. Je ne citerai que ce passage; Renard se plaint d'être excommunié, le clerc de l'évêque, le singe Martin le rassure; et se charge de son affaire; j'imité librement :

Le pape fait le diable à quatre?  
Ne te laisse donc pas abattre!

A Rome on peut tout acheter.  
 Je veux chicaner, ergoter ;  
 Et s'ils sont plus forts en basoche,  
 J'aurai du sonnang dans la poche.  
 Mon oncle évêque, au pénitent  
 Pardonne tout... argent comptant.  
 J'ai là plus d'une créature :  
 L'abbé Prend-Tout, l'évêque Usure,  
 Le cardinal Fesse-Mathieu.  
 Bourse en main, j'invoquerai Dieu !  
 Au crime on assortit la somme ;  
 L'or et Dieu peuvent tout à Rome.  
 Si l'on te condamne à la Cour,  
 Je loue une foudre à mon tour :  
 Plus de noces, plus de baptême ;  
 Je mets au ban Lion lui-même !  
 J'interdis le pain et le... lard.  
 Pour qu'on fasse droit à Renard !  
 Le cardinal Graisse-Ma-Patte  
 Mène un pape idiot qu'il flatte ;  
 Il est jeune, ardent, amoureux ;  
 Quand on paie, il est généreux.  
 Il règne sur la foi moderne,  
 Et sa concubine gouverne ;  
 La belle est ma nièce, et je tiens  
 Par elle tous les bons chrétiens.  
 Rosse donc le sot qui te damne  
 Et ris-toi des foudres de l'Ane.

Je vous l'ai déjà dit, messieurs, je n'ai jamais pu lire ces vers sans me représenter dans une ville du moyen âge, sur une place publique, un menestrel monté sur une borne et luttant contre les foudres de l'Église avec les foudres de l'art. J'y vois Aristophane venant à la rescousse de d'Arvelde ; j'y vois le génie de la comédie mis au service de la liberté de conscience ! J'ai concisé ce passage pour mettre cette scène dans un drame historique, car je trouve que c'est là un des plus grands spectacles que puisse donner l'histoire !

Ce poème conclut comme toutes les branches : Renard est puissant ! Toute la terre appartient à Renardie ! *Amen !*

Ainsi le héros de cette épopée, qui manque à l'antiquité, représente l'exploitation des vices et des faiblesses de l'homme par la ruse mondaine et l'hypocrisie religieuse. Renard a tous les vices, il les satisfait en exploitant les vices d'autrui ; Renard ne

croit à rien et il abuse de toutes les croyances. La gourmandise, l'amour de l'or, l'avarice, la vanité, l'orgueil, les rivalités, l'envie, la rancune, la poltronnerie, la forfanterie, la luxure, la colère, les préjugés, l'ignorance, les superstitions, tous les vices du cœur, tous les travers de l'esprit, toutes les faiblesses du sentiment, toutes les convoitises de la chair : que de points vulnérables, que de côtés faibles dans l'homme ! Renard n'en néglige aucun, et les sept péchés capitaux sont mis en scène pour être joués par ce profond connaisseur du cœur humain.

Ce spectacle contient déjà une grande leçon, un profond enseignement ; le poète semble nous dire : Ce qui vous perd, ce sont vos faiblesses ; ce sont vos vices et vos travers qui vous livrent pieds et poings liés à vos exploitants.

Cependant, comme presque toutes les dupes qu'il joue et raille sont de la classe des maîtres et des privilégiés, rois, seigneurs, prêtres, le peuple prit un grand plaisir à des tours qui bernaient ses ennemis ; il se sentait vengé par la malice du héros, et Renard en acquit une vogue populaire universelle : la satire n'est pas seulement l'enseignement de tous, c'est le châtiment des grands, c'est la vengeance des petits.

Mais Renard n'est pas seulement une sorte de personnage factice, servant de pivot à cet enseignement ou à cette vengeance. C'est un type supérieur à tous les autres ; il représente le mal triomphant par la ruse et l'hypocrisie. Ses victimes nous font craindre nos propres faiblesses ; ses succès nous font haïr le mal dans ce qu'il a de plus odieux, et dénoncent à la société son plus dangereux ennemi, l'hypocrite.

Renard règne, semble ajouter le poète, depuis que l'homme, terrifié par les fantasmagories de l'ignorance, s'est agenouillé devant un homme porteur d'une idole ou d'un sceptre ! Renard régnera autant que l'ignorance, autant que la superstition, autant que cette minorité honteuse qui livre les nations à d'odieuses tutelles ! Renard régnera tant que les peuples accepteront et respecteront des prêtres amnistiant les crimes des puissants, et des empereurs jetant sur les vices des prêtres la pourpre de Constantin.

Renard, c'est ce personnage esquissé dans tous les siècles, depuis Aristophane jusqu'à Molière. Platon l'a peint dans le temple :

« Je serai scélérat, et du fruit de mes crimes je ferai aux dieux

des sacrifices. Étant juste, je n'aurais rien à craindre des dieux, mais je perdrais les avantages attachés à l'injustice ; au lieu que je gagne à être injuste et que je n'ai rien à craindre des dieux, si je joins à mes crimes des vœux et des prières.

« Mais je serai puni aux enfers, dira-t-on. Non pas ; il est des dieux qu'on invoque pour les morts. Pour quelle raison m'attacherai-je donc à la justice plutôt qu'à l'injustice, puisque tout me réussira auprès des dieux et des hommes pendant la vie et après la mort, pourvu que je couvre mes crimes des apparences de la vertu. » (*La République.*)

Machiavel l'a peint sur le trône :

« Les animaux dont le prince doit savoir vêtir les formes sont le Renard et le Lion. Le prince apprendra du premier à être adroit, et de l'autre à être fort. Ceux qui dédaignent le rôle de renard n'entendent guère leur métier.

« Le plus heureux des princes est toujours celui qui sait le mieux se couvrir de la peau du renard. Le point est de bien jouer son rôle, et de savoir feindre et dissimuler à propos.

« Il n'est pas nécessaire à un prince d'avoir toutes les bonnes qualités, mais il lui est indispensable de paraître les avoir. Je dirai même qu'il est quelquefois dangereux d'en faire usage, tandis qu'il est toujours utile de paraître le posséder.

« Le prince doit surtout s'étudier à ne rien dire qui ne respire la bonté, la justice, la bonne foi et la piété, mais cette dernière qualité est celle dont il lui importe le plus d'avoir les apparences. »

Renard, c'est le Papelart du *Roman de la Rose* :

- « Tu sembles être un saint hermite.
- C'est vrai, mais je suis hypocrite.
- Et tu vas preschant pénitence.
- C'est vrai, mais je remplis ma panse.
- Tu vas preschant la pauvreté.
- Vrai, mais je suis riche à planté.

Toujours pauvres nous nous feignons ;  
 Mais, si haut que nous nous plaignions,  
 Nous sommes, ce vous fais savoir,  
*Ceux qui ont tout sans rien avoir.*

Mais travailler ne peut me plaire.  
 De travailler je n'ai que faire ;  
 Trop a grand peine en travailler.  
 J'aim' mieux devant les gens prier

Et affubler ma renardie  
Du manteau de papelardie.

Renard, c'est la Macette de Regnier :

Etant jeune, j'ai su bien user des plaisirs.  
Ores j'ai d'autres soins en semblables désirs :  
Je veux passer mon temps et couvrir le mystère.  
On trouve bien la Cour dedans un monastère,  
Et, après maint essai, enfin j'ai reconnu  
Qu'un homme comme un autre est un moine tout nu.

C'est pourquoi, déguisant les bouillons de mon âme,  
D'un long habit de cendre enveloppant ma flamme,  
Je cache mon dessein aux plaisirs adonné :  
Le péché que l'on cache est demi pardonné.  
La faute seulement ne git en la défense,  
Le scandale, l'opprobre est cause de l'offense ;  
Pourvu qu'on ne le sache, il n'importe comment ;  
Qui peut dire que non ne pêche nullement.  
Puis, la bonté du ciel nos offenses surpasse,  
Pourvu qu'on se confesse on a toujours sa grâce.

Le bénédictin de Gand aurait très bien dit cela dans son latin.

Renard enfin, c'est Basile de Beaumarchais, c'est Robert-Macaire dans notre époque, c'est de tous les temps Tartuffe.

Mais, quelque effort que l'on ait fait, quelque génie que l'on ait apporté à cette peinture, aucune œuvre ne surpasse le Renard de Vos. « A la fois, dit l'historien de la satire en France, M. Lenient, à la fois Patelin, Panurge, Tartuffe, Figaro, Robert-Macaire, voilà Renart. »

Vous vous étonnerez peut-être qu'au moyen âge, dans cette époque qu'un écrivain néo-chrétien appelle le long 93 du catholicisme, la satire ait pu s'attaquer ainsi à tout ce qu'il y avait de plus puissant : l'Église et la noblesse. Ce rôle ne fut pas sans danger et plus d'un de ces hardis poètes et de leurs interprètes, les ménestrels, a dû, non seulement être menacé du bûcher comme Pierre de Saint-Cloud, mais y monter, pour expier son audace. Comment, cependant, ces œuvres ont-elles pu échapper ? Ce fait est facile à expliquer : les divisions des maîtres permirent le sarcasme des opprimés. Les papes, les premiers, luttent contre les mauvaises mœurs et l'ignorance du clergé ; à qui en appellent-ils ? Au sentiment moral du

peuple ! Et le clergé s'insurge en vain, résiste en vain jusqu'à assassiner en plein concile des légats de Rome ; l'opinion publique est pour la réforme, la réforme l'emportera. Plus tard les moines menacent d'envahir la chrétienté ; à qui en appellent les prêtres contre la concurrence dangereuse d'une morale relâchée ? au peuple encore, et les moines ne gagneront pas la société. Enfin, quand les papes lèvent le masque et aspirent à régner sur la politique, à qui en appellent les rois contre le despotisme théocratique ? Toujours au peuple ; la lutte fut longue et effrayable. Mais l'excommunication elle-même n'y put rien, la papauté ne put fouler aux pieds le pouvoir civil.

Ces appels aux masses n'étaient pas sans quelque danger pour les maîtres ; c'était montrer à l'opprimé sa puissance, c'était révéler au paria la véritable royauté : l'opinion ; c'était mettre au pavois la loi morale, supérieure à toutes les autres : la conscience publique. Mais où les maîtres, qui se disputaient l'empire, auraient-ils trouvé une autre force morale ou d'autres auxiliaires du droit ?

Honneur donc aux souffrants, aux petits et aux opprimés ! Dans le débordement des convoitises humaines, devant l'antagonisme des grandeurs et des tyrannies, ils restent les dépositaires de la morale ; ils sentent qu'il n'y a d'espoir pour eux que dans le vrai et dans le bien ; ils sont les juges suprêmes de leurs maîtres. Au dessus de tous les despotes, armés du glaive ou de la croix, qui prétendent représenter Dieu, se place le peuple, esclave et martyr, armé du sifflet et représentant la Justice !

Le peuple répondit à l'appel de ses oppresseurs, en les flagellant tous ; sous le souffle ardent de son génie, la fable se change en épopée, l'apologue devient une illiade satirique ! L'esprit populaire, armé du fouet de Juvénal et d'Aristophane, fustige les moines au gré des prêtres, les seigneurs au gré des papes, les papes au gré des rois. Ni la religion, ni la royauté n'échappent à ses coups ; il parodie les coutumes de la chevalerie avant Cervantes, les ruses de l'hypocrisie avant Molière, il parodie le culte avec plus d'audace que Rabelais, avec la verve d'Aristophane et de Lucien raillant l'Olympe. Le génie populaire entre dans le champ-clos des belles-lettres, et le livre qu'il y jette est un chef-d'œuvre de comédie et de satire,



le livre universel des petits, la bible profane de la vengeance des opprimés.

Elles sont grandes les œuvres d'art qui sont des instruments de civilisation ! Elles sont rares les œuvres qui, après avoir été des armes de lutte, deviennent ou restent des chefs-d'œuvre littéraires. *Reinart de Vos* est une de ces œuvres; je ne connais rien de pareil dans le même genre; dans des genres différents, je ne trouve à lui comparer qu'une œuvre dans le moyen âge, *la Divine Comédie*, qu'une œuvre dans la littérature française, *Tartufe* !

---



LE

# ROMAN DU RENARD

LE COURONNEMENT RENART. — RENART-LI-NOUVEL

---

Messieurs,

Le 6 juin 1251, un grand tournoi rassemblait, à Trasegnies, la chevalerie du Hainaut et de la Flandre. Marguerite de Constantinople régnait alors sur les deux pays. Jean d'Avesnes, qui devait être comte de Hainaut, et son frère Bauduin, qui devait écrire une chronique qui porte son nom, présidaient à la fête. Guillaume de Dampierre, leur frère d'un second mariage, qui portait déjà le titre de comte de Flandre, revenait de la Palestine, couvert de gloire. C'était un vaillant chevalier.

Le comte était sur tous puissant  
Chevalier, et des mieux faisant  
Qui fût alors dans tout l'empire.

Il voulut paraître à ce tournoi dans tout l'éclat de sa jeune renommée, dans tout l'orgueil d'un comte de Flandre. Il se jeta dans la mêlée avec une impétueuse violence, telle que la joute ne tarda pas à se changer en un combat meurtrier. Tout fléchit d'abord devant lui ; mais bientôt ses Flamands furent foulés aux pieds des chevaux et, quand on releva les cadavres, on trouva parmi les morts le jeune et bouillant comte de Flandre.

Vous connaissez les querelles des d'Avesnes et des Dampierres, ces deux familles ennemies, issues d'une même mère. Ces querelles venaient d'être apaisées par une médiation.

Louis IX avait adjugé le Hainaut aux d'Avesnes et la Flandre aux Dampierres. La mort de Guillaume raviva toutes les haines et ralluma la guerre. Dans l'excès de sa douleur, Marguerite accusa les d'Avesnes ou leurs partisans d'avoir assassiné son fils préféré, l'héritier de la Flandre. La poésie prit parti; malheur ou crime, la mort du comte Guillaume donna naissance à un poème du Renard d'une nouvelle espèce, qui ouvre la seconde période de ce cycle littéraire : *le Couronnement Renart*.

Ici, messieurs, le traducteur est forcé de prendre toute sorte de libertés. J'ai pu rendre exactement en vers *le Reinart de Vos*; j'ai dû choisir, dans l'abondance verbeuse, mais plastique, du *Reynardus Vulpes*, les vers latins à traduire exactement. Ici, comme dans la poésie des Trouvères, la langue n'est pas faite; sauf chez quelques rares poètes, le style manque. On est obligé d'élaguer, d'abrèger, de traduire enfin ou plutôt d'imiter comme on défriche : la serpe à la main.

Le comte de Flandre, Guillaume,  
 Etait le plus preux du royaume,  
 Si généreux et si courtois  
 Qu'il méritait le rang des rois.  
 Il y serait parvenu, certe,  
 Si la mort n'eût tramé sa perte,  
 Parce que le bon comte aimait  
 Toutes les vertus qu'elle hait.  
 Car le noble comte de Flandre  
 Jamais ne voulut rien entendre  
 Qui ne fût conforme à l'honneur.  
 L'envieux fuyait ce seigneur;  
 Chez lui, l'orgueil n'eut point de place,  
 L'avare n'obtint jamais grâce,  
 Et la médisance jamais  
 Ne pénétra dans son palais :  
 Contre la gent vile et couarde  
 Son portier faisait bonne garde.  
 Donc, Médisance, Envie, Orgueil  
 Jamais ne franchirent son seuil;  
 Mais ces traîtres le pourchassèrent,  
 Et tant allèrent, tant cherchèrent  
 Que, dans un tournoi le trouvant,  
 Ils le tuèrent lâchement.

Pour sa vaillance, en tout l'empire,  
 Le comte, entre ceux qu'on admire,

Etait proclamé le premier.  
 Nul de ses gens, nul chevalier,  
 Ce jour-là, ne put le défendre ;  
 Car les traîtres, pour le pourfendre,  
 Se ruèrent tous à la fois,  
 Et l'on vit de honteux exploits.  
 L'Orgueil y vint, la Félonie,  
 Et la Médisance et l'Envie,  
 Qui cernèrent le bon seigneur,  
 Et le frappèrent sans honneur.  
 Le comte en vain fait des prouesses ;  
 La targe au lion vole en pièces,  
 Il est renversé de cheval.  
 Ah ! grand Dieu ! jamais Perceval,  
 Dont on célèbre le courage,  
 N'eut à souffrir semblable outrage.  
 Jamais Tristan, Bohort, Yvain,  
 Jamais Lancelot, ni Gauvain,  
 D'une pareille vilénie  
 Ne durent défendre leur vie !  
 Quand le comte voit le danger,  
 Il s'affermit sur l'étrier  
 Et, frappant d'estoc et de taille,  
 Il a grandi dans la bataille.  
 Mais s'agit-il d'honneur encor  
 Ou de gloire ? Ils veulent sa mort !  
 Du cheval ils coupent la rêne,  
 Et le comte tombe en l'arène.  
 Que Dieu l'accueille en son pardon !  
 Pour moi, je dis que son grand nom,  
 Que sa gloire que rien n'altère,  
 Que même son cadavre en terre  
 Vaut mieux que l'orgueil triomphant  
 D'un empereur traître et vivant.

Le poète croit à la trahison, mais il la personnifie. L'allégorie était de mode, c'était une heureuse ressource ; il ne met pas en cause les d'Avesnes, il met en scène la Médisance, l'Orgueil et l'Envie.

Après ce prologue, le roman commence et le poète anonyme, qui n'est pas un très bon poète pour le style, a du moins un vrai mérite : il ne se traîne pas dans l'ornière des allusions ; son invention nette ne s'embarrasse pas dans les épisodes et s'élève au dessus des personnalités. Son sujet est une satire générale de la société, semée de tableaux de genre, de scènes de mœurs,

où apparaît souvent le moraliste et quelquefois le poète comique.

Les allusions, les personnalités, messieurs, font les succès d'un jour, des succès de curiosité, de scandale ou de calomnie; ce sont comme des jeux d'acrobates ou des scènes de cours d'assises. L'art seul reste; l'art, c'est à dire l'observation des mœurs, l'étude du cœur humain, la synthèse morale d'une époque.

Le début du poème est un petit tableau de genre :

Renard en paix dans Maut-Pertuis,  
 Comblé de biens, libre d'ennuis,  
 Au *far niente* livrait son âme.  
 Dans ses bras il tenait sa femme.  
 Mais dame Hermengarde, en secret,  
 Aux rêves d'orgueil se livrait :  
 « Renard, dit l'altière princesse,  
 Je me le demande sans cesse,  
 Pourquoi ne serais-tu pas roi?  
 Est-il homme plus fin que toi  
 Sur la justice et l'injustice?  
 — Oui, je sais plus d'une malice,  
 Dit Renard, mais je n'ai jamais  
 Aussi haut porté mes souhaits.  
 Car pour mordre à pareille amorce,  
 Que peut la ruse? Il faut la force ;  
 Et souvent, ma chère, vois-tu,  
 Du bois qu'on cueille on est battu.  
 — Que dis-tu donc? Est-ce qu'un homme  
 Ne doit pas toujours s'avancer?  
 Ton fils mérite un trône, en somme ;  
 Ne voudrais-tu pas l'y placer?  
 Lorsque l'on veut bien une chose,  
 Que sans cesse on se la propose,  
 On finit par la conquérir.  
 L'homme déchoit, s'il se néglige,  
 Et nous devrions bien, te dis-je,  
 Porter couronne avant mourir.  
 — Dame, on te dit sage et futée  
 Et ta gloire est bien méritée;  
 Ah! si j'avais dix ans à moi,  
 Ou le diable dirait pourquoi,  
 Ou tu serais bien contentée.  
 Mais tel compte sur de longs jours  
 Qu'un matin la mort vient surprendre ;  
 Dans les ruses qu'on m'a vu tendre  
 Je ne puis persister toujours.

Il serait prudent, au contraire,  
 Quand la mort approche à grands pas,  
 De prendre une vie exemplaire  
 Pour me préparer au trépas.  
 — Toi, Renard ! Ah ! que Dieu m'assiste !  
 Jamais tu ne fus aussi vert.  
 — Oui, mais, lorsqu'on a tant souffert,  
 La mort vous prend à l'improviste,  
 Et quand vous y pensez le moins.  
 Après vie aussi vagabonde,  
 Il faut bien prendre quelques soins  
 De son salut dans l'autre monde.  
 Comme il parlait, passe un coucou,  
 Et Renard jette un faux sourire :  
 — Coucou, dit-il, tu vas me dire,  
 Si je dois vivre peu ou prou.  
 Et l'oiseau, sans plus en débattre,  
 Pousse un coucou, deux, trois et quatre,  
 Et cinq et six fois, coup sur coup,  
 Et sept et huit : Coucou, coucou !  
 Et neuf et dix, ne vous déplaie,  
 Puis onze et douze et jusqu'à treize.  
 Puis, ayant chanté treize fois,  
 Il s'arrête et s'envole au bois.  
 Et Renard, que la joie enflamme,  
 Renard saute au cou de sa femme,  
 L'embrasse et crie : « Ah ! cher amour !  
 Ce jour sera mon plus beau jour.  
 Sois discrète ; l'espoir m'enivre ;  
 J'ai devant moi treize ans à vivre !  
 Ah ! que le roi se tienne bien,  
 Déjà son trône m'appartient ! »

Cette ardeur de l'ambition mauvaise, qu'amortit l'approche de la mort et qui se réveille au moindre pronostic de quelques années de vie, produit une scène d'intérieur vraie et profonde.

Renard entre aussitôt en campagne. Chemin faisant, il s'amuse à jouer l'âne, le loup et un vilain. Le héros se fait la main ; et déjà apparaît le moraliste. Renard veut prendre l'âne par l'envie, le peuple par la démagogie :

« Dom Timert, dit-il, je te plains !  
 Quoi ! tu portes blés aux moulins,  
 Et jamais, oubli détestable,  
 On ne verra blés sur ta table.

L'ingratitude me confond.  
 L'âne le regarde et répond :  
 — J'aime mieux chardons sans blessures  
 Que blés assaisonnés d'injures ;  
 J'aime mieux chardons à mon gré  
 Qu'au gré d'un autre avoine ou blé,  
 Et quand j'aurais du blé par tonnes,  
 C'est à tort que tu t'en étonnes,  
 Je trouverais un plaisir vrai  
 A paître chardons dans le pré.

L'âne n'est pas vulnérable de ce côté ; Renard change ses batteries, il le prend par un autre faible, sa belle voix. L'âne, battu et patient, moralise encore :

Bien fou qui désire, en glouton,  
 Meilleur repas que du chardon.  
 Bien fou qui rend peine et respire  
 Et cherche mieux pour trouver pire.  
 J'aime mieux demeurer vilain  
 Que d'être clerc ou chapelain ;  
 J'aime mieux me priver d'avoine  
 Que d'être abbé, moine ou chanoine ;  
 J'aime mieux mes humbles labeurs  
 Que d'aussi dangereux honneurs.  
 Adieu, Renard, je te fais grâce ;  
 Je veux demeurer à ma place.

L'âne, pour notre poète moraliste, est déjà l'honnête travailleur, modeste et patient.

Mais Renard ne se fait-il donc pas roi ? Attendez, il se fait d'abord moine. Il va frapper chez les Jacobins, qui se consultent et l'acceptent ; leur prieur leur donne pour cela de bonnes raisons, qui sont autant de bonnes satires. Mais Renard n'est pas homme à faire antichambre dans un couvent, et les frères mineurs n'ont pas eu à se consulter ; les Jacobins le trouvent fixé chez leurs rivaux ; ils s'en plaignent vivement. Renard apaise la querelle ; il sera des deux ordres à la fois, portera la robe mi-partie et fera bien leur éducation à tous.

Une fois maître des deux ordres mendiants, Renard peut s'attaquer au trône. Remarquez la sanglante satire, messieurs : Les couvents de mendiants étaient célèbres et dangereux alors ; le poète prend parti dans la lutte. Il les peint d'un mot : Ils sont le chemin des usurpateurs du trône.



Le loup a préparé le terrain à Renard en l'accusant devant la cour de conspirer la mort du roi. Car le roi Lion a peur de la mort; il veut mourir en paix et en grâce : au premier mot, il convoque son parlement et la scène est ouverte à Dom Renard. Il vient à la cour déguisé en moine, et fait annoncer le Prieur des Jacobins de St-Ferry!

« C'est le Prieur de St-Ferry!..  
 — Prieur, dit le roi, grand merci!  
 Je vous offre la bienvenue.  
 — Tel, dit Renard, au matin sue,  
 Sire roi, qui gèle le soir.  
 Tel, ayant bon droit, bon espoir,  
 Se perd bientôt et s'humilie.  
 Et tel croit veiller, qui s'oublie,  
 Dans la nuit du péché plongé.  
 A la mort avez-vous songé,  
 Sire? Quand vient l'aube céleste,  
 L'honneur passe, le péché reste.  
 Un signe a paru vers le nord,  
 D'un grand prince annonçant la mort.  
 Sire, au nom du Dieu qui m'enflamme,  
 Réglez les comptes de votre âme.  
 — Vous m'effrayez, cria le roi.  
 — Sire, au nom du ciel, croyez-moi.  
 Dieu vous rappellera sans faute  
 Au lendemain de Pentecôte.  
 — Prieur, merci pour tant de soins!  
 Mais j'en veux une preuve au moins;  
 Je verrai ce signe apparaître  
 Ou je vous tiendrai pour un traître.  
 — Soit, dit Renard. » Puis, à la cour  
 Il montre Vénus en plein jour.  
 Soudain le roi tremble, il s'alite,  
 Il dit qu'il meurt : un prêtre, vite!  
 Pour qu'il se confesse humblement,  
 Car il veut mourir saintement.

Les rois se figurent volontiers que Dieu fait des miracles pour les sacrer, ou pour les prévenir à temps de l'heure de la mort. Ne sont-ils pas du nombre des élus? Cette crédulité de l'orgueil, cette terreur panique qui rend le lion malade, c'est encore de la bonne comédie.

Le roi, qui se croit déjà mourant, veut nommer son successeur; il pense au léopard. Le saint prieur se récrie : « La force

brutale n'est rien auprès de la force intellectuelle : la prudence ! Le léopard a souvent été pris au piège ; le roi ne connaît-il pas un modèle de prudence invincible : Renard a toujours réussi. » Mais le prieur ne veut décider rien ; que le roi s'en remette à son parlement, le jour même de la Pentecôte. Renard est déjà certain de la couronne ; il peut laisser mûrir son projet.

Après la mort de Guillaume, son fils, Marguerite de Constantinople avait frappé à toutes les portes, criant vengeance. Elle avait frappé et crié en vain : La politique avait changé. Jadis le pape et le roi de France ligués l'avaient forcée à abandonner son premier époux, le vaillant défenseur du pays. Mais, à peine avait-elle cédé que, le vent ayant tourné, une enquête avait déclaré ses fils légitimes. Marguerite, pour venger Guillaume, réclame une seconde, une troisième enquête. Les évêques et les prélats confirment la légitimation. Le pape avait excommunié Marguerite et son mari, mais l'excommunication avait été levée quand les d'Avesnes étaient devenus dangereux et que leur cause s'était confondue dans la lutte de la papauté et de l'Empire. Marguerite en appelle au pape ; mais les foudres, si prodigieux jadis, restent muettes. N'obtenant rien de l'Église, elle s'adresse à la chevalerie ; son armée est battue et ses deux autres fils, les Dampierres, sont faits prisonniers par leur frère Jean d'Avesnes. Qu'il les mange ! s'écrie la comtesse, dans la rage du désespoir. La France avait toujours convoité nos provinces, Marguerite offre le Hainaut à Charles d'Anjou pour prix de sa vengeance ; mais le Hainaut fait Commune et court aux armes, et Louis IX semble revenir de la croisade tout exprès pour faire abandonner à son frère vaincu cette donation injuste. Pape, roi, évêques, barons, tout trahit la comtesse, et que de fois ne dut-elle pas maudire une politique qui défendait les d'Avesnes après l'avoir forcée à les abandonner.

Le poète flagelle toutes les puissances au gré des rancunes de sa dame.

Renard règne, fléau des petits, complice des grands, ingrat envers ses amis, favorable à tous les vices, conseiller de toutes les ruses. Son règne s'ouvre par un long voyage ; Renard va recevoir des ovations et propager son art dans le monde entier : Toute la terre appartient à Renardie.

Il va jusqu'en Galilée, jusqu'en Perse, en Allemagne, en Angleterre ; il arrive à Paris.

Droit à Paris il est venu,  
Où il était très bien connu  
Des clercs, des maîtres et du roi.

Le roi appelle à la cour toute sa noblesse pour le fêter et apprendre de lui les manières :

De la nouvelle contenance  
Qui lors était venue en France,  
Que Renard avait apportée.

Sa renommée va jusqu'à Rome; le pape le mande dans la ville sainte, il a besoin de Renard :

« Cher Renard, lui dit le saint-père,  
J'ai sur les bras plus d'une affaire,  
Où je ne puis, en vérité,  
Tout soumettre à ma volonté.  
Souvent encore on me repousse;  
Donc, je t'appelle à ma rescousse!  
Tu m'apprendras tes meilleurs tours.  
Jamais, dit-on, châteaux ni tours,  
Quelle que soit leur force extrême,  
N'échappent à ton stratagème.  
De vieux pot tu fais neuf chaudron,  
De chausses tu fais chaperon,  
Tu changes la porte en fenêtre;  
Ce qui par dessus devrait être  
Tu sais le mettre par dessous.  
— Que ne disent pas les jaloux!  
Dit Renard; mais il se peut être  
Que d'un mouton je fasse un prêtre,  
D'un buffle un hermite enfroqué  
On d'un gueux un abbé musqué,  
Ou voire d'un sot un évêque  
Ou bien d'un âne un archevêque. »

Ainsi toute la terre appartient à Renard.

Désormais, au monde chrétien,  
L'on ne peut arriver à rien,  
Si l'on n'est maître en renardie.

La poésie prit aussi parti pour les d'Avesnes. Leur règne fut le grand siècle littéraire du Hainaut. Le *Poème des Ronds*, qui

n'a pas encore été retrouvé, célébrait la résistance du peuple hainuyer, conduit par une famille de bouchers de Chièvre, contre l'oppression de Marguerite, contre l'invasion de Charles d'Anjou. Une vieille chronique, le *Livre de Bauduin*, fait de Marguerite la fille du diable, et le nom de *Notre Dame* est resté dans l'histoire du Hainaut à la mère des d'Avesnes.

Mais les poètes ne manquèrent pas à l'héritière de la maison d'Alsace. Marie de France, à qui on a attribué le Couronnement du Renard, dédie ses traductions d'Ésope, *l'Isopet*, au comte Guillaume :

Le plus vaillant de ce royaume.

Gauthier de Belleperche, en 1270, fait encore l'éloge de Guillaume, dans son roman de *Judas Machabée*.

L'auteur de la *Manière et facture des monstres des hommes qui sont en Orient et en Indes*, écrit aussi pour ceux qui atterrent le comte.

L'auteur du *Couronnement Renart* termine son œuvre comme il l'a commencée.

O mort, pourquoi, mort assassine,  
 As-tu tramé notre ruine  
 Et si bas nous as-tu jetés,  
 Du haut de nos prospérités ?  
 Mort, qui disposes des couronnes,  
 Est-ce à Renard que tu les donnes ?  
 Sont-ce là les choix que tu fais,  
 Mort, coutumière de méfaits ?  
 Mort, mais il vaut mieux, sur mon âme,  
 Mourir courtois que vivre infâme.  
 Mort, crois-tu qu'un traître vivant  
 Vaille un héros mort noblement ?  
 Mort, quels sont tes projets funèbres,  
 De remplacer par des ténèbres  
 Notre brillant soleil d'été ?  
 Mort, dans quel deuil m'as-tu jeté ?  
 Ah ! montre-nous une autre voie !  
 Puisque mon seigneur est ta proie,  
 Mort, je ne veux d'autre secours  
 Que de vivre en mourant toujours.  
 Mais sache bien, mort inhumaine,  
 Que, s'il est tombé dans l'arène,  
 Son nom avec lui n'est pas mort,  
 Car, je te le répète encor,

Le nom d'un brave gentilhomme  
 Ne meurt point, et, mieux vaut, en somme,  
 Au cercueil un homme de cœur  
 Qu'un traître, vivant et vainqueur ;  
 Mieux vaut une tombe honorée  
 Qu'une vie au crime livrée ;  
 Mieux vaut un nom nous survivant  
 Que Renard qui s'en va rêvant,  
 Dans l'orgueil, la force et la vie,  
 De malice et de félonie.  
 Comte Guillaume, ah ! tu n'étais  
 Conquérant que de nobles faits,  
 Loin de la ruse et loin du vice ;  
 Et c'était raison et justice,  
 Toi qui ne vivais que d'honneur  
 Que nous ne tinssions à seigneur.

Ainsi, les deux cours rivalisaient dans la poésie comme dans la politique. Je ne prendrai point parti entre elles. Les filles de Baudouin de Constantinople avaient eu une vie assez malheureuse pour que l'âme des poètes s'en émût. La gloire des princes coûte cher à leur famille et à leur peuple ! Un comte de Flandre devint empereur à Constantinople, mais ses filles devinrent les victimes du roi de France, et son pays fut jeté à deux pas de l'abîme ! Tout ce que Philippe-Auguste accumula de perfidies et de violences contre les deux orphelines n'a rien de comparable, que le courage du pays à se défendre. Les nobles âmes grandissent dans la persécution ; mais, quand les malheurs doivent être imputés à la trahison et au crime, quand on se sent injustement frappé par ceux qui se nomment les représentants de la justice, quand les représentants du ciel vous font de cette vie un enfer immérité, les cœurs s'aigrissent, et parfois de terribles revirements signalent les explosions de la colère, les révoltes de l'indignation. Marguerite aima et défendit vaillamment Bouchard d'Avesnes. Puis elle en vint à l'abandonner et à persécuter ses fils. Le pape lui avait fait tant de fois de son mariage un crime et de sa maternité une honte ! elle devint au gré du pape une épouse ingrate, une mère dénaturée. Elle semblait haïr les d'Avesnes pour tout le mal injuste qu'on lui avait fait à cause d'eux. Mère dénaturée pour les d'Avesnes, comtesse persécutrice dans le Hainaut, elle mérita dans ce pays le nom de *Noire Dame* ; mais elle fut bonne mère pour les

Dampierres et bonne comtesse en Flandre ; on l'y aimait pour sa générosité et sa grandeur d'âme, et elle répara toutes ses violences avant de mourir. Elle mourut en laissant aux deux familles leur juste héritage. Si le *Couronnement de Renard* a pu servir à l'apaisement de cette âme ulcérée, qu'il en soit béni ! car c'est là une des plus nobles missions de la poésie. Un autre devoir du poète est de combattre l'oppression et de célébrer les soulèvements populaires en faveur de la justice et de la patrie. Applaudissons au *Poème des Ronds du Hainaut*. Mais l'auteur du *Couronnement* avait aussi des perfidies à stigmatiser, des trahisons à flétrir ; il ne se contenta point de venger Marguerite, il livra aux coups de la satire la politique des Renards, rois ou papes, qui se jouent du cœur des mères couronnées et de la vie des peuples, et il accomplit cette double tâche en poète : n'acceptant du côté personnel de son but que la mission de David auprès de Saül, il évita les personnalités vulgaires, indignes de l'art ; il calma une âme passionnée, par une conception générale et satirique de la société, et quelquefois il trouva de véritables traits de comédie de mœurs.

Aussi, les rancunes tombées, l'œuvre survit (vous ne m'accuserez pas, je l'espère, de vous en avoir traduit des fragments) ; et le poète conserve l'honneur d'avoir créé un genre nouveau, dans le grand cycle du *Roman du Renard*.

Ainsi, après une première période où la fable est transformée en épopée, le sujet n'est pas épuisé, non plus que la verve des poètes, non plus que les besoins de l'histoire. La satire et l'allégorie dominent désormais, et ce genre inauguré par le *Couronnement du Renard* est continué par *Renard li nouvel*, *Renard le nouveau*, de Jacques Giélée de Lille.

Le *Couronnement* a dû être composé entre les années 1251, date de la mort de Guillaume, et 1263, date où Gui, son frère, devint marquis de Namur, titre que lui donne le poète à la fin du livre. Jacques Giélée fixe lui-même la date de son œuvre ; il l'acheva *l'an de l'Incarnation 1288*.

Ce poème est trop long et trop obscurci par l'allégorie ; c'était la mode du temps ; il semblerait court et clair, comparé au *Roman de la Rose*. La fable cependant n'en est pas bannie, et parmi tant d'épisodes, on rencontre de vrais fabliaux. Grâce aux li-

cences de l'imitation en vers, je pourrai vous en faire connaître quelques fragments :

## LE SINGE ET LE RENARD.

Un singe, exempt de tout reproche,  
 Chez un bourgeois tournait la broche.  
 Un jour, le cuisinier pressé  
 Sur une table avait laissé  
 Toute rôtie une poularde.  
 « Mon singe fera bonne garde, »  
 S'était-il dit. — Mais Dom Renard  
 Guettait et convoitait sa part.  
 « Bon singe veut tout contrefaire,  
 Se dit-il, je tiens mon affaire. »  
 Renard danse, et le singe aussi :  
 Singe sait danser, Dieu merci !  
 Renard, après chaque guimbarde,  
 Se rapproche de la poularde.  
 Ils font la moue à qui mieux mieux.  
 Enfin Renard cligne les yeux  
 Et de ses pattes il les cache ;  
 Le singe aussi fait cache-cache !  
 Il est pris au piège. Aussitôt  
 Renard se jette sur le rôt.

## LA NOURRICE ET LA TRUIE.

A peine un enfant est-il né  
 Que, de sa mère abandonné,  
 On le livre à quelque nourrice,  
 Sotte, malpropre, encline au vice  
 Ou livrée à la passion,  
 Ou de méchante extraction.  
 Mais que la mère y prenne garde !  
 Sait-elle ce qu'elle hasarde ?  
 L'enfant brutal, ingrat ou faux,  
 Suce avec le lait les défauts.

Un bourgeois eut de sa compagne  
 Un fils qu'il mit à la campagne  
 Chez une femme qui semblait  
 Une excellente vache à lait.  
 Après quelques jours de service,  
 Le sein tarit : Plus de nourrice !  
 Pourtant la pauvre aux abois  
 Veut garder l'argent du bourgeois !

Que faire ? Ce malheur l'ennuie !  
 Sa truie avait mis bas : la truie  
 Nourrira bien le marmouset !  
 Aussitôt dit, aussitôt fait !  
 L'enfant n'y perdit point courage,  
 Et quand vint le jour du sevrage,  
 Et qu'à sa mère il fut rendu,  
 Il était beau, fort et dodu.  
 La mère l'admire et le choie,  
 Elle ne se tient pas de joie ;  
 Qui donc des nourrices médit ?  
 De son choix elle s'applaudit.  
 Bientôt pourtant le petit ange  
 Court et se vautre dans la fange ;  
 Trouve-t-il quelque trou malsain,  
 Il y fouille en vrai marcassin ;  
 En vain on le lave et l'essuie,  
 On dirait l'enfant d'une truie.

Trop tard, la mère a compris la leçon :  
 Telle nourrice, amis, tel nourrisson.

#### RENARD ET L'ABBÉ DE CITEAUX.

Par une belle matinée,  
 Renard voit, par monts et par vaux,  
 Chevaucher l'abbé de Citeaux  
 Sur une riche haquenée.

Six moines au teint enflambé  
 Et deux convers lui font escorte.  
 L'un des frères sur son dos porte  
 Un héron, offert à l'abbé.

Renard le voudrait pour sa table ;  
 Il crie au scandale, à l'abus !  
 Les mets gras lui sont défendus !  
 Le voler serait charitable.

Il va pécher en le mangeant !  
 Renard dit et lui tend un piège,  
 Pour empêcher le sacrilège  
 D'enfreindre les lois du couvent.

**Vous supposez bien, messieurs, vous comptez bien que je ne  
 vais pas analyser, chapitre par chapitre, ce long poème :**  
*Comment le roi Noblon tint parlement et concile.*



*Comment le roi fit Orgueilleux son fils chevalier.*

*Comment, à l'occasion de cette cérémonie, le fils Renard et le fils Isengrin joutent dans un tournoi.*

*Comment Orgueilleux se prend de jalousie pour le fils du loup et comment Renard excite son envie.*

*Comment Renard joute avec Isengrin et le frappe en trahison.*

*Comment sire Noble le roi va assaillir Maupertuis.*

*Comment Renard fait Orgueilleux prisonnier et s'associe les sept péchés capitaux en lui donnant pour dames d'honneur : l'avarice, la luxure, la colère, la gourmandise, l'envie et la paresse.*

*Comment Renard vient au roi en habit de moine et confesse et délivre son fils, prêt à être pendu.*

*Comment le roi marche à l'assaut et comment Renard lui résiste.*

*Comment Renard, après s'être montré supérieur en forces, vient se rendre à merci, se jette aux genoux du roi, et comment la paix est faite.*

*Ici finit le livre de Renard le bareteur.*

Permettez-moi cependant de vous dire comment Renard vole au roi l'épouse du léopard. Le roi a une bonne fortune, il ne peut s'en taire. Un succès ignoré ne compte pas. En chassant avec Renard, le bonheur et l'impatience de l'heure du rendez-vous le rendent expansif : il raconte au malin héros qu'il a un rendez-vous, le soir même, avec la léoparde.

*Et vous irez seul!* s'écrie Renard. Elle le désire, dit le lion. — Par saint Remi, dit Renard, il ne convient pas qu'un roi s'expose ainsi la nuit au milieu des périls! Je vous accompagnerai.

Le roi accepte, et quand, la nuit, ils arrivent à la porte du jardin où le roi est attendu, le courtisan fait de nouvelles objections : — Cet endroit est propre à un guet-apens. Qui sait si quelque médisant n'aura pas prévenu le mari? Si le rendez-vous était un piège, l'empire serait perdu.

Que faire?

Que faire? Le dévouement de Renard pourvoira à tout. Que le roi lui donne la clef, il ira explorer le terrain, il est petit, il sera moins aperçu. En tout cas, s'il tombe dans le piège, ce sera un moindre mal pour le pays que si le roi était tué.

Tout est en Dieu! Vaille que vaille!

La flatterie a bien séduit le corbeau, ce manant ; le roi s'y laisse prendre et la leçon lui coûte sa maîtresse.

Renard tarde à revenir, mais le roi ne se croit pas trahi, il croit Renard tué. Renard est auprès de la belle, et le roi se lamente : On m'a tué Renard.

Quand le roi apprend la trahison, il court une seconde fois à l'assaut de Maupertuis.

Je passe encore tous les tours que joue Renard, avant que sa trahison soit découverte ; je passe le second siège, — la sommation du roi, — le réponse de Renard — la sortie de Renard qui quitte son château et se jette en mer sur un navire, composé de tous les vices, conduit par toutes les ruses, — les lettres d'amour qu'il envoie à la fois à la louve, à la léoparde, à la reine elle-même, et que ces dames se montrent pour jouer Renard — le tour que Renard leur joue en les faisant battre pour adultère par leurs maris, et l'asile qu'il leur offre contre leur colère dans son sérail. — Je passe le combat en mer — la tempête — le débarquement à Passe-Orgueil, un nouveau château, allégorique comme le navire, — l'assaut, — comment le fils du roi est fait prisonnier et comment Renard lui fait passer son armée en revue, puis lui rend la liberté en le priant d'obtenir sa grâce ; car, dit-il,

Il s'exhausse qui s'humilie.

Avec un pareil adversaire, mieux vaut traiter : *Renard et le roi Noblon s'entre-baisent par paix faisant.*

La tempête mérite un instant d'attention.

Renard, surpris par la tempête,  
 Ne sait à qui vouer sa tête.  
 Il tremble, il se met à prier  
 Tous les saints du calendrier.  
 Peu s'en faut que le vent ne brise  
 Son mât de ruse et de faintise.  
 Les plus hardis meurent de peur.  
 — « Sauvez-moi, dit-il, doux seigneur,  
 Et je me croise en Palestine  
 Et devant le roi je m'incline,  
 Car il a raison et j'ai tort.  
 Vite un confesseur ! je suis mort !  
 Cette vague haute et profonde  
 Pourrait engloutir tout un monde !

O mes amis, chantez encor  
 Chantez le *Veni Creator*. » —  
 Et l'équipage avec lui prie,  
 Et Renard tremble encore et crie :  
 — « De l'eau bénite, par pitié! » —  
 On en apporte un bénitier;  
 Les reins, les pieds, le sein, la tête,  
 Il s'en lave, l'âme inquiète,  
 En murmurant : *Asperges me*.

Cependant le vent s'est calmé,  
 Le soleil reparait, splendide,  
 Et la mer n'a plus une ride.  
 Renard sourit : — « Où sommes nous?  
 — Voici Passe-Orgueil devant vous!  
 — Du roi voyez-vous le navire? —  
 — Non. — Nul doute qu'il ne chavire.  
 Sonnez trompettes et clairons! » —  
 Et Renard avec ses barons,  
 Joyeux et riant des alarmes,  
 Aborde en déployant ses armes!  
 Il se retranche à Passe-Orgueil.  
 Plus de vœux, de croix, ni de deuil!  
 Le danger passé, tout s'oublie;  
 Renard avec fierté s'écrie :  
 Qu'on m'attaque, on saura pourquoi!  
 Je ne redoute plus le roi!

Cette scène rappelle Aristophane. Chez le poète grec, c'est un dieu, le conquérant de l'Inde, Bachus lui-même, qui a peur. Avant d'entrer aux enfers, il veut y paraître en Hercule, mais la peau de lion ne lui donne guère de courage; au premier bruit, il la jette sur les épaules de son esclave et se fait passer pour le valet du faux Hercule, pour éviter les coups. La peur passée, il gourmande l'esclave et reprend la forfanterie d'un poltron, revêtu de la peau de Némée.

Ceci est encore de la comédie de mœurs.

Le Renard orthodoxe de M. Collin de Plancy fulmine, dans sa préface, contre Jacques Gielée.

« On fait excommunier Renard par l'âne : comme c'est ingénieux! On l'établit grand-maître des Templiers et des Hospitaliers, portant d'un côté la barbe rase et de l'autre la barbe pleine, avec l'habit mi-parti. N'est-ce pas trivial? Ce sont là les plus beaux traits de l'esprit que nous signalions. »

Ces paroles signalent à notre attention deux scènes : l'excommunication et l'apothéose.

Je vous ai lu le discours satirique du *Reinart de Vos* contre l'interdit. Jacques Giéléé parodie l'excommunication. Avant l'assaut, l'âne excommunié Renard.

L'archiprêtre alors — c'était l'âne —  
 Contre Renard entre en champ clos ;  
 En grands habits sacerdotaux,  
 Il marche vers la barbacane.  
 Les deux ânonns, enfants de chœur,  
 Portant bénitier, cierge et cloche,  
 Le suivent, l'effroi dans le cœur ;  
 Et tout frémit à son approche ;  
 Car il marche vers le rempart  
 Pour excommunier Renard.  
 L'âne aussitôt se mit à braire ;  
 Delà les munts on l'entendit.  
 La cloche tintait, funéraire ;  
 Il prend le cierge avec colère,  
 L'éteint et lance l'interdit :  
 « Malheur, malheur au sacrilège!  
 Amen ! amen ! qu'il soit maudit ! »  
 L'âne, à ces mots, quitte le siège ;  
 Car il ne sait pas, prudemment,  
 Monter à l'assaut autrement.  
 Et Renard s'en moque et s'écrie :  
 « Que faire ? l'on m'excommunié !  
 Je ne pourrai manger de pain,  
 Sans argent, ou sans avoir faim !  
 Ni faire bouillir la marmite,  
 Sans feu, depuis qu'elle est maudite !..  
 Il veulent ma mort ! Mais on dit  
 Que le ver du tombeau lui-même  
 Ne touche pas un corps maudit,  
 Et c'est une faveur extrême !  
 Désormais je puis donc mourir  
 Sans avoir crainte de pourrir.  
 Merci, merci pour l'anathème !  
 Jamais je n'en veux être absous !  
 Ouais ! Ils sont fous ! ils sont tous ! »  
 Et toute la troupe profane  
 Se mit à huer le pauvre âne.

Quand la paix est faite, « Timers, li anes, rasost (absout, relève) Renard k'il avoit eskemunié. »

L'excommunication était terrible pour des peuples chrétiens. Elle rompait tous les liens de la famille, elle anéantissait tous les sentiments d'humanité, elle suspendait tous les rapports de l'homme avec le ciel. Plus de père, plus d'époux, plus d'amis, plus d'hospitalité, plus de culte, plus de baptême et de mariage, plus de secours aux mourants ! La sentence donnait le signal du parricide privé et des massacres publics ; elle poursuivait le condamné jusque dans la tombe, où elle profanait son cadavre, jusque dans le ciel, où elle refusait à Dieu le droit de grâce ! Tout un peuple était mis hors la loi, hors l'Église, hors la vie ; Dieu semblait se retirer du monde.

Cependant, au milieu du lugubre silence de cette tombe religieuse, du sein de ce peuple qui semble enterré vivant et portant le deuil de soi-même, du fond de cet enfer terrestre, un cri s'élève, une voix siffle ! Cette foudre qui a renversé tant de trônes, terrassé tant de peuples, le peuple la parodie. Ah ! que le Renard orthodoxe trouve cela peu ingénieux : je trouve cela grand ! Oui, il est grand, il est héroïque, il est sublime, ce sifflet des Prométhées populaires, répondant aux foudres des Jupiters de l'Église. On dit que les Germains lançaient des flèches contre le tonnerre. Ainsi font les poètes, et ce ne sont plus des trouvères, ce sont des citoyens. La poésie au service du droit, le génie de la comédie défendant la liberté, connaissez-vous rien de plus grand sur la terre, messieurs ?

Il me reste à analyser la « triviale » apothéose de Renard.

L'unité est le rêve de toutes les autorités, de toutes les religions. Vain rêve, s'il en fut jamais. L'unité n'est possible que par la variété des aptitudes indépendantes, par la fraternisation des civilisations diverses. L'unité par la force temporelle ou spirituelle n'est qu'une mutilation de l'humanité ; c'est un lit de Procruste ou de mort. Ce qu'elle fit de la Rome païenne, demandez-le au Bas-Empire ? Où elle mène la Rome chrétienne ? demandez-le à Mahomet, demandez-le au schisme d'Occident, demandez-le au gallicanisme, demandez-le à la Réforme. L'unité catholique, si l'Église essaie encore de reprendre les peuples dans ce réseau de fer, la démocratie brisera l'Église.

Au moyen âge, que de luttes, que de crimes, que de sang versé, pour cette monstrueuse utopie ! Les papes, les rois, les ordres religieux s'épuisèrent à marcher à l'assaut de ce château de Passe-Orgueil de l'autocratie ! Mais chaque effort contre

la nature tourne au profit de la liberté, et cette longue lutte est une des plus grandes leçons de l'histoire.

Caligula souhaite que le genre humain n'eût qu'une tête pour l'abattre. Innocent III écrit : Un mot du Créateur est mon unique consolation : il regretta d'avoir fait l'homme. Le meurtre universel, voilà où aboutit le rêve d'unité des Césars. Le néant universel, voilà où aboutit l'unité des papes.

La lutte entre la papauté et l'Empire se compliquait alors des attaques des ordres religieux et surtout des ordres mendiants de Saint-Dominique et de Saint-François, contre le pouvoir civil. La poésie ne manqua pas aux devoirs de cette lutte. Le *Roman de la Rose* vint à rescousse de l'université de Paris. Le *Couronnement du Renard* et *Renard le nouveau* prirent parti contre les moines et les papes.

L'apothéose de Renard, l'universelle Renardie, c'est l'unité catholique qui triomphe, sanglante parodie de sa défaite et de son impuissance ! L'auteur du *Couronnement* a esquissé cette scène, Jacques Gielée l'a peinte à grands traits.

Crurer rapporte, dans son *Histoire de l'université de Paris*, que Louis IX, que l'Église appelle saint Louis, aimait les Dominicains et les Franciscains jusqu'à dire que, s'il pouvait se partager en deux, il donnerait une moitié de lui-même à chacun de ces ordres. L'auteur du *Couronnement* écrivait du vivant de Louis IX ; J. Gielée termina son livre dix ans après sa mort. L'un et l'autre semblent avoir mis à profit cette bonne pensée. Mais Renard fait mieux, il met ce vœu à exécution. L'idée que M. Colin de Plancy trouve si triviale, j'en suis bien fâché, mais elle est d'un roi et d'un saint !

Renard et lion font la paix,  
 Dom l'âne a levé l'anathème ;  
 Chez les grands la joie est extrême :  
 L'Orgueil va régner désormais  
 Avec la Fourbe et le Blasphème.  
 Moutons et brebis, fuyez tous !  
 Les pasteurs deviennent des loups !...  
 Le roi veut revoir son empire ;  
 Renard lui prête son navire  
 D'orgueil, de ruse et d'impudeur ;  
 Tous y montent avec ardeur ;

Et le roi, qui sent disparaître  
 L'honneur de son cœur corrompu,  
 Préfère le vaisseau du traître  
 Au navire de la vertu.  
 Ce vaisseau dont Renard est maître,  
 C'est ce monde impie et perdu.  
 Ses pilotes sont les évêques,  
 Les cardinaux, les archevêques;  
 Il a pour soldats et marins  
 Les cordeliers, les jacobins;  
 Tous, prélats, abbés et chanoines,  
 Prêtres, curés, vicaires, moines,  
 Quêteur, prédicateur, clerc ou caffard,  
 Sous le froc, la mitre ou la chape,  
 Sont l'équipage de Renard,  
 Et leur amiral est le pape.

Renard veut les doter tous :

Renard bientôt fait le partage;  
 L'Église prend en héritage  
 Le Lucre et la Corruption;  
 Il y joint, par provision,  
 Sa sceur, la Fourberie agile,  
 Qui fut présente à maint concile,  
 Et puis, par dessus le marché,  
 Pour porter le poids du péché,  
 Sa bonne mule Hypocrisie.  
 Et le clergé qui s'extasie,  
 S'agenouille et, de biens chargé,  
 De son bienfaiteur prend congé.

Restent les deux ordres mendiants ; ils se plaignent de leur sort ; sans Renardie, ils ne seront jamais rien. Les Jacobins supplient Renard de se mettre à leur tête ; Renard a trop à faire ailleurs ; il leur donne son fils. Les Cordeliers font la même demande ; un autre fils de Renard les dirigera en Renardie. Les deux ordres étaient en querelle : Renardie les a rapprochés :

« Unis, nous pourrons tenir tête  
 Aux privilèges des prélats,  
 Leur disait Renaudin tout bas.  
 Nous aurons, par droit de conquête,  
 Le bras long dans les sacrements  
 Et la main sur les testaments.

Nous pourrons défier la foudre,  
 Si nous gardons le droit d'absoudre  
 Qu'on fait payer cher aux mourants.  
 Héritiers et propriétaires,  
 Nous pourrons avoir des notaires,  
 Faire plaider nos différends,  
 Nous défendre de tout sévice,  
 S'il le faut, traîner en justice  
 Les évêques récalcitrants,  
 Tenir le peuple en nos lisières,  
 Prêter aux bons rois nos lumières  
 Et faire trembler les tyrans.

Ainsi J. Giélée combat, en les dévoilant, les prétentions des moines.

Cependant, en ce temps-là, eut lieu un grand concile où les Templiers et les Hospitaliers se disputent Renard.

Mais Renard au concile accourt;  
 Au débat il va couper court :  
 « Mes pères, l'assemblée oublie  
 Que j'ai femme jeune et jolie,  
 Et je ne veux point m'en passer.  
 — Eh ! Renard, qu'à cela ne tienne,  
 Répond Sa Majesté chrétienne,  
 Nous pouvons vous en dispenser. »

Ranimée par cette parole, la dispute s'envenime de plus belle :

Le pape, hésite, tremble et n'ose ;  
 Le pape y perdra son latin.  
 « Quoi, s'exclame-t-il à la fin,  
 Vous ne voulez pas, je suppose,  
 Que, pour faire à chacun sa part,  
 Je coupe en deux maître Renard. »

Pourquoi non ? Renard va tout concilier ; il se coupe en deux, pour se donner aux deux ordres ; il se fera faire un costume mi-partie en templier, mi-partie en hospitalier, portera sa barbe d'un côté et se rasera l'autre joue. Il a bien mené de front trois adultères, il gouvernera bien les trois ordres de l'Église. Le voilà au faite. Plus que pape et que roi : chef suprême des ordres religieux !



La fortune elle-même se range à lui; elle l'invite à monter sur sa roue.

« Renard, je veux te couronner;  
Viens, monte au sommet de ma roue.  
— Non, dit Renard, faisant la moue,  
Ta roue un jour pourrait tourner.  
— Plus jamais, plus jamais, dit-elle;  
Tu l'as fixée et pour toujours,  
En abattant la foi fidèle,  
La pudeur, les saintes amours  
Et la vérité pure et belle.  
Monte et ne crains aucun écueil;  
Monte, la terre t'y convie!  
A ta droite sera l'orgueil,  
A ta gauche l'hypocrisie,  
A tes pieds l'honneur abattu,  
La loyauté vaincue et morte;  
Plus de foi, d'honneur, de vertu!  
Renard règne! Renard l'emporte!  
Renard des rois est le soutien,  
Sans lui l'Eglise allait décroître,  
Par ses deux fils il tient le cloître,  
Et par lui-même en maître il tient  
Tous les fils du monde chrétien.  
Couronné d'orgueil et de ruse,  
Il exploite, il dompte, il abuse;  
La duplicité fait sa loi,  
La charité sainte est bannie;  
Son ministre est la félonie;  
Il est le pape! il est le roi!  
Toute la terre est Renardie. »

Ainsi J. Giéléé, après l'auteur du *Couronnement*, met en scène l'Église... Pardon, la Renardie universelle; et il couronne largement l'épopée du Renard. Si Goethe avait connu ces deux poèmes, écrits en Flandre, il aurait pu, en empruntant au premier ses traits comiques, au second sa large allégorie de l'apothéose, ajouter au *Reineke fuchs* une troisième partie qui, sous sa plume, eût été un chef-d'œuvre.

Renard ici n'est plus Tartufe, ni Robert-Macaire: c'est deux siècles avant Loyola, le jésuitisme universel.

Rutebeuf a ajouté à l'apothéose, un trait qui la complète et

rappelle un mot bien connu : le roi est mort ! Vive le roi.  
Il dit :

Renard est mort, Renard est vif  
Et Renard règne !

Renard est donc immortel.

Non, messieurs, Renard n'est pas immortel ! La morale de l'art n'exige pas que la vertu triomphe et que le vice soit puni, au dénoûment. Elle consiste à présenter un problème moral à la conscience publique. Ce n'est pas en tuant Renard, dans le roman, comme le fait le livre des Congrégations religieuses, ce n'est pas en montrant sur la scène don Juan précipité dans l'enfer, ou Tartufe mené en prison, qu'on débarrassera l'humanité de ces ennemis. Au contraire, si l'illusion de l'art pouvait les faire supposer disparus, c'est alors qu'ils seraient plus dangereux pour la société, qui pourrait croire que justice est faite. La poésie instruit le procès, porte le réquisitoire, éclaire les esprits ; puis, elle laisse à l'opinion le devoir de prononcer la sentence et de l'exécuter.

Ainsi fait le roman : Renard triomphe ! Renard est roi ! Renard est pape ! Toute la terre est à Renard ! Renard est immortel ! Et le poète a dit. C'est aux peuples de conclure et de se défendre.

Le peuple belge, pendant tout le moyen âge, a brandi fièrement le fouet d'Aristophane pour chasser du temple et du forum tous les Renards. Depuis l'Isengrimus moine, jusqu'à l'apothéose du Renard, notre pays a marqué l'empreinte de sa plume libre dans ce cycle de la vindicte publique, et il y a laissé de grandes œuvres latines et gauloises et un chef-d'œuvre flamand.

Ce livre universel eut des destinées diverses : *habent sua fata libelli*. La renaissance des études du moyen âge le trouva traduit en prose et en vers dans toutes les langues germaniques, mais tout à fait oublié dans le pays de Lafontaine et complètement défiguré, avec l'approbation des supérieurs, dans la patrie du *Reinart de Vos*. Depuis lors, les textes anciens ont été retrouvés et publiés. Mais la même différence subsiste. Traduits de nouveau de toutes les façons, imprimés et illustrés pour toutes les bourses, en Allemagne, ces textes n'existent

guère que pour les savants, en France et en Belgique. Là c'est toujours le Renard expurgé par lui-même qui règne ; et notre savant éditeur du *Reinart de Vos* s'est cru obligé de traduire, de corriger, d'expurger pour le peuple, au gré de l'*imprimatur* épiscopal, le chef-d'œuvre qu'il avait rendu intact à la science. A peine, depuis quelques années, une traduction en prose française de la traduction de Goethe et des articles du *Magasin pittoresque* ont étendu cette renaissance au véritable public, et j'ai essayé de mettre en vers la première partie du *Reinart de Vos*. Mais comment lutter contre la concurrence A. M. D. G. ? Renard est encore loin d'être populaire, ailleurs qu'en Allemagne.

Est-ce à dire que la France et la Belgique ne connaîtraient plus de Renard politique ou religieux ? Ce ne serait pas une raison pour négliger les chefs-d'œuvre qui nous en ont débarrassés. Hélas ! messieurs, n'est-ce pas plutôt que Tartufe est est encore trop puissant pour que Renard soit populaire. Voyez les pays protestants : le succès s'y maintient longtemps et s'y propage au premier réveil. Chez les peuples catholiques au contraire, le livre, proscrit au seizième siècle, ne peut renaître au dix-neuvième ; il disparaît avec la liberté religieuse ; la liberté politique n'est pas assez forte encore pour lui rendre le droit de cité, et les peuples qui auraient le plus besoin du livre justicier, sont ceux qui le connaissent le moins.

J'ai dit que la transformation de la fable en épopée était due au génie moderne. S'il est encore des peuples qui ne savent pas rendre la parole aux Molières du moyen âge, c'est qu'ils sont encore plus ou moins infidèles à ce génie qui fut chrétien, mais qui ne fut jamais ni inquisiteur, ni renard, ni jésuite, à ce génie qui est laïque, le génie même du droit et de la liberté.

Donc, les poètes ont encore raison : Renard vit ! Renard règne ! Renard est pape ! Renard est empereur ! Renard menace d'être immortel ! Si nous ne trouvons pas son épopée chez nos libraires ou dans nos bibliothèques populaires, si nous n'avons jamais entendu le sifflet des trouvères au théâtre, dans des drames historiques, aurions-nous à chercher bien loin pour rencontrer le héros dans la vie publique ou privée. Dites-moi, messieurs, nous faudrait-il la lanterne de Diogène pour le découvrir dans l'alcôve du léopard ou dans l'école du lièvre, dans les couvents du loup ou dans les parlements du lion, devant l'urne de peuples libres ou sur le trône des pays opprimés ? Atten-

drions-nous, pour glorifier nos poètes qui l'ont combattu quand il dominait le monde, que Renard soit mort et enterré avec les honneurs militaires et les pompes religieuses? Nous pourrions attendre longtemps. Et où serait alors le devoir? où serait l'utilité? où serait l'honneur? Nos pères ont eu du génie et du courage pour nous! N'oserions-nous relever l'arme des opprimés, nous qui sommes libres, l'arme de nos pères, nous si fiers d'être leurs descendants, l'arme du moyen âge, nous qui vivons dans un siècle de lumière! Ah! craignons, à ce compte, que Renard ne devienne immortel, comme nous en menacent les poètes.

Non! non! Renard n'est pas immortel! j'en atteste la liberté renaissante! j'en jure par le devoir civique, dont le sentiment est dans tous cœurs! A nous donc le fouet des trouvères, à nous le sifflet des ménestrels, à nous le génie des poètes citoyens! Flageller le vice, c'est moraliser les esprits et délivrer les peuples! Éclairons et moralisons, et les Renards ne seront plus. Ce qui chasse les hibous, n'est-ce pas la lumière? ce qui fait disparaître la vermine, c'est la propreté. La ruse et l'hypocrisie seront déjouées par l'instruction du peuple et par la moralité publique. Les rêves de la théocratie, fulminant des encycliques et des excommunications, les projets de l'autocratie, armée des grands principes de 89, deviendront de plus en plus impossibles, à mesure que la lumière se fera dans le monde. Plus nous aurons d'écoles, moins il y aura de Renards dans les coulisses du temple; plus nous nous servirons des libertés publiques, moins il y aura des Renards dans les coulisses du forum, ces confessionnaux de la politique. A nous donc les lumières! à nous les écoles et les meetings! C'est un plaisir de roi, dit-on, de chasser le renard dans les bois; moi, je dis: c'est un devoir des peuples de chasser les Renards de la famille et de la société. Sonnonnons donc sans cesse le hallali de la liberté: Tous les Renards disparaîtront, au grand jour de la démocratie.

---

LES  
POÈTES DE LA CROISADE]

LA CHANSON D'ANTIOCHE, ETC.

---

Messieurs,

La patrie de Godefroid de Bouillon et de Bauduin de Constantinople a donné à la croisade ses premiers trouvères ; après avoir été éclipsés par un grand poète italien et engloutis dans l'ingratitude générale de la Renaissance pour toute l'épopée du moyen âge, ces précurseurs du Tasse reprennent aujourd'hui leur rang dans l'histoire et dans la poésie, comme les peintres les plus exacts de ces expéditions, comme les premiers poètes qui aient chanté Tancrede, Bohemond et Godefroid :

El capitano  
Chel gran sepolero liberò di Cristo.

Le plus ancien de ces trouvères est Richard le Pèlerin ; il assista à la première croisade, et en mit en vers l'histoire jusqu'à la prise d'Antioche (1097). On le croit orginaire de Flandre ou d'Artois ; il ne nous reste de lui que son nom, invoqué comme autorité par le poète qui a rajeuni son œuvre ; plus, deux cents et quelques vers, intercalés dans cette seconde édition et précieux pour les mœurs qu'ils peignent, autant que pour la date où ils remontent.

Le second poète est Graindor de Douai. Il dut écrire avant la fin du douzième siècle, vers 1190. Il renouvela la *Chanson d'Antioche* de Richard le Pèlerin, fit de la cantilène une épopée et y ajouta, peut-être d'après son devancier : *la Prise de Jérusalem*.

Au même moment, peut-être même avant Graindor, d'autres trouvères avaient commencé à broder sur les faits historiques les arabesques de la légende. Ils chantaient l'origine du roi de Jérusalem et rattachaient les merveilles de la croisade à la légende du *Chevalier au Cygne*. Ils chantaient les jeunes années du héros, *les Enfances Godefroid*, comme on disait alors. Ils ajoutaient à la première croisade un épisode : *les Chétifs*. Ces trois poèmes sont anonymes. Les *Enfances* ont été remaniées plus tard par un trouvère qui nous dit son nom : Renaud, et qui semble avoir appartenu au pays ou à l'abbaye de Saint-Trond.

Au quatorzième siècle, les genres se mêlent ; le roman de chevalerie euvahit la chanson de gestes historique : un autre rimeur, qui appartient aussi à nos provinces, reprend en seconde et en troisième main tous ces épisodes, y ajoute, — de son cru ou d'après une branche aujourd'hui perdue, — *la Mort de Godefroid*, et donne, à ce cycle épique, une rédaction nouvelle dans une œuvre de 35,000 alexandrins à laquelle le gouvernement belge a fait les honneurs d'une édition académique, sans qu'on puisse imaginer à cette préférence, accordée au texte le moins important, pour la date comme pour le mérite, d'autre motif que l'existence du manuscrit à la bibliothèque de Bourgogne. Les compilateurs ont des chances à l'Académie.

Enfin, dans le même siècle, d'autres poètes inconnus chantent *Bauduin de Sebourg* et le *Bâtard de Bouillon*. Cette fois ce ne sont plus que des romans.

Tout ce cycle est écrit en couplets d'alexandrins monorimes. Avant l'édition luxueuse du *Chevalier au Cygne*, *Bauduin de Sebourg* avait été publié à Valenciennes. Depuis lors, *la Chanson d'Antioche* a été imprimée à Paris. Le reste est inédit, et l'on peut regretter que les grands soins et les frais considérables qu'à coûtés notre publication académique n'aient pas été consacrés de préférence à l'épopée du treizième siècle, qui célèbre la prise de Jérusalem et qui laisse à l'histoire sa verdure première.

L'épopée primitive n'invente guère ; elle n'a d'autres fictions que ses croyances, d'autres artifices que ses propres illusions ; ses erreurs même ont quelque chose d'historique ; elles montrent le point de vue d'où l'époque envisageait l'histoire. C'est la poésie dans toute sa naïveté, la légende dans son entière

bonne foi. Les historiens ont trop souvent un but préconçu, une idée à faire valoir, un homme à illustrer, un plan politique à mettre en scène. Ils voient les événements à travers un prisme; ils les interprètent, rien que par la manière de les raconter; où il n'y avait que des adversaires, ils voient des traîtres; ils voient des héros où il n'y a que des vainqueurs. Ils dissimulent le fait blâmable sous l'intention meilleure, ils atténuent l'horreur des détails sous la magie des vues d'ensemble, et trop souvent l'histoire est pour les puissants un manteau de pourpre.

Le poète primitif est plus naïf et plus vrai. Il n'a pas vu beaucoup de choses et il croit facilement à ce qu'on lui rapporte; mais il dit ce qui a été vu et ce qu'il sait. Il n'a point le sens historique et ne comprend ni les causes, ni la portée des événements; mais il n'a rien à atténuer en des passions qu'il partage, en des fautes qui l'indignent, en des détails qui sont tout pour lui. Il ne peut sortir du cercle de sentiments où se meut le fait qu'il raconte, il ne peut parler d'autre langue que celle de l'événement lui-même. C'est la bataille racontée par le soldat; le fait vu par ses côtés populaires et rendu par une sorte de photographie instantanée. Vérité naïve, inconsciente, sans profondeur, sans méthode; mais nécessaire à l'histoire, comme de bons matériaux à un édifice; car, sans elle, la science de l'historien, réduite aux mensonges intéressés ou aux traditions vagues, se perdrait dans des théories, élevées après coup, et ne bâtirait que des pyramides de sable.

Tel est le mérite de Richard et de Graindor. Certaines chroniques feraient volontiers des croisés autant de saints; certains trouvères en font des héros de chevalerie. Eux, nous en donnent les traits exacts, pris sur le vif.

Je n'ai pas à faire ici l'histoire de la première croisade. Le récit des faits n'appartient pas à l'histoire littéraire; nos trouvères, du reste, les suivent pas à pas, en les dénaturant quelquefois, mais en les éclairant bien plus souvent encore. Ce qu'on aime à trouver, ce qu'il est utile de chercher dans les écrivains, outre le génie du beau, ce sont les idées ou les passions de l'époque qu'ils représentent, ce sont les éléments de la société qu'ils font revivre, et les mœurs du temps qu'ils peignent. N'attendons pas des naïfs trouvères la beauté plastique; mais, outre l'émotion poétique, nous y trouverons sur la

croisade une vérité particulière. Ils peignent l'époque mieux qu'aucun chroniqueur de l'époque.

L'idée de la guerre sainte appartient surtout à Grégoire VII ; elle entrait dans son plan de domination universelle. Sa lettre adressée aux chrétiens, en 1074, les appelle, non pas à la conquête de Jérusalem, mais à la défense de Constantinople. Protéger la seconde métropole de l'empire chrétien, frapper l'islamisme au cœur, lancer l'Europe sur l'Asie, c'était recommencer l'expédition d'Alexandre au profit de l'Église. Car l'Église rêvait quelque chose de plus dans ces expéditions : ces princes et ces peuples, qu'elle voulait dominer en Occident, elle voulait s'en faire, contre l'Orient, une armée qu'elle disciplinerait sous sa main, et qui préparerait sa suprématie par la gloire extérieure et le despotisme par l'esprit de conquête ; on reconnaît là l'éternelle politique de l'ambition, sous la couronne ou sous la tiare. Ainsi, César avait conquis les Gaules pour opprimer Rome.

Mais on se méprendrait étrangement si l'on attribuait aux croisés, évêques ou seigneurs, rois ou peuples, qui répondirent à l'appel d'Urbain II, des idées générales et des vues politiques. L'anarchie féodale régnait sur les ruines du monde romain, comme la barbarie sur le chaos. Ne faisons pas de ces maîtres farouches, des philosophes d'État ; ne prêtons pas à la confusion des ténèbres, la conscience de l'histoire. Vue de près, la croisade n'a pas cette profondeur d'horizon. Le pèlerinage de Jérusalem était la pénitence suprême, la grande ressource du remords, dans une époque qui avait tant de violences à expier. Quand le pénitent put remplacer le bourdon par l'épée, et que ces hommes qui ne respectaient rien en Europe furent appelés à tout fouler aux pieds en Asie, quand le prêtre qui juge et absout s'adressa à tous les instincts barbares, non plus pour les condamner ni les punir, mais pour les légitimer et les exciter, et que tout ce que ces barons farouches devaient contenir en eux sous peine de crime et de damnation, fut permis, sollicité, consacré au service du ciel et comme le plus sûr moyen de gagner la gloire et la richesse en ce monde, le paradis dans l'autre, — la pénitence dut plaire pour le moins autant que le péché.

L'empereur Alexis Comnène, dans son appel aux chevaliers



chrétiens, leur fait valoir les trésors des Sarrasins et la beauté des femmes d'Orient : « Comme si, dit naïvement Guibert de Nogent, comme si les femmes grecques étaient douées d'une beauté si supérieure, qu'elles dussent être préférées aux Françaises, et que ce seul motif pût déterminer une armée française à se rendre en Thrace. »

Guy de Lusignan avait commis un meurtre; il se croise : pour pénitence, il conquiert un trône.

Cette influence fut la plus puissante; elle explique le succès de la prédication. Rien n'est propre à entraîner les hommes comme d'ouvrir un libre cours à leurs violences. Le miracle de Pierre l'Hermitte fut tout bonnement le déchaînement des passions barbares.

Les trouvères peignent naïvement, exactement, ce côté brutal de la *Guerre sainte*.

Avant tout, un idéal plane dans le poème, comme sur ces expéditions violentes. L'idéal du croisé est celui du chevalier : la force, la bravoure, le dévouement, la foi. Godefroid de Bouillon en est le type, il est le héros de la *Chanson d'Antioche* comme de la *Jérusalem délivrée*. Robuste comme un lion, doux comme un agneau, beau comme Hercule, sage comme Énée, Godefroid n'hésite devant aucun danger, ne recule devant aucun sacrifice, n'envie aucune gloire : *Jamais n'aima envie*, dit Graindor. Avant de prendre la croix pour l'Église contre les Turcs, il avait tiré l'épée pour l'empereur contre le pape. Il avait résisté aux évêques de son pays et au patriarche de Jérusalem; il avait combattu dans l'armée impériale qui avait pris Rome. Juste Lipse s'étonne que l'Église n'ait pas mis au nombre des saints le chef victorieux de la première croisade, comme le chef malheureux de la dernière; la raison en est claire : Godefroid était Gibelin.

Pendant le cri de « Dieu le veut! » retentit dans toute l'Europe, et Godefroid y répond le premier. Il vend sa terre pour conquérir la terre sainte; il renoncera à sa patrie pour régner sur la patrie du Christ. Quand Antioche souffre d'une horrible famine, Godefroid affirme son œuvre en ces termes :

Seigneurs et francs chrétiens, par Dieu de Paradis,  
Ne vous effrayez pas du temps qui renchérit.

Poua l'amitié de Dieu nous somm's en ce pays,  
 Il ne souffrira pas que les siens soient honnis.  
 Pour aucune détresse l'assaut n' sera fini,  
 Que nous n'ayons Antioche et son palais conquis,  
 Puis prendrons le sépulcre où Dieu fut mort et vif;  
 Et le délivrerons de tous ses ennemis.  
 Puis, nous irons à Mecques, en briser les parvis,  
 En ôter Mahomet qui est en l'air assis  
 Et les deux candelabres qui sont mis devant lui,  
 Qui jamais ne s'éteignent et bruleront toudis,  
 Et bruleroient en mer jusqu'au jour de justice;  
 Mieux seront au sepulcre devant l'autel assis  
 Que où le diable en est adoré et servi.

Cette fable du tombeau de Mahomet, suspendu en l'air et qu'il faut détruire comme un enchantement, de ces candélabres qui brûlent éternellement et qu'il faut conquérir pour les transporter, du tombeau du prophète ennemi, au sépulcre du Dieu chrétien : ce n'est pas l'homme politique qui parle, c'est l'homme de foi inculte et de courage naturel ; cœur noble et faible, bien fait pour se laisser prendre à toutes les tentations du merveilleux et de la générosité. Que de vigoureux auxiliaires la croisade n'a-t-elle pas arrachés ainsi à la défense des droits de l'Empire !

Godefroid est l'idéal du croisé ; cherchons-en la réalité. La réalité ajoutera aux mêmes leurres politiques et religieux toutes les passions d'une époque barbare : l'ambition brutale, l'abus impitoyable de la force, l'amour des excès et du carnage, la jalousie farouche, la compétition violente de la gloire et du butin. Les luttes envieuses de Bauduin, frère de Godefroid, et de Tancrède, n'ont été racontées nulle part aussi vivement que dans la *Chanson d'Antioche*.

Tancrede a planté son gonfanon de soie sur les murs de Tharse. Bauduin s'en irrite, fait arracher l'enseigne de son rival et dresse la sienne à sa place. Tancrede change de couleur, fait sonner le cor et court aux armes. Mais ses compagnons le blâment et l'arrêtent : il cède, quitte le siège et se jette sur Misis. C'est contre l'ennemi qu'il va déchaîner sa rage : il fait voler la tête du gouverneur de la ville :

Une toise et demie a la tête volé.

A peine vainqueur, il marche contre Cyrrhus, il l'assiège,

en chasse Soliman et triomphe avec emportement. Mais Bauduin l'a rejoint.

Voyez là Bauduin qui a grand tort vous hait,  
Tant vous a poursuivi qu'il vous a retrouvé,  
Appelez vos barons, ceux qui sont vos privés,  
Et combattons à lui d'un courage éprouvé.

Bauduin refuse la bataille :

N'a désir de combattre envers chrestienté.

Tancrede ne connaît plus de frein, rejette tout arrangement, et une lutte meurtrière s'engage, où Bauduin tue Gérard de Saint-Giles. Cependant, les Turcs interviennent, frappant les deux partis. Alors Bohemont offre à Bauduin une réparation, et les deux armées se séparent : Tancrede fera amende honorable à son rival.

On voit ici le maître féodal, violent, prompt à la vengeance, oubliant vite le devoir, et non moins vite la rancune, sauf à laisser derrière lui de nombreuses victimes et à reprendre au premier geste les armes de la colère.

Un autre épisode met en présence divers côtés du caractère de ces héros.

Les croisés ont rendu à un Sarrasin son fils prisonnier ; le père par reconnaissance leur livre Antioche. Un nuit donc, ce Turc tend une échelle de corde aux assiégeants. Mais les principaux chefs, Tancrede, Bohemond, Robert de Normandie, hésitent. Ces sortes d'exploits leur plaisent moins que les grands coups d'épée. Cependant le Turc les presse : surpris par sa femme, il n'a pas hésité à la jeter en bas des remparts ; la nuit s'avance, le jour va poindre ; si les païens le voient, il sera pendu ; si les assaillants tardent, ils perdront la ville, et leur armée sera détruite :

Il est plus de minuit, l'aube est presque crevée,  
Si païens m'aperçoivent, j'aurai la têt' coupée,  
Et sera votre armée à martyre livrée.  
Prends donc cette cité que je t'ai présentée !  
Les Francs sont gent mauvaise et de rien effrayée !

Le danger, les prières, l'ironie, l'injure même, rien ne dé-

cide les croisés. Robert de Flandre s'indigne : il pleure de voir les Francs « couarder. » Il va s'en plaindre à Godefroid :

Ils sont devant l'échelle et n'y osent monter.

Le duc de Bouillon veut y courir, payer d'exemple. Le comte de Flandre l'arrête; sa place est ailleurs. Godefroid répond :

Ou montez le premier, ou m'y laissez monter.

C'était bien ainsi que l'entendait Robert; il court à l'échelle, non sans avoir donné un souvenir à sa femme et à ses enfants :

J'ai quitté toute Flandre et les fiefs qu'il y a,  
Et ma femme Clémence qui doucement m'aima,  
Et mes deux petits fils que Dieu me gardera;  
Mais, en l'honneur de Dieu qui le monde créa,  
Je serai le premier qui là haut montera.

Alors le poète fait intervenir un dévouement obscur qui grandit la scène et l'emplit d'émotion. Foucart de Flandre est orphelin, et il n'a pas d'enfants; il réclame la place de son seigneur. Robert n'écoute rien et s'élançe, il a déjà monté deux échelons. L'orphelin insiste :

Plus vaillant hom' que toi terre ne peut tenir,  
Grand dommage sera si tu viens à mourir,  
Car vous avez grands fiefs, beau sire, à maintenir,  
Avez femme et enfants, Dieu vous en laiss' jouir.  
De moi n'est point dommage, si je viens à périr  
Si je meurs, il n'importe et c'est pour Dieu servir!

Cependant le Turc est toujours au haut du rempart, qui s'impatient, et presse les croisés; le jour approche, Robert cède; Foucart prie et monte à l'assaut, suivi des barons qui hésitaient tout à l'heure. Ils reculaient devant le danger, le dévouement les entraîne, et la place est prise.

Le comte de Flandre a donné ici l'exemple aux plus braves : il va nous dévoiler, en deux grandes scènes, le mobile général de l'armée, et rien ne peint mieux ces héros mondains que le

cri jeté par l'illustre comte et le noble chevalier à la vue de Jérusalem, et que son refus du trône.

Voyons ces deux épisodes.

L'armée enfin campe devant la ville sainte; ses chefs sont réunis sur une hauteur d'où l'on aperçoit tout le pays. Les chrétiens ont devant eux les lieux où a vécu, où a prêché, où est mort le Dieu des chrétiens; toute la vie du Christ semble se dérouler à leurs yeux, dans les sites consacrés, par son passage. Pierre l'Hermite réveille ces souvenirs; ses paroles se pressent avec une simplicité grandiose :

« Là, est le mont Olive où le Christ demanda l'ânesse; là est la porte sainte par où il fit son entrée, quand le peuple jetait devant ses pas des palmes et des tapis; là est le prétoire où il fut jugé, où Judas le vendit; là, il fut lié, battu des verges; là, mis en croix. Voilà le Calvaire, voilà le sépulcre, voilà le temple de Salomon, où l'Esprit descendit sur les apôtres; voilà la montagne du Sion où Marie est montée au ciel... Prions Dieu! Prions la Vierge! Prions!

*Amen! amen!* répondent les croisés, dans une émotion qui est partagée par le trouvère et que la poésie, survivant à la foi, nous fait partager encore après six siècles.

Mais le pays contrastait avec ces souvenirs. Comme aujourd'hui les voyageurs à l'aspect de Rome, les croisés s'étonnent de ne voir qu'un désert aride et désolé, au lieu de cette terre de richesses et de bénédictions qu'ils ont rêvée. Le comte de Flandre parle après Pierre l'Hermite, et c'est pour opposer aux visions du moine ce profane contraste :

Depuis que Dieu naquit de la Vierge Marie,  
Jamais en tel désert cité ne fut bâtie!  
Ici point de forêt, ici point de prairie,  
Ni source, ni fontaine, vivier ni pêcherie.  
J'aime bien mieux d'Arras la grand' chatellenie,  
Auprès du bois de Niepce la large chasserie,  
Et de mes beaux viviers la riche pêcherie.

Ce tableau des richesses du sol natal, malgré sa couleur matérielle et toute flamande, est de bonne et franche poésie. Mais quelle poésie profane, et comme on y voit l'esprit mondain des croisés!

La seconde scène n'est pas moins concluante. L'élection de Godefroid au trône de Jérusalem, fut avant tout un hommage rendu à son héroïsme et à sa constance; mais elle met au grand jour le mobile des vainqueurs. Godefroid a refusé d'abord la couronne par humilité : d'autres en sont plus dignes. Les plus dignes la refusent pour des motifs plus mondains. Ils ont cueilli des rameaux dans le jardin sacré, l'aventure est terminée, le vœu rempli. Qu'un autre garde la difficile conquête dans ce triste désert ! Eux, ne songent qu'à leurs beaux domaines, à leurs trésors, à leurs épouses; ils ont hâte de retourner en Europe jouir du repos et de la gloire.

Le comte de Flandre, en des adieux touchants, avait promis à son épouse de ne pas rester plus de quinze jours en Orient, après la prise de Jérusalem. L'aspect des lieux saints n'a pas changé son cœur. Quand on lui offre la couronne, il répond :

Aujourd'hui, plaise à Dieu et à saint Siméon  
 Que je fusse à Arras en ma maître maison,  
 Et que Bauduin mon fils se tint dans mon giron,  
 Et je le baiserais cent fois en un randon.

Robert de Normandie, Bohemond, Hue le Maine, ne font pas meilleur accueil à la couronne : ils ont cueilli leur palme ! Et l'évêque courbe la tête devant cet esprit mondain qui anime l'armée du Christ.

Quand l'évêque l'entend, il baisse le menton.

Godefroid, seul, représentant toujours l'idéal rare, accepte la couronne, mais une couronne d'épines.

Ainsi, une aventure extraordinaire, quelque chose comme une grande chasse d'hommes, bénie de Dieu, avec ses péripéties chevaleresques : les voyages d'outre mer, les batailles et les amours, le pillage et le massacre, la victoire ici-bas et le paradis là haut : telle apparut la croisade à ces fils des vainqueurs de Rome, qui conservaient le goût des invasions et les mœurs des barbares.

Le but final de l'entreprise touchait à la religion, il est vrai; mais ce but disparaissait devant le plaisir tout mondain de la

guerre, et ces fougueux batailleurs, pour être des chrétiens, n'étaient ni des esprits religieux, ni des cœurs soumis à l'Église. Les trouvères en rendent aussi témoignage.

L'évêque du Puy, toujours prêt à montrer la victoire aux combattants et le ciel aux mourants, est, dans Graindor de Douai, le chef spirituel de l'armée des Seigneurs. Mais, lorsqu'au siège d'Antioche, il jette de l'eau bénite sur l'armée, un chevalier s'indigne et lui crie :

Sire, laissez votre eau ! Pourquoi donc en jeter ?  
Ne mouillez pas mon heaume, car je le dois aimer,  
Je le veux clair et beau aux Sarrasins montrer !

Plus d'un miracle fut inventé pour exciter ou ranimer le zèle d'une armée exposée à tant de fléaux. La masse était superstitieuse et s'y laissait prendre. Albert d'Aix raconte que les soldats avaient une oie et une chèvre qu'ils vénéraient et consultaient comme des augures. Les chefs étaient moins crédules ; le fameux miracle de la découverte de la sainte lance ne put les séduire. Richard le Pèlerin avait raconté déjà que le prêtre qui découvrit la lance du Golgotha fut soumis à l'épreuve du feu :

Car ils étaient beaucoup qui n'y croyaient mie.

Graindor de Douai met cette incrédulité en scène. L'évêque offre aux chefs de l'armée l'honneur de porter cette sorte de palladium dans le combat ; tous le refusent. Aucun n'a assez de foi, pour préférer une relique à son épée, et pour sacrifier au pieux honneur de porter ce saint étendart devant les ennemis, le plaisir mondain de les tailler en pièces. La scène se renouvelle pour chaque seigneur et cette redondance expressive amène les mêmes refus :

Je ne la porterais pour le fief de Soissons !

dit le comte de Flandre.

Je ne la porterais pour l'or de Bénévent !

répond Tancrède.

Voici la réplique de Godefroid :

Sire, répond le duc, ne la porterai mie,  
 Quand vous me donneriez tout l'or qu'est en Russie.  
 Les Lorrains, les Frisons me feront compagnie,  
 Et je frapperai tant de mon épée fourbie  
 Que de sang jusqu'au poing elle sera rougie.

La foi dans leur épée était la première religion de ces héros ; ni reliques, ni miracles n'auraient pu contenir leurs passions guerroyeuses : la croisade leva la digue à leur débordement, et ils coururent au pillage et au massacre au cri de : Dieu le veut !

Les trouvères racontent sans réserve les cruautés de cette prétendue guerre sainte. On sait qu'à la prise de Jérusalem, les vainqueurs oublièrent le Christ et son tombeau pour massacrer les païens, et que, même après la procession expiatoire au saint sépulcre, ils recommencèrent la boucherie, pour qu'il ne restât pas un idolâtre dans la cité sacrée. Le même plaisir de verser le sang se retrouve partout dans les historiens et les poètes de la croisade. Il ne nous reste que quelques vers de Richard le Pèlerin : ils rapportent un massacre, un *hachis* d'hommes, à Arches.

Les assaillants avaient pris la joyeuse habitude de lancer dans les villes assiégées les têtes des ennemis tués. Graindor le dit pour Jérusalem, et c'est l'évêque du Puy qui en donne le conseil. Le poète anonyme du quatorzième siècle, publié par M. de Reiffenberg, le dit pour Nicée, et l'ordre vient de Godefroid de Bouillon.

La *Chanson d'Antioche* ajoute à cette barbarie un surcroît d'horreur. En creusant la terre pour élever une redoute, les croisés découvrent de riches sépultures de Sarrasins ; ils les profanent et en partagent les dépouilles à l'armée. Les assiégés, à ce spectacle, font une vigoureuse sortie pour défendre la tombe de leurs ancêtres ; ils sont battus et laissent cent prisonniers aux mains de l'ennemi. Troublés ainsi dans leurs profanations, les chrétiens triomphent avec rage, ils coupent la tête aux cents prisonniers, mais cela ne suffit pas ; ils déterrent 1,500 cadavres et les décapitent, puis, ils lancent toutes ces têtes, exécrables projectiles, dans la ville assiégée, où les pères, les mères, les sœurs et les amis reconnaissent des traits chéris et poussent des cris de désespoir et d'horreur.



Ils retiennent des Turcs cent, en la leur baillie ;  
 Ils leur tranchent la tête, n'en laissent nul en vie ;  
 Puis déterrent les morts de la gent de Persie,  
 Tranchent à tous la tête par dessous leur ouïe,  
 Il en est quinze cents, vous n'en douterez mie ;  
 Par les murs d'Antioche à la pierre polie  
 Ils ont jeté les têtes et chacune est lancie.  
 Quand les païens l'ont vu, grand' douleur fut ouïe,  
 Les pères et les mères, les sœurs et les amies  
 Reconnaissent les têtes, chacune pleure et crie.

Ces récits ne sont pas des satires, messieurs, mais de naïves peintures de mœurs. Ces horreurs étaient mises en rimes pour être chantées sous la tente du croisé ou dans le château du seigneur. Les cours, comme les camps, se plaisaient à les entendre ; elles leur procuraient le charme des souvenirs et les alléchaient à de nouveaux exploits. Les trouvères les racontent avec un réalisme tranquille qui semble indifférent à la pitié et qui cherche, au contraire, ses effets dans le désespoir des mères et des amies. De tels témoignages sont précieux ; ils tiennent, pour ainsi dire, prise sur le fait et en flagrant délit, la vérité de l'histoire. Ainsi, nous tenons l'époque en aveu : les souvenirs qu'on aimait à conserver de la croisade sont des horreurs, et c'est par des récits de crimes qu'on stimulait le zèle et qu'on gagnait de nouveaux chevaliers à la croix.

Quand les évêques donnaient de tels conseils et les princes de tels exemples, que devait faire la lie du peuple, l'innombrable armée de manands, de truands et de ribauds qui avaient suivi la croisade comme des loups affamés ? Les trouvères répondent nettement et complètement à cette question. Ils peignent à grands traits et ils font agir au grand soleil ces héros en guenilles, qui parodient l'armée des seigneurs en s'appelant barons et roi, et qui ont à leur tête Pierre l'Hermitte, le prophète, et le roi Thafur, le truand.

Richard le Pèlerin fixe ce portrait en quelques vers, d'un vigoureux coloris :

La gent du roi Thafur ne fut pas effrayée.  
 Ils ne port'nt avec eux ni lance ni épée ;  
 Mais haches vermoulues et massue plombée ;  
 Le roi porte une faulx qui est fort bien trempée ;  
 Il n'est païen si fort en toute la contrée

Que, s'il l'atteignait bien de sa faux aiguisée,  
 Il ne le pourfendit jusques à la corée;  
 Ils ont sacs à leur cou et de cordes serrée  
 Ils ont les côtes nues et la panse pélée,  
 Et les genous rôtis et les plantes crevés.  
 En quelque lieu qu'ils aillent, dévastent la contrée.

Ce dernier trait est d'une grande force. Les premiers vers décrivent l'extérieur de cette armée de gueux; le dernier, d'un seul coup, peint l'âme.

Graindor de Douai complète le portrait :

Là vous eussiez pu voir tant vieux draps rapiécés  
 Et tant de longues barbes, de crânes hérissés,  
 Tant d'échines tordues et de ventres enflés,  
 Et tant de jambes torsés et de pieds bistournés,  
 Tant de genoux rôtis et de chaussons crevés.  
 Ils ont haches danoises et couteaux aiguisés,  
 Gisarmes et massues et pieux aux bouts brûlés.  
 Le roi porte une faux dont l'acier est trempé,  
 Ceux qu'il en atteindra seront mal adressés.  
 Il dit à ses amis : Barons, or, m'entendez;  
 Le vilain le dit bien, et c'est la vérité,  
 Que mieux vaudroit par arme avoir le chef coupé.  
 Voyez l'or et l'argent flamboyer par ce pré,  
 Qui pourroit le saisir n'auroit pas pauvreté,  
 Là peut chacun de nous être régénéré.

Ceci est l'excitation au combat; deux autres vers de Graindor montrent cette armée après la victoire :

Mil et cinq cent païens ils ont dedans occis;  
 Des belles Sarrasines ils ont fait leur plaisir.

Mais ceci n'est pas toute la réponse à notre question. Le massacre et le viol ne caractérisent pas seulement les ribauds; les trouvères ajoutent un ternier trait : ces croisés sont anthropophages, et les chroniqueurs parlent comme les trouvères, Foucher de Chartres le dit comme Richard le Pèlerin; Albert d'Aix comme Graindor de Douai, Raoul de Caen comme Renaud de Saint-Trond et Guibert de Nogent comme le poète anonyme du quatorzième siècle. On voit ailleurs Richard Cœur de Lion manger à sa table des têtes de jeunes Sarrasins rôtis.

Un épisode de Graindor de Douai donne à cette assertion de l'histoire un puissant relief. Ce que les chroniqueurs reconnaissent en passant, le poète s'arrête à le mettre hardiment en scène :

Pierre l'hermite était sur sa tente appuyé,  
 Le roi Thafur y vint avec sa grande armée,  
 Ils sont plus de dix mille qui de faim sont enflés :  
 « Sire, conseillez-nous, par sainte charité.  
 Vrai, nous mourons de faim, tous, et de pauvreté.  
 — « C'est, lui répond l'Hermite, par votre lâcheté!  
 Allez, prenez ces turcs qui sont là morts couchés,  
 Ils sont bons à manger, s'ils sont cuits et salés. »  
 Le roi Thafur répond : Vous dites vérité.

Donc, d'après le conseil du saint, le repas se prépare et les Turcs poussent des cris d'horreur. Le poète se complait à raconter trois fois l'effroyable cuisine, dont l'odeur a attiré l'ennemi sur les remparts, et attire enfin les chefs de l'armée.

Ils vont au cimetière, ont les corps déterrés,  
 Ils les ont tous ensemble en un mont assemblés,  
 Ils ont tous les pourris dans la ville jetés,  
 Puis écorchent les autres, au vent les ont hâlés.  
 Robert de Flandre vint, Bohemont et Tancrete  
 Et le duc de Bouillon qui est fort honoré;  
 Le comte Hue le Maine avec eux est alé,  
 Et l'évêque du Puy qui était fort sensé,  
 Et tous les hauts barons; aucun n'y a manqué;  
 Mais chacun d'eux s'était fervéu et armé.

Les chefs de la croisade ne s'aventuraient pas sans armes au milieu de leur armée.

Devant le roi Thafur, ils se sont arrêtés,  
 En riant, lui demandent : comment vous vous portez ?  
 — Par foi, leur dit le roi, je suis fort bien traité,  
 Et si j'avais à boire, j'ai à manger assez.

**A boire? qu'à cela ne tienne !**

Le duc de Bouillon dit : Dans roi, vous en aurez!  
 De son bon vin lui fait un flacon présenter.  
 Le roi Thafur en boit, à tous en a donné.

Ainsi, Pierre l'Hermitte conseille le repas, Godefroid l'arrose de vin, et l'Évêque est de ceux qui demandent aux truands comment ils se trouvent de l'horrible festin et qui rient ! Et cette armée est puissante, on la consulte avant le combat :

S'ils veulent la bataille et quel est leur penser ?

C'est elle que le Tasse appellera l'*armii pietose*, et c'est le roi de ces cannibales chrétiens qui posera sur la tête de Godefroid de Bouillon la sainte couronne :

Et la mit sur son chef le bon roi des ribauds.

L'auteur anonyme des *Enfances Godefroid* semble vouloir rattacher la croisade aux guerres de l'antiquité : lorsqu'il fait entrer l'aïeul du héros dans le palais de Nimègue, il décrit la grande salle d'honneur, dont les tapisseries représentent les batailles d'Alexandre dans l'Inde, et les principaux épisodes de la guerre de Troie. Ce rapprochement est dans le vrai : qu'on les appelle entreprises nationales en guerres saintes, soit qu'elles pacifient l'Inde, la Gaule ou la Saxe, par les massacres d'Alexandre, de César ou de Charlemagne ; soit que, pour venger le Christ, elles autorisent l'anthropophagie du roi Thafur et de Richard Cœur-de-Lion, ces expéditions se ressemblent ; c'est toujours le même appel aux passions féroces, le même plaisir sanguinaire de l'enfance des peuples. Les noms changent, l'épopée ne change point. C'est toujours la violence tenant lieu de justice, c'est le droit du plus fort conquis dans le sang, consacré par le meurtre, le pillage, le viol et l'incendie. OEuvre de gloire, qui commence aux anthropophages, pour aboutir aux prétoriens, et qui ne sort de la barbarie que pour fonder le despotisme.

Mais, quand le mobile est religieux, quand la cause est céleste, les passions qu'elle déchaîne sont plus terribles. Cet orgueil de lèse-humanité, qui croit tout permis à la force, se sent alors consacré comme une mission d'apôtre ; l'homme, armé par Dieu, n'a plus rien d'humain, Quand on possède la vérité absolue, éternelle, et que l'on combat pour elle, a-t-on rien à respecter dans ce monde qui change et passe, ou dans l'humanité rebelle à Dieu ? Les trouvères le montrent assez ;

les guerres de religion sont les plus cruelles, et l'on peut dire que ces entreprises, que le fanatisme appelle saintes, sont de toutes les plus impies.

Oui, messieurs, il est grand, il est beau, il est héroïque, de voir un peuple, de voir un homme, affirmer le droit, défendre une idée, prêt à mourir sur le champ de bataille, sur l'échafaud, et même en combat singulier. Notre plus grande supériorité peut-être est cette faculté qui fait que l'homme place sa vie en dessous de sa pensée ou de son honneur, préfère être anéanti que d'être opprimé, aime mieux abandonner à la terre un cadavre que d'y laisser survivre à soi-même une intelligence qui aurait subi la honte ou l'injustice, un être humain qui aurait laissé profaner en lui la dignité humaine. Ce noble sentiment, cette fierté sublime de l'âme a rendu la guerre possible à l'être intelligent et moral qui règne sur notre globe. Mais plus une passion est généreuse et un penchant, sacré; plus l'abus en est facile et les égarements, redoutables. Ce combat pour la vérité, cette légitime défense de ce que l'homme a de plus grand en soi, ce martyre pour la justice, ne peuvent pas être confondus avec leurs parodies sacrilèges : les guerres d'ambition et de conquête des Césars et des Hildebrands. Non ! Marathon et les Thermopyles n'ont rien de commun avec Arbelles et le sac de Thèbes. Ambiorix ne justifie pas César, il le réprouve. Mutius Scévola n'autorise pas le passage du Rubicon; ni Valmy, le 18 brumaire. Quel crime au contraire d'abuser de ce qu'il y a de plus héroïque dans l'homme, pour dégrader l'homme ! et rien ne s'élève autant contre les excès de la guerre que le noble usage de l'héroïsme. Ainsi, la prédication du Thabor et le supplice du Calvaire sont la réprobation la plus éclatante des massacres de Jérusalem et des festins humains de la guerre sainte, et la croix du Golgotha condamne à jamais la croisade.

Qu'ont produit d'ailleurs ces expéditions qu'un écrivain anglais appelle une *sainte épidémie* ?

Les croisades ont échoué. Après deux siècles de gaspillage d'or et de sang, tout est perdu. Les chrétiens voulaient conquérir le tombeau du Christ : Jérusalem reste aux Sarrasins. Les politiques voulaient défendre la métropole d'Orient, ils s'en emparent; deux siècles après, l'islamisme est à Constantinople, comme à Jérusalem. Au seizième siècle, les Turcs sont aussi

redoutables qu'au onzième. Charles-Quint est réduit à leur acheter une paix humiliante. La France fait mieux : l'alliance avec les Turcs devient une politique traditionnelle des rois très chrétiens.

Voilà ce que dit l'histoire. La poésie le dit aussi, à sa façon. Le poème du quatorzième siècle, publié par M. de Reiffenberg, met au siège d'Antioche, dans la bouche d'un païen, une prédiction qui était déjà accomplie quand écrivait le poète :

Mahomet en mourant a dit : Un temps viendra  
 Où ceux delà la mer passeront par deçà  
 Et qu'il sera un roi qu'une dame engendra  
 Qui l'armée d'outre mer par force détruira  
 Et ce qu'elle a conquis, partout reconquerra.

L'histoire flétrit l'ambition, la cupidité, l'avarice qui firent échouer ces expéditions sanglantes. La poésie n'a guère chanté que la première croisade, et tout aussitôt l'épopée fait place à la chanson et à la satire. Quesnes de Béthune au douzième siècle et Bauduin de Condé au treizième sont à la fois le Tyrtée et le Juvenal de la croisade.

On ne sait guère que le nom des trouvères, et ils ne nous ont laissé aucun détail sur leur vie. Quesnes de Béthune, au contraire, est un des personnages les plus connus de son époque. Il naquit vers le milieu du douzième siècle, et Philippe Mouskes donne la date de sa mort, dans un âge avancé, en 1224. Cadet de la maison seigneuriale de Béthune, Quesnes eut de grands succès dans la poésie et dans la politique. Son frère aîné, Guillaume, était poète comme lui, et Quesnes eut pour maître le châtelain de Cambrai, Hugues d'Oisy, aussi poète. Il passa sa jeunesse dans les cours, son âge mûr à Constantinople. Jeune, il chantait l'amour et osa porter les yeux sur la comtesse Marie de Champagne; il avait le style concis et le trait mordant; il n'épargna ni les belles infidèles, ni la reine de France qui avait ri de son français qui sentait le terroir artésien. Quand fut prêchée la troisième croisade, il était dans la vigueur de son âge et de son talent; il la servit de sa poésie et de son épée. L'histoire rapporte que Philippe Auguste défendit que tous ceux qui prendraient la croix fussent inquiétés pour dettes pendant trois années, et qu'il leur permit en outre, pour servir aux préparatifs de la guerre, de lever le dixième du revenu

de tous ceux qui ne se croiseraient pas. C'était plus que jamais s'adresser aux intérêts temporels, plus puissants que la foi religieuse. Mais, une fois à l'abri de leurs créanciers pour trois années et enrichis par la Dime Saladine, les barons et le roi lui-même négligèrent la croisade ; l'argent reçu leur semblait bon à garder. Les douleurs de l'Église, la persécution des chrétiens d'Orient, de sanglantes défaites à réparer, les chrétiens massacrés, les évêques prisonniers, les vierges et les épouses profanées, le roi captif, la sainte croix aux mains des ennemis, tous ces désastres, qui avaient précipité la mort du pape Urbain II et soulevé d'indignation l'assemblée de Gisors, étaient oubliés; le roi donnait l'exemple et le clergé, en refusant la dime, semblait complice de la défection générale.

La poésie alors se fit l'organe de la conscience publique. Quesnes de Béthune avait chanté l'enthousiasme du départ, dans une chanson d'amour où les regrets de l'amant s'harmonisaient avec les devoirs du chevalier :

Hélas ! amour ! quelle séparation cruelle !  
 Je dois quitter la meilleure des dames  
 Qui fut jamais adorée et servie,  
 Car Dieu m'appelle à lui dans sa bonté ;  
 Et cependant je pars avec douleur !  
 Mais qu'ai-je dit ! non, non, je ne pars point,  
 Car, si le corps va servir le Seigneur,  
 Tout le cœur reste au pouvoir de sa mie.

Dieu est traqué dans son saint héritage,  
 Et l'on va voir s'ils iront le servir  
 Ceux qu'il sauva de la peine éternelle,  
 Quand il mourut sur la croix que les Turcs ont prise.  
 Ceux qui n'iront pas seront bien méprisés,  
 A moins qu'ils n'aient misère, vieillesse ou maladie ;  
 Et ceux qui sont jeunes, riches et bien portants  
 Ne peuvent pas rester sans vilénie.

Tout le clergé, tous les vieillards,  
 Qui pour faire l'aumône et prier resteront,  
 Profiteront de ce pèlerinage;  
 Et les dames aussi qui vivront chastement,  
 Si elles sont fidèles à ceux qui partiront.  
 Mais, par mauvais conseil si elles sont volages,  
 Elles ne le seront que pour de mauvais lâches;  
 Car tous les bons seront partis !

Les retards de l'expédition et leurs causes honteuses indignèrent le poète, et l'indignation fait les beaux vers. Jamais peut-être, depuis l'antiquité, la corde d'airain n'avait retenti d'une poésie si vigoureuse :

Vous qui volez les croisés,  
Ne gaspillez pas ainsi la dime,  
Car vous seriez les ennemis de Dieu.

Non, pour aucun avantage,  
Je ne resterais avec ces tyrans  
Qui se sont croisés pour de l'or,  
Pour dimer clercs et bourgeois et sergents.  
Plus en croisa le lucre que la foi.  
Et, quand la croix ne peut garantir leurs promesses,  
Dieu serait trop clément envers de tels croisés  
S'il ne se vengeait point dans le plus court délai.

Puisse-t-il les frapper,  
Car leurs cœurs sont plus vils que je n'en vis jamais!  
Honte à ses barons qui ressemblent  
A l'oiseau qui souille son nid.

On sait comment finit cette croisade, si mal commencée. Le siège de Ptolémaïs durait depuis près de deux ans, lorsque le comte de Flandre vint à mourir de la peste. Aussitôt, Philippe-Auguste quitte la terre sainte pour se jeter sur l'héritage. Le roi avait juré de respecter les droits et les biens des croisés, mais l'occasion était trop belle pour que le larron se souvint de son serment. Honte éternelle au roi de France, crie au transfuge le roi chevalier, Richard d'Angleterre. Quand vous n'auriez pas juré, vous devriez respecter la paix des croisés, dit le pape Célestin au parjure, qui passe à Rome pour se faire relever de son serment.

La poésie parle comme la chevalerie et comme l'Église, et c'est encore Quesnes de Béthune qui remplit la mission du poète :

Roi, si dans ce moment vous sonnerez le retour,  
La France, la Champagne et le monde diraient  
Que vous avez jeté dans le deuil votre honneur.



Et que vous avez gagné moins que néant.

Roi, ce serait trop grande honte  
 De retourner après tous ces échecs !  
 Demeurez, vous ferez grand acte de vigueur,  
 Jusqu'à ce que la France ait retrouvé l'honneur.

Roi, vous savez que Dieu a peu d'amis ;  
 En aucun temps il n'en eut plus besoin ;  
 Car tout son peuple est mort ou prisonnier.  
 Et nul que vous ne peut le secourir.  
 Car les autres seigneurs sont pauvres  
 Et ils craindront de rester seuls ici !  
 Dans ce danger si vous leur faisiez faute,  
 Les anges, les martyrs, les apôtres et les saints innocents  
 Se plaindraient de vous au dernier jugement.

Philippe-Auguste n'écouta rien. Mais il arriva trop tard. Il ne recueillit d'autre héritage que la honte. Le loup dévorant avait été devancé par un pauvre chroniqueur. Avant que le roi fût arrivé à Paris, Bauduin de Hainaut, averti par Gislebert, avait fait reconnaître son autorité en Flandre et il attendait l'ennemi de pied ferme.

La croisade échoua, et l'Europe poursuivit de sarcasmes les croisés de retour, sans oublier Quesnes de Béthune lui-même, que le châtelain de Cambrai, son maître, tança, dans une chanson mordante, qui prouve que le poète avait été à bonne école.

Quesnes ne devait pas tarder à prouver qu'il ne méritait pas ces reproches. A quelques années de là, une nouvelle croisade allait placer le comte de Flandre sur le trône de Constantin. L'expédition fut brillante. Le roi de France avait avec lui Geoffroi de Villeharduin qui devait être l'historien de cette croisade, et, avec le comte de Flandre se croisèrent les deux frères poètes : Guillaume et Quesnes de Béthune.

Cette fois, Quesnes est homme politique. Ambassadeur à Venise, c'est lui qui négocie auprès du Doge le passage des croisés. Devant Constantinople, c'est lui qui répond aux envoyés d'Alexis Comnène, et Villeharduin lui prête de fières paroles. Quand le royaume des Francs est fondé, c'est lui qui remplace l'empereur, comme régent, pendant son absence, et après sa mort, pendant l'inter règne. Il avait, un des premiers,

planté l'étendart des Francs sur les murs de Constantinople. Dans une charte de 1112, il prend le titre de proto-camérier de Roumanie. Sully fait remonter sa maison à celle de Béthune; le ministre d'Henri IV se glorifie d'avoir pour aïeul le poète-ministre de Bauduin de Constantinople.

Un demi-siècle plus tard, saint Louis mourait devant Tunis, et les croisés se hâtaient de conclure la paix : une grande chose les préoccupait par dessus tout ; ce n'était ni la vengeance de saint Louis, ni les intérêts de l'Église ou de l'Europe. C'était l'argent. Le prince de Tunis les en gorgea. Bauduin de Condé répète alors la satire de Quesnes de Béthune, avec autant d'énergie, avec des rimes plus recherchées et moins de style.

Les prélats de la sainte Église  
Sont si remplis de convoitise  
Et d'avarice si atteints  
Qu'ils en sont tous noircis et teints.  
Ils n'ont souci que d'embourser!

Le clergé et les hauts barons  
Sont tous piqués d'un aiguillon :  
C'est l'avarice qui les bat.

Car, si quelques seigneurs se croisent,  
Ils n'ont biengarde qu'ils s'en voient (*de s'en aller*)  
Si l'on ne leur donne l'argent,  
Ou ils le volent à leur gent.

Ils n'y vont pas pour demeurer  
Ni les ennemis dévorer,  
Mais, quand ils ont là outre été  
Ou un hiver, ou un été,  
Il leur semble que tout soit fait;  
Ils s'en reviennent tout à fait.  
Ils n'y vont pas pour conquérir,  
Mais pour vaine gloire acquérir.

Puis le trouvère raconte l'expédition de Tunis : les temporisations devant l'ennemi, la famine et les maladies qui déciment l'armée; la misère, plus désastreuse encore; car :

Les riches avarés étoient  
Et les pauvres peu visitoient.

Puis, la paix vendue pour de l'or :

Mais ils convoitèrent leur or ;  
Ils en eurent un grand trésor.  
L'entreprise ainsi fut perdue.

Enfin, le retour, la tempête qui engloutit la flotte, une partie de l'armée et cet or si convoité :

Il y eut mainte gent noyé ;  
Ils y perdirent tout cet or  
Et avec lui assez du leur ;  
Et crois que c'est pour leur péché.

Le poète avait déjà comparé ces passions viles à l'idéal du croisé :

Au temps Godefroid de Bouillon,  
On savait en bon chevalier  
De son épée bien tailler.  
Lui, n'emporta rien de personne,  
Mais il vendit toute sa terre.

Et la satire recommence, mordante et vive :

Il est encor des chevaliers  
Qui se pourroient bien croiser,  
S'ils n'aimoient pas tant leur argent.  
Tout est perdu par leur péché !

Ainsi, la croisade perdit tout prestige et tout honneur ; elle échoua sous les vices des croisés et sous la satire du peuple.

C'est d'ordinaire la poésie qui parodie les folies surannées et les erreurs qui ont perdu leur charme. La parodie d'une guerre religieuse n'était pas sans danger ; aussi, la satire ne s'attaque qu'aux vices des croisés. L'histoire s'est chargée elle-même de ce soin. Comme Auguste a pour dernier successeur Augustule, la croisade tomba en enfance. En 1212 ou 1213, cinquante mille gamins des deux sexes, de France et d'Allemagne, se mirent en campagne pour sonner contre Jérusalem la trompette de Jéricho. Des prêtres avaient prêché l'expédition, ils annonçaient que la sécheresse serait telle, cette année, que la marmaille

pourrait passer la méditerranée, de Gènes à Jérusalem, à pieds secs. Ainsi, le merveilleux des croisades était tourné en dérision, et pour que leur côté odieux ne fût pas négligé, cette parodie eut une fin cruelle. Ces hordes ridicules périrent misérablement. Les uns moururent de faim et de fatigue, les autres firent naufrage ou furent vendus, par des pirates de Marseille, à ces Turcs qu'ils voulaient vaincre; et le pape se contenta, devant cette horrible folie, de s'écrier que cet exemple était un reproche aux hommes et d'élever une église à Rome à ces gamins martyrs; mais qui pourrait dire ce qu'il y a de plus triste et de plus honteux dans cette histoire, ou d'une société entière qui n'empêche pas de tels désordres, ou d'une Église qui les suscite et les bénit?

Les résultats indirects de la croisade ont été souvent préconisés. Mais aucun, ni l'affaiblissement de la féodalité, ni le développement du commerce, ni la fondation des communes, ni le réveil de l'esprit humain dans les sciences, les arts et la philosophie ( que n'a-t-on pas attribué aux croisades?) aucun de ces résultats n'est dans le génie de la guerre sainte; tous furent obtenus malgré elle et contre la théocratie qui en était l'âme.

Voulez-vous connaître les véritables effets de cette sanglante folie? suivez les vainqueurs de retour; voyez Thomas de Marle, un héros en Asie, un brigand en France, et que Louis le Gros est obligé de traquer comme un loup. Suivez ces princes qui s'échappent de la terre sainte ou qui en reviennent vainqueurs, pour se jeter sur une province comme sur une proie, ou pour écraser leurs peuples et les traiter, au premier signe de liberté, comme des Sarrasins. Suivez ces truands, ces côtereaux qui, ayant aguerri leurs armes au prétendu service de Dieu, les mettent au service de tous les tyranneaux, et qui en Belgique déshonorent, pendant le onzième et le douzième siècle, le nom de *Braibançons*, par ce rôle de mercenaires qui plus tard marquera de flétrissure le nom de Suisse.

Les rois et les barons ne voyaient guère rien au delà des plaisirs de la bataille. Mais ce qu'ils cherchaient en Orient, ce n'était certes ni le réveil de la philosophie et des lettres, ni les insurrections des bourgeois et des paysans. L'Église avait des visées ambitieuses. Mais, sauf de nombreuses terres achetées aux croisés et des reliques rapportées de Palestine, qu'a-

t-elle obtenu? Jérusalem lui échappe; Constantinople, qu'elle voulait défendre de l'islamisme et arracher au schisme, échappe à la croyance et à la politique chrétiennes. L'Église rêvait l'unité par la domination : le gallicanisme étend le schisme à la France. Le chef de la première croisade était Gibelin ; le chef de la dernière est Gallican.

L'esprit laïque se réveillait à cette époque, avec une admirable énergie. Les persécutions, la réforme du clergé, les luttes contre l'Empire ne suffirent pas pour lui résister. L'Église opposa à la raison le mysticisme : le mysticisme littéraire dans les poètes religieux, le mysticisme en action dans les ordres mendiants et les croisades. Ce but de la guerre sainte fut moins atteint qu'aucun autre, s'il est possible. *Græcia capta, ferum victorem cepit*, dit Horace : la Grèce conquise conquiert son barbare vainqueur. Il en fut de même dans la croisade : l'Orient, d'abord vaincu, finit par vaincre l'Occident, et l'invasion armée des croisés attira sur l'Europe cette grande et salutaire invasion des sciences et des lettres de l'antiquité. Tout ce que les Césars chrétiens avaient détruit, tout ce que les conciles proscrivaient, fut restauré. Avant que Mahomet eût arboré le croissant sur les murs de la seconde métropole du christianisme, la Renaissance avait fait rentrer en triomphe dans l'Europe catholique le génie de l'antiquité païenne.

Les Chansons de Gestes ne peuvent ressentir cette influence ; mais d'autres causes les rendent profanes. Le génie individuel des peuples germaniques ne se prêtait pas à ce qu'on a nommé le merveilleux. Quand les trouvères veulent ajouter quelques fictions à leurs récits, loin d'avoir recours au mysticisme, ils font un pas de plus, loin de la poésie religieuse. C'est à la muse des amours qu'ils demandent leurs inspirations, et ces peintres, d'abord réalistes, toujours profanes, tombent bientôt dans la licence.

C'est en faveur du héros de la première croisade que les poètes se mirent en frais d'invention ; mais, pour porter haut son origine, ce n'est pas à la religion qu'ils s'adressent, ils s'emparent d'une légende chevaleresque des Germains, acclimatée en Brabant : la légende du Chevalier au Cygne. Pour honorer Godefroid dans sa mère, ils n'en font pas une sainte de vertu chrétienne, mais une héroïne de fierté mondaine. On lui a prédit qu'elle aurait trois fils : un roi, un duc, un comte. Un

jour, son époux entre chez elle, et elle ne se lève point; il s'étonne de ce manque de respect; la duchesse répond :

Je suis plus haut que vous, par la foi que vous doit  
Car j'ai sous mon manteau un duc, un comte, un roi.

Une autre fois, une des femmes du palais, pour apaiser les cris du jeune Godefroid, lui a donné le sein, en l'absence de sa mère; la duchesse, irritée et jalouse de ce que son fils ait pris un autre lait que le sien, saisit l'enfant par les pieds et lui fait vomir l'indigne nourriture.

Que font les trouvères pour rehausser le courage de leur héros? Rien de bien religieux, à coup sûr. Ils réhabilitent les chefs des Sarrasins et font, de ces ennemis de Dieu, comme de Corbarant, par exemple, de vrais modèles de chevalerie :

« Corbarant, dit M. de Reiffenberg, en analysant le poème qu'il publie et où je trouve ces nouveaux épisodes, est peut-être le personnage le plus noble, le plus dramatique et le plus intéressant du poème, sans excepter Godefroid. »

Enfin, pour compléter le héros, le font-ils prêtre, comme Wolfram fait de Perceval? Non. Ils le font amoureux. Le chef de la croisade aime une idolâtre. Dans les premiers poèmes, les chrétiens massacrent les hommes, profanent les femmes des ennemis. Dans les versions plus récentes, ils luttent de courage et de générosité avec les chevaliers païens, ils aiment, respectent et épousent les belles infidèles. Le long épisode des amours de Godefroid, avec ses naïves émotions, ses luttes de courtoisie, ses traits d'audace, ses aventures romanesques et ses tournois galants, a tous les caractères des contes de chevalerie. Le pourfendeur de Turcs, qui versa du vin au cannibale Thafur, se trouble en voyant l'anneau de la belle Florie. Pour la voir elle-même, il entre seul dans la ville ennemie, où tout à l'heure il faisait jeter des têtes coupées; quand il apprend qu'elle va en épouser un autre, il se lamente comme Tristan privé d'Yseult; quand il peut lui parler, il soupire comme Lancelot auprès de Genièvre; et la belle l'admire :

Ah ! Godefroid, dit-elle, comme tu es à priser !  
Comme tu es beau et doux pour les dames charmer !  
Comme tu es gracieux à entendre parler !  
Comme tu es venu ici le pays attaquer !  
Comme tu es venu ici les femmes conquêter !

Cependant, l'armée croit son chef tué et célèbre ses obsèques, juste au moment de son retour. Godefroid y assiste, déguisé en moine, mais il devance les plus grands seigneurs à l'offrande et marche le premier. Quelle audace et quelle folie ! s'écrient les barons, et le moine relève son capuchon :

Nouvelles vous dirai, Godefroid est en vie.

Je ne puis analyser ce long épisode d'amour, qui finit comme tous ces épisodes : Florie se convertit, Godefroid l'épouse, comme Bauduin doit épouser Margalie, comme Tancrede doit épouser la veuve de Godefroid. Les païens sont devenus des rivaux de tournois et d'amours, et les croisés ne sont plus que des héros de romans.

Une scène encore cependant mérite d'être signalée. Florie, engagée à un roi païen qu'elle hait de tout l'amour qu'elle porte à Godefroid, imagine de faire passer une de ses femmes d'honneur pour elle et de la donner sous son nom au roi allié. La dame accepte une intrigue dont le prix est une couronne ; mais, quand elle voit le prétendant, elle le trouve si peu de son goût ; quand il veut lui faire sa cour, elle le trouve si peu aimable, que peu à peu sa résolution tombe et qu'elle renonce à être reine et trahit les deux amants. L'invention est fine et ne serait pas déplacée dans une comédie moderne.

Mais où donc est la poésie religieuse ? Tout ce que les trouvères ajoutent à l'histoire est profane. Le cycle de la Table-Ronde aboutit à l'Arioste, les chansons des croisades annoncent le Tasse.

Ainsi échouent les rêves du mysticisme. Ainsi tous les résultats de la guerre sainte se tournent contre cette prétendue civilisation armée.

Non ! encore une fois, non ! La guerre d'ambition et de conquête n'est pas féconde. Si l'époque qu'elle a troublée a porté des fruits, ces fruits sont dus à l'activité humaine, plus forte que le génie de la dévastation. Mortelles aux peuples sans vigueur, ces saignées épuisent les peuples les plus robustes, et la défaite est moins dangereuse peut-être que cette fausse gloire qui habitue les hommes à l'exercice du droit du plus fort, à la pratique de la violence, aux traditions de la discipline pour eux-mêmes, de l'oppression pour les autres. La guerre prend des

hommes, seigneurs, bourgeois, manants ; elle en fait des prétoriens ; elle avance une idée et elle fait de la justice, un prétexte de violence, et de Dieu, un instrument de despotisme. Heureux les peuples qui résistent ! Mais que de vitalité épuisée en vain, que de forces inutilement gaspillées, que de sang et d'or jeté en pure perte ! Tandis que la guerre d'indépendance enfante un peuple et que le martyr sème le progrès, — sacrilège en principe, dangereuse ou vaine dans ses résultats, la guerre d'ambition offense la nature et l'humanité. Qu'elle échoue, la société, épuisée, glissant dans le sang, doit rechercher péniblement sa route à travers des ruines. Qu'elle triomphe, l'humanité est opprimée ! et ce triomphe même est bâti sur le sable ! Suivez les grands sabreurs de l'histoire ; voyez le Bas-Empire, inauguré par César ; voyez le démembrement des conquêtes d'Alexandre, de Charlemagne, de Louis XIV, de Napoléon ; voyez les croisades s'évanouir comme une trombe de sang et de fumée. Il n'est pas une de ces épopées qui n'ait sa prise de Constantinople par Mahomet II, ou son Waterloo. C'est que le mal n'est pas fécond et que la violence est stérile. C'est que le travail seul fertilise le sol de l'idée, comme le champ de blé. C'est que le commerce ne se fraie pas des étapes, par le massacre, et des débouchés, par l'incendie. C'est que l'idée a pour apôtre la paix et la justice et ne se lance point dans les villes avec des têtes coupées ; que le droit n'est pas un prétorien, que la civilisation n'est pas anthropophage, et que cette grande parole de Job sera éternellement vraie contre les violents aussi bien que contre les habiles : La vérité de Dieu n'a pas besoin de votre mensonge !

---



LES

# POÈTES DE LA CROISADE

BAUDUIN DE SEBOURC

---

Mettre un cou de cheval sous une tête humaine,  
Puis, des membres sans choix que le hasard amène ;  
Les couvrir de divers plumages, ou vouloir  
Qu'un beau corps de Vénus s'achève en poisson noir,  
Qu'un peintre s'en avise en un jour de délire,  
A ce spectacle, amis, vous tiendrez-vous de rire ?  
Tel serait cependant le poème diffus  
Où l'on entasserait mille dessins confus,  
Pareils aux songes vains que la fièvre rassemble,  
Dont rien, tête ni pieds, ne formât un ensemble.

Cette chimère artistique ou littéraire, dont parle Horace au début de son épître aux Pisons, est le type des œuvres de décadence.

L'imagination de l'homme est bornée, messieurs ; sa force réside dans la simplicité, sa grandeur dans l'unité. Elle demande ses matériaux à l'observation et à l'analyse, elle n'arrive à rien de vrai ni de beau que par la généralisation et la synthèse. Le développement logique d'une situation, par le choc des passions humaines, suffit aux plus grandes œuvres, dans l'épopée comme dans le drame. C'est là le secret d'Homère aussi bien que de Sophocle. Veut-on faire sortir l'imagination du domaine que la raison lui assigne, tous les efforts n'aboutissent qu'à montrer son impuissance. On entasse beautés sur

beautés, on ne produit qu'un mauvais ouvrage; on prodigue tout ce qui peut intéresser, et l'on n'arrive qu'à la fatigue. L'art n'y fait rien; quand les beaux vers, quand les traits charmants, voire sublimes, ne sont pas à leur place, ils brillent à faux. C'est un ongle finement ciselé sur une méchante statue, c'est un bel œil noir sur une sotte figure, comme dit encore Horace. L'ensemble manque et l'œuvre est manquée : *Nescit ponere totum*; on n'a créé qu'une chimère.

Et que d'efforts inutiles pour réunir les tronçons d'une œuvre sans vie! Les allusions politiques percent à jour, les chroniques scandaleuses du temps montrent le bout d'oreille. Il ne suffit plus de compiler, de remanier les anciennes œuvres, et de réduire en menue monnaie l'or de Molière ou de Schakspeare. Il faut des liqueurs fortes aux palais blasés. Heureux l'écrivain qui eut une femme tuée sous ses amours, le bas-bleu qui vit un homme se dégrader dans ses bras! Un adultère qui prête au roman, un divorce digne du théâtre, quelle bonne fortune pour l'art! On en arrive à raconter ses propres vices ou ses malheurs conjugaux, et jusqu'à mettre en scène son père. Alors, la poésie est méprisée, la prose seule peut suffire à ces travaux d'Herculé. Les mœurs de l'époque, bien observées, sont pour l'imagination du poète comme une riche nourriture, dont il s'assimile la substance en rejetant le reste, et qu'on retrouve dans son talent mûri, dans sa pensée en fleur, dans son œuvre vivante et saine. Mais les grands producteurs n'ont plus le temps de digérer. Ils rôdent dans les cloaques du siècle, y cherchant la chair humaine comme une proie, et tout ce qu'ils trouvent de lambeaux de passions saignantes ou souillées, ils le jettent tout cru au public avide. Cette littérature est comme un charnier de la décadence.

Sauf quelques couleurs modernes, ce tableau est celui de la poésie à la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième. Les romans de la chevalerie ont fait leur temps; on les compile, on les délaie, on les exagère en vain; ils ne peuvent revivre. Si l'on sort du genre, c'est pour lui prendre ses petits défauts et en faire d'énormes aberrations : l'allégorie s'enfle, envahit tout, avec sa fille la controverse, et ce ne sont pas de pareilles muses qui régénéreront jamais l'art. Le théâtre s'essaie, mais, si le roman est rentré dans l'enfance, le théâtre n'en est pas sorti. Le goût est aux longs poèmes, d'aventures ou

d'allégories, bien enchevêtrés d'épisodes et de subtilités, et perdus dans un clinquant sans fin. La littérature appartient au chaos.

Une petite révolution accomplie dans la vie des trouvères aide à la confusion. Ils chantaient autrefois ou déclamaient leurs vers, ce qui exigeait certaine unité dans le sujet et quelque précision dans le style. Ils écrivent, lisent ou sont lus aujourd'hui, et ils peuvent s'en donner à cœur joie, prodiguer les phrases, accumuler les imaginations, « coudre ensemble des lambeaux de pourpre, dire l'autel d'Éphèse ou le bois d'Érimanthe, les méandres de la rivière qui coule dans la plaine en fleurs, le fleuve Rhin, la déesse Iris! » — Horace sera éternellement vrai!

Que peut le génie, que peut le talent, dans ces époques de mauvais goût? Le génie est rare alors, et il ne se laisse que trop souvent aller à la dérive de la corruption. Le vrai génie créerait un genre nouveau pour une idée supérieure, dominerait l'époque et sonnerait la renaissance. Le talent essaie de donner au genre usé une jeunesse nouvelle, ou une forme rajeunie aux idées du temps. A cette époque, le génie prendra un cycle poétique, vieilli ou non, pour le vivifier par l'unité de la pensée et la force du langage. Puis, ce sujet choisi, il y fera entrer son époque entière, son époque, hardiment placée dans la vie universelle, et jetée pour ainsi dire en pleine sphère céleste. Le génie alors adoptera les Visions d'Albéric et de Saint-Patrice, les Voyages de Saint-Brandan, les Voies de paradis et d'enfer, et il en fera la *Divine Comédie*. Le génie alors s'appelle Dante Alighieri.

Le talent ne peut s'élever aussi haut. Le talent essaiera un genre nouveau, pour la satire philosophique et morale; c'est le *Roman de la Rose*. Le talent fera, pour le fabliau, le dit et la satire, ce que Béranger a fait pour la chanson de Désaugiers; c'est Ruteboëuf. Le talent rajeunira les genres anciens: il empruntera à Chrestien de Troyes sa science des choses du cœur et sa grâce à les peindre; c'est Jean de Condé. Il renouvellera le cycle de Charlemagne, en y mêlant les sentiments de l'époque: c'est Adenet; ou bien encore, il continuera les chansons des croisades, et mêlera à des récits de combats et d'amour les types de mœurs du temps et ses aspirations les plus hautes: tel est le roman de *Bauduin de Sebourg*.

L'auteur anonyme de ce long poème ne nous dit pas l'époque où il écrit ; mais il parle de la bataille de Mons en Puelle, et l'on sait par là qu'il vécut au commencement du quatorzième siècle. Il ne nous dit pas quel est son pays, mais le dialecte dont il se sert et les lieux qu'il décrit avec exactitude et avec une sorte d'amour du sol natal, témoignent qu'il fut du Hainaut, de sorte qu'on peut le placer sans crainte dans cette phalange d'écrivains qui marque le siècle des d'Avesnes, qui a son apogée poétique dans le règne du Bon Guillaume, et qui prépare le berceau de Froissart.

L'auteur de *Bauduin de Sebourc* montre du talent, dans une époque de décadence. Il mène de front plusieurs histoires, plus compliquées les unes que les autres ; mais il les rattache à un ensemble dont l'idée au moins ne manque ni d'unité ni d'éclat. Ses fils s'enmêlent sans cesse, mais ne rompent jamais. Il prodigue les aventures, abuse du miracle pour les trancher ; mais il sait ménager l'intérêt et tenir l'émotion en haleine jusqu'au dénoûment de ses épisodes. Il épuise l'arsenal du passé, il se met en grands frais pour renouveler tout l'attirail des lieux communs de chevalerie, que ne dédaigneront ni l'Arioste ni le Tasse ; mais il entre de plain-pied dans son époque, tantôt pour en mettre hardiment en scène les vices et les crimes, tantôt pour s'inspirer de ses tendances les meilleures, et, sur ce fonds commun des vieux romans, il marque la forte empreinte de son siècle.

Le roi de France alors, — car le Hainaut était un fief de France et ses comtes étaient encore les alliés des rois de France, — le roi de France alors n'est plus Louis IX, c'est Philippe le Bel. Aux chevaliers succèdent les intendants, aux croisés les maltôtiers. Confiscations, exactions, violence et ruse, le roi thésaurise par tous les moyens, pour tout corrompre et tout acheter. S'il s'occupe des croisades, ce sera pour accaparer sous ce prétexte tous les legs pieux. Le roi dont on a fait un saint a fait place au roi faux monnayeur. C'est l'argent qui règne et le poète s'en souviendra dans toute son œuvre.

Ces exactions avaient fait maudire dans le Hainaut le nom de Marguerite de Flandre. La Noire Dame voulait punir ce pays de sa fidélité pour ses fils d'un premier lit ; elle y avait envoyé trois proconsuls flamands, et, quand le trouvère nous montrera son héros de crimes lâchant sur la Frise trois exac-

teurs, il s'inspirera sans doute des récits de cette époque funeste.

Les violences ne manquent point à ce temps de passions cupides. Au lieu de marcher à la voix du saint-siège, avec les comtes ses pairs et les chevaliers de Jérusalem, Philippe le Bel soufflète le pape, arrête en trahison le comte de Flandre et tue les Templiers. La mort inconnue de nombreux princes croisés avait jeté des sombres visions dans l'imagination des peuples; une satire accusait Thibaut de Champagne d'avoir empoisonné le roi de France, par amour pour Blanche de Castille. Philippe le Bel était accusé de l'assassinat du pape Boniface et du comte Gui de Flandre. Toutes ces émotions de l'histoire de France devaient être partagées dans le Hainaut. Cependant les d'Avesnes régnaient à la fois sur la Hollande, et le poète, par un anachronisme, fait remonter à l'époque de son poème cette réunion des deux pays sous une même dynastie. On devait se rappeler à la cour de Valenciennes et de Mons l'assassinat de Florent de Hollande, le protecteur et l'allié des d'Avesnes. Le trouvère, en personnifiant les crimes du temps, songera à ces trahisons et fera une allusion directe à l'empoisonnement du roi de France.

Mais le peuple devait aussi conserver la mémoire des révoltes des bourgeois et des paysans. Un poème d'environ deux mille vers qui n'est pas encore retrouvé et qu'on ne connaît que par l'imitation qu'en a faite Jacques de Guise, avait célébré la révolte d'une famille de bouchers de Chièvres contre les maltôtiers de la Noire Dame; nous trouverons une imitation de l'histoire des Ronds du Hainaut dans *Bauduin de Sebourc*.

Les bourgeois avaient applaudi à la fin tragique des intendants et des oppresseurs : des Van Boorsel en Hollande, des Pierre Flotte à Bruges, des Marigny en France. Cette dernière exécution, qui a inspiré une satire à Jean de Condé, a dicté le dénouement de *Bauduin de Sebourc*. Avec quel plaisir ne devait-on pouvoir retrouver dans un roman la pendaison de ces ministres d'exaction et de tyrannie!

Enfin, la grande époque des communes a commencé. Pierre de Koning a déjà triomphé à Courtrai, et Jacques d'Arteveld va entraîner le Hainaut et les d'Avesnes dans la confédération des communes libres. De beaux sentiments d'humanité et d'égalité se levaient sur l'époque; on commençait à considérer

les bourgeois comme des hommes, les serfs comme des chrétiens. Le poète ne fermera ni les yeux ni le cœur à cette aurore; son talent s'en illumine et grandit. Aux sombres couleurs des crimes du temps il opposera ces aspirations supérieures et il aura des vers où éclateront les splendeurs de la justice.

En faut-il davantage, messieurs, pour vous intéresser aux détails d'une œuvre qui échappe par bien des côtés à la décadence. J'y consacrerai tout cet entretien.

Deux principaux personnages, deux types opposés dominent l'œuvre : Bauduin de Sebourg, le héros; Gaufrroid de Frise, le traître. Gaufrroid commet un crime que Bauduin doit punir : voilà en deux mots tout le poème.

Ce crime est un abus de la croisade, et la satire de l'époque commence, non pas satire dans la forme, car ce poème n'est pas une satire, mais satire dans le fond, où l'auteur semble avoir voulu symboliser l'histoire de son temps. Gaufrroid aime l'épouse de son ami, la belle Rose de Nimègue, comtesse de Beauvais. Il excite son mari à se croiser, le suit, le trahit et revient épouser sa veuve et régner sur le comté. Ce crime, si audacieusement conçu, si habilement caché, grâce à ces expéditions lointaines où il était si facile d'attirer et de frapper sa victime, ce crime ne peut rester impuni, la justice éternelle l'exige, et ce problème donne tout d'abord au poème une haute portée morale, première condition des œuvres d'art.

Dès le début, l'auteur met en présence les deux héros : L'un, Gaufrroid, triomphant et riche, habile et robuste, seigneur de Frise, époux de la comtesse de Beauvais, second père de Bauduin, maître de son pays et de sa famille, ayant acheté les deux pouvoirs de l'époque, les seigneurs et les moines. Car, dit le poète, qui ne manquera jamais de signaler ou de mettre en scène la puissance de l'or :

Qui peut assez donner, on l'aime mieux qu'un roi. (I,27.)

L'autre, tout enfant, sous la tutelle comtale et paternelle de Gaufrroid; non pas Bauduin, Bauduinet. C'est le jour même des noces. Rose trône dans l'éclat de la beauté, de la fortune et de la joie, qui rentre dans le palais. Gaufrroid vient d'être couronné. Bauduinet, qui a été bien sage, a pu assister à la fête, avec ses

habits, son chapeau d'or et ses longs cheveux dorés, bouclés sur ses épaules. Son second père l'admire et l'aime; je rajournerai encore le langage :

C'est la plus douce image qui fut jamais tracée,  
 Pour lui sera un jour mainte dame affolée,  
 Car jamais ne nacquit aussi belle portée.  
 Certes, je l'aime autant et de bonne amour vraie  
 Que si sa chair était de la mienne engendrée ;  
 Haïr ne le pourroit nulle personne née,  
 Pour la grande beauté que Dieu lui a donnée. (I. 29.)

Et Gaufrid embrasse l'enfant « à deux bras », plus de trente fois de suite. Mais le crime n'a pas le droit d'aimer, ce bel enfant est destiné à venger son père ; il lève ses petits bras, saisit la couronne, l'arrache du front de l'intrus et la jette à ses pieds :

Écoutez la merveille que Dieu a démontrée :  
 Bauduinet l'enfant qui a tant renommée  
 Dresse ses bras en haut, la couronne a happée,  
 Que le larron Gaufrid a sur son front posée ;  
 La couronne Gaufrid a de son front levée,  
 Et puis, l'a contre terre si fort en bas ruée  
 Que la couronne fut en mille lieux froissée. (I. 29.)

Un honnête homme rirait de ce jeu ; le coupable y voit un signe, une dénonciation, une menace ; Gaufrid jette l'enfant au loin, et pense lui briser la jambe ; sa conscience troublée veut punir un innocent.

Innocent ! dit Gaufrid, s'innocent le pensois,  
 Tout ce qu'il m'auroit fait, je le pardonnerois. (I. 30.)

« Éprouvez-le », dit un chevalier. L'épreuve est bien dans l'esprit d'une époque où l'or règne. L'enfant est placé entre deux plateaux, l'un chargé de pommes, l'autre plein de florins d'or. S'il a l'esprit innocent de son âge, les pommes auront la préférence et il vivra. Si, au contraire, il a pu songer à arracher la couronne qui lui appartient du front d'un intrus, il préférera l'argent,

Ortie qui doit poindre hativement ortoie. (I. 30).

dit le trouvère qui aime les sentences et les proverbes. Dans

ce cas, il doit périr. Le malheur veut que l'enfant ait bien mangé et n'ait plus faim, au moment de l'épreuve; il va préférer aux pommes qui ne flattent plus son palais rassasié, l'or qui attire toujours les yeux des enfants. Un ange détourne sa main, et le miracle jouera un grand rôle dans tout le roman, soit qu'il constitue la ressource suprême de l'imagination épuisée, soit que l'auteur ait voulu faire planer toujours sur son œuvre la providence vengeresse.

Bauduinet vivra, mais sa mère a tremblé, et l'amour maternel va le séparer pour de longues années de la famille qu'il doit venger. Car l'intérêt doit se compliquer et se compliquer sans cesse, et Bauduin n'arrivera à son but providentiel qu'à travers un labyrinthe de difficultés. Remarquez cependant que cette complication n'est qu'une conséquence logique de la situation. La mère envoie donc en secret Bauduinet à Boulogne, chez une nièce; mais, maladie ou poison, le messenger meurt en route et laisse l'enfant au premier chevalier qui passe, le comte de Sebourc. Trop jeune pour garder la mémoire de son nom, Bauduin portera longtemps le nom de son protecteur; il doit venger son père, et il ne sait pas même qui fut son père. Quand le crime est dénoncé à sa famille, il n'est pas là pour crier vengeance. Ses trois frères seuls courent aux armes, ils sont vaincus, et la famille est dispersée, jouet de mille aventures, qui encombrent le roman et que j'élague, sans que l'ainé, son chef naturel, son vengeur prédestiné, soit distrait des tournois et des amours par tant de désastres.

L'amour met de nouveau les deux adversaires en présence. Cette fois Bauduinet est homme, Bauduin est chevalier. Ce héros, pour qui l'on fait des miracles au ciel, fait sur terre des merveilles qui sont loin d'être pies. Le trouvère, avec les qualités du temps, lui en a donné les vices amoureux. Fier et beau, admiré des braves, aimé des belles, Bauduin est père de trente fils ni plus ni moins, et il n'est pas marié; la mère du trente et unième, sera la fille de son père adoptif, et il refusera de l'épouser : Fol est qui se marie! dit-il, et les motifs qu'il en donne pour son compte le peignent nettement :

Ce serait folleté  
D'épouser une femme, car j'en rencontre assez.  
L'homme qui se marie, certes, est rassoté.  
Si je me mariais, le prêtre tonsuré



Me ferait m'engager, c'est une vérité,  
A tenir à ma femme et foi et loyauté.  
Avant un mois passé, je serais parjuré.

Si ma femme savait que je m'en suis allé  
M'amuser près des dames et faire leur bon gré,  
Au retour, je serais tancé et querellé  
Et vraiment je serais en grand martyr entré. (I, 160.)

Cette licence est de l'époque. Dans un autre poème du même temps, Hugues Capet est riche d'adultères et de dettes par centaines, mais il rachète ces peccadiles par de beaux sentiments bourgeois et de grands coups d'épée.

Cependant Bauduin a vu Blanche, la sœur du comte de Flandre, et il s'est converti au mariage. C'était à Valenciennes, dans un tournoi, dont il était le héros, et l'amour s'est mis de la fête. Bauduin sera fidèle autant que possible; au moins il n'aura pas d'autre épouse.

Cependant, Bauduin est pauvre autant que beau, il est orphelin, sans nom, sans famille, et Gaufruid, le riche et puissant comte de Beauvais, a demandé et obtenu la noble pucelle en mariage. Mais le héros est aimé, le traître est haï, il est à peine utile de le dire. Ce qu'il faut savoir : c'est que, les deux comtes devant se rencontrer à Mons, Blanche, la douce vierge, dresse une embuscade sur la route de Gaufruid pour le tuer :

Assez près de Nivelles, c'est de Brabant l'entrée; (I, 166.)

c'est que Gaufruid échappe et demande justice, que Bauduin est chargé par le comte de Flandre d'amener Blanche devant son accusateur et qu'au lieu de l'exposer à la justice de son frère, il l'enlève. La belle lui a dit :

J'aime mieux avec vous endurer pauvreté  
Qu'avec homme qui vive tenir vingt royautes. (I, 174.)

Ainsi, au moment où le lecteur s'attend à la voir s'engager, la lutte est reculée encore. Bauduin ne s'est trouvé une seconde fois en hostilité avec l'assassin de son père que pour être rejeté plus loin de tout ce qui peut amener la punition de son crime. Il était à Sebourg, à Valenciennes, non loin de Boulogne où est sa mère; il était sénéchal de Flandre et de Hainaut. Qu'il eût appris

l'histoire de la première femme de Gaufrroid, qu'il eût eu vent de sa naissance, le combat commençait terrible et sans autre fin que la mort de l'un des deux ennemis. Mais le roman ne pouvait s'arrêter si vite en si beau chemin ; à quoi servirait l'imagination du poète ? L'amour prive Bauduin de son père adoptif, dont il a séduit la fille ; de son seigneur, dont il enlève la sœur ; ainsi désarmé, l'amour va l'écartier bien longtemps et bien loin de sa famille, et le poète peut se donner carrière.

Passons des centaines, passons des milliers de vers. Les deux champions se rencontrent une troisième fois et le miracle est encore de la partie. La fuite de Bauduin est comme une Hégire, pleine de dangers, consacrée au devoir. Il n'était guère possible que le trouvère négligeât l'occasion de donner à son héros, comme un noviciat, le rôle de chevalier errant, redresseur de torts, protecteur des opprimés, vengeur des crimes. Déjà Bauduin a trouvé un prêtre qui convoitait sa femme, ce qui a permis au poète de glisser un de ces proverbes qu'il affectionne :

Quiconque maison nette veut avoir en partage,  
Ni prêtre, ni pigeon ne tienne en son ménage.

(I, 193.)

Ce qui lui a donné l'occasion de relever la satire par des réflexions philosophiques et morales :

Un prêtre est digne chose, quand il fait ce qu'il doit ;  
Mais puisqu'il est si digne, bien garder il se doit  
De ne perdre son temps à de mauvais exploits.  
Car plus vite il se damne qu'un autre ne pourroit ;  
Car il sait l'écriture et toute la conçoit.  
Mais qui en sait le moins est le mieux qui y croit.

(I, 202.)

Déjà Bauduin a pris les armes contre un ravisseur et ramené une victoire désespérée, et sa foi vive dans le succès des bonnes causes lui a fait jeter un cri du cœur que le trouvère exprime en trois de ses alexandrins et qu'un poète plus concis eût mis en un seul vers :

Dieu ! pourquoi souffrez-vous que le bon droit succombe ?

(I, 212.)

Enfin, Bauduin a voulu se rendre en Palestine ; mais une

tempête a donné à Blanche un grand mal de mer, et l'intervention céleste, qui prend cette forme peu agréable, l'a forcé d'aborder en Frise et l'a conduit à de nouveaux devoirs. C'est à la puissance et aux abus de Gaufrid qu'il va s'attaquer.

Le traître a déjà eu plus d'une occasion, dans les complications du roman, de mettre au jour son caractère de violence et de perfidie. Le premier crime qui lui a servi de marche-pied a mis sur le trône un tyran impie et cruel. Quand les trois fils de sa victime l'assiègent dans Nimègue, il fait jeter du haut des remparts, les vieillards, les femmes, les enfants et *ceux en berceaux gisants*, toute la famille enfin des bourgeois qui ont pris le parti de la comtesse et de ses fils. Les assiégeants, dans l'indignation et le désespoir, en appellent à Dieu, au paradis, au dernier jugement, et lui, de railler avec un plaisir féroce :

Car je n'ai pas plus d'âme qu'en a une souris!

(I, 107.)

Vainqueur de tous les assauts, il déchaîne sur la Frise, comme la Noire Dame en Hainaut, trois proconsuls, pour dévorer le pays.

Bauduin de Constantinople, avant de partir pour la croisade, avait renoncé, comme à une vexation odieuse, au droit qu'il avait, quand il entrait dans une de ses villes, de ne payer le lot de vin que trois deniers, quelle qu'en fût la valeur. En 1290, Jean d'Avesnes avait supprimé une coutume qui lui permettait de s'emparer de tous les biens des morts dans trois localités du Hainaut, et, en 1295, voulant peupler Mons pour l'opposer à Valenciennes, il y avait aboli les droits de morte-main, de meilleur cattel, de porchon, de servage et d'aubaine, à vie et à mort.

L'énumération des impôts vexatoires que le poète prête au tyran est curieuse :

Prenez quatre deniers d'un lot de vin sur lie ;  
 Ce que l'on vend deux sols, prenez-en la moitié ;  
 Le dixième prenez sur toute la clergie ;  
 Et, s'il est aucun homme qui sa fille marie,  
 Prenez la mariée chez vous en vo maisnie,  
 Couchez avecques elle la première nuitie,  
 A moins qu'on ne vous donne, sans faute, la demie  
 De tout ce qu'elle aura, ou rente ou seigneurie.

Quatre deniers par porte qui est sur la chaussie,  
 D'une fenêtre deux, fût-elle verrouillée;  
 De la charge de blé qui rasière est nommée,  
 Prenez-en quatre sols, et chacun la moitié,  
 Et au moulin autant et ne le laissez mie;  
 D'une bête qu'on veut tuer en boucherie  
 Douze vieux parisis, dès qu'elle est écorchie.

(I, 186.)

Pour que rien ne manque à la tyrannie, la justice est suspendue, et l'espionnage règne sur la misère :

Ils peuvent pour argent relâcher un larron  
 Et prendre un honnête homme de tout' condition.  
 La ville est si menée à mal par les larrons  
 Qu'elle est sans marchandise; nul n'y gagne un bouton.  
 Et, si quelqu'un y parle au su d'un espion,  
 Il est vite pendu et son or lui prend-on.

(I, 187.)

Ils font leurs espions tout le jour oreiller,  
 Et, si nul dit un mot, il a mauvais loyer,  
 Car on le mène pendre ou tout vif écorcher;  
 Il ne reste à ses hoirs obole ni denier.

(I, 188.)

Avant l'arrivée de Bauduin à Luzarche, un boucher a résisté à la levée de l'impôt sur les bêtes et tué un maltôtier. Bauduin entre dans la ville, au moment où les tyrans réclament l'impôt sur le mariage, et le poète ne recule pas devant cet épisode. L'hôtelier de Bauduin marie sa fille et la mère a déjà promis et va jurer sur saints qu'avant la nuit elle aura livré l'argent ou la fiancée. Notez que le choix n'est fixé, au dire du malicieux trouvère, ni par la mère ni par le futur époux :

Le marié s'en va son conseil assembler,

Dit la mère.

Car il ne sait encor comment se décider,  
 Ou de livrer ma fille ou de l'or se sevrer.

(I, 227.)

Bauduin s'indigne et veut résister; Blanche s'inquiète d'une

aussi difficile entreprise ; il est seul contre tous. Alors le poète prête à ce chevalier de nobles paroles :

Belle, dit Bauduin, foi que dois saint Laurent,  
Cet usage qu'ils ont acquis si lâchement  
Est contre la droiture, et la raison m'apprend  
Qu'ils doivent de mal faire avoir mauvais palment.

(I, 228.)

La fiancée entre alors et tombe aux pieds de celui qui promet de le sauver. Bauduin s'adresse encore à celle qu'il aime :

Madame, regardez. Par le saint Sacrement !  
N'est-ce mie pitié et grand empêchement  
Que cette pucelette soit traitée vilement,  
Ou livre la moitié de l'or et de l'argent  
Que son père lui donne en droit mariement ?  
Dieu ne m'aide jamais, Dieu qui jamais ne ment,  
Si je ne descoutume, avant mon partement,  
Ce servage vilain qui tant honnit la gent.

(I, 228.)

L'histoire ne nous laisse aucun doute. Ce droit qui nous semble si infâme restait un droit écrit au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle ; plusieurs chartes le rappellent, plusieurs faits prouvent qu'on osait le réclamer. Le roman, organe de l'époque, le signale comme un ancien abus que les tyrans seuls essayaient de faire revivre, et, si le peintre caustique de mœurs nous montre les bourgeois tenant bien aussi à leur argent, le poète flétrit l'odieuse tyrannie et en fait faire bonne justice par son héros.

Le peuple avez honni, il vous en méchéera,

(I. 233.)

dit Bauduin à ces agents d'oppression, et il les tue ; puis il harangue le peuple :

Moi qui suis Chevalier Aventureux nommé,  
J'avisai que c'était et forfait et pitié  
Que l'on vous eût ainsi et taillé et volé.

(I. 235.)

Il rend l'argent aux bourgeois, la fiancée à son époux, la justice à la ville ; il refuse le trône qui est l'héritage d'autrui,

ignorant que cet héritage est le sien ; il sera sénéchal de la ville pour la défendre. Il rétablit la sécurité publique, et la fortune publique revient avec elle. Le Chevalier Aventureux se prépare dignement à être le bras de Dieu ; il a combattu pour la justice et vaincu pour le droit.

Vienne à présent Gaufruid, il sera mal servi.

(I, 237.)

Gaufruid tardera à venir, car le poète veut suspendre l'intérêt et Gaufruid est assiégé dans Nimègue par les frères de Bauduin. Passons encore un millier de vers. Le traître vainqueur a fait les trois frères prisonniers, il les envoie à ses fidèles proconsuls de Lusarches qu'il croit maîtres encore de la ville. C'est Bauduin qui les reçoit, pour leur rendre la liberté, sans les connaître. Gaufruid marche contre Bauduin et les deux adversaires sont en présence les armes à la main : l'un, à la tête d'une armée de bourgeois et défendant les droits de la commune, avec la fierté qu'inspirent les bonnes causes ; l'autre, suivi de ses serviteurs et voulant restaurer son autorité souveraine, avec l'orgueil de l'impunité et de la fortune. Laissons les coups d'épée et les miracles. Cette guerre va servir à développer l'esprit élevé du poète et le noble caractère de son héros.

Notons en passant un changement survenu dans l'armée. Bauduin attend l'ennemi hors des murs, en bataille rangée ; à l'avant-garde, les lances des chevaliers ont fait place aux arcs des bourgeois :

Il fit une bataille tout de front au sentier,  
Et par devant étaient cinq cents arbalétriers,  
Qui faisoient plus dru leur flèches décocher  
Que pluie au mois de mai après un temps d'hiver.

(I. 271.)

Nous allons retrouver ici le peintre de mœurs et le philosophe. Les bourgeois se battent comme des lions, mais leur courage manque de constance. Les gros bonnets ont trop à perdre, sans compter leur tête. Le premier bourgeois de haute futaie qui tombe aux mains de Gaufruid, fait sa soumission et trahit la ville, pour sauver sa vie et sa bourse. Cette trahison, déjouée une première fois par un miracle et suivie à la seconde fois de la

prise de la ville, amène deux belles scènes. Dans l'une, le chevalier offre aux bourgeois de quitter la ville, comme il y est venu, sans emporter que sa femme et son épée, s'ils veulent rentrer sous la domination de leur seigneur. Dans l'autre, la plus remarquable, les inquiétudes de Blanche, qui se fie peu aux communes jurées inspire au héros une noble réplique :

« Sire, lui dit la dame, qui plus blanche est que fée,  
 Vous habitez ici étrangère contrée.  
 Ces étrangers vous ont grand'loyauté jurée,  
 Mais amour de commune est bien vite passée.  
 — Dame, dit Bauduin, par la vertu discrée !  
 La chèvre doit brouter où elle est attachée.....  
 Dame, dit Bauduin, ceux qui en Dieu se fient  
 Ils ne peuvent vraiment faire nulle folie ;  
 Et je me fie en Dieu, le fils sainte Marie,  
 Et, quoique je demeure en cette manandie,  
 Ce n'est point pour ravir à nul sa seigneurie.  
 Dieu veut que chaque prince ait terre en sa partie ;  
 Mais, quand Dieu fait à prince une tel' courtoisie,  
 Que villes et châteaux lui donne, en cette vie,  
 Et le fait souverain d'une cité garnie,  
 Si le sire à sa gent fait cette vilenie  
 De prendre, de voler, de faire taillerie,  
 Tellement que Gaufruid a ici établie,  
 Dame, c'est trop méfait ! Dieu ne commande mie  
 Aux princes et aux rois de honnir leur patrie ;  
 Mais les a députés en la mortelle vie  
 Pour garder leur pays de la gent paiennie,  
 Des larrons, des meurtriers qui Dieu me servent mie ;  
 Pour ce ils sont seigneurs ; et ceux-là font folie  
 Qui règnent faussement, et Dieu le fils Marie  
 Les condamne à jamais et leur âme est périé.

Le comte qui ignore sa naissance parle en grand prince. Puis il généralise le droit :

Nul ne doit être serf, par le droit de clergie,  
 Puisqu'il est baptisé, au nom sainte Marie.

Ces pensées sont de l'époque, mais des sphères élevées de l'époque ; elles en représentent l'idéal de justice, dont le feu sacré brûlait dans le sanctuaire des communes. Plusieurs croisés, prenant au sérieux le côté pieux de la guerre, avaient

affranchi leurs serfs. Les serfs, avait dit saint Louis, appartiennent à Jésus-Christ et, dans un royaume chrétien, il sont nos frères. Tous les hommes naissent libres, disait le frère de Louis IX. Philippe d'Alsace avait aboli l'esclavage à Courtrai et à Alost. Louis X avait affranchi les serfs de la couronne. Mais le servage se transformait au lieu de disparaître. L'Église prenait pour son compte cette propriété que n'osaient plus garder les rois, et le servage devait durer des siècles encore ; en 1295, en offrant de nombreux privilèges aux habitants de la ville de Mons et aux étrangers qu'il voulait y attirer, Jean d'Avesnes a bien soin d'en exempter les serfs de son domaine. Il se réserve le droit de les réclamer, pendant un an et un jour, et veut que les magistrats s'engagent par serment à dénoncer tous ceux qui chercheraient un refuge dans la ville.

La poésie n'a pas de ces restrictions; elle ne sait pas donner à la fois et reprendre la justice, et l'on doit applaudir le trouvère qui, dans cette époque, dit avec l'auteur de Hugues Capet :

Nul homme n'est vilain,  
Car nous venons tous d'Eve, notre père fut Adam,

ou qui, dans une circonstance solennelle, fait prononcer à Bauduin de Sebourc cette grave sentence qui, prononcée au dix-neuvième siècle par un grand peuple, fera la gloire éternelle des États-Unis :

Nul ne doit être serf.

Le héros est vaincu cependant ; il n'est ni assez malheureux, ni assez parfait, pour être le bras de Dieu, et le poète n'est pas à court d'invention. Bauduin a une double prédestination : dans sa patrie venger son père ; dans la patrie du Christ, conquérir le Saint Sang. Trahi, vaincu, privé de son épouse, le voilà tout prêt à aller en Palestine.

En terre sainte, comme au pays natal, Bauduin est toujours le même : brave et amoureux, aidé par le miracle et par les pucelles, mêlant, sans souci des discordances, la foi forte du chrétien aux folies de l'amant, la fierté farouche du chevalier à la philosophie de l'homme libre ; convertissant les idolâtres, aimant leurs filles, plus fidèles que lui ; tuant presque le comte de Flandre en champ clos et plaçant sur un trône un savetier.



Ainsi, quand il défie le roi Poliban de se mesurer tout armé avec lui sans armure, à la condition que le roi le pendre s'il est vainqueur et se fasse chrétien s'il est vaincu, et que le roi soupçonne là-dessous quelque enchantement, Bauduin répond : Non;

Mais qui se fie en Dieu bonne armure a vêtue.

(l. 312.)

Lorsqu'il arrive dans une ville où les chrétiens ont obtenu d'un roi musulman une rue et une église à eux, et qu'il les trouve persécutés par le successeur du roi, persécutés non point par les armes, mais par des défis sarcastiques de prouver leur foi, qui, selon l'Évangile, transporte les montagnes (la lutte des deux peuples et des deux religions a changé depuis la première croisade), — que fait Bauduin ? il devient apôtre et prophète au nom de cette foi qu'il se sent si vive au cœur, et le miracle obéit à la voix du chevalier chrétien.

Mais entend-il parler de la fille du Vieux de la Montagne, il oublie tous ses maux, il oublie son épouse, il aime Isorine sans l'avoir vue et jure de conquérir son royaume pour la voir :

Elle ressemble fée à son corps regarder,  
 Elle semble syrène à l'entendre chanter ;  
 Quand Bauduin entend la belle ainsi louer,  
 Amour pour la pucelle le vient si fort navrer  
 Que tout l'amour de Blanche se prend à oublier ;  
 Et l'amour d'Isorine le vient renouveler,  
 De toute maladie il se sent délivrer,  
 Hormis du mal d'amour qu'il ne peut apaiser.

(l. 350.)

Cette maladie, dont un seul rêve d'amour le guérit, était terrible. Bauduin avait perdu sa force et sa santé ; il était tombé dans une grande misère ; un savetier seul l'avait secouru ; Bauduin le fera roi. Ce savetier-roi présente de piquants contrastes avec ce fils de prince qui a refusé déjà plusieurs trônes. C'est le même type, mais grossier et narquois comme le peuple, et Bauduin devait être étonné de voir ses qualités et ses vices dans ce brutal miroir, tandis que cette sorte de parodie des excès du héros ne devait pas être sans produire un bon effet moral sur les lecteurs.

L'ouvrier n'a pas marchandé son hospitalité à Bauduin; mais, les premiers secours donnés, il l'engage à gagner son pain avec lui. Me faire savetier, dit le fils du prince :

J'aimerais beaucoup mieux que je fusse pendu !

Et le savetier répond avec un sourire caustique :

Il dit à Bauduin : N'allez pas méprisant  
Notre gentil métier ; savetiers sont vaillants,  
Et ils boivent le vin comme les plus fendants.  
Et bien vous vient à point ce que je vais gagnant. (I, 335.)

Le savetier a le courage d'un loup ; il en a aussi les amours. Bauduin est aimé pour sa beauté et son courage dont la renommée le devance partout :

Venu est mon ami,

s'écrie Ysorine en l'apercevant. (I, 362.)

Le savetier roi traite les belles de moins douce façon. On ne l'attend pas, mais il ne se fait pas désirer. Une reine est sa prisonnière, il se jette sur son cheval avec elle, le lance dans une forêt, arrache à la belle ses vêtements et rugit :

Je suis roi de Baudas dont je suis justicier,  
Vous n'êtes pas ravie par un simple écuyer;  
Mais serez mariée à un vaillant princier.  
Je ferai votre corps bénir et baptiser.  
Si vous me refusez de votr' bouche un baiser,  
De cette bonne épée le chef vous vais trancher. (I, 380.)

Ainsi apprivoisée, la belle ne tarde pas à préférer à un vieil époux son jeune vainqueur.

Pendant l'armée chrétienne est surprise, ses chefs sont faits prisonniers; la mort les menace, et le contraste continue. Bauduin est calme et fier devant la mort :

Je ne veux jà mourir sur lit ni sur coussin;  
Si l'on me pend à fourche, ce n'est pas pour larcin.  
Prenons en gré la mort..... (II, 12.)

Un des prisonniers, païen converti, veut se faire chrétien avant de mourir et demande de l'eau; baptisé, il tue un de ses

gardiens avec le chaudron qui lui a servi de fonts baptimaux. Bauduin se prend à rire :

Ami, meurs gaiement, car bon baptême y a. (II, 14.)

Il a trouvé dans sa prison l'un de ses frères, avec sa femme et son fils, et, sans la connaître, il se sent pris de tendresse et de pitié pour cette famille :

« Plut à Dieu, dit-il à peine délivré, que ceux que j'ai laissés dans cette affreuse prison fussent libres et joyeux *en douce France* et que l'on me coupât la tête pour les sauver! »

Le savetier, qui sait exposer sa vie dans la mêlée, n'a pas de ces idées de sacrifice :

Dit le roi de Baudas : Vous allez trop avant,  
Car moi j'aimerais mieux, par Dieu le roi vivant,  
Qu'ils fussent tous pendus et accrochés au vent  
Que d'avoir en mon pied une épine piquant. (II, 36.)

Bauduin a été délivré par l'épouse même du roi vainqueur. Mais, quand elle est venue le visiter dans sa prison et lui offrir un bon repas, il a refusé :

Je sais très bien jeûner, n'ai souci de manger.

Le savetier n'est pas aussi fier :

On doit en bien mangeant tous ses maux oublier.

Et le poète s'écrie, par la bouche d'un des rois prisonniers :

Voici bon savetier. (II, 30.)

Ainsi, les trouvères varient leurs épisodes. Mais le caractère du héros offre assez de contrastes en lui-même. Les miracles en le servant ne l'ont pas corrigé. La vue du paradis et de l'enfer ne le rend pas meilleur. Car le poète imite à leur tour les visions de l'autre monde. En Paradis, Bauduin plaisante. En enfer, le poète philosophe. Poliban, son compagnon, a mangé de la pomme de vie et a été rajeuni. Le héros veut aussi mordre au fruit merveilleux. Mais il est trop jeune pour rajeunir, il vieillirait, au contraire, lui dit Elie. N'importe! qu'on lui donne

deux pommes, l'une en fera un vieillard, et, quand il aura goûté de cet âge de sagesse, l'autre lui rendra ses belles années. L'ardent jouvenceau ne supporte pas longtemps la vieillesse :

J'aime mieux mourir jeune, qu'attendre ce temps-là,  
Et jamais espagnée ma vie ne sera.

Ainsi, l'épreuve du paradis tourne en faveur de la témérité et des plaisirs, préférables à la vie !

L'enfer inspire une hardiesse au trouvère. Les voyageurs rencontrent Judas à mille lieues du gouffre. Deux jours de la semaine, le traître qui a vendu le Dieu des chrétiens sort de l'enfer chrétien, en récompense de deux bonnes actions. Dante met Caton en paradis ; notre poète aussi proteste contre l'inflexibilité farouche, prêtée au Dieu de justice et d'amour.

Le spectacle des peines éternelles produit des effets tout différents sur le héros chrétien et sur le roi païen converti qui l'accompagne. Poliban fait vœu de prendre le froc ; et, quand la fille d'un roi, éprise d'amour pour lui, le poursuit de ses instances, il s'arrache un œil pour se punir de l'avoir regardée avec concupiscence. Bauduin n'a pas de ces scrupules. La pomme du paradis l'a fortifié dans son amour du danger ; le feu de l'enfer ne l'empêche pas de railler les hommes noirs et d'aimer les fraîches jeunes filles.

Bauduin veut revoir son pays ; déguisé en moine, il va à Saint-Amand, il va à Sebourc, il va à Nimègue. A Saint-Amand il demande à l'abbé de belles nonnains, et la satire continue. A Sebourc, il revoit la fille de son père adoptif, qu'il a rendue mère. Il y entend raconter son histoire.

C'était le Dieu des femmes !

lui dit la comtesse. Il y confesse la mère de son fils, qui lui avoue un second amour. Tenez-vous-en à celui-là, dit Bauduin,

Car vous n'aurez jamais Bauduin pour époux. II, 106.

Et le libertin éclate de rire, si haut que la chapelle en a retenti. Il se nomme et s'éloigne, poursuivi par les mères de ses trente fils qui lui crient :

Viens donc voir ton enfant ! retourne ton cheval ! II, 107.

A Nimègue, une épouse fidèle l'attend, et la confession est le triomphe de Blanche. Mais Bauduin ne peut la délivrer; il doit retourner dans la terre sainte, conquérir le Saint-Sang et la belle Ysorine. J'ai dit que ces poèmes sont interminables, et inépuisables ces poètes.

La fidélité de son épouse, qui croupit pour lui en prison, ne changera pas plus que la vue de l'enfer, le cœur de Bauduin, et le Saint-Sang, qu'un miracle lui livre, n'aura pas une meilleure influence. Il oublie tout pour la belle païenne convertie. Mais une épreuve terrible l'attendait là; au moment où Bauduin tient Ysorine dans ses bras, le lion, gardien du Saint-Sang, se jette sur elle et la dévore. L'innocente jeune fille est punie des désirs adultères du héros.

Pour un homme qui a vu le diable, la leçon est forte. Bauduin se fait ermite, et sept ans encore Gaufrroid peut respirer, se jouer de toutes les attaques et régner dans le triomphe de l'impunité. Bauduin expie ses amours.

Passons, passons encore des milliers de vers; le poète a sept années à remplir et il raconte les exploits du bâtard de Sebourg, fils de Bauduin, qui n'a point de père légitime, mais qui se sent un cœur de roi.

Les sept ans accomplis, Bauduin est guéri de ses amours folles, mais non de sa téméraire fierté. Une voix lui a ordonné de se rendre en Syrie, lui annonçant que là il apprendrait le secret de sa naissance et le nom de son père. Après de nouvelles aventures, il est fait prisonnier et se trouve dans le même cachot avec le comte de Flandre, dont il se croit hâi. On les frappe, ils tuent l'insolent, à qui mieux mieux. Le roi condamne le meurtrier à être pendu; mais le choix est difficile; aucun des deux prisonniers ne prend le fait sur lui. Le roi s'en remet au sort des armes, et Bauduin accepte, avec une sorte de rage, le combat avec le frère de son épouse. En vain offre-t-on l'échange de quatre cents prisonniers sarrasins pour racheter le comte de Flandre :

Qui me donneroit l'or qui est dedans Paris,  
Ne me feroit quitter le combat entrepris.  
Voilà plus de quinze ans passés et accomplis  
Que je cherche le comte qui est mon ennemi.

Le combat est terrible et long. Bauduin renverse le comte

de Flandre et va l'égorger, en lui criant le nom de son vainqueur :

Sire comte de Flandre, il faut ici périr!  
 Vous ne connaissez pas qui vous fera mourir,  
 Mais je vous le dirai, si le voulez ouïr.  
 Car c'est l'homme en ce monde que plus devez haïr.

Je suis ce Bauduin de Sebourg, le vaillant,  
 Qui ravit votre sœur qui a le corps charmant,  
 Et, si vous me teniez où sont vos gens puissants,  
 Vous me feriez pendre com' larron malfaisant. (II, 303.)

Sept ans d'ermitage ont laissé au héros toute sa vigueur d'âme; on ne comprenait pas alors l'idéal mystique et lar-moyant. Cette colère de Bauduin décide le dénoûment. Le comte de Flandre n'a pas de ces haines contre le ravisseur de sa sœur; il connaît sa noble naissance et s'alliera volontiers à un descendant du chevalier au Cygne. La réconciliation est bientôt faite, et Bauduin, qui connaît son origine, ne tarde pas à rentrer en France pour venger son père.

Ici, l'on sent que le roman est fini, car aucun obstacle n'arrêtera un tel héros. Que Gaufruid ait tout vaincu et tout séduit, qu'il épouse la sœur du roi et qu'il puisse s'écrier : Je serai roi de France! qu'il jette le comte de Flandre et Bauduin de Sebourg en prison, qu'il empoisonne le roi de France, et séduise la Cour et l'Église contre son légitime héritier, qu'il ose enfin s'écrier, dans le paroxysme de l'orgueil triomphant :

Je serai Jésus-Christ si je vis longuement. (II, 337.)

Qu'il veuille même abolir les impôts, protéger les serfs, et, danger suprême pour un peuple, affermir par la justice le succès du crime! Rien n'y fait; l'argent et le glaive sont impuissants contre le héros. Bauduin se lève devant le traître et l'assassin, au nom de l'honneur de la France.

C'est pour l'honneur de France qu'à toi mon corps se prend!  
 (II, 344.)

Car pour l'honneur de France me veux aventurer. (II, 348.)

Courage et lâcheté, embûches, trahison et prière, tout est vain. Bauduin est franc et loyal, courageux et inflexible : le traître, vaincu, en aveu, est pendu à Montfaucon, comme Enguerand de Marigny.

Respirons, messieurs, le poète n'a pas quitté la plume, mais on peut s'arrêter ici, et que de fois n'ai-je pas dû suivre le conseil de Boileau :

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,  
Et je me sauve à peine au travers du jardin.

Jamais ces vers du poète du bon sens n'ont été mieux applicables qu'aux derniers romans de chevalerie. Cependant on peut faire grâce à Bauduin de Sebourc de ses éblouissantes longueries, comme dit Montaigne. Car, si le trouvère anonyme du Hainaut n'apporte aucune mesure, ni dans l'invention, ni dans le récit, ni dans le style, il a des qualités qui le distinguent dans une époque de décadence. Il donne à son sujet une portée morale, il fouille profondément et peint hardiment son époque et il s'inspire des plus nobles tendances de son siècle. Ce qui lui manque est ce qui manque à l'enfance des lettres, comme à leur décadence. Mais n'accusons pas trop notre trouvère de n'avoir pas su distinguer la richesse choisie et vivante de l'abondance stérile. Le génie a-t-il échappé tout à fait, dans son époque, à l'influence mauvaise? Une vigueur de forme qui crée la langue a-t-elle empêché Dante de sacrifier au goût de l'allégorie et de la controverse? L'Arioste évitera-t-il plus tard la profusion et la licence? et, si notre trouvère pour peindre son époque a emprunté ses types aux romans de chevalerie, le Tasse, — talent et style à part — n'a-t-il pas, pour poétiser l'histoire, demandé ses modèles à Homère et à Virgile?

Écoutez l'auteur de la *Jérusalem conquise* :

« Pour les caractères, j'ai cherché à me rapprocher d'Homère. J'ai imité l'amiral Jean, du Nestor de l'Illiade; Rupert d'Ansa ressemble à Patrocle, les deux Robert, aux Ajax défendant les vaisseaux, Guillaume, chef des archers anglais, à l'archer Teucer, Tancrede à Diomède, et Raymond à Ulysse. Richard est égal en valeur au fier Achille; Godefroid égale Agamemnon en dignité et le surpasse en vertu. Bauduin a quelque rapport avec Ménélas....

« Quant au pathétique, je me rapproche d'Homère et de Virgile. Dans la mort d'Argant, j'ai imité celle d'Hector; dans celle de Soliman et d'Amurat, celle de Lausus et de Mesence. Argant défendant sa religion et sa patrie ressemble beaucoup à Hector... »

J'abrège l'énumération, messieurs; celle qu'aurait pu faire notre trouvère n'eût pas été plus longue, et du moins il ne demandait pas ses modèles à une histoire, à une civilisation, à une religion étrangères.

Mais la croisade? me direz-vous! Ah! la croisade! Il est vrai, le roman de *Bauduin de Sebourg* appartient au cycle de la croisade. Mais que nous sommes loin de Graindor de Douai! C'est encore le nom, ce n'est plus même le sujet; on nous mène encore en Palestine, mais la terre sainte n'est plus qu'un théâtre d'aventures. Et que les temps sont changés! Les grandes guerres de politique intérieure vont commencer, le canon de Crécy sera bientôt entendu. Plus d'une fois, les papes ont dégagé les croisés de leur serment, leur ont défendu même de le remplir, au détriment des intérêts du monde ou de l'Église, et l'un d'eux, jugeant d'un seul mot ces expéditions vaines, recommandera aux rois de l'Europe troublée de ne plus tenter l'impossible!

La croisade! Pénétrons dans les couvents, chez les princes, chez les poètes. La découverte d'un de ces manuscrits, d'une de ces statues que brûlaient ou brisaient les premiers croisés, cause autant d'émoi dans l'Europe savante que la prise de Jérusalem par Godefroid, et il ne se passera pas un siècle sans qu'on puisse dire d'un pape, *Aeneas Sylvius*, avec l'historien des croisades, qu'il « s'occupait bien plus de recueillir les trésors littéraires de Rome et d'Athènes que de délivrer la ville de Constantin. » (MICHAUD, IX, 11.)

La croisade! Regardez les peuples dans l'enthousiasme de l'affranchissement. Les barons anglais excommuniés restent sourds à la voix qui les appelle en Palestine, ils écoutent cette grande voix qui parle à tout homme libre de la patrie et du devoir et ils dictent au roi Jean la charte des communes anglaises. Étienne Marcel va faire entrevoir à la France des destinées qu'elle attendra longtemps, et le génie de J. d'Arteveld va réunir toutes nos provinces dans une fédération qui reste encore le type de la démocratie.

La croisade! Ah! laissons ces vains tumultes gaulois, transportés en terre sainte, laissons la chevalerie qui se meurt et applaudissons à notre poète quand il fait de son héros le chevalier des bourgeois pour venger la famille, et quand il proclame le devoir des princes et le droit des hommes.



LA  
PHILOSOPHIE AU MOYEN AGE

---

I

ALAIN DE LILLE

Messieurs,

La philosophie est la mère des sciences. C'est elle qui leur donne une base solide, en écartant ces fins de non-recevoir du scepticisme et du mysticisme, où la pensée veut se nier à elle-même ses droits au nom de l'impuissance de l'homme ou de la puissance de Dieu. Après avoir ouvert la carrière aux sciences, la philosophie leur donne une méthode, chose si importante qu'on a pu dire : telle méthode, telle civilisation, et que l'on doit dater le progrès des sciences modernes du jour où commence à renaître la méthode expérimentale.

Ces deux points fondamentaux de la certitude assurent à l'homme le domaine entier de ses investigations, où chaque science à son tour prend son lot particulier, et la philosophie y conserve une large place : elle recherche les lois générales, les lois de l'être physique, intellectuel et moral, et, si une science est portée à oublier tout ce qui n'entre pas dans son cadre, à ne voir rien de réel que dans son champ d'observation et à conclure contre le reste, la philosophie est là pour lui rappeler les droits éternels de la raison.

Le couronnement de toute science est une application pratique. Le couronnement de la philosophie est la plus noble de

toutes les sciences d'application : la morale, dans le large sens que lui donnaient déjà les anciens, la science de la vie, embrassant tous les intérêts humains : les bonnes mœurs, l'éducation, les lettres, les arts, la politique, la science sociale. Le but de la philosophie est d'enseigner sa route à l'humanité.

Un autre point de vue se présente encore. Si l'on cherche l'action de la philosophie dans les institutions populaires, on voit que la mère des sciences est aussi la mère des religions. Toute religion est une philosophie, réalisée, incarnée dans un dogme; pratiquée et vécue, si l'on peut ainsi parler, dans un culte. Une fois qu'elle a pris un corps de formules religieuses, la philosophie, il est vrai, disparaît comme la chrysalide; elle tombe comme ces feuilles qui ont contenu la plante naissante et qui se fanent quand la plante est née; on la déclare inutile, dangereuse, vaine; le dogme renie, persécute sa mère, et, comme il a reçu d'elle tout ce qu'elle avait de vie et de vérité, cette proscription s'accepte d'abord comme naturelle et juste : A quoi bon la philosophie? la voilà éclosée en une religion! Pourquoi des philosophes encore? ils sont devenus prêtres! — La philosophie serait-elle morte à jamais dans cet enfantement d'un culte? Oui, si une religion pouvait être assez large, assez mobile, assez libre d'allures, pour accepter toutes les audaces de l'esprit, toutes les recherches de la science, tous les progrès de la société. Mais une telle religion ne serait autre que la philosophie dans sa réalité et dans son idéal; et rien n'est absolu, ni parfait sur la terre. La philosophie ne peut se contenter de mettre au monde des cultes; elle les surveille, elle les gourmande, elle les transforme, ou elle les remplace par une couvée nouvelle. Elle est en eux comme un levain de progrès ou de révolution. Elle reste au dessus d'eux comme la patrie immortelle qui survit aux générations qui passent. Chaque grand événement, chaque découverte, chaque bouleversement est un creuset qui éprouve la religion et la dépouille de son alliage d'erreurs scientifiques ou morales. La philosophie renaît dans la religion, à côté d'elle, ou contre elle : d'abord respectueuse et conciliatrice, bientôt sévère et ennemie. Alors, c'est à son tour de rêver la fin de ces institutions hostiles : *Cesset superstitio!* But sublime, quand la philosophie pourra se faire assez simple et assez artistique pour s'incarner dans les masses, pour unir la perfectibilité de tous les instants, exigée par la

science, à ces affirmations des idées générales, bases de la certitude morale, dont les consciences sont avides, et pour concilier la puissance des principes éternels avec la mobilité du progrès ! Instituée ainsi, la philosophie serait la religion rationnelle dans sa perfection vraie. Mais la philosophie aussi est humaine ; les découvertes scientifiques la transforment ; chaque jour elle doit retremper sa méthode, reprendre à nouveau l'un ou l'autre point de vue ; aujourd'hui encore beaucoup de philosophes en sont, comme beaucoup de savants, à n'admettre qu'un des côtés de la science générale : le leur, et à ne pas comprendre que les systèmes partiels ne sont utiles que comme une division de ce grand travail, où chacun d'eux élucide un des points d'une science, mais où aucun n'a le droit de nier les autres sans verser dans l'étroite ornière des sectes. Alors, le doute triomphe contre cette ambitieuse qui veut régir la pensée et qui n'aboutit qu'à l'anarchie des contradictions, et la philosophie s'égaré dans une période de scepticisme, ou plutôt elle s'y renouvelle, car le doute ne peut être qu'un des creusets de la raison et les vrais courants philosophiques mènent toujours à une réforme religieuse.

Voyez l'antiquité. Je pourrais remonter à l'Inde, à la Perse, à la Chine, le spectacle serait le même, sans être aussi net ni aussi complet. La Grèce présente le tableau dans toute sa lumière. Le paganisme y règne, mais Psammétique ouvre les ports de l'Égypte, 670 ans avant l'ère moderne ; aussitôt, du contact des deux races jaillissent des clartés nouvelles ; trente années ne s'étaient pas écoulées qu'une école niait la divinité, l'existence même de Jupiter et parlait aux Grecs d'une âme immortelle, premier coup porté par Thalès à la religion d'Athènes. L'histoire et la science naturelle à leur tour mettent la cognée dans le dogme païen. Puis, voici Rome qui s'avance ; une prodigieuse activité commerciale et intellectuelle, une tolérance religieuse universelle, généralisent l'échange des idées et la comparaison des traditions et des cultes. C'est ainsi que le polythéisme fut sapé dans l'antiquité par les découvertes géographiques, par la culture de la philosophie, de la science, de l'histoire, par les expéditions militaires et commerciales.

L'esprit religieux ne fut pas sans essayer de réagir. Tout mouvement philosophique incomplet prête au doute ou à la superstition ; la Grèce ne manqua pas de sophistes et de scep-

tiques, et elle eut aussi ses mystiques. Empédocle se disait Dieu; Platon lui-même passait pour avoir été conçu, par l'opération d'Apollon, dans le sein d'une mère restée vierge.

Quand l'historien arrive à la conversion du monde romain au christianisme, même en présence des vertus des catacombes et de l'héroïsme du cirque, il a, comme juge et comme penseur, une grave question à peser dans la balance des révolutions de l'esprit. En effet, le monde romain intelligent, à peine tombé de la république dans l'empire, avait une philosophie libre et une religion tolérante; il croyait à l'unité de Dieu et à l'immortalité de l'âme; il avait une morale élevée, qu'on vit pratiquée jusque sur le trône des Trajan et des Marc-Aurèle, une législation civile qui s'améliorait même dans les lois des Néron, et des instincts de liberté qui pouvaient arrêter la décadence. Le christianisme vint précipiter la révolution religieuse au nom de la liberté, essayer la révolution sociale au nom de l'égalité fraternelle; mais il ne put réussir qu'en donnant aux idées nouvelles un nouveau corps de formules mystiques, et, à peine vainqueur, on le voit raffermir le despotisme impérial, détruire la philosophie, la science et les arts, remplacer par une religion d'autorité un culte qui avait laissé plusieurs siècles de liberté à Rome, et livrer l'empire à la dissolution. Dès lors, comme l'on sait que les réformes les plus lentes mais les plus sûres sont celles qui n'attendent rien que de la raison et qui respectent toutes les grandes choses du passé, l'historien a le droit de se demander ce que serait devenue la civilisation romaine livrée à ses propres forces, sans cette révolution violente.

Mais, quand la philosophie reparait dans l'ère moderne, cette question n'est plus possible. La situation était autre; il n'y avait plus alors ni science, ni philosophie, ni civilisation. L'empire des Marc-Aurèle n'était plus; les Barbares avaient été convertis; la double lutte, si longue et si peu connue, de la philosophie païenne d'abord, des religions germaniques ensuite, contre la religion nouvelle, avait cessé. Le christianisme régnait sur l'Europe, comme le polythéisme sur la Grèce avant Psammétique. Comment renaitra la philosophie, avec les lettres, les sciences, les arts et libertés publiques? Cette question fait tout l'intérêt de l'histoire de la philosophie au moyen âge. Les causes de sa renaissance comme de ses échecs, sont de même ordre que celles qui ont miné l'Olympe.

En Orient, le christianisme fut violemment renversé par le mahométisme, et la violence n'y a pas produit le progrès. En Occident, il subit toutes les phases d'une transformation philosophique régulière, et l'Occident est en tête de la civilisation.

Dans les deux empires, le point de départ est le même. Constantin avait fait mettre à mort Sopater, le dernier philosophe, quoiqu'il fût son ami; Théodose avait porté la terreur si loin que les propriétaires de manuscrits les brûlaient, pour n'être pas suspects en les conservant. Les arts comme les temples avaient été mis en coupe réglée; le vaste dépôt de la science antique, le Sérapion avait été détruit, et sa bibliothèque brûlée. La philosophe Hypatie avait été massacrée pour annoncer à Alexandrie comme à Constantinople la fin de cette philosophie « vide et fausse, » comme disait Lactance. — Grégoire le Grand fit comme Constantin, Charlemagne fit comme Théodose. Exterminer les païens, brûler les prêtres avec leurs antiphonaires ambrosiens, pour mettre en vigueur le chant grégorien, massacrer des peuples entiers avec leurs druides, pour imposer le baptême aux vaincus, l'orthodoxie à ses sujets, telle fut l'œuvre de l'empereur. Chasser les savants, brûler la bibliothèque d'Auguste, mutiler les statues, détruire les édifices, proscrire l'étude des anciens, telle fut l'œuvre du pape, plus logique que cet empereur barbare qui voulait opprimer les consciences et fonder des écoles.

La prétention des nouveaux empereurs de s'entourer du prestige des Césars fut la première ouverture faite à l'esprit humain. Charlemagne crée l'École du Palais, la philosophie, qui renaît en de puérides discussions, devient un *Art impérial* : à peine un demi-siècle se passe que l'art impérial produit Jean Scot Érigène, chef de l'école palatine sous Charles le Chauve et père du réalisme.

Cependant, les Arabes avaient conquis l'Espagne; on ne sait pas assez tout ce que nous devons à ces mécréants dont le dieu ni les prophètes n'étaient jaloux d'aucune manifestation de l'esprit humain. L'astronomie, la médecine, l'anatomie, les études antiques, les belles-lettres, les sciences, les arts, on peut dire que les Arabes ont recueilli l'héritage de la civilisation ancienne, qu'ils en ont conservé la lumière intacte, au milieu d'une longue et terrible éclipse, et qu'ils nous l'ont transmise, en plusieurs points augmentée. Tous les esprits qu'ef-

frayait l'ignorance tournaient les yeux vers l'Espagne : Pierre le Vénérable, le maître d'Abeilard, parlait l'arabe et avait passé plusieurs années à Cordoue ; Gerbert avait vécu à la cour du calife. Gerbert complète Scot Érigène. Scot se dit logicien, Gerbert est savant. Scot annonce Descartes, Gerbert est le précurseur de Bacon. Le *Cogito ergo sum* se trouve dans le traité de la *Division des choses* d'Érigène : « Quand je dis : *je comprends que je suis*, n'est-ce pas démontrer que je suis, que je puis comprendre que je suis et que je le comprends. » Scot pense en esprit libre : « Je ne redoute pas l'autorité au point d'hésiter à proclamer les choses que la raison démontre. Si c'est là de l'orgueil, cet orgueil n'a-t-il pas sa source dans les plus nobles instincts de la conscience ? »

Gerbert est le docteur universel de l'époque ; ses inventions, ses découvertes, sa science le firent passer pour sorcier, dans un temps d'ignorance. Porté par un empereur éclairé, Othon III, Gerbert devint pape ; mais le poison coupa court aux rêves de cet empereur qui voulait réformer les mœurs de l'Église, et au règne de ce pape qui portait au saint-siège la philosophie d'Aristote, l'amour de Virgile et la science des Arabes.

Déjà la théologie s'est mise sur la défensive ; elle sommeillait, le premier mot de la philosophie la réveille : « Il n'y avait plus que des moines et des évêques, » dit M. Guizot ; des écoles s'ouvrent, et les théologiens reparaissent pour y régner. Voilà les deux camps en présence : la théologie et la philosophie.

Avec la théologie renaissent les persécutions. Béranger est condamné, il doit choisir l'abjuration ou la mort : « Laissez-moi du moins, disait-il, mettre ma raison d'accord avec ma foi ! » C'est un crime, lui répondent les conciles, et la théologie est vengée par l'abjuration du philosophe.

Triompher par la force pouvait suffire à l'Église, non à l'École. Les écoles demandaient un corps de doctrine ; la théologie cherche à remplacer la philosophie proscrite ; saint Anselme essaie d'un plan hardi ; il ne touche qu'au dogme, d'autres étendent son système à la morale, à la jurisprudence, à la mystique ; et la méthode démonstrative, qu'emploient les théologiens, rend à la philosophie un élan nouveau. Mais l'Église veille : Béranger avait été condamné avec bruit. La tempête est à peine apaisée que Roscelin oppose au réalisme le nominalisme ; Roscelin subit le même sort que Béranger. Abeilard essaie de

concilier les deux doctrines, il est condamné à son tour, et les mystiques ne trouveront pas plus de sécurité dans l'ascétisme : Walther sera brûlé à Cologne, il était Hollandais ; Marguerite Porette sera brûlée à Paris, elle était du Hainaut.

L'esprit humain, abandonné à lui-même, s'était mis à penser, naïvement, sans songer à mal, par le simple exercice de sa liberté naturelle ; des prêtres, un pape même, avaient suivi, avaient donné l'exemple : aussitôt, la théologie s'étonne, prend l'éveil, se sent menacée. « Les philosophes sont les patriarches de l'hérésie, » répète-t-elle avec Tertulien, et la lutte commence. Cette lutte remplira tout le moyen âge.

Le problème qui s'agitait alors était fondamental, car la première chose à considérer est l'objet de la science. « Il y fut consumé, dit Jean de Salisbury, plus de temps que n'en ont mis les Césars à dominer le monde, plus d'argent que n'en posséda Crésus. » Ce problème, indiqué par une petite phrase de Porphyre dans son *Introduction à l'étude d'Aristote*, peut s'expliquer ainsi : Les plantes, les animaux, les hommes existent ; mais, quand nous disons en général : la plante, l'animal, l'homme, y a-t-il là une simple abstraction, rien qu'une abstraction, ou une réalité ? A cette question, que Porphyre déclare la plus haute de toute, *altissimum negotium*, Scot répond : Le type est la réalité même ; de là le réalisme, bien différent du réalisme littéraire moderne. Roscelin réplique : Le type, créé par le besoin d'abstraire, n'est qu'un nom ; de là le nominalisme. Abeilard distingue : il adopte le nominalisme, mais il défend le type universel comme un être de raison, un concept réel ; de là le conceptualisme. C'est autour de ces trois doctrines que s'agitent les discussions du moyen âge, embrassant toute la somme des connaissances humaines. Mais les variations des systèmes nous intéressent moins que les luttes de la pensée. Le caractère matériel, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la philosophie au moyen âge est le manque de livres qui la restreignait forcément à l'enseignement oral, aux débats de l'école ; on l'appelle la scolastique. Son caractère intellectuel est d'être un effort d'émancipation de l'esprit humain. A un moment donné, chaque système représente le droit d'examen, et la liberté est persécutée dans chaque école. Abeilard ne dit pas avec moins de courage que Scot Érigène : « Quand il s'agit de vérité et de science, j'obéis à la raison, non à l'usage. » Ce qui

nous intéresse, ce qui domine les divergences d'idées, c'est cette longue tentative d'affranchissement, servie par le génie et souvent par le martyre.

Le douzième siècle fut un temps d'activité générale, de recherches scientifiques, de luttes pour l'indépendance; c'est le siècle de la naissance des communes et du mouvement des écoles. Quand il commence, l'Église, après quelques hésitations, a préféré le réalisme, à la condition de le soumettre à la théologie. Cette vigoureuse négation du scepticisme règne à l'école de Notre-Dame de Paris, avec Guillaume de Champeaux. Guillaume applique sa doctrine aux sciences naturelles. Odon de Cambrai l'étend à la psychologie et au mysticisme. Le réalisme prête à d'autres applications : Gilbert de La Porée s'y essaie avec hardiesse, pendant qu'Abeilard relève le nominalisme pour le mitiger. Mais saint Bernard est au poste de l'orthodoxie et du miracle; le fougueux dompteur d'hérésies ne peut tolérer que la raison exerce son ministère, même dans les limites de la foi. Les conciles se suivent sans interruption; en cinquante ans, dans la première moitié du douzième siècle, il s'en tient cent quatre-vingt-deux en Europe, dont quatre-vingt-deux en France. L'Église discute encore, mais elle va frapper. Abeilard est condamné deux fois, La Porée est condamné deux fois. Ce fut un rude coup pour les études; le relâchement les saisit. L'école, vaincue par les conciles, tombe dans une sorte d'anarchie et de marasme. La méthode démonstrative, jadis admise par les théologiens, est réprouvée partout; et, comme tout mouvement philosophique qui avorte jette les uns dans le doute, les autres dans la foi, le scepticisme et le mysticisme restent assis sur les ruines de la pensée. « Évitions les superfluités profanes ! » dit Petrus Cantor.

Il est cependant difficile aux hommes de dépouiller tout ce qu'ils ont d'humain. Jean de Salisbury représente le doute philosophique, mais il ose proclamer qu'Abeilard lui est cher; il taxe Aristote d'hérésie, mais il aime Platon; il vante les chartreux, philosophes pratiques, mais il aime non moins les stoïciens et il se moque des sophistes du temps, les *cornificiens*, gens qui aiguissent contre la philosophie « les cornes du dilemme », comme qui dirait : les pieds de nez de la logique, et qui s'amusaient de questions comme celle-ci : un porc qu'on mène est-il tenu par l'homme ou par la corde? Alain de Lille, de son côté,



théologien poète, chante le triomphe de la foi; mais il le fait avec des hardiesses de raison vraiment philosophiques; ses soumissions sont mêlées d'audace; le croyant s'humilie, le poète s'aventure et pense.

Le treizième siècle approche et l'armée philosophique est debout; elle a trouvé un chef. On ne connaissait que de rares traités, quelques traductions, d'anciens commentaires d'Aristote, et Abeilard regrettait vivement les lacunes de l'*Organon* du maître. Mais personne ne soupçonnait l'œuvre du philosophe antique. Cette fois, on a l'œuvre presque entière, traduite à nouveau, savamment commentée. Ce fut une révolution. Elle est due encore aux Arabes. Cette invasion des œuvres d'Aristote va changer la position des partis: jusqu'alors la raison n'avait pu être que la servante de la foi, et son service était tout tracé: l'esprit humain ne pouvait s'exercer qu'en acceptant la doctrine chrétienne pour point de départ, pour ligne de route et pour point d'arrivée. Partir du dogme, ne jamais s'écarter du dogme, aboutir à confirmer le dogme: tel était le rôle imposé à la philosophie. Aristote apparaît, l'époque est favorable, la commune a triomphé, les croisades ont mêlé deux races et rendu à l'Europe le goût de l'antiquité, l'architecture s'épanouit dans un style nouveau, les universités se fondent par toute l'Europe, les étudiants ont des privilèges nombreux et leur corporation est puissante; Aristote apparaît et les études se renouvellent, la théologie est réduite à traiter. Concilier la raison avec la foi, quelle révolution dans ce seul changement des termes du problème! D'un mot, la servante s'est posée en égale de sa tyrannique maîtresse.

Le christianisme avait triomphé en faisant appel à la raison libre contre les dogmes païens et aux sentiments d'égalité contre les grandes propriétés, mainmortes laïques du Bas-Empire. Ces deux caractères se retrouvent dans toute son histoire comme deux vices originels, de sorte qu'on pourrait classer les hérésies en deux espèces, les unes philosophiques, les autres sociales.

Amaury de Bène et David de Dinant concluent logiquement du réalisme au panthéisme. L'Église s'inquiète, s'irrite, se venge. Les livres d'Aristote sur la Nature sont condamnés au feu, avec ses partisans. Amaury était mort, son cadavre est déterré pour être jeté à la voirie. Scot Érigène avait pu être

réaliste à la cour de Charles le Chauve; on retrouve son livre, il est brûlé. David de Dinant et ses disciples vivent; ils sont brûlés au nombre de dix, en place de Grève, en 1209. Nouvelle éclipse! Le fils d'un proscrit flamand, le moine poète Elinand, va s'élever contre la scolastique et proposer le retour à la foi du charbonnier. Mais l'amour de la science ne s'arrête pas devant un bûcher. Elinand se prononce contre la science; il prêche en savant; il parle contre la philosophie profane, mais il est poète; il est intolérant et partisan de la théocratie, mais il s'élève contre les mœurs luxueuses et luxurieuses des prêtres, et il proclame du haut de la chaire que les volontés du prince ne font pas loi, qu'un monarque ne s'appartient pas à lui-même, mais se doit à ses sujets. Puis, des théologiens comme Guillaume d'Auvergne font de la métaphysique, et des philosophes comme Michel Scot et Jean de la Rochelle vont les suivre sur ce terrain. On ne peut plus jurer par Aristote, on le cite toujours, ce qui est déjà de l'audace; puis on le traduit. Michel Scot, que Dante mettra en enfer et dont Walter Scot s'honorera de descendre, traduit son Histoire des animaux, et voici qu'un homme de génie va en appeler de la condamnation du philosophe antique. Cet homme de génie est le maître de Saint-Thomas, Albert le Grand. En vain, on l'appellera le singe d'Aristote, il mérite le nom de *Docteur universel* en refaisant Aristote tout entier. En vain, on l'accusera de donner au philosophe païen le premier siège dans l'Église chrétienne; il réclame les droits de l'examen, il fait ce que M. Buchez appelle « une propagande rationaliste », il appelle la philosophie la science des sciences, il sape à la fois le mysticisme et le scepticisme, il parle sans détour le langage de la discussion rationnelle, et il embrasse, avec le maître de Stagyre, l'ensemble des connaissances humaines, dans une œuvre qui fut plus qu'un livre, qui fit une révolution dans la vie intellectuelle de l'Europe, et qu'on peut appeler la Somme du rationalisme scolastique.

Saint Thomas, son disciple, en fera la Somme du christianisme rationnel. Cette alliance de la raison et de la foi, cette conciliation de la philosophie et de la théologie, c'est un saint qui l'accomplit. Saint Bernard avait été inquisiteur, saint Thomas est philosophe, on l'appelle *l'Ange de l'école*. L'Église n'a triomphé des hérésies philosophiques qu'en suivant le courant

de la pensée. La physique d'Aristote avait été brûlée en place de Grève en 1209 ; un demi-siècle après, Albert le Grand a mis Aristote sur le plus haut siège de l'Église.

Chose étonnante et vaine que la popularité, messieurs ! Le disciple est aujourd'hui un saint ; le nom du maître, de l'homme de génie, est connu des savants seulement, et pour le vulgaire il sert de titre à un livre de magie : *le Grand Albert*.

Le mouvement des écoles n'était pas unique. Le flux des aspirations sociales montait et menaçait d'envahir la chrétienté. Les ordres mendiants sont des pépinières de socialistes ; une partie du clergé s'élève contre le régime féodal de l'Église, prêche le renoncement des biens et l'égalité des ouailles du Christ. On rêve une Sion nouvelle, le retour dans l'Éden et la perfection au delà du christianisme. Un déluge de prophéties annonce le règne de l'Esprit-Saint. Trois traités de Joachim de Flore, réunis après sa mort, forment l'Évangile nouveau, la Bible de l'avenir, et l'on ose appeler cet audacieux essai de rénovation, l'*Évangile Éternel*. Toutes les causes d'une révolution religieuse existaient au treizième siècle, il n'y manqua peut-être que l'imprimerie. D'un autre côté, le mouvement était trop mystique et trop communiste pour que l'esprit moderne, plus laïque et plus individualiste, ne réagît point. La rivalité de l'université et des ordres mendiants tourna les philosophes contre les réformateurs ; Guillaume de Saint-Amour attaque les moines envahisseurs, défend les privilèges de l'université, brave l'exil, voit brûler son livre, dirigé contre l'*Évangile Éternel*, qu'il dénonçait comme le *Péril du temps*, tient tête à Saint-Thomas et entraîne avec lui l'université qu'il représente, les poètes qui prennent fait et cause pour elle dans le *Roman de la Rose*. En défendant les droits de l'enseignement, il servait, bien mieux que l'Inquisition, à entraver la plus vigoureuse tendance qui se fût produite jusqu'alors dans l'Église vers l'égalité humaine.

L'Inquisition n'avait pu que brûler, sous le nom de Vaudois, de Béguins, etc., des milliers de ces socialistes en froc. L'Université, persécutée aussi, tourna contre les novateurs une force plus grande : l'opinion publique. Ce n'étaient pas des moines qui pouvaient concilier en Europe la liberté et l'égalité.

Saint Thomas règne alors. Après lui avoir donné un adversaire : Guillaume de Saint-Amour, la Sorbonne lui donne un

porte-voix : Siger de Brabant. Mais la philosophie ne peut accepter de *magister dixit*, sans abdiquer : Henri de Gand est le digne émule de saint Thomas; les dominicains ont contre eux les franciscains, et Duns Scott va donner son nom à une nombreuse école opposée aux thomistes.

Avec saint Thomas, le réalisme, dangereux par ses conclusions panthéistes et ses audaces métaphysiques, s'est rallié à la théologie et lui soumet l'exercice de la raison. Mais le nominalisme reparait. S'il n'y a que des phénomènes, il faut étudier surtout la nature; la méthode d'observation est relevée et la liberté avec elle. Deux franciscains marchent en tête; ils s'appellent Guillaume d'Ockam et Roger Bacon. Bacon ramène la philosophie aux sciences exactes et affirme en maître la méthode rationnelle. D'Ockam défend l'État contre l'Église, les moines contre l'université, la liberté philosophique contre le despotisme de l'école. Déblayer les études de tout jeu de sophiste, de toute question étrangère, revendiquer la recherche du vrai pour lui seul, non en vue d'une conclusion théologique, ramener la philosophie, par une critique sévère et une liberté nouvelle, au domaine des faits, telle est l'idée de d'Ockam. Les deux philosophes franciscains furent persécutés. D'Ockam n'échappa à la mort que par la fuite; Bacon ne sortit que pour mourir, de la prison où la Méthode avait été tenue au secret avec lui pendant neuf années. Ces deux philosophes couronnent la philosophie scolastique. Tous deux, l'un en émancipant la philosophie de la théologie, l'autre en lui donnant une méthode scientifique, ont enfanté la philosophie moderne.

Alors, la scolastique s'éteint dans des procès, jugés encore au nom de la foi, mais dont la puissance est émoussée. Les premiers arrêts sont en faveur du réalisme; ils ne tiennent guère; le nominalisme gagne à son tour, il fait fuir les théologiens du camp des philosophes. Car, de même que le réalisme va au panthéisme, le nominalisme va au matérialisme. Si le type n'est qu'un mot, l'archétype de l'univers ne peut être une réalité et Dieu n'est plus qu'une abstraction. En faut-il davantage pour que la foi se rejette dans le mysticisme et y marche à grands pas? Gerson dit d'abord que la prière et non la science est utile au salut; puis, Thomas à Kempis enferme la vie dans l'imitation du Christ, et Jean Rysbroeck va plus loin : l'homme parfait doit être oisif et s'abîmer en Dieu. Gerson n'était qu'un

philosophe mystique, le philosophe flamand mérite le nom de Docteur extatique.

Les débats des écoles au moyen âge n'avaient pu réaliser la révolution philosophique et sociale qu'ils avaient entr'ouverte. Mais peu à peu la distinction de la théologie et de la philosophie, le divorce de la foi et de la raison s'était accompli. La renaissance des lettres antiques, l'invention de l'imprimerie trouveront la pensée prête à s'affranchir, et l'aideront à faire sortir de la méthode de Bacon la philosophie moderne. « La scolastique, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, est dans son résultat général la première insurrection de l'esprit moderne contre l'autorité. »

Quelle part les Belges ont-ils prise à cette lente insurrection de l'esprit philosophique? La réponse à cette question est la même que nous avons trouvée, que l'on trouvera partout. Jamais nos provinces ne sont restées en arrière dans aucun des travaux de la pensée; plus d'une fois, elles ont été représentées dans la lutte par l'initiative du talent, par la puissance de la gloire. Dans cette rapide revue générale, où l'on ne peut toucher que les sommets des choses ni mentionner que les grands hommes, déjà plus d'un nom belge a dû être prononcé. Ni les réalistes, ni les nominalistes, ni les partisans ou les adversaires de saint Thomas, ni les sceptiques, ni les mystiques, ni les panthéistes, ni les hérétiques, n'ont manqué dans nos provinces. Il serait difficile d'en dresser la liste.

Dès la fin du onzième siècle, à côté de Guillaume de Champeaux, on trouve Eudes de Cambrai qui enseigne le réalisme à Tournay; à côté de Roscelin, Raimbert qui enseigne le nominalisme à Lille; à côté de Richard de Saint-Victor, Hugues de Saint-Victor. Eudes de Cambrai, écolâtre d'abord, évêque ensuite, esprit hardi et cœur austère, après avoir écrit un poème sur la guerre de Troie et composé trois ouvrages de dialectique, se livre tout entier à la philosophie, applique le réalisme à la psychologie, traite avec une large hardiesse les questions métaphysiques, comme l'unité de substance des âmes. Les places publiques de Tournay servaient à l'enseignement de l'écolâtre et aux discussions des philosophes. Hériman raconte, dans les *Acta sanctorum*, qu'un chanoine en appela à un vieux devin,

sourd et muet, qui, pour représenter le réalisme, traça une ligne droite et, pour juger le nominalisme, souffla du vent sur sa main vide. Le sorcier de Tournay jugeait comme l'Église.

Guillaume de Champeaux a fondé l'abbaye de Saint-Victor qui devient bientôt une école célèbre et une pépinière de philosophes. Alors, à côté de Richard de Saint-Victor, nous avons Hugues de Saint-Victor dont Saint-Bonaventure nous fait d'un mot le portrait. « Saint Anselme s'occupe de doctrine, dit-il, saint Bernard de prédication, Richard de contemplation. Quant à Hugues, il suit toutes ces études et tous ces maîtres. » Hugues tient une place spéciale parmi les mystiques. Le biographe de Guillaume de Champeaux son maître, l'abbé Michaud complète le portrait de saint Bonaventure en ces termes : « Hugues condamne la raison dans laquelle il n'y a pas de cœur, mais il condamne également le cœur dans lequel il n'y a pas de raison. Il aime saint Bernard, mais il ne craint pas de lui faire opposition et de le mettre en demeure de s'expliquer ; il félicite l'âme avide de contemplation, mais il veut qu'elle suive, dans ses élans, une route régulière et déterminée, et, loin de mépriser l'ordre naturel, c'est par lui qu'il commence. »

Vers le même temps, la lutte s'ouvre entre le pape et l'empereur. Alors, tandis que Robert le Frison massacre à Cambrai et menace à Liège, en faveur de la théocratie, et que le clergé proteste au nom des libertés de l'Église, Tankhelm ou Tanchelin lève contre la papauté l'étendard de l'hérésie. Ce laïque débute à Bruges, prêche dans le pays de Waes et dans la Zélande, se fixe à Anvers où il règne. Plus de baptême, plus de dîmes, plus d'intermédiaire entre la conscience et Dieu, plus de domination sacerdotale aussi bien des prêtres que du pape ! Telle est la prédication nouvelle que la gilde de Tanchelm et celles de ses disciples portent par toute la Flandre. On dit que le tribun fut tué à Termonde, par un prêtre, d'un coup de pavé. Mais ses gildes lui survécurent, et l'hérésie, traquée sous toutes les formes, brûlée avec un grand nombre de Vaudois, en Flandre en 1183, à Douai en 1235, livrée au bûcher à Anvers avec Willem Cornelitz en 1251, traînée à la queue d'un cheval avec Jordan de Lille en 1325, brûlée encore, à Douai en 1421, à Arras en 1459, avec les éternels Vaudois, persécutée au quinzième siècle avec les frères de l'Intelligence dont Égide Cantor est le chef, l'hérésie renaitra sans cesse des cendres de ses martyrs.

jusqu'à ce que cette protestation de liberté prenne corps dans la révolution religieuse et triomphe dans la réforme.

Revenons aux philosophes. Trois noms belges dominent tous les autres : au douzième siècle, c'est un poète encyclopédiste, Alain de Lille ; au commencement du treizième siècle, c'est un martyr, David de Dinant ; dans la seconde moitié du treizième siècle, un philosophe, Henri de Gand. Je tâcherai de vous les faire connaître.

Alain de Lille ou de Ryssel, nommé quelquefois l'Anglais parce qu'il habita quelque temps l'Angleterre, est né en Flandre au commencement du douzième siècle. Il enseigna la théologie à Paris et à Montpellier, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, fut évêque d'Auxerre en 1151, résigna son siège en 1167 pour entrer à Clairvaux, se retira dans les dernières années de sa vie à Cîteaux, où il mourut en 1202. Philosophe, théologien, naturaliste, historien et poète, l'étendue de ses connaissances le fit appeler le *Docteur universel* ; il a laissé des œuvres nombreuses qui touchent à toutes les questions de l'époque.

Quand il enseigna et écrivit, la raison, après les premières hardiesses d'une renaissance naturelle, venait d'éprouver un grave échec et d'être étouffée sous les conciles. Alain subit la situation, mais en esprit libre. Quelquefois, comme dans son traité *sur la foi catholique*, il emploie la méthode logique, pose des théorèmes, procède par démonstrations et conséquences ; mais il préfère généralement une méthode plus simple, où il fait marcher de pair les raisonnements et les autorités, la discussion et les citations ; souvent alors, comme dans son traité *contre les hérétiques*, vaudois, juifs, mahométans, ces deux groupes de preuves sont séparés, et un chapitre intitulé : « *Idem rationalibus probatur* : la même thèse est prouvée par des raisonnements, » suit le chapitre où sont accumulés les textes sacrés et profanes. Dans un autre livre, la *Somme du Prédicateur*, Alain prend soin d'expliquer pourquoi il passe des chrétiens aux païens, pour s'appuyer des uns et des autres : Il n'est pas, dit-il avec force jeux de mots, de ces chrétiens qui aiment mieux la bonne chère que la glose : *gula quam glossa*, les livres monnayées que les livres savants : *libras quam libros*, Marthe que Marc, et le saumon que Salomon ; ni de ceux qui, si par hasard ils étudient quelque chose, ne le font pas pour Dieu, mais pour leurs intérêts ; qui cherchent, non le Christ,

mais l'argent, non le ciel, la terre. Il sait que Moïse, si savant dans les sciences de l'Égypte, n'a pas méprisé les conseils de Jethro ; que Salomon, riche d'un trésor de science, n'a pas dédaigné la sagesse d'une reine d'Orient ; que Platon se rendit en Égypte où il put connaître les livres sacrés des Hébreux.

Enfin, plus d'une fois, il suit l'exemple des premiers philosophes de l'antiquité, appelle à la rescousse la muse des vers et réfugie la liberté du philosophe dans l'asile harmonieux de la poésie.

La vie ascétique était réputée, « un ornement de l'Église » ; Alain désapprouve les hommes qui meurent vieux sans avoir vécu : « ils ne meurent pas tard, dit-il, mais lentement ».

L'Église traquait les hérétiques par le fer et le feu, saint Bernard régnait, saint Thomas ne devait pas tarder à répéter que « l'hérétique doit être, non seulement séparé de l'Église par l'excommunication, mais retranché du monde par la mort. » Alain, au contraire, consacre, dans son *Art du prédicateur*, deux bons chapitres à la clémence et à la justice. « Le roi est armé de clémence, dit-il, et le tyran de violence ». Il invoque Sénèque : « Les abeilles sont très belliqueuses, elles laissent leur dard dans la blessure ; mais leur roi n'a pas d'aiguillon, et donne ainsi l'exemple des grandes vertus ». Plus loin : « La justice sans discrétion est un glaive aux mains d'un furieux ; sans puissance, un glaive aux mains d'un paralytique ; sans miséricorde, un glaive aux mains d'un tyran ». Dans son traité où il réfute les hérésies du temps, il en rencontre une qui fait honneur à cette époque et dont l'humanité n'est pas en train de se guérir ; c'est celle qui nie à l'homme et à la société le droit de la peine de mort. Alain ne porte pas aussi haut son sentiment de la justice : il est orthodoxe. Il distingue, dans le magistrat, l'homme et le représentant de la société. Selon lui, ce n'est pas le juge qui frappe le coupable, c'est la loi ; ce n'est pas l'homme, c'est Dieu. Mais il mêle à cette doctrine les mêmes paroles de clémence ; il exige du soldat le respect de l'ennemi, de l'homme en état de légitime défense, une grande réserve, et du juge, le calme de l'impartialité. Il réproouve la peine capitale appliquée au vol simple ou à l'homicide involontaire, et, arrivant aux juifs et aux hérétiques, il dit :

« Les juifs ne doivent pas être tués, à moins qu'ils ne se soient rendus coupables d'un crime que la loi punit de mort.



De même, les hérétiques ne doivent pas être exécutés pour cause d'hérésie. Mais ils doivent être ramenés au sein de l'Église. »

Louis XII devait emprunter à Alain la belle devise de Sénèque : le roi des abeilles n'a pas d'aiguillon.

Les hardiesses du philosophe-poète ne sont pas moins intéressantes. S'adresse-t-il aux prédicateurs, pour lesquels il esquisse des homélies religieuses et des sermons sur les divers états, qui sont une des branches les plus curieuses de l'éloquence chrétienne au moyen âge, il s'élève contre ces hérétiques qui veulent discuter Dieu et le comprendre : « Dieu n'est pas objet de science, dit-il, mais de foi. — On ne peut lui attribuer un mode d'existence sans blasphème. » — Mais ouvrez les *Plaintes de la nature*, vous y trouverez, dans une allégorie, en prose et en vers, mêlée à la satire des mœurs du temps, ce qu'un historien de la scolastique, M. Haureau, appelle une hérésie : la doctrine des émanations successives. La Nature se plaint de la dépravation générale : tous les vices règnent, toutes les vertus sont bannies de la terre. Le philosophe la questionne sur divers sujets, y compris l'amour. Puis, voici le Génie qui entre en scène, il va terminer le traité par l'excommunication des vices. Mais, au début, la Nature a montré au poète la République des êtres, « où Dieu ordonne, où l'ange opère, où l'homme obtempère »; et elle lui a fait voir les anges, occupés à répartir les formes créées entre les êtres et les choses, dans l'harmonie universelle. C'est évidemment une hérésie.

La grande œuvre d'Alain de Lille est un poème en neuf chants qu'on a souvent appelé une Encyclopédie ; son titre est l'*Anti-Claudien*. Le poète latin Claudien, dans son poème contre Rufin, avait imaginé un complot de tous les vices, en faveur de Rufin, pour bannir, par son ministère, toutes les vertus de l'empire. Alain suppose au contraire une conjuration de toutes les vertus, à la recherche de la vérité et pour aider la Nature à créer un nouvel homme, l'homme meilleur. La Nature a formé ce grand projet : la conquête du progrès ; la Raison a indiqué les moyens de réussite : elle composera, des sept sciences, un char capable de pénétrer jusqu'au trône de Dieu. La Logique en sera l'essieu, la Grammaire, le timon ; les quatre roues seront l'Arithmétique, la Musique, la Géométrie et l'Astronomie ; on y attellera les cinq sens de l'homme ; la Nature, la Prudence et la

Raison monteront ce char, pour parcourir les régions éthérées, de Vénus, de Saturne, de Mars, de Jupiter et du Zodiaque, à la recherche des secrets du ciel. La Raison a compté sur les facultés de l'esprit humain et le poète a affirmé avec grandeur le pouvoir des sciences. Mais le chrétien n'a introduit la raison en scène, que pour lui tracer des limites et la faire abdiquer devant la Théologie. Un moment arrive où les facultés physiques, qui traînent le char, se troublent, sentent leur impuissance, refusent d'aller plus loin. La Théologie est là, *ce nec plus ultrà* est sa sphère, elle consent à diriger la Prudence, à la condition qu'elle se séparera de la Raison. Et bientôt la Théologie elle-même ne suffit plus; la Foi seule peut mener la Prudence vers le maître suprême.

Cependant, si le philosophe chrétien en arrive à écarter la Raison des sphères célestes, avec cette vigoureuse mise en scène, le poète a débuté par un portrait de la Raison, non moins vigoureux et plus hardi. Les plaintes de la Nature ont jeté le trouble et le doute au cœur de toutes les vertus. « Ainsi l'air frémit, le vent souffle, l'eau s'agite, quand le vent Borée secoue la torpeur de la mer :

« Qualiter aura fremit, fluit aer, fluctuat unda. »

Alors apparaît la Raison, et d'un geste elle impose le silence :

« Erigitur Ratio, poscitque silentia nutu. »

Tout se calme : les vertus reprennent empire sur elles-mêmes, à la vue de la plus puissante des facultés humaines.

La Raison tient en mains trois miroirs, où elle contemple les trois grands principes métaphysiques :

Ici, l'alliance de la Substance et de la Forme; elle voit leur hymen et leurs baisers, produisant, conservant et transformant toute chose :

« Subjecti Formæque videt conjugia. »

Là, leur existence séparée, indépendante : la Matière à l'état de chaos, la Forme pure, se complaisant et reposant en elle-même.

Enfin, l'origine même des choses, et comment l'Idée éternelle s'est incarnée dans le monde des phénomènes.

C'est du réalisme et du plus audacieux. Mais ce n'est pas tout. Si la Raison ne peut approcher du trône céleste, le poète n'hésite pas à y conduire la Prudence et à faire travailler le Créateur. La Prudence, à la recherche du progrès, voit les lois de la prédestination : Pourquoi Adonis fut beau, Hector vaillant, Ulysse prudent, Cicéron rhéteur, Milon peintre, Caton sévère, Virgile poète :

« Cur Cicero rhetor, cur Typhys navita, pictor  
Milo, pugil Pollux, rigidus Cato, Naso poëta. »

C'est de Dieu que la Prudence, conduite par la Foi, sollicite pour l'humanité une âme meilleure. Mais Dieu ne peut la lui donner sans appeler à son service la Pensée, personnifiée sous son nom grec de Noys. C'est Noys qui cherche et trouve, en dehors de Dieu, dans la sphère de l'absolu, ce type d'âme supérieur.

« Dieu se met au travail pour exécuter ce que la Prudence désire. Il appelle Noys pour qu'elle lui prépare un modèle divin, un type d'âme humaine, dont la *forme* lui serve à *former* un esprit riche de toutes les vertus... Alors, Noys, sur l'ordre du maître, fouille les divers exemplaires des choses et recherche un idéal nouveau : *novam idæam*. C'est à peine si, entre tant de types, elle peut trouver ce qu'elle désire. Enfin, le type demandé s'offre à ses regards ; il réunit la beauté de Joseph, le courage de Judith, la patience de Job, le zèle de Phinée, la modestie de Moïse, la simplicité de Job, la foi d'Abraham et la piété de Tobie... Noys elle-même présente à Dieu cette forme pour qu'à son image, il en forme une âme, etc., etc. »

Alors, tout le cortège rentre en scène ; la Nature donne à cette âme un corps qui aura la beauté de Narcisse ; la Concorde unit l'âme et le corps ; l'Arithmétique et la Musique président à l'hymen ; la Pudeur et la Modestie lui offrent leurs dons, et la Raison la dote à son tour de ses facultés profanes. Puis, viennent l'Astronomie et toutes les sciences, la Foi et toutes les vertus, la Fortune et toutes les forces. En vain, les Vices, suscités par Alecto, ont conspiré, de leur côté. La bataille des vices et des vertus, ouverte par la Discorde, continuée par la Misère, par la Vieillesse, par la Douleur, par la Luxure et tous les pé-

chés capitaux, est gagnée par le Rire, la Modération, la Prudence, la Raison et la Foi. Le combat cesse, la victoire appartient à l'homme nouveau, le progrès l'emporte, et le poème finit par un cri de triomphe et d'amour, comme pourrait le faire une épopée moderne : « La vertu s'élève, le vice succombe, la nature triomphe, l'amour règne !

« Pugna cadit, cedit juveni victoria, surgit  
Virtus, succumbat Vitium, Natura triumphat,  
Regnat Amor! »

Ainsi, l'idée et la matière, le type et la substance, existent d'elles-mêmes, avant les choses, en dehors de Dieu. Cette doctrine n'avait jamais été exprimée aussi hardiment jusqu'alors. Je n'ai pas à la juger, mais peut-on s'empêcher de remarquer quelle importance elle donne à l'individu, et combien elle est favorable au libre développement de l'homme. Car tout ce qui ennoblit l'individu l'affranchit, et tout ce qui émancipe l'homme grandit l'humanité.

Ce poème chante le triomphe de la Foi sur la Raison, mais en affirmant toutes les puissances de la pensée et en donnant pour but à cette épopée philosophique la création de l'homme meilleur, c'est à dire le progrès même. Malgré ces hardiesses et sans doute pour sa conclusion autant que pour son style, il devint classique et servit longtemps aux études ; il fut bientôt traduit en vers ; on en connaît une traduction flamande et deux traductions françaises, l'une, du treizième siècle, par un anonyme, l'autre, du quinzisième, par un chanoine de Lille, Adam de la Bassée.

Alain de Lille ne devait pas tarder à devenir un personnage légendaire. On raconte de lui diverses histoires. Les uns le font vivre dans le quatorzième siècle jusqu'à l'âge de 116 ans. D'autres expliquent par un miracle sa retraite au couvent. Un jour le *Docteur universel* aurait négligé d'implorer sainte Marie dans un sermon, et la bonne Vierge s'en serait vengée en lui ôtant l'usage de la parole. Puis, on assure que le docteur déchu, étant allé de Clteaux à Rome, comme palefrenier de son abbé, y assista à un concile où des hérétiques mettaient à *quia* les docteurs de l'Église ; qu'il demanda et qu'il recouvra la parole pour confondre l'hérésie, et le fit avec tant d'éclat que le pape s'écria : « Si tu n'es le diable d'enfer, tu es Alain de Lille. »

Je préfère ce que raconte Étienne de Bourbon. Alain professait à Montpellier ; les chevaliers des environs viennent l'interroger ; le grand succès alors était d'embarrasser un orateur. — Quelle est la plus grande marque de noblesse ? lui demandent-ils. — C'est la générosité, répond le poète. Puis, les interrogeant à son tour : — Quelle est la plus grande preuve de vilénie ? — Et comme ils ne savaient répondre : — C'est d'enlever continuellement le bien des pauvres, dit le philosophe, moralisant en face les puissants du monde.

Sa retraite a été expliquée autrement. On raconte qu'étant à Paris, il avait annoncé des leçons sur la Trinité, et se promenait au bord de la Seine, méditant son sujet, lorsqu'il vit un enfant qui s'efforçait de vider dans un trou l'eau de la rivière. Le savant tance l'enfant sur l'impossibilité de son rêve. « Cela est tout aussi facile que de démontrer le mystère de la Trinité, » lui répond l'ange, qui se cachait sous les traits d'un gamin de Paris, pour en remonter au philosophe de Lille. On ajoute que, frappé de cette vision, le professeur parut dans sa chaire et s'en retira sans aborder l'inabordable sujet : Qu'il vous suffise d'avoir vu Alain, dit-il et il se retira à Clteaux pour y méditer sur l'impuissance de l'esprit humain.

Plus d'une fois, Messieurs, me trouvant en présence de la philosophie scolastique, j'ai été tenté d'imiter le Docteur Universel. Cette période est si longue et si difficile que son dernier historien, M. Hauréau, ayant consacré deux années à un mémoire que l'Académie a couronné, M. l'abbé Michaud lui reproche « sa précipitation ». — « Qu'est-ce, en effet, dit-il, que deux ans passés sur un sujet aussi immense ? » Je n'imiterai pas Alain, je ne veux pas essayer de vider dans un petit trou ce fleuve profond. Je me borne à vous donner une idée des faits, en me gardant bien d'entrer dans les débats de l'école. Mais permettez-moi d'imiter de loin M. Hauréau, et de consacrer à cette étude, non pas deux années, mais deux entretiens. Car, pour suivre l'exemple du Docteur Universel — il est inutile de vous le dire — je n'ai pas rencontré sur mon chemin le moindre petit ange et je ne me sens aucun faible pour le couvent.

---



I. A

## PHILOSOPHIE AU MOYEN AGE

---

II

DAVID DE DINANT ET HENRI DE GAND

Messieurs,

Alain de Lille était mort, dans un âge avancé, honoré et paisible, laissant un livre que l'école devait préférer longtemps à Virgile, et une gloire que la légende allait entourer de son auréole, lorsque le réveil de la philosophie fit entrevoir au réalisme d'autres conséquences que celles que le philosophe avait chantées et qui conduisirent à une mort violente, suivie des réprobations de la calomnie, un autre philosophe né dans nos provinces : David de Dinant. Il nous reste un volumineux recueil des œuvres d'Alain ; les écrits de David ont disparu avec lui dans les cendres du bûcher.

Les Arabes venaient de transmettre à l'Europe un trésor de philosophie : les œuvres d'Aristote. L'essor que cette découverte donna aux études fut magnifique ; on eût dit, dans le domaine de la pensée, l'effet sublime que produit dans la nature le retour du soleil après les longues nuits du pôle. Tout d'abord, une école nouvelle poussa jusqu'au panthéisme et l'Église prit l'alarme. Un chroniqueur contemporain, Césaire d'Hiesterbach, raconte comment ces hérétiques furent dénoncés par maître Raoul de Nemours, qu'ils voulaient séduire à leurs doctrines. Aux premières ouvertures, Raoul, « en homme sage, comprend

le péril qui menace l'Église », feint de les écouter et use de stratagème. Mais il a soin de prévenir ses supérieurs ecclésiastiques. Grandement effrayés, ceux-ci lui enjoignent, ainsi qu'à un autre prêtre, de s'affilier à la secte nouvelle, jusqu'à ce qu'ils aient possédé toute la doctrine et connu tous ses adhérents. Les deux prêtres espions mettent trois mois à parcourir les diocèses de Paris, de Langres, de Troyes et de Sens, où ils rencontrent un grand nombre d'hérétiques qu'ils dénoncent. Seul, un sous-diacre nommé Bernard était à Paris; il fallut battre les provinces pour arrêter les autres. Alors, l'archevêque de Paris, Pierre de Corbeil, réunit les évêques des diocèses voisins et quelques maîtres en théologie, dans un concile provincial. La sentence porte que le corps d'Amaury de Bène sera inhumé et jeté à la voirie; qu'il est défendu, sous peine d'excommunication, de lire, en public ou en secret, les livres de philosophie naturelle d'Aristote; que quiconque possède les *Quatrains*, *Quaternuli*, de David de Dinant est obligé, sous peine d'être réputé hérétique et puni comme tel, de les porter à l'archevêque qui en livrera tous les exemplaires au feu. Quatre des inculpés échappent à la mort; l'un d'eux s'appelait Pierre de Saint-Cloud, il était prêtre, c'était peut-être l'auteur de la plus belle branche du roman du *Renart* français; il était sexagénaire, il se fit moine pour échapper au supplice. Les trois autres subirent la prison perpétuelle. Les dix principaux accusés furent condamnés à la dégradation et livrés au bras séculier. La chronique dit pourquoi: « Ils avaient montré plus d'obstination, et, même devant la menace de la mort, ils n'avaient donné aucun signe de repentir. » N'ayant pas voulu transiger avec leur conscience, ni faire fléchir leur raison devant l'autorité, ils furent exécutés. On avait attendu l'arrivée du roi pour les livrer au feu. Ce roi était Philippe Auguste qui, pour avoir saisi le temporel de deux évêques et répudié sa femme, avait eu des démêlés avec le pape. En brûlant des hérétiques, il désarmait la puissance morale de la papauté. Henri de Dinant eu l'honneur de voir ses livres condamnés en même temps que ceux d'Aristote, et son corps brûlé en même temps que celui d'Amaury était jeté à la voirie. Plus tard, en 1215, le légat du pape défendait encore à l'université de Paris la lecture de la Physique et de la Métaphysique d'Aristote; les livres du maître David de Dinant sont compris dans la sentence.



Quels étaient donc ces *Quatrains* dont il ne fut pas permis de garder copie, sous peine d'encourir la mort des hérétiques? S'il faut en croire les accusateurs, ces « abominables hérétiques » disaient que le corps du Christ n'est pas plus dans l'hostie que dans tout autre objet, que les corps ne ressusciteront point, que ni le paradis ni l'enfer n'existent; que posséder la vérité c'est avoir en soi le paradis, et être en état de péché mortel, porter l'enfer en son âme; que l'adoration des saints est idolâtrie. Enfin, ils disaient que chaque croyant est Christ. Il n'en fallait pas davantage pour qu'ils fussent réputés albigeois et que se vérifiât en eux la parole de l'Écriture : « Il s'élèvera de faux prophètes. »

Le peuple eût pu s'apitoyer sur les suppliciés; pour prévenir tout sentiment humain en leur faveur, on ajoutait qu'ils répandaient la doctrine immorale que quiconque possède l'Esprit saint peut se livrer à tous les vices sans pécher, et la chronique raconte que, lorsqu'on les menait au bûcher, il s'éleva une furieuse tempête, provoquée, personne ne le mit en doute, par les démons qui les possédaient.

Il ne suffisait pas de brûler les philosophes, il fallait les dénoncer comme des apôtres d'immoralité et des fauteurs de malélices.

Dans l'antiquité, Zénon le panthéiste, d'après ce que rapporte Diogène, fut aussi ardent citoyen que hardi philosophe; il résista à la tyrannie, accusa le tyran au milieu de la torture, et montra un tel courage que le peuple, indigné, entraîné, tua le tyran d'Athènes et arracha le philosophe au supplice. Les martyrs du panthéisme, au moyen âge, bravèrent aussi leurs persécuteurs et se refusèrent à toute soumission; mais la superstition populaire fut complice de la tyrannie religieuse.

Le feu ne laissa subsister ni les *Quatrains*, ni un autre livre du philosophe de Dinant sur la division des sciences : *De tomis*. Mais, à côté des chroniqueurs ecclésiastiques, il y avait les philosophes; ils jugèrent la doctrine digne de réfutation : la doctrine a échappé aux flammes du bûcher et aux légendes de la calomnie. Saint Thomas et Albert le Grand nous la font connaître. C'est l'unité absolue. Le philosophe analysait l'universalité des choses, et les divisait en trois modes indivisibles : la matière, *Yle*; la pensée, *Noys*; la substance, *Dieu*. Mais, selon lui, ces types généraux sont trois et ne sont qu'un, sont

différents et sont le même, de sorte que tous les êtres ne sont qu'un être, n'ont qu'une essence, et que Dieu est la matière de toute chose, *Deus materia omnium*. C'est le panthéisme.

Le panthéisme n'est pas la vérité philosophique; c'est une erreur, si l'on veut, comme toute doctrine incomplète qui ne considère qu'une des faces de la vérité. Mais il était une conséquence logique du réalisme; il affirmait le principe métaphysique de l'unité; il élucidait, dans la division du travail de la pensée par où toute culture philosophique commence, un point de vue utile; si on le compare aux systèmes précédents, on trouve qu'il leur était supérieur en largeur de vue et en conception métaphysique, comme, dans la Grèce, le panthéisme éléatique fut un progrès considérable sur l'école Ionienne. Mais en Grèce, Parménide et Zénon avaient pu enseigner cette doctrine. Dans l'Église du moyen âge, Henri de Dinant et ses disciples payèrent de leur vie cet effort vers une plus large conception de la vie.

Nous avons vu Alain de Lille affirmer le principe éternel de l'individualité, qui est l'âme de la liberté même. Mais l'individu se meut dans la vie générale, et la liberté n'est pas toute la vérité : elle doit se concilier avec l'égalité. David de Dinant représente, dans les premières années du treizième siècle, ce principe d'unité dont s'inspireront tant de sectes, tant d'apôtres, tant de martyrs, qui répéteront à toutes les époques cette parole : les hommes sont solidaires. Le sang de David de Dinant n'a pas été versé en vain.

Attendons quelques années. Quand David de Dinant mourut, Albert le Grand avait seize ans; Aristote va régner sur le moyen âge. Mais Aristote ne suffira pas à une époque aussi profondément labourée par l'esprit d'égalité, et, malgré le génie d'Albert le Grand et la domination de son disciple, saint Thomas ne pourra pas imposer à l'esprit humain le *magister dixit*. De là une double lutte, où les rôles se confondent, où l'on voit les partisans de la liberté philosophique devenir les adversaires des prédicateurs d'égalité, et les hommes d'autorité prendre le parti des couvents, ces pépinières de moines envahisseurs et d'apôtres communistes. Nos provinces fournissent leur contingent à la philosophie et au martyre. Les frères du tiers ordre sont brûlés par milliers en Europe, par centaines en Flandre. Guillaume de Saint-Amour attaque les ordres mendiants et dé-

ferend l'université ; Odon de Douai et Siger de Brabant font partie de la pléiade.

Siger, le maître du Dante, et dont le grand poète célèbre « l'éternelle lumière », fut taxé d'hérésie, avec Bernier ou Bernard de Nivelles, et forcé de s'amender. Il passa à saint Thomas.

Saint Thomas avait avec lui Gilles de Lessines, qui écrivit, en 1278, un traité *De l'unité de forme* : Il y prend « pour guide son propre jugement, » dit-il, et il soutient que le principe que l'école appelle la forme substantielle est un et indivisible et n'est autre que le principe de vie : l'âme elle-même. « Cette démonstration, dit un historien moderne de la scolastique, M. Hauréau, est faite par notre docteur avec une remarquable énergie, avec une sûreté de jugement, et une précision de langage qui suffiraient pour la recommander. Saint Thomas est bien dans le même sentiment, mais il ne s'exprime pas en des termes aussi résolus. Descartes lui-même est loin d'avoir eu cette décision. » Voilà un bel éloge du moine dominicain et du philosophe de Lessines.

Pendant saint Thomas va-t-il régner seul ? Le philosophe n'aura-t-il pas un émule ? L'Ange de l'école ne verra-t-il pas devant lui un homme, capable de lever et de conduire, contre son despotisme magistral, une école opposée ? Le dominicain ne rencontrera-t-il aucun ordre pour contre-balancer les envahissements de son ordre ? C'est un Belge qui répond à cet appel de la liberté.

Un jeune seigneur flamand, de la famille des Goethals, fils d'un chevalier qui avait combattu à Bouvines, était né au château de Mude près de Gand, vers l'an 1217. On l'appelait Henri Goethals, en latin Henricus Bonicóllius ; on ajoutait à son nom le nom du château paternel : Henri Goethals van der Mude. Son frère devait devenir un des Trente-neuf magistrats de Gand, et sa sœur, abbesse de la Byloke. Henri se fit prêtre, étudia la théologie sous Albert le Grand à Cologne, et en revint docteur, pour ouvrir, à Gand, la première chaire de théologie et de philosophie. Mais un plus vaste théâtre le sollicita ; il se rend à Paris, y prend de nouveaux grades de la faculté, y est proclamé *Docteur solennel*, reçoit du pape, à trente ans, le titre de protonotaire apostolique, et enseigne pendant de longues années en Sorbonne, d'où son école rayonne jusqu'en Italie et en Allemagne. Plus tard, en 1275, le philosophe est nommé archidiaque

de Tournai en même temps que le célèbre chroniqueur, Philippe Mouskes, en était nommé évêque. On le voit à Tournai en 1286 et en 1290. Il y mourut en 1293 et fut enterré dans la cathédrale de Notre-Dame, où le chapitre lui éleva un monument en marbre blanc, surmonté de sa statue, qui a été rétabli de nos jours par les soins de la famille Goethals.

Quand Henri de Gand vint à Paris, saint Thomas commençait à y exercer ce pouvoir que l'on a comparé à une dictature. La première lutte, conduite par Guillaume de Saint-Amour, se termina par la condamnation de l'ennemi des moines ; mais les envahissements des moines étaient arrêtés. On pense que Henri de Gand apporta, dans le débat, ces distinctions prudentes, cette modération ennemie des extrêmes et cette fermeté mesurée qu'on retrouve dans tous ses écrits.

Cet esprit de conciliation dut conquérir au philosophe une influence dont il se servit avec les mêmes réserves dans les débats pacifiques de l'école. Saint Thomas s'était vu longtemps refuser le doctorat, Henri de Gand avait reçu cet honneur plus de dix ans avant lui. Henri de Gand, dans son enseignement, oppose Richard de Saint-Victor à saint Thomas, qu'il nomme à peine et qu'il n'a pas fait figurer dans son *Catalogue des hommes illustres*, composé pour continuer Sigebert de Gembloux. Mais il cherche à concilier Platon et Aristote, et c'est ainsi surtout qu'il combat l'*Age de l'école*, ou plutôt qu'il fait acte d'indépendance vis-à-vis de son autocratie intellectuelle, et donne, en face du sien, un enseignement libre. Néanmoins, il tint cette indépendance dans une telle mesure, il fit cet enseignement tellement étranger à une opposition systématique, que l'ordre des dominicains, dont saint Thomas était l'idole, dont Henri de Gand était membre, s'y laissa prendre et s'honora d'avoir dans son sein les deux penseurs. Ce ne fut que plus tard, — après la mort de l'un et de l'autre et surtout lorsque Duns Scot vint renouveler les thèses de Henri de Gand et montrer que le Docteur Solennel était bien plus opposé que lui à saint Thomas, — que Henri de Gand, reconnu comme platonicien, fut vivement réfuté, et qu'on le considéra comme traître à son ordre.

Lorsque saint Thomas mourut, une assemblée de docteurs, réunie par l'évêque de Paris, eut l'audace de décider, — j'emprunte les expressions de Du Boulay — qu'il « était loisible à chacun de disputer et de prononcer contre saint Thomas sur

*certains articles déterminés.* » L'historien de l'université nous apprend que, dans ce synode, le parti de l'indépendance avait à sa tête Henri de Gand. Le synode de 1277 va plus loin : il condamne une thèse de l'école : que la matière est le principe d'individualisme, et il déclare formellement que sa sentence est portée contre saint Thomas : *contra fratrem Thomam*. L'enseignement de l'élève d'Albert le Grand fut comme l'empire du fils de Pépin : il commença à être démembré dès la mort du dictateur.

Saint Thomas mourut en 1274, Henri de Gand en 1293. Duns Scot ne vint professer à Paris que plus tard ; il y trouva la doctrine du Docteur Solennel et dut compter sérieusement avec elle. Entre les deux maîtres illustres, saint Thomas et Duns Scot, la philosophie n'avait pas eu à souffrir d'interrègne ; Henri de Gand avait tenu le sceptre de la pensée.

M. Huet, dans son excellente biographie de Henri de Gand, s'appuie sur des raisons sérieuses pour supposer que ses petits traités, comme un livre sur la pénitence et un autre sur la chasteté, comme des sermons, quelques *Quotlibeta* séparés, et un commentaire sur les derniers livres de Physique d'Aristote, etc., auraient été écrits, par le philosophe, à Tournai ou à Gand, dans les dernières années de sa vie ; tandis que ses deux grands ouvrages : les *Quotlibeta*, qui parurent en 1278, la *Somme théologique*, ainsi que le *Catalogue des écrivains illustres*, furent composés et mis au jour à Paris. La publication de ces œuvres capitales couronnait l'enseignement du maître et marquait son règne en Sorbonne.

Ces ouvrages eurent une grande influence et une vogue européenne. Gerson dit que saint Thomas est grand dans sa *Somme* et Henri de Gand dans ses *Quotlibets*. Ce livre, en effet, fut nommé un livre d'or ; titre que lui conservent ses éditeurs : *Quotlibeta aurea*. C'était la plus belle formule élogieuse du temps. Au quinzième siècle, quand Platon fut préféré à Aristote, Pic de la Mirandole juge saint Thomas solide, Albert le Grand, ample, Henri de Gand, sublime. Philippe de Bergasse avait déjà appelé la *Somme* de Henri de Gand une œuvre des plus belles : *Perpulchra*. Les écoles platoniciennes du seizième siècle reconnurent notre philosophe pour leur maître, et, en 1609, un chapitre général de l'ordre des Servites, tenu à Rome, l'adoptait encore pour son guide et le revendiquait comme sa gloire. Dante avait négligé de le nommer, avec saint Bonaventure et

saint Thomas ; les paroles de Pic la Mirandole, dit l'*Histoire littéraire de France*, le vengèrent de l'oubli du poète.

Le Docteur Solennel, en effet, se rapproche de Platon, ou, pour mieux dire avec Mazzoni, « il est le seul scolastique qui mérite le nom de platonicien. » Aristote commenté par Platon, voilà notre auteur. Son grand rêve était de marier, d'harmoniser les deux doctrines : *Conjungendum est*, dit-il.

La *Somme* de Henri de Gand a soutenu la comparaison avec celles d'Albert le Grand et de saint Thomas ; c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire.

Le *Catalogue des écrivains illustres* est concis. Henri de Gand ne connaissait guère Platon que par Richard de Saint-Victor qu'il cite en toute occasion : « Richard, dit-il, procéda, non d'après l'autorité des Écritures, mais par l'autorité de la raison, » et il conclut : « Puisque le génie d'un seul homme a pu s'élever si haut, on doit admirer en lui le génie commun de l'humanité ! » Ce qu'on peut remarquer encore dans ce livre et ce qu'on peut y mettre à profit dans notre pays, c'est le grand nombre de Belges qu'y fait entrer l'auteur parmi les écrivains illustres de son temps : citons Alain de Lille, Gérard de Liège, Gilbert de Tournai, Gauthier de Lille ou de Châtillon, qui « a détrôné les anciens poètes », Odon de Cambrai, Simon de Tournai, etc., etc.

Je n'ai pas lu la *Somme*, ni les œuvres encore manuscrites. Sauf le Catalogue, ces ouvrages sont difficiles à se procurer, et j'ai préféré prendre connaissance du *Livre d'or des Quotlibeta* : deux volumes in-folio, qui rempliraient largement quinze de nos in-octavo modernes.

Je dois vous le dire, j'ai cherché dans ce livre le sublime annoncé par Pic de la Mirandole, et je n'y ai trouvé de sublime, que le bon sens. Le philosophe, qui contredit Aristote, disserte comme Aristote, bien plus qu'il ne s'élève comme Platon. Au premier aspect, quand on voit chaque sujet remis en question, chaque thèse commençant par ce mot : *utrum, est-il vrai que*, on est porté à admirer la méthode du doute préalable et méthodique. Mais cette méthode n'appartient pas au *Docteur Solennel* ; saint Thomas l'emploie avant lui, Albert le Grand avant saint Thomas, Abeilard avant Albert, et l'école de Saint-Victor avant Abeilard. « A vrai dire, dit le père Maignon, c'est la méthode de l'esprit humain lui-même, du moment qu'il raisonne. »

Les *Quotlibeta*, leur nom l'indique assez, passent d'une ques-

tion à une autre et parlent au hasard de tout ce qu'on veut : *Quot libet*. Mais on peut classer en ordres distincts les sujets qu'ils traitent, en sautant d'une branche à l'autre. Il y a d'abord les grands thèmes métaphysiques, ontologiques et théologiques; puis, une série de sujets exclusivement ecclésiastiques; viennent ensuite les questions morales; enfin les grands problèmes sociaux de l'époque. Dans chacune de ces divisions, on rencontre de ces thèses qui nous semblent aujourd'hui oiseuses, même ridicules, mais dont s'occupaient sérieusement les hommes du moyen âge qui avaient à défricher bien des broussailles. Ainsi le philosophe doit discuter : si Dieu peut faire le vide; si de la côte d'un homme on peut former une femme; si le Christ avait conservé dans le sépulcre une forme substantielle qui eût conscience que l'âme était partie du corps; si, pour le cas où il serait mort de maladie, son cadavre eût été soumis à la putréfaction; s'il faut baptiser deux fois un enfant à deux têtes; si l'enfer est placé au centre de la terre; si les saints, admis à contempler Dieu, voient distinctement en lui les trois personnes de la Trinité; si le prêtre peut absoudre une femme du péché qu'il a commis avec elle, etc. Mais, péle-mêle avec ces subtilités de la dialectique ou de la casuistique, Henri de Gand aborde les plus grands problèmes. Il n'en est pas d'important qu'il ne traite; j'en signalerai quelques-uns.

Le philosophe étudie successivement tout ce qui touche à l'essence, à la puissance, aux attributs de Dieu : si les idées pratiques, si les idées de relation, si les causes du mal sont en lui; s'il peut faire ce qui ne convient pas; si, n'ayant pas en lui la pluralité des idées, il aurait pu créer des choses diverses, etc. Il se demande tour à tour : si la matière existe sans la forme, en dehors des phénomènes et avant eux; si les êtres et les choses ont pu exister, être créés de toute éternité; si l'intelligence est nulle d'abord, comme une table rase, *sicut tabula complanata*, et si elle ne sait rien que par l'exercice de nos organes, et en rayonnant, lumière spirituelle, sur les phénomènes, comme la lumière physique sur les couleurs : *sicut lux materialis super colores*; si l'esprit est actif ou passif, on dirait aujourd'hui inconscient, quand il nomme les choses et crée le verbe; si les hommes possèdent leur libre arbitre et si la prescience de Dieu ou une prédiction leur impose leurs actes, prévus ou prédits, etc.

Henri de Gand s'explique sur toutes ces questions avec une grande sûreté de raison, en gardant une impartialité sereine entre les philosophes opposés, aimant mieux les juger que les suivre, et leur empruntant avec mesure tout ce que sa haute raison peut admettre. Ce n'est pas un génie réformateur qui jette la hardiesse de ses conceptions, comme le Brenn gaulois son épée, dans la balance de l'école. C'est plutôt le patricien flamand, calme et réfléchi, indépendant et mesuré, cherchant la noblesse de l'idée dans la sagesse du juste milieu.

Ainsi, lorsqu'il touche à la question de l'antagonisme de la raison et de la foi, en se demandant si Dieu peut-être connu plus clairement par l'une ou par l'autre, ou si les articles de foi peuvent être démontrés; déjà, dans sa *Somme*, M. Huet nous apprend qu'il a dit que la vérité n'appartient pas plus aux fidèles qu'aux hérétiques, mais qu'elle est en Dieu. Dans ses *quotlibeta*, il distingue les vérités nécessaires des articles de pure foi, et il affirme que la raison est toute-puissante pour éclairer l'homme dans les choses de nécessité morale, et qu'elle précède la foi, même dans les autres: « Il est impossible, dit-il, que des vérités soient nécessaires et que la raison leur manque. — Nul ne croit à une autorité, si quelque raison ne lui a persuadé d'abord d'y croire. » Mais il élève très haut la puissance de la foi, qui réunit en elle les trois moyens de certitude: croire, comprendre et voir. Croire, dit-il, c'est accepter, d'après une autorité, une vérité compréhensible à la raison, comme lorsqu'un savant, lors d'une éclipse de soleil, sans nous la démontrer, sans nous la faire voir, nous dit: C'est une éclipse. Comprendre, c'est se convaincre d'une vérité, soit par le raisonnement, soit par la définition, soit par le syllogisme, comme lorsque l'astronome nous explique, sans nous le montrer, comment la lune, s'interposant entre la terre et le soleil, produit l'éclipse. Voir, c'est plus que comprendre et que croire, comme lorsqu'on voit des yeux du corps la lune placée entre nous et le soleil. C'est ainsi que la foi réunit les trois modes de conviction et nous fait voir Dieu avec les yeux de la pensée.

Les questions ecclésiastiques montrent l'indépendance du philosophe dans les mêmes limites. Se demande-t-il si le pouvoir des évêques vient de Dieu ou du pape médiateur, ce n'est ni pour attribuer une puissance absolue au pontife, ni pour lui nier toute autorité. S'il s'agit de l'ordre lui-même ou de la juri-



diction en tant qu'acceptation, la puissance des prélats leur vient de Dieu. Mais, quant à l'exécution, elle leur vient immédiatement du pape. — Se demande-t-il si les prêtres sont tenus de payer les impôts que les laïques doivent à la cité, ce n'est pas pour attribuer au clergé un privilège exclusif, mais pour distinguer les choses imposables et déclarer les prêtres tenus deux fois sur quatre : vous n'êtes pas curieux, j'imagine, de connaître quand et comment. — Ailleurs, il avance nettement qu'on peut discuter la puissance des prélats ; mais seulement pour la bien connaître et non dans l'intention de la diminuer, ni de l'augmenter. Ailleurs encore, il se demande si les dîmes sont de droit évangélique et il répond : Non ; mais c'est pour ajouter que rétribuer le culte est de droit naturel. Une autre fois, il présente une question dont les termes seuls annoncent l'audace. « Les indulgences ont-elles autant de valeur qu'elles font de bruit : *tantum valeant quantum sonant* ? » Mais ce long traité est une dissertation énergique, nette et courageuse, sans être un pamphlet.

Les questions morales ne permettent pas toujours ces distinctions. Henri de Gand y est plus tranché, et, plus d'une fois, ses solutions témoignent d'un beau sentiment de justice et d'humanité. Doit-on secourir son père infidèle ou criminel, de préférence à un étranger orthodoxe et vertueux ? Dans un temps, où l'hérétique était mis hors la loi, où les criminels étaient traqués comme des bêtes fauves, le philosophe se prononce nettement en faveur des devoirs supérieurs de la nature. — Doit-on, en droite raison, mourir avant tout pour la patrie ? Oui ! philosophe ou religieux, soit qu'on attende des récompenses dans la vie éternelle, soit qu'on n'en espère rien, la réponse est la même. « Car ce qui est vrai pour quelques-uns doit être vrai pour tous ; rien n'est vrai selon la philosophie qui ne soit vrai selon la théologie. En de pareilles questions, le bon théologien ne doit pas sentir autrement que le vrai philosophe : *non debet aliter sentire bonus theologus quam sentiret versus philosophus*. » Sur ce, le philosophe suppose hardiment l'athéisme et cherche le devoir de l'athée : Celui qui, n'y croyant point, ne craint rien de la vie future, doit agir de même ; car, selon la droite raison, « les actes de la vertu doivent être préférés à tous les autres, quand même on n'en espère aucune récompense. »

Henri de Gand affirme ici les fondements mêmes, les fondements rationnels de la morale.

Le philosophe toutefois prend soin de distinguer les mobiles du martyr : « Mourir, dit-il, sans que sa mort soit nécessaire au salut de la république, ou quand on pourrait la sauver facilement d'autre façon, ce n'est pas mourir pour sa patrie, mais par sa propre témérité. Encourir la mort, non pour la république, ni pour la justice, ni pour défendre son innocence, mais en vue de l'honneur et de la gloire, ce n'est pas mourir pour sa patrie, mais pour sa jactance et son ambition. Ce n'est pas être fort, c'est le paraître... » Puis il considère les grandeurs, les *félicités politiques*, qui font choisir la mort pour la chose publique comme un souverain bien, et il a déjà dit avec un commentateur : « L'homme fort est celui qui brave les suprêmes périls pour la défense de la patrie, des lois, de ses amis et de la liberté! »

Je ne puis m'arrêter longtemps à aucun de ces petits traités. Il en est cent qui appelleraient notre attention, et dont les titres, si clairs toujours, nous attirent. En voici un, par exemple, que vous ne me permettriez pas d'omettre ; le philosophe se demande : *L'amitié est-elle une vertu?* Oui, l'amitié est une vertu, elle est une partie de la justice. C'est une vertu spéciale, distincte des autres, ayant besoin pour fondement d'une ou de plusieurs vertus et les couronnant toutes. Voilà sa thèse. Vous en voyez la grandeur. Il la soutient avec la rectitude du raisonnement bien plus qu'avec la poésie du sentiment ; et le philosophe s'élève quand il dit : « L'amitié est une auxiliaire donnée aux vertus par la nature ; car nulle d'elle isolée ne peut parvenir aux grandes choses, mais chacune peut atteindre à la perfection, si elle s'associe à une autre, et cette compagne des vertus, c'est l'amitié ». Enfin, il répète avec Cicéron : « Supprimer l'amitié de la vie, autant vaudrait ôter le soleil du monde! »

Les questions politiques et sociales ne pouvaient laisser dans l'indifférence le philosophe de Gand, le professeur de la Sorbonne. Il n'en négligea aucune. J'en signalerai quelques-unes. La première est la question sociale même : *Est-il bon que tout soit commun entre les hommes?* Entre le rêve de Socrate et l'état actuel d'exploitation et d'égoïsme, Henri de Gand n'hésite pas : « Au point de vue absolu et simple, dit-il, il vaut mieux que toutes les choses soient communes entre les hommes, comme le veut Socrate, que de les voir possédées comme nous l'avons

vu, ce qui, dans la réalité, constitue la cité du démon, tandis que les institutions de Socrate établiraient, autant que le permet la fragilité humaine, la cité de Dieu. »

Mais, entre Platon et Aristote, Henri de Gand distingue et cherche une conciliation. Nulle question ne peut être tranchée à l'absolu, dit-il, comme nulle potion, salutaire en elle-même, ne peut convenir indifféremment à l'homme sain et à l'homme malade. Platon regardait de loin et comme avec des yeux chassieux *a longinquo et quasi lippientibus oculis*; il vit l'idéal de l'homme, idéal qu'il sut découvrir dans la nature et qui est son état primitif d'innocence, ce qu'ignorait le philosophe, ce que peut-être il avait appris des livres de Moïse, lors de son voyage en Égypte. L'entière communauté ne répugne qu'à la fragilité de l'homme, à ses passions égoïstes, à ses affections individuelles. Elle serait possible avec le concours de la grâce, *Bene tamen pateretur cum gratiæ adjutorio*. Si l'on ne veut que des institutions purement humaines et proportionnées aux forces de l'homme déchu, Aristote a raison. Si l'on cherche des institutions supérieures à l'homme et en rapport avec son innocence primitive, Socrate est préférable. Le système de Socrate l'emporte au point de vue absolu; celui d'Aristote, au point de vue pratique. Mais ni l'un ni l'autre n'est applicable à l'homme relevé par la grâce; ce qui convient mieux aux chrétiens, c'est un système intermédiaire, semi-péripatéticien avec la propriété des choses, semi-platonicien avec la communauté des âmes : *Imo expendit dispositio media, partim communicans cum dispositione Aristotelis quoad proprietatem possessionum, et partim cum dispositione Socratis scilicet quoad communitatem affectionum*.

Henri de Gand n'est donc pas communiste; mais il se prononce pour les institutions de la fraternité.

J'ai choisi deux questions politiques pour vous donner une idée de l'esprit qu'y apporte le philosophe. La vingt-sixième question du huitième livre des *Quotlibeta* est ainsi rédigée : *Les sujets peuvent-ils être justement punis du crime de leur prince, par la mort, par la prison, par le ravage de leurs biens?* Grave problème pour ce moyen âge qui avait vu tant de guerres, tant de dévastations, tant d'exécutions, ordonnées même par les souverains pontifes! Henri de Gand n'hésite pas dans sa réponse. Il existe une hiérarchie dans la société chrétienne; l'offensé doit recourir à son supérieur direct et demander justice. S'il

veut se faire justice à lui-même, il sera coupable de tout le sang versé dans cette guerre, il sera responsable de tous les malheurs, il devra réparer tous les dommages. Si c'est le supérieur lui-même qui est offensé, et qu'il ne puisse réprimer la rébellion autrement que par la force, il ne le peut ni par vengeance, ni par ambition. Car, si la guerre alors n'est pas un crime, la manière de la faire en devient un. Pour les vrais serviteurs de Dieu, la guerre ne se fait ni par passion, ni par ambition, mais en vue de la justice et pour rétablir l'ordre en faveur des bons, par la répression des coupables.

Qu'on n'objecte point que, si les peuples peuvent, pour le crime d'un roi, être frappés d'une peine spirituelle : l'excommunication, à plus forte raison, peuvent-ils être frappés d'une peine temporelle : le massacre. La peine spirituelle sert d'épreuve, donne une occasion de mérite, assure la récompense finale aux fidèles, tandis que le glaive temporel confond dans un même châtement l'innocent et le coupable. Dieu a pu frapper tous les Juifs pour le crime de David ; mais Dieu seul ; car il éprouvait les innocents, et augmentait leur gloire. Mais il n'appartient ni aux juges ni aux princes de la terre de confondre les justes avec les impies. — Le philosophe semble ici répondre en frémissant à cette terrible parole d'un inquisiteur : Frappez, Dieu reconnaîtra les siens ?

Le pouvoir supérieur, dernier recours et tribunal suprême des princes et des peuples, pour le philosophe comme pour le législateur du moyen âge, c'est le souverain pontife. La conclusion de ce problème, déjà touchée ailleurs, est la paix universelle sous l'arbitrage de la papauté.

Cette question s'occupe des devoirs des princes et limite leur pouvoir. Une autre traite des droits et des devoirs des peuples, la voici : *Le sujet doit-il obéir aux lois du prince lorsqu'il n'est pas évident qu'elles sont utiles à l'État ?* Le philosophe flamand répond : S'il n'est pas évident que ces lois sont mauvaises, ou si, cette évidence étant acquise, le peuple ne réclame point leur révocation, il doit se soumettre. Mais son devoir et son droit est de résister au mal en poursuivant la révocation des lois mauvaises et même la déposition du prince :

« Je dis que le but du pouvoir, des princes comme des prélats, doit être la paix et le salut de la république, ce qui doit être

aussi le but des sujets qui font partie de la communauté et qui sont tenus d'y travailler d'accord avec le prince. »

Mais, si le prince oublie son devoir? « Alors, avant toute chose, les sujets doivent supplier le prince de révoquer ses ordonnances; s'il s'y refuse, alors encore, ils doivent obéir, tant que le prince conserve la couronne. Mais, s'ils n'ont aucun espoir de l'amender, *si non omnino spes correctionis in isto*, ils doivent, *debent*, procéder à la déposition du prince, *agere ad depositionem principis*, plutôt que de le tolérer, et ils ne doivent plus obéir, *et non obedire*.

Le philosophe insiste; il cite Aristote: « La rue procède de la maison, la ville de la rue, le royaume de la ville; ainsi de la direction de la famille procède le gouvernement de la cité et du royaume. » Et il conclut encore: « Tant que le roi règne, le peuple doit obéir, mais plutôt que de rester soumis à de mauvaises lois, le peuple doit préférer travailler à la déposition du prince: *sed potius agendum ad ejus depositionem*. »

Pour le moine philosophe, le recours suprême, non exprimé ici, mais signalé ailleurs, est encore la papauté. Sa conclusion vise à une sorte de liberté universelle sous le patronage de l'Église. Henri de Gand représente ici la fraternité, le sublime du bon sens.

Ces doctrines qu'on peut résumer en un mot: la démocratie, régnaient dans nos provinces, et plus d'une fois le droit à l'insurrection y avait été exercé, y devait encore être mis en pratique par les communes. Le père de Henri de Gand avait combattu à Bouvines; Henri de Gand est le digne compatriote de Jacques d'Arteveld.

On a dit trop souvent que le moyen âge, plus avide que riche, fut un temps d'arrêt, où la science, esclave du dogme, produisit beaucoup d'efforts et peu de résultats. Il me semble trop facile de rapetisser de loin l'activité de plusieurs siècles de lutte et de renaissance. L'action de la philosophie est de celles qu'on aperçoit le moins peut-être; on ne voit pas la vie intellectuelle et morale se répandre dans les nations plus clairement qu'on ne voit circuler la sève dans le chêne. Peu d'époques ont agité avec plus de force, plus de suite, plus de succès même, la grande question de la constitution de la société, question qui procède elle-même directement du problème capital de la vie, lequel est la philosophie tout entière. Parti de la liberté natu-

relle renaissance, ce grand mouvement populaire fonde les communes et impose aux souverains ces *paix jurées* dont le nom seul indique à la fois le but de la société : la paix, et le moyen de l'atteindre : un contrat. Puis, il étend ce principe, de la commune à la patrie, par la fédération des communes et par leur représentation dans les États généraux ; il veut l'étendre d'un peuple à tous les peuples par la fédération des États, sous un conseil amphictyonique de la chrétienté, régulateur suprême de la paix du monde. Ce n'était pas un vain rêve ; on sait quelle grandeur et quelle prospérité nos communes doivent aux luttes héroïques, aux premiers succès de cette démocratie.

Aussi, quand je vois des philosophes approfondir le problème de la vie, faire acte de penseurs libres en face du culte, exiger que la foi se mette d'accord avec la raison, préférer les philosophes païens aux Pères de l'Église et faire régner Aristote ou Platon dans le sanctuaire du christianisme, appliquer la méthode du doute méthodique avant Descartes, mourir au bûcher avant Jean Huss pour maintenir l'indépendance de la pensée, affermir avant Strauss l'indépendance de la morale, nier aux princes le droit aux guerres ou aux décrets du bon plaisir, établir philosophiquement : la raison individuelle, le principe de la solidarité, le droit à la paix et à la justice, le recours à l'insurrection ; en trois mots : la liberté, l'égalité et la fraternité ; je ne puis admettre cette condamnation d'un vaste travail philosophique. Je dis, au contraire, que la scolastique eut ses héros comme la chevalerie, ses génies comme l'art gothique, ses triomphes comme les communes ; que la philosophie du moyen âge doit à ses maîtres et à ses martyrs, à ses penseurs et à ses lutteurs, des résultats aussi utiles que ceux que nous a légués son long essai de société démocratique ; je dis, au contraire, qu'il n'a été ni un temps d'arrêt, ni une époque de stérilité, ni un effort sans succès, ni une lutte sans gloire, ce long règne de la philosophie parlée qui a donné à la France Guillaume de Champeaux, Abeilard et saint Thomas, à l'Italie, Amaury de Bène, à l'Allemagne, Albert le Grand, à la Grande Bretagne, Duns Scott, et à la patrie des Henri de Dinant et des d'Arteveld, David de Dinant, Alain de Lille et Henri de Gand.

# VAN MAERLANT

---

Messieurs,

Depuis plusieurs siècles, deux races ont fraternisé dans nos provinces. Au dessus des luttes féodales et des rivalités personnelles, qui appartiennent à l'époque et non au pays et qu'on trouve aussi nombreuses et aussi vives entre les villes d'une même province, entre les classes d'une même ville qu'entre nos populations de sang divers, l'histoire nous montre les communes flamandes et wallonnes s'unissant dans un même esprit de liberté, pour fonder ce qui est supérieur à une race, un peuple libre.

Quand la révolution religieuse reprit la lutte, les mêmes principes nous trouvaient encore unanimes. A Mons comme à La Brille, sur le bûcher de Valenciennes comme sur les échafauds de Bruxelles, avec Gui de Brais et Michel Herlin comme avec d'Egmont et de Horne, avec les gueux de bois comme avec les gueux de mer, les deux races étaient d'accord pour défendre l'inviolabilité de la conscience.

1815 nous rendit cette large patrie que J. d'Artevelde avait déclarée invincible et qui avait fait nommer par le Taciturne les États Généraux de toutes nos provinces une sainte Assemblée. Mais l'édifice bâti sur l'usurpation et l'intrigue n'est pas durable. Cependant le premier succès de 1830 ne fut pas une œuvre de séparation, la première *Brabançonne* en témoigne; et la lutte, en scindant ce grand État en deux petits royaumes, n'a renversé aucun des principes de notre existence. La liberté est toujours la base de notre édifice social, dont la démocratie doit

être le couronnement, et nos deux races fraternisent encore et travaillent de concert à cette renaissance. La Hollande n'a pas tardé à reprendre ses libertés et à redevenir notre sœur, sinon notre associée, et l'avenir, le meilleur avenir que nous rêvions, pour le jour où les peuples pourront se grouper d'après leurs affinités libres, c'est cette fédération qui fit la gloire de J. d'Artevelde et que le Taciturne voulait appeler la République des Provinces-Unies.

Les deux langues aussi ont fraternisé dans nos provinces. Au sixième siècle, un poète latin, Fortunat, félicitait le fils de Clovis de ce qu'il entendait sans interprète le latin et le teuton :

*Discernis varias sub nullo interprete voces.*

Lorsqu'en 842, deux petits-fils de Charlemagne, réunis à Strasbourg, firent alliance, les serments furent échangés par les rois et par les peuples en langue romane et en langue tudesque. L'historien Nithard nous a conservé ces différents textes.

La victoire de Clotaire sur les Saxons avait été chantée en latin populaire. La victoire de Louis le Germanique sur les Normands, en 881, fut chantée en tudesque. On conserve d'autres textes plus anciens : une formule d'abjuration teutonne, d'après le concile de Leptines de 743; car il fallait que les peuples renonçassent au démon dans toutes les langues; et un fragment d'une traduction de la Bible en vers, qui remonte au temps de Louis le Débonnaire, et qui porte le nom du Sauveur : *Héliand*.

Quand les langues modernes commencèrent à être cultivées, un large échange s'établit entre elles : la muse germanique apporta de nombreux matériaux aux littératures nouvelles, et la langue flamande ne négligea aucun de ces trésors poétiques. Les traditions épiques de *Goedroen* et des *Nibelungen* appartiennent à nos provinces, et l'on conserve en flamand des fragments de l'Iliade du Nord, qui chante « les héros des Pays-Bas ». La lutte d'un père avec son fils, le *Chant d'Hildebrand*, est encore un vestige du dialecte frank. Le nain, héros féérique du moyen âge, qui a inspiré à Shakspeare une si belle création, Obéron, passe pour un fils du roi frank Chlodion, qui, d'après Hugues de Toul, bâtit la ville de Mons, où une tour a longtemps porté son nom, conservé aujourd'hui à une rue. Obéron semble



une tradition de nos provinces, passée dans la littérature du moyen âge, et l'on conserve quatre fragments d'un poème flamand sur ce sujet qui a laissé à la poésie de la langue d'oïl tout un poème : *Huon de Bordeaux*.

Il n'est pas douteux que la gloire de Charlemagne n'ait été chantée par les Franks dans leur langue nationale. Tous les critiques l'admettent. Mais ils se partagent aussitôt en deux camps : les uns qui veulent que toute l'épopée carlovingienne soit de rédaction française ; les autres qui rattachent à chaque fragment germanique qui nous reste la tradition tout entière. La vérité me semble ne se trouver dans aucune de ces prétentions extrêmes. Plusieurs fragments germaniques sur Roland, sur Ogier, sur Witikind et d'autres héros carlovingiens paraissent d'une rédaction antérieure aux poèmes français qui nous sont parvenus. D'autres, comme la *Chanson des Lorrains*, n'existent en français que sous une forme entièrement différente. Un autre poème, conservé en entier, *Karl et Élegast*, n'a plus d'équivalent en français. Charlemagne régna sur les deux races : il fut d'abord chanté par les deux langues de son temps, le frank et le latin ; le plus ancien fragment de poème sur l'empereur des Franks est en latin, il a été trouvé à la Haye. Puis, chaque langue nouvelle reprit ces traditions et les fit siennes ; chaque siècle, chaque poète y ajouta des inventions et des légendes nouvelles, ce qui arriva de même pour les romans de la Table Ronde et pour tous les sujets en vogue. Il serait difficile de retrouver aujourd'hui la part des deux races dans ce développement de traditions historiques qui leur étaient communes. Autant vaudrait rechercher dans nos veines chaque goutte de sang latin ou celte, gaulois ou germanique. Mais ce qui est plus difficile encore, ce qui n'est permis à aucun peuple, c'est de prétendre au monopole de l'inspiration littéraire, surtout dans une époque qui pratiquait naïvement le libre échange des lettres et qui ne songeait pas à centraliser, dans une capitale intellectuelle, le monopole du génie.

Que la race germanique ait eu ses traditions particulières, cela est hors de doute ; qu'elle ait pris une part personnelle à la culture des sujets généraux, les faits le prouvent ; ce qui nous intéresse et ce qui est certain, c'est que la muse des Flandres, sans songer à respecter des frontières littéraires qui n'existaient point, sans prétendre à s'assurer aucun droit de

premier occupant, s'empara de tous les sujets, les traduisit ou les imita, les transforma selon son goût personnel, et pratiqua, pendant tout le moyen âge, un large cosmopolitisme littéraire.

C'est ainsi que la langue du *Reinart de Vos* eut ses *Niebelungen*, ses romans d'Alexandre, d'Arthur et de Charlemagne, ses légendes mystiques et ses fabliaux, ses satires, ses chroniques et son théâtre. Aucun genre ne fut négligé. Avant le quatorzième siècle, la poésie flamande possédait sa chanson de Roland, d'Ogier, de Witikind, des quatre fils Aymond et d'Huon de Bordeaux, son Fierabras et ses Lorrains, son Flore et Blanche fleur, son Éracle et son Parténopéus de Blois, son Gauvain, son Tristan et son Lancelot, son Saint-Brandan, sa vision de Tondalus et son Théophilus, sa guerre de Troie et son Guillaume d'Orange, ses distiques de Caton et ses légendes mystiques, ses bestiaires et ses fabliaux. Elle citait des poètes comme Thierry d'Assenede, Giles de Molhem, Guillaume Utenhove, Martin de Thourout, Henri van Aken, Jean van Heelu, Jean Boendale, et enfin, le plus connu de tous, celui qu'on a appelé le père de la poésie flamande : Jacques van Maerlant.

M. Gaston Paris, qui ne veut voir dans les poèmes flamands sur Charlemagne que des imitations du français, reconnaît au moins que les œuvres choisies pour la traduction sont les meilleures du temps. Les Flamands voulaient connaître les plus belles créations littéraires, à quelque pays qu'elles appartenissent. Dans le même temps, tous ces sujets, soit d'origine bretonne, soit de tradition franke, étaient traités en français.

Une chronique rapporte que Philippe d'Alsace était né de trois jours à peine lorsque toute la cour l'entendit s'écrier dans son berceau, comme s'il s'adressait aux annexionistes du temps : « *Evacuate mihi domum! Sortez de mon domaine!* » Ce cri patriotique, que la légende prête à un prince qui devait se montrer si jaloux de la défense du pays, a pour écho populaire les Matines de Bruges. L'époque qui s'ouvre par le règne de Philippe d'Alsace, et qui se ferme à la bataille de Courtrai, c'est à dire la fin du douzième siècle et tout le treizième siècle, forme la première, la grande époque littéraire dans les deux langues, et, comme pour caractériser l'union qui est la condition de notre prospérité, cette époque est justement celle où l'alliance de la Flandre et du Hainaut, et bientôt

l'union des deux provinces sous une même dynastie, firent la force de nos comtes et les rendirent les arbitres de la France, et où les querelles des d'Avesnes et des Dampierre amenèrent nos premiers désastres et préparèrent les succès de Philippe le Bel.

L'art est d'abord populaire, il sort des masses en chantant; les cantilènes historiques, les bardits, les sagas, sont écrits pour le peuple et à sa portée. Plus tard, le chant historique prend du développement, le récit devient épique, il se chante encore, mais il s'adresse aux cours de chevaliers ou aux riches bourgeois, plutôt qu'aux masses des places publiques. Alors, c'est la fable et la satire qui parlent au peuple, elles représentent son esprit, pratique, narquois et vengeur. Mais bientôt, entre les classes riches qui se séparent de plus en plus de la vie générale pour former des aristocraties, promptes à la corruption, et le peuple laissé à l'ignorance et portant tout le fardeau des charges sociales, le poète se voit forcé de choisir; chanter à la fois pour les maîtres du monde et pour les masses déchues ou révolutionnaires n'est pas possible; les formes littéraires sont devenues trop aristocratiques, le peuple ne comprend plus la langue des muses courtesanesques. Alors, les poètes qui souffrent de l'ignorance des masses et sentent que la première mission du poète est de les civiliser, abandonnent les sujets qui plaisent aux grands, méprisent les beautés raffinées du style, prennent un langage simple, des sujets élémentaires, et imposent à la muse une œuvre d'instruction populaire. Un nouveau genre de poésie apparaît, la poésie qui enseigne. L'art, dans son acception la plus haute, est l'épanouissement d'une civilisation victorieuse, qui s'affirme et se complait dans un succès durable. En attendant que le triomphe des idées de fraternité puisse créer un art vraiment démocratique, en attendant la grande poésie du peuple, les lettres deviennent des instruments de lutte, des armes de combat; mais attaquer les abus sans instruire les classes qui en souffrent serait une œuvre vaine; les époques de lutte divisent l'art du peuple en deux genres bien différents, quoique visant au même but : la satire et la poésie didactique.

La poésie flamande embrassa tous les genres : depuis les sagas, mérovingiennes sur les héros du Rhin de la race des Niebelungen, ou carlovingiennes sur Charlemagne et Louis le

Débonnaire, jusqu'aux satires du Renard et d'Ulenspiegel; depuis les chansons populaires et sociales comme *le sire Halezyn* et le chant des Karls, jusqu'aux compositions qui mettent l'histoire, la science ou la morale à la portée des masses et qui s'appellent les chroniques, les bibles rimées, les doctrinaux et les bestiaires.

Van Maerlant représente, à la fin du treizième siècle, ces diverses phases de la littérature du moyen âge. Nous les retrouverons toutes dans ses œuvres.

La dernière moitié du treizième siècle fut pour la Flandre une époque agitée, mais prospère. Le désastre de Bouvines était à demi réparé; les querelles des d'Avesnes et des Dampierre, un instant apaisées par la médiation de Louis IX, allaient se terminer par un traité. Les communes avaient grandi, la Hanse de Londres s'était fondée, la prospérité de la Flandre ouvrait ses ports et ses villes au monde entier. « Nulle terre ne peut être comparée en marchandise », dit un vieux chroniqueur. « Jamais, dit Meyerus, la ville de Gand ne fut plus prospère. » Bruges élargissait son enceinte, Ypres trouvait le nombre de ses paroisses trop petit pour ses 200,000 habitants, et voyait sa charte communale adoptée en France comme modèle. Lille, Douai, Saint-Omer rivalisaient de richesse et d'industrie. Cassel, Messine, Gravelines, Poperinghe, Warneton, Wervicq, Ysendyk, Oudenbourg, vingt autres communes formaient des centres importants de population industrielle. Damme formait un port fameux : *Portum famosissimum qui dicitur Dam*, dit Guillaume le Breton. On y avait rédigé un code maritime, le premier qui fut fait sur le continent. Lorsque Philippe-Auguste y était entré pour la brûler, il y avait trouvé, au dire de son poète : « les trésors de l'Europe et de l'Asie, les soies des Phéniciens et des Chinois, les peaux de Hongrie, des teintures de pourpre, des radeaux chargés de vins de Gascogne et de la Rochelle, du fer, des métaux, des draps et des quantités considérables de marchandises, déposées là pour être expédiées dans toutes les parties de la terre. » L'incendie avait tout dévoré, mais la ville s'était relevée et fortifiée, et son port était resté un des centres du commerce du monde.

Ce pays était partagé en deux par la langue. « La Flandre, dit Oudegherst, a été quasi de tout temps divisée en deux par-

ties par la rivière la Lys ; tout ce qui est en deçà de la Lys est la Flandre flamingante, à cause de la langue flamande qu'on y parle, et ce qui est au delà depuis Menin, s'appelle la Flandre Gallicante et parle le français. » En 1405, Jean de Bourgogne, lors de sa Joyeuse Entrée, promit, au dire du même chroniqueur, de tenir audience en flamand dans la Flandre flamingante, et en Français dans l'autre.

Cette démarcation existait au treizième siècle ; on la trouve sous la plume de Guillaume le Breton. Le chapelain de Philippe-Auguste avait suivi son maître dans la campagne de Flandre, avant Bouvines ; en arrivant d'Ypres à Courtrai, le poète s'écrie :

« Jusque-là nous avons entendu, en de longs ennuis, les sons inconnus d'une langue barbare ; ici, nous retrouvons enfin la langue de la patrie ! »

Cette diversité de langue n'empêchait pas, n'empêcha jamais l'union du pays pour la liberté. Le même poète a fait une description pompeuse de l'unanimité de la Flandre contre le roi de France ; il termine son énumération en ces termes :

« Leurs antiques querelles ne retiennent ni les Isengrins ni les Blavoetins ni les Belges (les Wallons), et ne les empêchent point de se précipiter vers la guerre. Tous au contraire se réjouissent de suspendre leurs rivalités pour combattre les armées de la France. »

Un fait historique fait ressortir ce sentiment : En 1251, Marguerite de Flandre, irritée contre ses fils du premier lit, les d'Avesnes, donne leur héritage à Charles d'Anjou, qui envahit le Hainaut. Jean d'Avesnes bat l'armée franco-flamande ; il fait grâce à tous les prisonniers flamands qu'il renvoie nus à sa mère ; mais il fait passer au fil de l'épée tous les prisonniers français. Un prince wallon donnait ainsi l'exemple des Matines de Bruges. Pouvait-on mieux marquer la différence entre des frères momentanément ennemis et les *étrangers*.

Philippe le Bel, comme Philippe Auguste, trouvera la Flandre unanime ; de nombreux auxiliaires du Namurois, du Hainaut, du Brabant, du Limbourg et de la Hollande vinrent se ranger sous les drapeaux de Pierre de Coninc.

C'est dans ce pays prospère, dans cette époque agitée par les invasions françaises et par les querelles des d'Avesnes et des Dampierre, que naquit, que vécut Jacques van Maerlant. Il était né dans le franc de Bruges, peut-être à Damme, ou plutôt dans la petite commune dont il porte le nom, qui n'existe plus et qui devait être située entre Bruges et Blankenberghe; il était né quelques années avant le désastre de Bouvines, vers 1225; il devait mourir en 1300, deux ans avant la bataille de Courtrai.

A voir sa science et aussi ses attaques contre le clergé, on peut penser qu'il fut quelque peu clerc; mais il fut par dessus tout et toute sa vie un poète. Étant ménestrel, il dut voyager de cour en cour, en Flandre, en Brabant, en Hollande, propageant le goût des lettres flamandes. On pense qu'il passa son adolescence à Maerlant, et l'on sait qu'il finit par se fixer, avec l'emploi de greffier, dans la ville de Damme où il mourut. Il vécut pauvre, il nous l'apprend lui-même, et un contemporain ajoute que « sa vie fut honorable comme il sied à un poète. »

Lorsque Jacques Van Maerlant quitta ses études, pour suivre la carrière de poète errant, la médiation de saint Louis avait rendu à la Flandre une paix qui devait durer six années (1246-1252). Ses premiers essais doivent dater de ce temps. La poésie était alors en grand honneur; c'est l'époque où Marie de Lille dédiait son *Ysopet* à Guillaume de Dampierre, l'aîné de cette famille, où Graindor de Douai rédigeait sa *Chanson d'Antioche*, où le continuateur de *Perceval* venait de dédier le poème entier à la comtesse Jeanne, où Bauduin de Condé écrivait pour les comtes de Hainaut, où le duc de Brabant lui-même, Henri III, était poète. La langue flamande avait fait de grand progrès; des ordonnances en témoignent, comme celles du duc de Brabant en 1229, et du comte de Hollande en 1234. Lorsqu'en 1286, le roi de France prétendra que les négociations se fassent en français, les Flamands considéreront cette exigence du vainqueur comme une des plus dures nécessités de la paix. La Flandre avait déjà produit son chef-d'œuvre : *Reinart de Vos*. Le théâtre allait y naître. Un duc, poète flamand, allait succéder en Brabant à un duc, poète français : Maerlant se dira le serviteur de ce duc minnesanger. Florent V protégeait et cultivait les lettres en Hollande : Van Maerlant lui dédiera un poème. La poésie chevaleresque dominait encore; de cette époque datent les traductions flamandes dans les trois cycles

du moyen âge : le cycle breton, le cycle carlovingien, le cycle antique; le poète avait vingt ans, il était rentré au pays natal, une noble demoiselle, dont il nous a conservé le nom et qui s'appelait Godilde, lui avait inspiré une passion première; il entreprit pour sa dame une œuvre de longue haleine et chanta à ses pieds le héros de la Macédoine, Alexandre le Grand.

Un poète du douzième siècle, né à Lille, Gauthier de Lille ou de Chatillon avait rédigé en vers latins, pour l'archevêque de Reims, l'histoire d'Alexandre; ce poème, considéré comme supérieur à toutes les productions latines du temps, servait au treizième siècle, dans les écoles, à l'étude du latin et y était préféré même à l'*Énéide*; il est plein d'anachronismes, il parle des Grecs comme s'ils étaient des Romains, il mentionne la naissance du Christ et les États de l'Europe, au temps d'Alexandre; il suit généralement l'historien Quinte-Curce, et invente peu; mais ses inventions ne sont pas sans grandeur; par exemple, lorsque le conquérant, maître du monde indien, ne sent pas son ambition satisfaite et qu'il veut remonter aux sources cachées du Nil, chercher le paradis et subjuguier la terre entière, le poète met en scène la Nature qui s'indigne de ce qu'un homme ait l'audace de la dominer et de lui ravir ses secrets; la Nature évoque Léviathan et toutes les puissances de l'enfer, qui conspirent avec elle la mort de ce sacrilège.

C'est ce poème, que choisit Van Maerlant pour le chanter à sa dame; il en traduisit les dix livres latins en petits vers flamands qui s'élèvent à plus de 14,000. En traduisant le *Roman de Troie* de Benoît de Saint-More, il dit avoir corrigé son modèle. Il n'a guère corrigé l'*Alexandride*.

Ce temps n'était pas celui de la critique historique. Tous les anachronismes du douzième siècle passent dans le texte flamand du treizième, et y sont souvent amplifiés. Quand Gauthier de Lille, amoureux de la sculpture, fait élever par Apelles un monument à Darius, où l'artiste a représenté, sur une voûte concave, les trois parties du globe, et que le poète latin énumère les régions du monde, sans oublier la France, le poète flamand se complait à allonger la liste et il n'oublie, sur le monument de Darius et du temps d'Alexandre, ni le Vermandois, ni l'Artois, ni la Normandie, ni le Brabant, ni le Hainaut, ni la Flandre.

Gauthier de Lille ne manque pas de parler librement à son

époque. La trahison de Bessus lui fournit l'occasion d'une vigoureuse sortie contre les papes qui vendent les choses saintes, contre les rois qui font assassiner les évêques fidèles à la justice. Le poète latin du douzième siècle gémit sur les meurtres qui ont affligé la Flandre et l'Angleterre :

*Flandria Robertum cæsum dolet, Anglia Thomam.*

Gauthier de Lille veut parler ici de la fin tragique de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, et sans doute de celle du jeune Robert, impliqué à tort dans l'assassinat de Charles le Bon, et si aimé des bourgeois de Bruges qui voulurent le sauver, mais que le roi de France emmena avec lui, fit attacher sous le ventre d'un cheval et décapiter à Cassel : « Il mourut en pardonnant à ses bourreaux, » dit M. Wauters.

Van Maerlant ne néglige pas ce passage, les vers latins deviennent sous sa plume une vive satire, mais il laisse les souvenirs historiques du douzième siècle pour des événements contemporains, comme la déposition de l'empereur Frédéric II par le pape Innocent.

La traduction de la *Guerre de Troie*, de Benoît de Saint-More, doit dater de la même époque de la vie du poète flamand. Cette œuvre du trouvère anglo-normand eut une grande vogue; traduite par Van Maerlant, résumée par Segher Dieregodgaf, elle devait être mise en prose française au quatorzième siècle, mise à la scène sur le théâtre français, au quinzième, et il en existe même une traduction en grec.

Cependant, la paix devait être bientôt compromise. En 1251, la mort de Guillaume de Dampierre, dans un tournoi, vint réveiller toutes les haines de famille; la guerre recommence, la comtesse de Flandre appelle l'étranger contre ses fils du second lit et veut livrer le Hainaut à un prince français. Florent de Hollande prend parti pour les d'Avesnes, et la guerre, une guerre de destruction, ravage la Flandre et le Hainaut. Une grande défaite frappe la comtesse de Flandre; ses deux fils, les Dampierre, sont faits prisonniers. Le désastre fut terrible; une seule ville y avait perdu dix mille hommes. La comtesse, irritée, porte le ravage et l'incendie dans le Hainaut. La noblesse et les bourgeois résistent : mais, quand la comtesse de Flandre dut traiter, les sources de la prospérité étaient taries,



quatre ans de guerre avaient ruiné les deux pays et surtout la Flandre.

La mort de Guillaume de Dampierre et les luttes de cette famille inspirèrent les trouvères, et la poésie prit parti dans les deux camps. Ces désastres eurent-ils aussi une influence sur l'esprit de Van Maerlant ? on doit le supposer ; mais l'impression fut autre ; on voit vers cette époque un changement complet s'opérer dans son esprit : il prend parti pour la poésie populaire.

« Quoi ! s'écrie-il en commençant une *Vie de saint François*, Tristan et Lancelot, Perceval et Galesloot, héros d'invention, occupent les esprits ; on lit des contes d'amour et des récits de guerre ! Et cependant, l'Évangile est délaissé. Cette lecture est trop sévère : elle nous parle de justice et de vérité ! »

En commençant une autre œuvre, la *Bible rimée*, il s'excuse d'avoir chanté les choses profanes et d'avoir souillé sa muse à des mensonges.

Ailleurs, dans son *Miroir historique*, il dit : « Les faux poètes français nous induisent en erreur par leurs belles paroles et leurs grands récits. »

Le poète abandonnait la poésie chevaleresque pour la poésie didactique. Il nous apprend lui-même qu'il rédigea ses *Fleurs de la nature* à la demande de Nicolas de Cats, tuteur du jeune Florent V. C'est à Florent V qu'il dédia son *Miroir historique*, qui fut terminé, dit-il, en 1270, le jour où la naissance de Jésus fut annoncée à la Vierge, c'est à dire le 15 mars. De ces deux faits, on a inféré avec assez de vraisemblance que le *Miroir historique* fut commencé et continué pour le jeune comte de Hollande, et que l'anthologie, dédiée à son tuteur, fut écrite avant la chronique, soit vers 1260.

Quoi qu'il en soit, le changement du poète était complet, et, lorsqu'il aborda ce genre nouveau, ce fut pour ne négliger aucune branche des connaissances populaires. En quelques années, son œuvre embrassait toute l'encyclopédie de l'époque.

D'abord l'histoire sainte : une *Bible rimée*, traduite de la *Biblia scolastica* de Pierre Comestor, qu'on préférerait à cette époque à l'Ancien Testament lui-même ; un Évangile rimé, pour faire suite à la Bible, et traduit d'après les Évangiles. Le tout complété par la *Destruction de Jérusalem*, d'après Flavius Josèphe ; par la vie de l'émule du Christ, saint François d'Assises, d'après

saint Bonaventure; par la vie de sa fille en religion, sainte Claire, et par des légendes catholiques rimées.

Cette publication de la Bible n'était pas sans quelque danger. Les conciles défendaient toute traduction vulgaire des livres saints. Le poète fait allusion aux persécutions qu'il eut à subir, et une chronique nous apprend qu'il dut se justifier devant le pape. Néanmoins son orthodoxie ingénue, son zèle religieux, sa vénération pour la Vierge imposèrent silence aux persécuteurs; mais un écrivain catholique hollandais moderne, M. Alberdingh Thijm, dit encore :

« Le brave homme ne se doutait certainement pas qu'il répandait pour sa part, à grandes poignées, dans le champ de l'Église, les semences révolutionnaires que le seizième siècle a vues en fleurs... »

L'accuser d'avoir été, même involontairement, un précurseur de Luther, c'est faire vraiment trop d'honneur au poète.

Après l'histoire sainte, l'histoire des hommes : Van Maerlant entreprit de traduire librement en vers flamands l'histoire du monde depuis sa création, d'après le *Speculum historiale* latin de Vincent de Beauvais, et il lui donna le même titre : *Miroir historique*, *Spiegel historiael*, œuvre qu'il laissa inachevée et que continuèrent plusieurs poètes.

L'histoire naturelle avait produit des œuvres nombreuses au moyen âge. On a des bestiaires dans toutes les langues, dont plusieurs sont du dixième siècle. Ces œuvres, qui prétendaient faire remonter la généalogie de la science jusqu'à Maître Aristote, n'ont guère de la science que le nom; mais les esprits s'intéressaient aux choses de la nature, voulaient savoir les noms des bêtes, les vertus des plantes et des métaux, se plaisaient à entendre raconter les histoires les plus étranges sur les animaux, autant qu'à les voir agir dans des fables. Ces livres étaient illustrés de miniatures où l'enlumineur ne reculait devant la représentation ni des monstres les plus fantastiques, ni du système du monde. Van Maerlant nous apprend qu'avant lui un poète d'Ardembourg, Guillaume Utenhove, avait déjà rimé en flamand un bestiaire, et l'on conserve des *Images du monde* en vers français de la même époque. Notre poète choisit pour l'imiter l'ouvrage latin de Thomas de Catim-

pré : *De Naturis rerum*, et il intitula sa traduction : *Les Fleurs de la nature*. Les *Naturen bloeme* contiennent treize livres, traitant : des hommes, — des animaux, — des oiseaux, — des merveilles de la mer, — des poissons, — des serpents venimeux, — des insectes, — des arbres, — des plantes médicales, — des végétaux, — des rivières, — des pierres — et enfin des sept métaux. Nous voyons aujourd'hui quel intérêt l'on attache aux petits livres qui mettent à la portée de tous la science moderne. Le même attrait devait entourer alors les bestiaires, et le poète ne manquait pas d'y mêler, comme de bonnes épices, des sentences, des allégories, des satires et des fables.

Religion, histoire, science naturelle, il manquait à cette encyclopédie ce qu'on appelait alors les Sept arts, depuis la grammaire jusqu'à la rhétorique, depuis les mathématiques jusqu'à l'astronomie, l'art suprême. Van Maerlant ne semble avoir imité ou traduit, ni un *doctrinal*, ni une *imago mundi*. Mais il n'a pas négligé de demander au prétendu Aristote la règle de la vie humaine. *Les Distiques de Caton*, traduits dans toutes les langues, étaient depuis longtemps un ouvrage classique; ils servaient en Hollande, depuis un demi-siècle, dans les écoles. Plus tard, Martin de Thourout, le poète mystique, les traduisit encore. Van Maerlant préféra un autre traité, *le Secret des secrets*, qu'on disait écrit par Aristote pour donner à Alexandre des préceptes d'hygiène et des notions de morale et de politique : espèce d'art de vivre et de régner.

Histoire sainte, histoire profane, histoire naturelle, préceptes pour l'esprit et pour le corps, pour les princes et pour les sujets, l'infatigable travailleur embrassait toutes les connaissances humaines et donnait à la Flandre une encyclopédie rimée.

Van Maerlant présente son œuvre comme une réforme dirigée à la fois contre la poésie chevaleresque et contre les poètes français. C'était de bonne guerre. Mais les romans de chevalerie commençaient à entrer en décadence partout; partout les poètes cherchaient des genres ou des sujets nouveaux, et la poésie française n'avait pas négligé le genre didactique; elle avait eu, avant le poète flamand, des chroniques, des bibles rimées, des doctrinaires, des bestiaires et des images du monde. Ce genre lui-même, d'ailleurs, était rempli de fables, et les chroniqueurs français ne devaient pas tarder à porter contre l'his-

toire rimée les mêmes reproches, au nom de la vérité. Van Maerlant, cependant, luttait pour une bonne cause; il a contribué à donner à la Flandre la culture de sa langue et le goût des connaissances utiles. Du genre didactique, admis et pratiqué partout, il fit une sorte d'école nationale, bien appropriée à l'esprit des Flandres, école qui produisit une série de chroniqueurs et qui devait plus tard trouver une renaissance glorieuse sous le La Fontaine des flamands : le bon Cats.

Van Maerlant n'a guère écrit que des traductions, et ce reproche a été étendu quelquefois à toute la poésie flamande, très riche en vérité sur ce point. Mais, pour lui faire de cet esprit de cosmopolitisme un grief, il faut oublier qu'au moyen âge, les langues modernes ont puisé une grande partie de leurs sujets dans les poésies antérieures, latines ou vulgaires; qu'en traduisant en flamand les poètes latins du *Reinardus Vulpes*, ou de l'*Alexandride*, par exemple, la Flandre ne faisait que continuer son propre travail littéraire, et qu'en demandant aux autres peuples leurs meilleures inspirations pour les vulgariser chez elle, elle fraternisait avec l'esprit des autres races et se reliait à la vie générale. Enfin, le style à créer dans une langue et la propagation des connaissances utiles, s'accommodent mieux de la traduction que de la création personnelle. Van Maerlant a excellé en ces deux points, et à toutes ses imitations il a mêlé des inspirations originales et donné son cachet personnel. Est-ce que Montaigne et Regnier au seizième siècle, est-ce que les poètes français du dix-septième siècle ont fait autre chose? Ils ont créé la littérature française. Ainsi Van Maerlant fut « le père de la poésie flamande. »

L'esprit qui règne dans cette encyclopédie flamande doit être évidemment celui de l'époque. Van Maerlant mêle à une foi naïve une hardiesse dont la candeur n'est pas moins grande. Les fables mystiques, les anachronismes et les superstitions se confondent, on pourrait dire s'harmonisent, dans son œuvre, avec des sorties acerbes et de vigoureuses satires. Ce serait étrangement se tromper de voir en lui un précurseur des réformes. S'il fut révolutionnaire, ce fut sans le savoir et sans le vouloir. Il adore la sainte Vierge avec le même enthousiasme qu'il attaque les courtisans et ridiculise la noblesse. Il célèbre les folies de la croix, de saint François, de la même plume qui va flageller l'avarice, l'orgueil, la simonie, la luxure de ces

« lous devenus bergers » qui s'appellent prêtres du Christ. Il est croyant, et sa foi va jusqu'à la superstition ; mais il est du pays des communes, il vante les élections populaires, il flétrit les prétentions des nobles qui font fi du paysan et il se prend de saintes indignations chaque fois qu'il pense aux misères du peuple. Ainsi, sous l'enveloppe que donne l'orthodoxie catholique, perce une âme généreuse, un esprit d'homme, un cœur de poète !

Ces sentiments, que nous avons trouvés chez la plupart des trouvères, devaient se faire jour ailleurs que dans des digressions intercalées au milieu de récits d'histoire, sainte, profane ou naturelle. Van Maerlant mêla sa voix aux événements de son siècle. Lorsqu'il écrivit, d'après Flavius Josèphe, un petit poème sur la *Vengeance* ou la *Destruction de Jérusalem*, il avait en vue surtout, dit-il, de faire mieux connaître les lieux saints, et il s'adressait sans aucun doute à des auditeurs qui devaient devenir des croisés. Saint Louis avait été deux fois en Palestine et il était mort de la peste devant Tunis. C'est en 1271, après la mort du roi croisé, que les critiques placent la rédaction de la *Vengeance de Jérusalem*. Pendant que Bauduin de Condé lançait sa vigoureuse satire contre la débandade de l'armée d'Orient et l'avarice des croisés, Van Maerlant semble s'être contenu et n'avoir plaidé qu'indirectement la cause des croisades.

Plus tard, la prise de Saint-Jean d'Acre menace l'empire chrétien de Jérusalem ; alors le poète s'indigne et s'écrie, comme Bauduin de Condé :

« Du temps de Godefroid de Bouillon et de Charlemagne, l'Église ne se laissait pas ainsi percer de coups ! »

Habitué à suivre un modèle, il imite la *Complainte d'outremer* de Rutebœuf et écrit une belle page d'un lyrisme satirique, plein d'abondance et de verve :

« Quand le cerveau s'emplit des vapeurs du vin, tous les membres s'en ressentent ; alors le moine crie et frappe, met tout à l'envers ; ses jambes chancellent sous lui. De même, l'église romaine, tête de la chrétienté, est tombée dans l'ivresse et l'impuissance. Aucun de ses membres ne peut lui prêter secours. Empereurs, rois et prélats, l'avarice a tout perdu.

« Quand un bénéfice devient vacant, toute l'Eglise est sur pied; l'un supplie, l'autre flatte, la simonie s'agite au grand jour. Qui l'emporte et obtient la place? Les hommes pleins de l'esprit de Renard. C'est par la ruse et l'intrigue qu'on entre dans la vigne du Seigneur! Et les avarés accaparent et dévorent les biens de l'Eglise et des pauvres du Christ.

« Pleure et gémis, ô chrétienté! te voilà en péril. »

Une autre complainte sur les malheurs de l'Eglise suivit la première. M. Kervyn de Lettenhove l'a traduite en partie, dans son *Histoire de Flandre*; voici sa traduction :

« Près d'un mauvais pasteur, les brebis s'égarèrent et c'est en vain qu'au milieu des ronces on cherche le miel. Là où s'élevaient la vigne et le pur froment, croissent les épines et les chardons.

« Tout tend à la fin du monde; l'Antechrist est déjà né et ses disciples le précèdent. Existe-t-il quelque serf sans honneur et sans foi? il suffit qu'il ait de l'or à donner pour qu'on l'entende parler au conseil des princes. Le fou se fait raser la tête jusqu'aux oreilles (c'est une allusion aux moines qui portent la tête rasée), mais en vaut-il mieux? Est sage qui bien comprend.

« Combien de loups sont devenus pasteurs au milieu de ces précieuses brebis pour lesquelles fut répandu le sang du Sauveur!... Aux vêtements courts, larges et noirs, ont succédé les habits somptueux et de hauts destriers, symboles de l'avarice et de l'orgueil. Hélas! ceux qui tremblent de froid et gémissent de faim éprouvent rarement leurs bienfaits. De là toutes ces plaintes des pauvres : « Ah! Seigneur, ne nous aiderez-vous point? ne daignerez-vous pas nous nourrir? » — Ils crient, l'estomac vide, les membres affaiblis, les bras nus. Et vous, vous êtes assis dans les délices, près de vos brasiers; vous leur défendez même de se réchauffer auprès de vous; vous repoussez ceux que vous devez protéger; mais votre orgueil sera puni comme celui du riche que Lazare suppliait inutilement de rafraîchir ses lèvres.

« Ils demandent à haute voix des épices de la saveur la plus exquise, ils font acheter les meilleurs vins, et, lorsque Jésus était suspendu à la croix, le flanc percé, plein d'angoisses, on ne lui offrit que du fiel et du vinaigre.

« Ah! je voudrais quitter ce pays plutôt que de nommer celui qui outrage la sainte Eglise. Irai-je adresser mes conseils à un tyran avide? Oui, oui, je veux dévouer sa honte aux flammes éternelles et l'y suivre pour la lui reprocher à jamais. »

On trouve ces idées partout dans cette époque, mais on les trouve rarement exprimées avec cette vigueur :

« Rien dans notre ancienne littérature flamande, dit un écrivain, n'égale l'énergie de la pensée, la force du sentiment et la vigueur de l'expression que l'on rencontre dans ces stances. »

D'autres malheurs cependant devaient tomber sur la Flandre. Bientôt Marguerite de Constantinople meurt, et Gui de Dampierre inaugure un règne de désastres, en s'aliénant les communes par des prétentions contraires à leurs privilèges. Les premières émeutes de Bruges, le grand soulèvement d'Ypres, la citation du comte de Flandre à la cour du roi de France, par les bourgeois de Gand, pour défaut de droit, annoncent à la fois la chute de la Flandre, des mains du comte, dans les serres du roi de France, et l'insurrection des communes qui sauvera le pays. Époque d'épouvante et de deuil ! A voir les désastres de Gui de Dampierre, à voir les villes de Flandre tomber une à une sous les armes de la France, on dirait d'un édifice qui croule pierre à pierre sous les lentes secousses d'un tremblement de terre. Un moment vint où la conquête fut consommée : le libre pays de Flandre était annexé à la France ! la terre des communes appartenait à Philippe le Bel ! L'invasion, la guerre, la conquête, l'annexion, l'occupation militaire, la domination des exacteurs et des proconsuls, plus lourde encore que les rigueurs de la défaite, tous ces maux pesaient sur la Flandre.

Notre poète était vieux alors, il était greffier de Damme. Poète, il avait servi la civilisation de son pays par la langue nationale et par la science universelle. Greffier, il avait sans doute pris part à la rédaction des *Coutumes maritimes de Damme*, célèbres comme un des plus anciens monuments du droit commercial. Toute cette grandeur disparaissait devant les soldats étrangers, et la langue elle-même faisait place à l'idiome de la conquête. Van Maerlant avait vu de près la corruption des nobles et leurs divisions, si funestes à Gui de Dampierre ; il avait lutté contre l'ignorance des masses et il connaissait les rivalités des villes et des métiers. La position du vainqueur lui parut effrayante ; il maudit les causes du malheur de sa patrie.

Déjà, au milieu des premières luttes qui présageaient tant de revers, il avait abordé la situation en face et dans un dialogue, divisé en trois parties, entre lui et son ami Martin, il avait donné un libre cours à ses pensées, à ses sentiments sur

les questions les plus brûlantes du temps. Le *Wapene Martyn* est un poème philosophique, moral, politique et social ; le ton y varie selon le sujet que traitent les deux amis ; tantôt il s'élève au lyrisme le plus large pour embrasser les idées de justice et d'humanité ; tantôt il s'anime de toutes les passions de la satire pour flétrir les abus : l'inégalité des classes, la corruption et le despotisme des nobles et des prêtres. « *Le Wapene Martyn* n'a guère plus de mille vers, dit M. Snellaert, mais il y a une ample compensation dans l'importance du but et dans la noblesse de l'expression. »

Quand le désastre fut complet, le poète annonça la fin du monde :

« Le monde va finir, s'écrie le vieillard avec amertume. Nous sommes aux jours prédits par l'apôtre. Les hommes n'aiment qu'eux-mêmes ! Pourvu qu'ils possèdent, peu leur importe l'origine honnête ou malhonnête de leur fortune. Pourvu qu'ils jouissent, ils ne s'inquiètent ni de l'erreur ni de la vérité. Pourvu qu'ils soient richement parés, fassent bonne chère, saublent le vin et se reposent dans la mollesse, tout est bien ! Ainsi sont les prêtres et les laïques, et l'égoïsme règne ! »

Le poète portait le deuil de sa patrie, et il descendit dans la tombe avant d'avoir pu saluer l'aube de sa renaissance. Est-il à supposer cependant que l'infatigable propagandiste, le poète de la science, ait désespéré d'une civilisation à laquelle il avait travaillé avec tant d'ardeur ? Non, messieurs ! La satire la seule bonne, la seule grande, celle de Maerlant comme celle de Tyrtée, suppose une foi inébranlable, dans le succès de la justice et dans la force des peuples. Si le poète châtiât les vices et les abus, c'était autant pour relever sa patrie que pour flétrir ses assassins ; son fouet poussait au réveil des braves et au combat de l'indépendance.

Van Maerlant mourut à Damme en l'an 1300. Ne croyons pas qu'à la veille de la bataille des Éperons d'or, ce citoyen intelligent et dévoué ait douté de sa patrie. C'est déjà une mort terrible que celle qui nous frappe avant le jour de la réparation et au milieu de l'abaissement du pays ! Mais, si les lutteurs qui tombent à cette heure mauvaise meurent avec le regret de ne pas pouvoir assister et concourir à la délivrance, ils ont au moins une consolation suprême, celle de prédire des jours meil-



leurs et d'affirmer, en mourant, le salut, le salut prochain de la patrie.

Van Maerlant, s'il mourut ainsi, ne fut pas un mauvais prophète. Sa tombe était à peine fermée, que la langue du poète, proscrire par le vainqueur, servait aux Matines de Bruges, et que le cri de délivrance ralliait la Flandre et ses anciens, ses éternels alliés sous le drapeau qui devait triompher à Courtrai.

Les époques où l'on instruit le peuple, les temps d'activité politique et littéraire, ne préparent ni la décadence ni la défaite. L'instruction du peuple est le premier intérêt, le plus grand devoir d'une société. De tout temps, les hommes de cœur se sont émus des souffrances de leurs semblables ; ils ont senti la dignité humaine froissée, la civilisation compromise par la misère et par l'ignorance. Et la raison ne parle pas autrement que le cœur ; la raison nous dit qu'une nation ne peut vivre avec de pareils ulcères au flanc ; que, sans le concours des masses, il n'y a ni prospérité dans la paix, ni salut dans la guerre, et qu'un pays libre surtout, quelles que soient les lumières et la puissance des classes élevées, ne peut progresser ni se défendre que par le développement physique et intellectuel de ce peuple qui fait les ateliers et les armées. Aussi, que de grandes choses ce problème vital n'a-t-il pas inspirées ! Ce génie du bien-être général, je le vois présider aux veilles des savants, aux entreprises des inventeurs, aux luttes des martyrs ; c'est lui qui crée la fable et qui inspire Socrate et le Christ ; c'est lui qui découvre la pomme de terre et qui fait inventer à Jacquart son métier ; c'est lui, je m'imagine, qui poussa les inventeurs de l'imprimerie à faire au profit des masses cette multiplication du pain de l'intelligence ; c'est lui qui dictait à Franklin ses petits chefs-d'œuvre de bon sens, et qui veillait aux longues études, aux patientes épreuves qui enfantèrent la méthode Frœbel.

Œuvre sainte, messieurs, dans son utilité suprême ! Car ces hommes qui se dévouent ainsi savent qu'en faisant l'instruction, ils font la civilisation, qu'en émancipant les masses, ils fondent un peuple, qu'en éclairant les hommes, ils créent l'humanité. C'est ce génie qui présida à la transformation de Jacques van Maerlant ; c'est la sainte pitié qu'on éprouve à voir des hommes dans l'ignorance, c'est l'amour des malheureux, c'est le sentiment de la nécessité de l'instruction pour tous, qui ont di-

rigé, soutenu le poète flamand dans cette voie nouvelle. Il chercha à se faire petit avec les petits, et il a préparé la grandeur de sa patrie. Deux écrivains français, MM. Ménard, ont dit avec raison que l'éclat du siècle de Périclès fut « la récompense de Marathon et de Salamine »; on peut dire de même — car l'influence de ces grandes choses est réciproque, — on peut dire que la récompense du mouvement intellectuel et démocratique de la Flandre au treizième siècle, auquel le vieux poète a pris une si grande part, fut la victoire de Courtrai.

Loin de mourir avec sa patrie, Van Maerlant se survécut avec elle, et son nom vivra autant que celui de la Flandre. Un de ses contemporains l'appelle déjà du beau nom qui lui est resté : père des poètes flamands. Une tombe lui fut élevée dans l'église principale de Damme, on y avait gravé les symboles de la sagesse humaine : le miroir de la vérité et le hibou, oiseau de Minerve. Une inscription en vers latins y célébrait la gloire de ce poète « ingénieux et savant entre tous, dont la gloire a passé les Alpes et dont la renommée est immortelle. » Une autre sculpture du quatorzième siècle rappelait le poète encyclopédiste aux habitants de Damme : une poutre de l'hôtel de ville le représentait à son pupitre, « en habit de philosophe », comme dit Paquot, et occupé à écrire un de ces livres qui faisaient école.

Mais le poète se survivait autrement que dans la pierre ou le bois sculptés : sa pensée se multipliait dans des élèves qui continuaient son œuvre : Philippe Utenbroek et Louis van Velthem achevaient son *Miroir historique* ; Jean Boendael, Van Heelu et toute une série de chroniqueurs rimèrent l'histoire jusqu'au seizième siècle. La poésie du moraliste formait aussi école : Jean Boendale écrivit un *Miroir des laïques* et un *Doctrinal flamand*. L'histoire naturelle à son tour eut ses continuateurs : on cite Gérard de Linthout et Henri de Hollande.

Van Maerlant avait demandé à ses devanciers les éléments de son œuvre; il n'avait pas hésité à se faire le traducteur d'ouvrages latins et français pour communiquer à son pays la science de son temps. Cet échange fraternel fut imité en sa faveur, il fut traduit à son tour en latin et en français : un prêtre du quatorzième siècle, nommé Jean Buckelare, mit son *Wapene Martyn* en vers latins, malheureusement trop obscurs ; et dans les premiers temps de l'imprimerie, le même poème fut im-

primé en vers français. La Flandre continuait à faire fraterniser les deux idiomes.

Cette dualité de langue n'appartient pas seulement à la Flandre; elle caractérise presque toutes nos provinces. Le Brabant aussi est divisé en Brabant wallon et en Brabant thiois, et les deux langues y ont leurs archives politiques et leurs monuments littéraires. Liège, cette démocratie aussi puissante et aussi agitée que la Flandre, offre le même phénomène. Le voyage de saint Bernard, en 1146, nous montre que la ligne de démarcation y était déjà alors la même qu'aujourd'hui. L'entente des hommes des deux langues faisait si bien la force des Liégeois qu'à chaque victoire remportée sur le peuple, les évêques défendent l'union des bonnes villes wallonnes et allemandes. Le Hainaut n'a guère de population flamande; mais, pendant presque tout le moyen âge, les comtes de Hainaut régnèrent sur des pays germaniques; à deux reprises, une même dynastie gouverna le Hainaut et la Flandre, et les maisons d'Avesnes et de Bavière réunirent la Hollande au Hainaut jusqu'à l'avènement des ducs de Bourgogne. Ce ne serait pas un paradoxe de soutenir que nos communes doivent beaucoup à ce frottement de deux races.

Cette fraternisation des langues, cet échange d'idées se sont perpétués. La *Bibliothèque bleue* conserve les mêmes sujets dans les deux langues : *Ulenspiegel* comme *les Quatre fils Aymond*, *Fortunatus* comme *Maugis*, *Obéron* comme *Valentin et Ourson*. Les deux langues qu'écrivait Marnix ont lutté de concert pour la liberté de conscience. Le dix-huitième siècle a trouvé la muse flamande prête à traduire les écrivains français, et la même ligne de démarcation, constatée par le poète de Philippe Auguste au douzième siècle et par saint Bernard au onzième, laisse encore de nos jours son domaine intact à la langue germanique.

Aujourd'hui qu'une double littérature signale et couronne la renaissance du pays, le même travail utile de traduction a recommencé, demandant à nos frères du dehors le concours de leur science. Gervinus, Motley, Prescott sont traduits en français, le *self help* est mis en flamand, et nos deux littératures n'ont pas oublié de fraterniser. Faut-il citer le poème d'Helmers : *la Nation hollandaise*, traduit par Clavareau, l'*Ambiorix* de M. Nollet, mis en vers français par Denis Sottiau, le *Roman*

*du Renard*, des poésies de Van Ryswyck, de Ledeganck, de Van Beers, mises aussi en vers français par des Belges, et nos écrivains wallons donnant à la France l'exemple de traduire les romanciers flamands, tandis que nos ouvrages historiques et quelquefois poétiques, commencent à être traduits en Flandre?

Plus d'une fois, cependant, les maîtres du pays, rois étrangers, souverains nationaux ou partis régnants, ont rêvé, tantôt en faveur de l'une, tantôt en faveur de l'autre langue, cette unité si favorable à l'autorité monarchique; alors, les dénis de justice ont soulevé des oppositions vives, une révolution même; des cris de division ont été entendus et la haine de race a été fomentée entre des peuples frères. Mais toujours, comme Jean d'Avesnes qui prononce avant Pierre de Coninc une sorte de *Schild ende vrindt* contre l'immixtion des étrangers dans nos luttes intestines, toujours des Wallons ont pris parti pour la cause flamande et des Flamands pour la liberté de langue des Wallons, de sorte que, au dessus de ces luttes passagères, de ces passions trop souvent légitimées par des empiètements autoritaires, l'histoire générale constate l'entente des deux races, pour imposer à l'Europe l'indépendance de la patrie commune et pour maintenir et pratiquer dans cette patrie l'égalité des droits de tous.

Ce caractère général qui ressort de notre histoire est d'autant plus remarquable qu'aucune direction n'y a présidé et qu'il résulte de l'action individuelle de chaque province libre.

« Parmi nous, a dit très bien M. Moke, les institutions semblent surgir le plus souvent de causes locales. Chaque province a ses propres lois, chaque ville ses libertés; et la vie commune, loin de résulter de l'action suprême et incessante d'un pouvoir dominant, consiste au contraire dans les rapports généraux de caractère, de tendance, de mœurs et de civilisation, qui rapprochent graduellement des populations indépendantes. L'unité qui succède ainsi à leur isolement n'est point imposée ni subie, elle naît de la force des choses par le développement régulier d'éléments similaires. »

Nous retrouverons cet esprit de fraternisation sur la tombe de Van Maerlant. Après plusieurs siècles de renommée, le poète flamand avait été négligé, sinon oublié. Les biographes

citaient encore, et lorsque, à la fin du dix-huitième siècle, Paquot rassembla nos titres de gloire littéraire, il consacra une notice au poète, dont Van Vaernewyck avait fait l'éloge et que ni Sanderus, dans sa *Flandria illustrata*, ni Foppens, dans sa *Bibliotheca Belgica*, n'avaient oublié. Mais ses œuvres étaient enfouies dans les manuscrits et son nom avait perdu sa popularité!

La renaissance des études du moyen âge devait rendre au poète sa renommée. Les Hoffmann von Fallersleben et les Willems le firent mieux connaître. Tout aussitôt, avant 1830, un *Essai sur l'histoire de la littérature néerlandaise*, écrit en français par M. De s'Gravenweert, vulgarise le nom de « cet homme extraordinaire devant lequel pâlisent tous ses devanciers »; à peine ses œuvres étaient-elles étudiées par les revues spéciales flamandes, que la *Revue belge*, de Liège, consacrait un article étendu à la vie et aux œuvres du poète. C'était en 1837, et déjà M. Marmier l'avait signalé comme « le premier poète néerlandais ». Lorsque les Chambres belges votèrent les subsides nécessaires pour la publication de nos monuments littéraires dans les deux langues, ses petits poèmes avaient paru, le *Spiegel historicael* était publié. La commission flamande ouvrit sa collection par les œuvres de Van Maerlant; les *Fleurs de la nature*, la *Bible rimée*, la *Geste d'Alexandre* parurent successivement. Enfin, le 15 mai 1859, un arrêté royal décrétait qu'une statue serait érigée au poète sur la place communale de Damme, et l'œuvre d'un sculpteur de Bruges, M. Pickery, fut inaugurée le 10 septembre 1860.

C'était par une belle journée d'automne; le cortège, arrivé de Bruges par le canal de l'Écluse, avait réuni les représentants officiels, politiques et littéraires, de la Belgique et de la Hollande; une centaine de sociétés littéraires flamandes y déployaient leurs bannières, et ce fut un singulier contraste, pour les esprits qui se reportaient à une époque de prospérité, de voir défilér ce splendide et nombreux cortège dans une petite ville presque déserte. Le port de mer n'était plus; il ne restait rien des richesses chantées par le poète de Philippe Auguste; l'hôtel de ville avait servi de caserne; on venait de le restaurer et il servait de cabaret. La tour de l'église restait debout, mais la tombe du poète, qui se voyait encore au siècle dernier sous le clocher, avait disparu. Quelques colonnes, quelques arceaux indiquaient les ruines de la cathédrale, dont le chœur seul est

resté intact. Du haut de la tour, on pouvait embrasser ces plaines fertiles, autrefois si peuplées, aujourd'hui livrées à l'agriculture, l'emplacement du port si riche, et le canal creusé par les Gan-tois en 1252. C'était sur la ruine d'une ville qu'on allait relever la mémoire d'un poète.

Un double concours historique et poétique avait été ouvert ; après les premiers discours, le poète lauréat fut appelé à lire la pièce couronnée. Jean van Beers se lève, il parle ou plutôt il chante, car la déclamation est un chant, et l'on voit, dans une poésie imagée et harmonieuse, se détacher toute entière la grande figure de Van Maerlant ; le voici qui s'irrite de la corruption et de l'ignorance ; le voici qui flagelle les nobles et les prêtres ; le voici qui repousse de sa patrie les trouvères qui y répandent le poison de l'esprit étranger ; le voici qui instruit le peuple et sème à pleines mains dans la langue flamande la science de son temps ; le voici qui défend et propage toutes les hautes idées de justice et d'égalité, et venge le *pauvre peuple* ! Le père des poètes flamands revit là tout entier, créant la science profane, pratiquant la liberté de pensée et préparant la grandeur des communes. C'était un magnifique prologue à la fête, car Van Beers est un poète.

Alors, au milieu de l'émotion produite par ces beaux vers lus avec âme, le gouverneur de la Flandre occidentale prend la parole et il proclame la fraternité des deux peuples qui célèbrent le père de leur littérature commune ; aussitôt, une voix, une voix autorisée, la voix d'un savant professeur, député de l'Académie de Leyde, répond au nom de la Hollande. Après avoir salué dans Van Maerlant le « précurseur de ces principes qui bientôt, traduits en fait par les Artevelde, devaient porter la gloire de la Flandre à son apogée et faire voir à l'Europe étonnée ce que peut un peuple libre, » M. De Vries porta ses regards plus haut :

« Mais me trompai-je ? s'écria-t-il. La fête que nous célébrons aujourd'hui n'a-t-elle pas un sens plus profond, une signification plus belle ? Est-elle une fête pour la Flandre seule ou bien pour toute la Néerlande, autant pour celle du nord que pour celle du sud ? Oui, il en est ainsi, car le grand Flamand que nous honorons en ce moment n'appartient pas seulement à vous, Belges, il appartient aussi à nous, Bataves.

« La force des circonstances politiques nous a séparés, mais

trente ans ont passé sur cette séparation, et les anciennes inimitiés sont oubliées. Si les frères ne demeurent pas dans la même maison, ils poursuivent fraternellement leur route. La Belgique et la Hollande sont plus que jamais unies par une amitié fidèle; Belges et Hollandais se préparent à célébrer dès demain déjà une nouvelle fête fraternelle. Que la fête actuelle en soit aussi le symbole et le gage. En contemplant un beau passé, nous renouvelons la promesse de tendre ensemble vers un brillant avenir. Au pied de la statue de Van Maerlant, la Flandre serre la main à la Hollande et la Hollande répond cordialement à cette étreinte. Elevons unanimement ce cri : Vive l'union entre la Belgique et la Hollande! »

C'est avec cette solennité que, sur la tombe du vieux poète, mort avant la bataille de Courtrai, deux peuples, longtemps unis, toujours frères, ont proclamé les principes de leur existence : Arrière à l'invasion des armes et des préjugés de l'étranger! mais à nous la science universelle et les lumières de la civilisation! A nous la fraternité des peuples, et, comme premier gage, comme premier exemple, la fraternité de deux peuples qui eurent des héros comme d'Artevelde et des poètes comme Maerlant. — Non! la statue du vieux Jacques n'a pas été inaugurée sur des ruines, mais sur les fondements mêmes de l'existence des peuples libres! Laissons passer les dissidences ambitieuses et les passions étroites; ne nous effrayons pas des exagérations de partis! Jamais l'égoïsme de race ne prévaudra dans nos provinces; jamais l'appât de la fausse grandeur, qu'il nous soit jeté par un Bonaparte ou par un d'Orange, ne nous détournera des nobles attraits de la liberté commune, ne nous fera abandonner cette sainte proie pour les ombres de l'unité de race! Pour nous, lorsque notre histoire, dans ses vues générales les plus vraies et les plus hautes, nous montre que cette alliance de deux races et de deux langues a donné au pays ses grands siècles de prospérité libre, nous osons en tirer des conclusions patriotiques; nous osons penser que le type de la civilisation est là, que l'égoïsme de race est borné et relativement stérile comme les mariages consanguins, et que l'union seule est largement féconde; nous osons penser qu'il fut utile à la civilisation européenne qu'entre la race latine et la race germanique, poussées à perpétuer entre elles l'antagonisme des principes et la lutte violente des ambitions, un peuple ait essayé et réalisé l'union des deux génies, et se soit

habitué ainsi, par la vie en commun, par la défense du droit, par le respect mutuel, aux conditions mêmes de la liberté des nations; que cette civilisation d'ordre composite, après avoir donné à l'Europe, dès le treizième siècle, le modèle d'une fédération démocratique, est encore aujourd'hui le type de la constitution d'une Europe libre, et que les petits peuples, parlant plusieurs langues, unissant plusieurs races, comme la Suisse, comme les Pays-Bas, comme la Belgique, sont des traits d'union entre les nations, des asiles de la liberté, des oasis de la fraternité universelle. Voilà ce que proclamaient nos communes fédérées sous d'Artevelde. Voilà ce que proclama, une heure, par la voix du Taciturne, la République des Provinces-Unies. Voilà ce que, sur les ruines de Damme, la statue du vieux poète répète à tous les rêveurs d'annexion, panlatine ou pangermanique!

---



LA

# BATAILLE DE COURTRAI

LITTÉRAIRE

---

Messieurs,

J'ai consacré deux entretiens aux poètes qui se sont inspirés de ces aventures, moins religieuses que sanguinaires et plutôt barbares que chrétiennes, qu'on a appelées la guerre sainte ; le spectacle que je viens vous présenter aujourd'hui est plus digne de l'histoire. C'est encore la guerre, cette ennemie du travail ; mais pour nous, c'est le combat de la défense nationale, c'est la bataille de l'indépendance, c'est la sainte guerre du patriotisme et de la liberté !

L'époque de l'histoire de Flandre qui correspond au règne de Gui de Dampierre et dont le point culminant, le sommet glorieux, est la bataille de Courtrai, réunit tous les intérêts qui touchent l'homme dans son intelligence et dans son cœur. La poésie et la philosophie peuvent y tailler un drame ou une épopée, digne d'Augustin Thierry, de Shakespeare ou d'Homère. L'historien ou le poète mettrait en scène une belle princesse, la plus belle des filles du comte de Flandre, qui avait huit filles, fiancée au prince de Galles, arrêtée en trahison par son parrain le roi de France. Vierge douce, fière et résignée, qui passe dans la prison du Louvre une existence promise au trône d'Angleterre, pendant que le sang coule durant des années pour la venger, Philippine de Flandre représentée par sa naissance une grande classe qui tombe : la féodalité ; par son mariage, une

grande politique qui point pour son pays : l'alliance anglaise ; par ses malheurs, les terribles épreuves de la Flandre, qui grandit chaque jour. La victoire des communes ne lui rendra ni son fiancé ni sa patrie, et la belle princesse mourra prisonnière comme pour attester que ce n'est pas la noblesse féodale qui triomphe.

Le Louvre, comme il convient à un palais de l'absolutisme, était à la fois trône et prison. A côté de la pucelle captive, comme on eût dit alors, apparaît l'impérieuse Jeanne de Navarre, reine envieuse et violente, que le luxe et la beauté des bourgeois flamandes irrite et qui se venge du cri d'admiration qu'elles lui arrachent, par un cri de férocité jalouse : « Je me croyais seule reine ici, a-t-elle dit à Bruges, et j'en vois plus de six cents. » Puis, quand Robert d'Artois marche à la conquête de la Flandre : « Va égorgé ces porcs flamands, lui crie-t-elle, et n'oublie pas d'éventrer les truies brugeoises. »

On verrait ensuite en présence, les deux souverains : l'un, vieillard doux et bon, chevalier sur le trône, avec la générosité et l'orgueil de l'ordre ; auquel il a manqué d'abord de comprendre les communes autant que la chevalerie, et d'aimer mieux être un comte de Flandre qu'un pair de France ; mais que l'adversité grandit, qui garde sa foi, même au roi parjure, qui préfère rentrer en prison pour y mourir, que de conseiller à son pays une faiblesse, et qui a mérité de l'histoire le surnom de *Regulus* flamand. C'est Gui de Dampierre.

L'autre a nom Philippe le Bel, c'est à dire un Louis XI et un Philippe-Auguste dans un seul roi. Son rêve est de dominer la France et l'Europe ; ses moyens seraient la force, s'il le pouvait ; mais la ruse lui est plus utile, et il se joue de toutes les choses divines et humaines. Souffleter le pape, il applaudit à Nogaret dans ce rôle, mais il préfère le poison. Déchirer une bulle à belles dents, il le laisse faire à Robert d'Artois ; mais il préfère fabriquer une bulle fausse pour la brûler. S'il s'oppose au mariage de Philippine, ce sera en invitant sa filleule à lui rendre visite. S'il marche à la vengeance de Courtrai, ce sera avec une fausse oriflamme. Vainqueur, il trahira toutes ses promesses ; vaincu, il réparera la honte des défaites par l'iniquité des traités, et, lorsqu'il renonce à épuiser son peuple d'impôts, c'est pour falsifier les monnaies. Le *Regulus* flamand a pour ennemi le roi faux monnayeur.

Autour du roi et du comte, se groupe une féodalité sans cohésion et sans principe, que le roi veut diviser pour régner, et doit discipliner pour vaincre ; noblesse agitée dans les cours, armée surannée dans les batailles, portant partout l'orgueil de la race et la présomption du courage ; classe à part, changeant de parti au gré de passions éphémères ou d'intérêts passagers, et plus attachée à son ordre ou à son suzerain étranger qu'au sol natal et aux devoirs de la patrie.

En dessous, le peuple qui se lève.

Et, si le poète ou l'historien était digne de ces beaux noms, il donnerait à cette lutte dramatique la hauteur d'une question de civilisation, il porterait son sujet dans la sphère des intérêts généraux de l'humanité. Jamais, en effet, le problème de la constitution de la société, cette grande énigme de tous les temps et de tous les pays, qui, pareille aux sphinx, a dévoré tant d'empires, n'avait été posée à l'Europe d'une manière plus menaçante, et c'est sur les bords de l'Escaut et de la Lys que va se débattre la question d'être ou de ne pas être. Aucun des principes qui se disputent le monde ne prédomine alors ; aucun pouvoir n'a triomphé, pape ni roi, seigneurs ni peuple. Une sorte d'équilibre, ressemblant au chaos féodal, tient la société en suspens, comme dans un armistice. L'Église n'a pas renoncé à la lutte, car le pape s'appelle Boniface VIII ; la féodalité n'est pas vaincue, car le premier pair de France est le comte de Flandre ; mais la royauté, plus forte, marche à la domination, avec plus d'énergie et plus de suite, et Philippe le Bel l'emportera, il sera maître de l'Église et du royaume, s'il soumet la Flandre. Aussi, l'Europe entière est attentive, et la France même sent que ses destinées sont en jeu. Tant que le roi n'eut devant lui que l'Église et la noblesse, il put compter sur le succès ; son habileté suffit à tout : il oppose au pape l'orgueil des seigneurs et l'indépendance des États généraux ; il sépare le comte de ses alliés féodaux : les princes voisins ; de ses auxiliaires naturels : ses bonnes villes ; et il triomphe. Jusque-là, les trois adversaires représentent le même principe d'autorité ; mais la féodalité, c'est le passé ; le passé croule ; l'Église est la forme la plus dangereuse de l'autocratie, l'Église fléchit. La monarchie, plus mondaine et plus jeune, l'emporte, et la pairie de Flandre est annexée au royaume de France. Alors, un principe supérieur entre en lutte ; un pouvoir naissant représentait

l'avenir : la liberté vivait dans les bourgeoisies. L'Église fléchit, la féodalité croule, place aux communes ! Elles se jettent dans la bataille et tout change : victorieuses ou vaincues, elles balancent le principe opposé et suspendent ses conquêtes. La royauté, qui se croit colosse, est arrêtée par ce pygmée ; car ce pygmée tient en main l'arme de David qui s'appelle le droit. Ainsi les communes de Flandre ont tranché l'énigme sociale en faveur de la liberté du monde.

Considérée à ce point de vue, aussi vrai qu'il est haut, la défense de ce petit peuple prend de grandes proportions et une noble place dans l'histoire de l'Europe. Sa victoire ne fut ni complète ni définitive, c'est le propre des choses humaines ; l'autocratie fut conjurée, sans que la démocratie fût fondée ; mais que de réformes, que de franchises, posées comme des jalons sur la route des peuples ! et quelles larges perspectives l'écrivain pourrait ouvrir à son sujet dans l'avenir ! Car la victoire de ce peuple ne fut pas comme un météore qui passe, elle reste comme un exemple qui porte fruit, comme un titre de noblesse qui oblige une race de citoyens, comme une tradition d'honneur et de patriotisme qu'on n'oublie pas, et chaque fois que l'autocratie envahissante posera, avec le fer et le feu, la question de vie ou de mort, chaque fois, à l'Écluse, à Rosebeeke, à Gravelines, à Malplaquet, à Waterloo, ce peuple répétera le mot d'ordre de Courtrai, et ses plaines fertiles seront l'écueil du despotisme.

L'histoire de dix ans qui commence à l'arrestation de Philippe de Flandre et s'arrête au traité de 1304, a été racontée dans un grand nombre de chroniques du quatorzième siècle, en prose et en vers, en latin, en français et en flamand. Je n'ai pas à élucider ici les faits, j'ai à étudier les œuvres qu'ils ont inspirées. La bataille politique est pour nous le fond seulement du tableau, notre sujet est la bataille littéraire qui l'a suivie. Car les contradictions intéressées et les erreurs des écrivains forment une véritable mêlée, dont la vérité a plus de peine à sortir victorieuse, que Pierre de Koning et Guillaume de Juliers n'en eurent à vaincre la chevalerie française.

Dès l'abord, sauf quelque confusion de faits, à ne prendre que l'esprit des chroniques, toute l'Europe est pour la Flandre. L'Europe applaudit à l'héroïsme d'un peuple défendant son in-

dépendance. Un pareil effet moral était trop dangereux pour que le roi de France ne s'efforçât point de donner le change au sentiment public et de détourner des impressions qui pouvaient compromettre son autorité autant que son honneur. Il n'y épargna rien. Le cri de délivrance et de gloire, dont l'écho blessait Philippe le Bel au cœur, indigna un ménestrel qui servait dans son armée. Sergent de quatre-vingt-dix hommes d'armes, fournis par la ville d'Orléans, Guillaume Guiart, blessé à l'assaut du château de la Haingerie, avant la bataille de Mons en Puelle, se retira à Arras. Là, il se souvint que les Flamands avaient composé un livre où ils diffamaient la France et son roi, se raillaient du *malheur* de Courtrai, cachaient leurs pertes, tournaient le roi en mépris et sa noblesse en déshonneur. Le blessé jura d'opposer rime à rime et de raconter lui-même toute la campagne :

J'en fus à trop grande détresse  
 Et me prit au cœur volonté  
 Que, si Dieu me donnait santé,  
 Contre ce livre, un en ferois  
 Où leurs bourdes redresserois.

Cette tâche n'était pas bien difficile : il suffisait de donner un style d'épopée à des fables, propagées dans l'intérêt des vaincus. Guillaume Guiart ne va pas seul à cette bataille nouvelle : un autre poète, Godefroid de Paris, est son tenant d'armes ; et les *Grandes Chroniques de Saint-Denis*, la *Chronique anonyme de Philippe le Bel et de Gui de Dampierre*, la chronique qui porte le nom de son éditeur Denys Sauvage, et plusieurs autres, toutes en français, le précèdent ou le suivent à l'assaut. Cependant, même dans le camp littéraire français, nous verrons percer la vérité des événements ; tant le vrai s'impose aux consciences et domine les partis.

Cette histoire se divise en périodes bien distinctes, dont chacune est marquée d'un fait saillant, d'un événement grave, que les chroniques se disputent.

Le drame s'ouvre entre le pair et le roi par l'arrestation du comte de Flandre et de sa fille. Aussitôt, le feu commence sur toute la ligne. Écoutez les *Grandes Chroniques* de Saint-Denis :

« En cest an ensemment, Gui le comte de Flandre, occultement

et célément, contre son seigneur, le roy de France, au roi d'Angleterre allié, vint avec sa fille à Paris, laquelle il vouloit envoyer en Angleterre pour espouser au roy d'Angleterre Édouart. Lors, par le commandement le roy Phelippe, roy de France, avec icelle furent détenus en garde, mais icelle fille après ce demoura avec les enfans le roy, pour estre enseignée et nourrie avec eux; et le comte assez tost après fu delivré. » (ED. P. PARIS, V. 107.)

Une chronique latine de Flandre riposte aussitôt et nous tombons dans l'extrême contraire :

« Philippine, la plus belle de toutes, fut promise à Édouard le Grand, pour son fils aîné Édouard, qui devait la prendre en mariage. Alors, le roi de France mande Philippine à Paris pour prendre congé de son royal parrain, avant de se rendre en Angleterre; mais c'était une ruse. Dès que Philippine, à la demande du roi, fut arrivée à Paris, avec une suite noble et nombreuse, tant de chevaliers que de dames et de demoiselles, la reine fit empoisonner en secret la fiancée du roi d'Angleterre et étrangler ses compagnes, qui furent jetées les unes dans la Seine, les autres dans une fosse de sable. »

(DESMEDT, I, 161.)

Une chronique flamande publiée par MM. Blomart et Serrure met les mêmes accusations dans la bouche de Gui de Namur :

« Illustres Flamands, dit-il en s'adressant à l'armée avant la bataille de Courtrai, n'oubliez pas la mort perfide que la reine a fait subir à ma sœur et à ces nobles filles de Flandre, misérablement étranglées et jetées dans un sac à la Seine! »

Ces deux récits s'éloignent également de la vérité. Une chronique flamande rimée insiste avec raison sur la bonne foi du comte de Flandre, et deux chroniques, en prose française, favorables à la France, rétablissent les faits avec des détails circonstanciés qui ne permettent pas le doute.

« Le comte, dit le poète flamand anonyme, avait pris l'invitation en bonne part, et croyait être bien reçu et sans tromperie par le roi qui s'appelait Philippe le Bel. Le roi avait été le parrain de cette pucelle qui portait son nom, et c'était là une autre raison qui faisait croire qu'il était appelé pour un bon motif. » (DESMEDT, IV, 767.)

Deux chroniques françaises racontent l'entrevue, je citerai celle de Denys Sauvage :

« Le comte de Flandre fait moult grant appareil pour envoyer sa fille en Angleterre (il ne s'en cachait donc pas). Mais le roy de France fait dire au comte, ainsi que ce ne fust pas de par luy, que moult se tiendrait le roy de France mal payé, s'il envoyoit sa fille outre mer, sans prendre congé de luy. Par quoi fust tantost conseillé qu'il alast vers le roy de France et menast sa fille avec luy; dont il fait que fol. Le comte Guy et sa fille feirent leur appareil et alèrent à Corbeil et là trouvèrent le roy et la royne Jehanne, qui estoit sa femme. Le comte prist sa fille et la mena devant le roy et lui dit : Sire, voyez cy vostre cousine qui a pleu à Édouard d'Angleterre, si ne veut pas partir de vostre royaume sans prendre congé de vous. » Tantost le roy respondit : « En nom Dieu, sire comte, ainsi n'ira mie. Vous avez fait aliance à mon ennemy sans mon sceu. Parquoy, vous et elle demourerez devers moy. » Tantost, fait le roy mener le comte au Louvre et le tint en prison et sa fille avec luy. »

Ce guet-apens, cette *félonie*, comme l'appelle Wieland dans ses *Antiquités de Flandres*, soulève l'indignation de la noblesse flamande. Le comte en appelle aux deux tribunaux suprêmes du temps : la cour des pairs et la cour de Rome. Pressé par le pape, pressé par sa cour et par les fils du comte, Philippe le Bel rend Gui à la liberté, mais il garde sa fille, et le comte et ses fils ont dû souscrire à un humiliant traité. Ce qui n'empêche pas Guillaume Guiart d'ajouter :

Le roi ne le daigna poursuivre.

(Édition Buchon, II, 151.)

Une fois libre, Gui s'allie au roi d'Angleterre, assemble sa noblesse à Grammont, s'assure de l'appui du pape, repousse les sommations du roi, se déclare solennellement délié de toute fidélité et répond à ses ambassadeurs que, si le roi veut en savoir davantage, il vienne au *bout de sa terre*.

Le roi en effet marche aux frontières de Flandre et la guerre commence. Guerre cruelle :

« Toute la terre de Flandre, de Douai à la Lys et au delà, dit une chronique latine, est pillée, dévastée, incendiée; ni une maison, ni une église n'échappè au feu, pour abriter les

gens du roi. Oh! quelle pitié eût saisi le cœur d'un chrétien à voir les prêtres et les moines, les veuves et les vierges, chassés nus de leurs monastères et un grand nombre inhumainement frappé du glaive. » (DESMEDT, I, 163.)

Guerre malheureuse, où la trahison accumule les désastres! Abandonné de son peuple, — qui était mécontent de lui et de ses alliés et agité par les intrigues du roi, — mal soutenu par la féodalité du pays qui hésite, par l'empereur qui se laisse acheter, par le roi d'Angleterre qui fléchit, trahi à Bulscamp par une partie de la noblesse et du clergé, trahi à Furnes par son bailli même qui passe à l'ennemi avec ses troupes, trahi à Lille par Robert d'Achies, le comte voit tomber sa puissance pièce à pièce, triste représentant de la féodalité qui se dissout. Guillaume de Outre a résumé cette guerre en quelques vers latins, où une recherche de forme, défaut usité alors et qui consistait à faire rimer la césure avec la fin de l'hexamètre, produit un effet qui peint bien cette chute coup sur coup des villes de Flandre, comme les branches d'un chêne sous la hache du bûcheron.

*Insula* firmatur, obsessa fit ut capiatur;  
*Ipsa* reluctatur, tandem fame superatur;  
*Curtracumque* datur inimicis et spoliatur,  
*Comene* turbatur, gladiatur et incineratur;  
*Furnis* flammatur, ubi sexus uterque necatur;

· · · · ·  
*Flandria* vastatur et pars sua magna crematur;  
*Brugis* vallatur et rex in ea dominatur;  
*Dam* restauratur, comitique suo revocatur;  
 Pars ibi mactatur, pars autem fune ligatur.

· · · · ·  
*Francia* lætatur. De fine tandem dubitatur.

(DESMEDT, II, 731.)

Le pape cependant s'était prononcé pour le comte de Flandre; sa sentence ordonnait que Philippine fût rendue à son père. Vain arbitrage, que ne sanctionnait pas la force! Robert d'Artois déchire la bulle à belles dents et la papauté est humiliée autant que la Flandre vaincue. Les Flamands avaient su résister aux empiétements de l'Église, et ils y résisteront bien des fois encore. Mais la papauté était alors comme le conseil



suprême des peuples chrétiens, grande institution, si, fondée sur un meilleur principe, elle eût moins prêté aux éternelles prétentions de la théocratie! Le moyen âge y rêvait l'arbitre supérieur de la paix des nations, ce que nous demanderions aujourd'hui à un congrès international et permanent de la fédération des peuples. Gui de Dampierre fit appel à cette haute cour des chrétiens. Ce fut en vain. Compromise par les Hildebrand, la papauté commençait à perdre sa puissance sous les coups de Philippe le Bel; Boniface VIII est le dernier héritier du génie de Grégoire VII.

Une nouvelle trahison achève le comte de Flandre, qui offre de se rendre à merci; le frère du roi lui promet de bonnes conditions s'il va se jeter avec sa suite aux pieds du trône. Gui croit encore à la bonne foi du roi. Philippe ne daigne prononcer une parole et le fait mener en prison, avec deux de ses fils et cinquante chevaliers flamands, fidèles au malheur. C'est à ce moment du récit que Guil. Guiart, pour donner une rime riche à Audenarde, appelle les Flamands *la gent renarde*. Est-ce par euphémisme?

Voici cette scène :

« Or, vous dirons du comte Guy de Flandres et de ses enfants qui à Wuinendale estoient, quant ils veirent qu'ils eurent le champ perdu et que leurs gens leur failloient du tout, feit le comte traiter par devers le comte de Valois que pour Dieu il vouldist tant faire par devers le roy, qu'il le vouldist recevoir à mercy. Tantost le roy assembla son conseil : car le comte de Valois emprit la chose et mostra comment le comte de Flandres l'avoit fait requerre qu'il le vouldist recevoir à mercy. Si fut déterminé, du conseil du roy, que, si le comte de Flandres et ses enfans, vouloient venir à Paris et eux mettre en la volonté du roy, qu'ainsi seroient receus, et autrement non. Quant messire Charles eut la response du roy, il prit avec luy le comte de Savoie et veint à Bruges, et envoyèrent par devers le comte de Flandres, et lui mandèrent la response du roi de France, et fu tant la chose traitée que le comte Guy de Flandres et missire Robert de Béthune et missire Guillaume s'accordèrent à ceste chose, sauf ce que le comte Charles et le comte de Savoye les asseuroient de leur vie. Mais onques messire Philippe, le tiers fils, ne s'y voulut accorder : ains s'en ala hors du país et demoura dehors un espace de temps. Le comte de Flandres, avec ses deux fils et moult de chevaliers de son país, s'en alèrent devers le roy, qui lors estoit en son palais et la royne aussi. Quand les nouvelles vindrent que le comte de

Flandres se venoit rendre, la royne se mist aux fenestres, mais onques le comte ne sire Robert son fils ne la regardèrent, ains passèrent leurs chefs baissés. Mais Guillaume osta son chaperon et salua la royne. (*Il avait épousé la fille du connétable de France.*) Quant ils furent venus au perron, le comte et ses enfans descendirent, et le comte de Savoie les mena devant le roy. Là s'agenouillèrent et se rendirent, et se meirent du tout en sa volonté. Le roy les regarda, mais mot ne leur disoit; ains les fait issir hors et puis ordonna que le comte fust mené à Compiengne, et là fut mis en prison en une foulte forte tour de marrien, telle que chacun le pouvoit veoir; et sire Robert, son fils, fut mené en prison au chastel de Chinon, et sire Guillaume fut mené à Montlehéry, et les aucuns des autres chevaliers furent menés en prison en Auvergne, à la Nonete. » (DENYS SAUVAGE, 84.)

L'anonyme de Denys Sauvage qui raconte cette scène, ajoute :

« Après ces choses... fait-on par toutes les villes de Flandres les offices et mandemens de par le roi de France. »

La Flandre est donc annexée à la France. Le vieux lion cède partout la place aux fleurs de lis. La patrie de Bauduin de Constantinople et de Philippe d'Alsace appartient à Philippe le Bel. Le comte en prison, les nobles captifs ou traitres, les alliés dispersés ou haïs du peuple, les villes vaincues, qui vont être démantelées, et tout se faisant au nom du roi, que restait-il au pays? Le pays accepte le vainqueur; Douai, Lille, Courtrai, Dam, Ardenbourg l'accueillent en roi; Gand lui fait une réception splendide: « Ils dépensèrent bien jusqu'à 27 mille livres » dit un chroniqueur latin, le Moine de Gand. Bruges lui prépare de non moins belles fêtes. « Le roi, dit Michelet, ne soupçonnait pas lui-même l'importance de sa conquête. » Il la comprit à voir ce luxe, succédant à la défaite. L'annexion est-elle donc consommée? Non! messieurs, non! *De fine tandem dubitatur*, a dit le poète. La Flandre féodale seule est vaincue, la Flandre communale va entrer en scène.

« Le roi, dit le moine de Gand, vint à Gand en grande pompe et gloire, pour visiter le pays au milieu des jeux, mais ces jeux devinrent pour lui et les siens l'occasion des plus cruels désastres. »

Tant qu'il faisait la guerre au comte, le roi, pour détacher

les communes de son parti, avait pu flatter leurs instincts de liberté, se prononcer pour leurs droits, leur ouvrir le commerce de ses États, leur promettre l'abolition des maltôtes ; et, en entrant dans ses bonnes villes, il avait dû jurer leurs privilèges. Mais, une fois comte lui-même et maître et roi, le tyran et l'exacteur ne devait pas tarder à reparaitre et, s'il avait vaincu, ce n'était certes pas pour la prospérité et la liberté des communes.

Déjà, pendant la guerre, un court colloque entre le roi et Charles de Valois, rapporté par une chronique française encore manuscrite, avait pu faire juger l'avenir :

« Vous m'avez amené guerroyer en Flandres qui est par renommée l'un des plus riches païs du monde... il faut que, à ma bienvenue, ces Flamens me fassent un ayde de deux cens mille frans.

— Sire... Flamens, par renommée, sont fiers ; et par douceur les convient attraire.

— Vous en saurez bien faire, dit le Roy... » (Paris, Ms. N° 8380. fol. 118).

Le premier voyage du roi met tout aussitôt en présence les deux pouvoirs.

Cette pompe de fêtes et de jeux, qu'affectionnent les populations flamandes, ne marche guère en Flandre qu'accompagnée de réclamations de privilèges. Il semble que de tout temps ce peuple n'aime tant à faire étalage de ses richesses matérielles qu'à l'appui de ses trésors politiques.

« Au moment de son entrée à Gand, dit le frère mineur de Gand, la Commune vint à sa rencontre et, poussant de fortes acclamations, lui demanda avec instance d'être libérée d'une lourde exaction qui frappait, à Gand et à Bruges, toute marchandise et spécialement la cervoise et l'hydromel et qu'on appelait à Gand la maltôte, à Bruges l'accise. Le roi, vu son nouvel et joyeux avènement, y consentit. » (DESMEDT, I. 379).

Bruges veut suivre l'exemple ; ses magistrats léliards le lui défendent, sous peine de mort. Alors la scène change : ce déploiement de luxe n'est plus une marque de bienvenue, mais un signe de force, et l'hommage prend les allures de la menace.

« La commune offensée, dit le même chroniqueur, resta muette sur le passage du roi, ce dont le roi s'étonna fort. »  
(I. 380.)

Ce luxe qui jette l'envie au cœur de la reine, ce silence qui porte la terreur dans l'âme du roi : voilà en deux traits tout le peuple flamand.

Ce silence annonçait les Matines de Bruges. Presque aussitôt, l'émeute gronde et Pierre de Koning apparaît.

Les chroniqueurs français négligent ces deux épisodes de la joyeuse entrée du roi ; tous sont d'accord sur les causes du soulèvement et sur le caractère de Pierre de Koning. Mais, quand les Matines de Bruges sonnent, les avis se partagent : Guet-apens, disent les uns ; bataille, disent les autres.

Les causes sont la tyrannie et les exactions des agents du roi :

« Ils s'efforçaient, dit en frémissant le moine de Gand, de réduire toute la Flandre à la plus grande servitude et d'anéantir toutes ses libertés, ce qui souleva la haine du peuple. »  
(DESMEDT, I. 379.)

Godefroid de Paris ne parle pas autrement :

Messire Jacques de Saint Pol  
Fut la cause de cet outrage ;  
Par coutume et mauvais usage  
Qu'il voulut en Flandre lever,  
Il fit les Flamands soulever ;  
Par avarice et convoitise  
La guerre fut en Flandre mise.

(BUCHON, IX. p. 18.)

Mézeray, cherchant à expliquer par la laideur physique la difformité morale, parle en ces termes :

« Ces peuples, irrécyclables ennemis de l'injustice et de l'oppression, ne purent souffrir les violences et les impôts dont leur jeune gouverneur, Jacques de Chatillon, les vexoit, par les méchants conseils de Pierre Flotte, homme violent et avare; aussi étoit-il borgne. »

Pierre de Koning aussi était « aveugle d'un œil, » comme dit Villani. Laissons faire son portrait aux ennemis :

« Or, avint, dit la chronique anonyme de Philippe le Bel, l'une des plus partiales de toutes, que en ce temps avoit à Bruges

un homme que on appeloit Pierron le Roy, qui estoit petit de cors et de povre lignage et estoit tisserans, et à tistre avoit toudis waaignet son vivre et n'avoit onques eu vaillant, quant la were commença, X livres, ne nus de son lignage aussi. Mais il avoit tant de paroles et d'autre part il savoit si bel parler que ch'estoit une fine merveille, et pour chou li tisseran, li foulon, et li tondeur le créoient tant et amoient, qu'il ne seut cose dire ne commander qu'il ne fesissent. » (Desmedt. IV. 467.)

Van Velthem est plus naïf :

« C'est remarquable qu'un tisserand, presque un nain, ait ainsi dominé toute chose. Cela est plus étonnant que si le ciel tombait. Car ce Pierre, étant petit de corps, sans naissance et sans richesse, se mit au dessus des rois. »

Le portrait du chroniqueur français est un grand éloge. Cet ouvrier, pauvre et ignorant, qui, à soixante ans, doit gagner au jour le jour le pain de sa famille, mais qui devient éloquent au service du droit, qui possède l'influence du patriotisme et qui mène un peuple à la victoire, que peut-on rêver de plus beau pour honorer le nom d'homme et pour représenter la vraie grandeur du peuple! Villani, qui imite ce portrait, n'a-t-il pas raison d'ajouter : « Il poussa son pays aux grandes choses et c'est justice que l'on fasse mémoire de lui! *E bene ragione di fare di lui memoria.* »

Nos chroniqueurs racontent avec une émotion patriotique les épisodes qui précèdent et décident les Matines de Bruges : les réclamations, la grève d'un peuple qui ne veut pas travailler pour ses tyrans, l'émeute à Gand, à Dam, à Bruges ; les menaces des gens du roi ; enfin, les Matines de Bruges.

Lorsqu'un homme injustement enchaîné brise ses chaînes en tuant ses bourreaux, peut-on le nommer traître et meurtrier? Combien à plus forte raison un peuple qui frappe, comme il peut, les geôliers de sa liberté! Telles furent les matines de Bruges. La lutte avait commencé; Chatillon était entré dans la ville pour la châtier; les patriotes en étaient sortis en armes; « Le gouverneur menaçait de pendre le lendemain les bourgeois suspects et d'en faire une grande correction, » dit la chronique rimée flamande anonyme. Ainsi, la terreur croissait d'heure en d'heure, et le prêtre Louis Van Velthem, qui a écrit une chro-

nique rimée du Brabant, rapporte un épisode qui, vrai ou faux, montre bien l'alarme qui se répandait dans toute la ville :

« Il y avait là un chevalier craignant Dieu, il se leva avant le jour et fit seller son cheval, il paya son hôte et prit congé de son hôtesse. — Seigneur, lui dit-elle, que veut dire cela? et quelle nécessité vous force à partir ainsi? — Femme, dit-il, je ne suis pas volontiers en ce moment à Bruges. Le peuple est vendu, on va le tuer par le fer; pour cela je pars. On en fera le massacre le plus épouvantable qui fut jamais dans une ville. — Seigneur, dit-elle, est-il vrai? — Oui, femme, et c'est le seul motif pour quoi je pars, je ne veux pas être présent à un tel désastre. Personne de nous dans la ville ne s'est dépouillé de ses armes cette nuit. — Alors l'hôtesse dit aux siens qu'ils prissent garde à eux, et répandit la nouvelle dans le public. C'est ainsi que le meurtre projeté fut connu; aussitôt les portes sont fermées, le peuple sort en grande masse, armé, cherchant les Français, dans les maisons, dans les rues, dans tous les coins, et avant qu'ils puissent parler, ils sont morts. » (P. 232.)

Le peuple doit être châtié au point du jour; au point du jour, *circa ortum solis*, il se défend en attaquant. Les chaînes des rues sont tendues, ce sont les barricades du temps. Les femmes jettent les meubles par les fenêtres pour écraser l'ennemi et embarrasser sa marche. La ville se lève; l'attaque, le carnage, le combat commencent à la fois et se confondent. Ne voilà-t-il pas les caractères bien connus de la défense légitime des peuples opprimés?

Le moine de Gand discute :

« Les Français prétendent, dit-il, qu'ils ont été tués en trahison; mais je puis dire, d'après mes investigations sérieuses, que, s'il y eut complot, peu de Brugeois le connurent, et je n'ai pu même en acquérir la preuve. Ce sont eux bien plutôt qu'ils doivent accuser, eux qui, sans prudence, sont entrés dans une ville ouverte, au milieu d'une si grande multitude de leurs ennemis mortels, puissants, bien armés, et qu'ils avaient presque poussés au désespoir. »

Mais référons-nous-en à un chroniqueur qui n'est pas suspect, maître Guillaume Guiart. Guillaume Guiart crie à la trahison, mais il raconte aussitôt la bataille : Cruauté, dit-il, et il donne

les épisodes du combat, montre les Français se ralliant à la voix d'un de leurs chefs :

Vers le grand marché nous traions,  
Car, si là nous pouvons étendre,  
Grand bataille devons attendre.

Tout son récit est un combat de rue :

L'estrif et la noise commence.  
Grand fut la noise emmi la rue,  
Et la bataille bien férue.

La bataille! Le mot y est! Et nous, messieurs, dans une époque qui a vu tant de journées pareilles, nous connaissons le vrai nom de cette bataille *emmi la rue*, c'est une insurrection populaire.

La colère du roi fut grande. En une nuit, il perdait toute la Flandre :

Ainsi, fut, du soir au matin,  
Toute Flandre mise en la main  
Des Flamens.

dit Godefroid de Paris.

Philippe le Bel court à la vengeance; il s'y acharnera; mais en vain.

Sa première tentative fut malheureuse. Elle s'appelle la bataille de Courtrai! Cette fois, le combat des rues a fait place à la bataille rangée; les bourgeois contre les chevaliers, les tisserands et les bouchers contre les nobles, la Flandre du peuple contre la France du roi! Philippe le Bel a donné des ordres terribles: la Flandre doit être détruite. Le général français Robert d'Artois a peint sur sa bannière un balai en flammes, pour montrer qu'il veut détruire, balayer et brûler la Flandre. Chatillon apporte des tonnes de cordes pour pendre les Bruges. Aussitôt, l'effet suit la menace.

« Ils n'épargnaient, dit le moine de Gand, ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards décrépits, tuant tout ce qu'ils ren-

contraient et décapitant même les images des saints dans les églises, comme s'ils étaient des Flamands vivants. Mais, au lieu de faire trembler les Flamands, cette violence les remplit d'une ardeur et d'une fureur nouvelles pour le combat. »  
(DESMEDT, I, 390.)

La cause des Flamands était sainte et les chroniqueurs français en témoignent :

« Ceux de Bruges, dit la Grande Chronique de Saint-Denis, estudians et cuidans mourir par la justice, libéralité (les auteurs flamands disent liberté) et franchise du pays. »

Godefroid de Paris donne les deux opinions : l'éternelle haine et révolte des Flamands contre les royaux de France, d'un côté; de l'autre, la défense légitime du droit, et il ne sait *qui en croire*. Mais il expose avec netteté la cause flamande :

Ils ne payeront plus de servage,  
Mais défendent leur héritage.  
Et ne doivent pas être hais  
Si ils défendent leur pays.

Ce que les Français essayeront de rabaisser, ne pouvant la nier, c'est la victoire. L'histoire de la bataille de Courtrai est bien simple : les Flamands avaient pris une bonne position, appuyés sur la Lys, défendus en avant par un de ses affluents, le ruisseau de Groninghe. Les Français connaissaient cette plaine pour l'avoir traversée et ils avaient de bons guides, non le petit pâtre de Waterloo, mais de nombreux chevaliers flamands et entre autres Guillaume de Mosehere, le seigneur même du lieu, dont le château était au haut de la montagne, dit Van Velthem. L'armée populaire était toute de fantassins, les chevaliers s'étaient mis à pied comme les bourgeois pour leur inspirer confiance. Le roi avait aussi une troupe de manants, mais la chevalerie française méprisait cette piétaille et faisait état de l'infanterie flamande comme de *poules mouillées*, dit Oudegherst. Le premier choc fut entre les deux corps d'archers, et, soit que l'attaque des Français eût été rude, soit que les Flamands ne fussent pas aguerris, soit plutôt qu'ils voulussent, par une fausse retraite, attirer l'ennemi sur un terrain choisi, les Flamands reculèrent. Alors, l'orgueil des chevaliers français n'y tient pas ! La canaille va seule décider la victoire ! Ar-



rière les manants! et l'armée, la véritable armée royale se précipite. Le ruisseau amortit le premier choc, si redoutable, de la *furie française*; puis, cette charge à travers tout jette le trouble dans l'infanterie du roi, lui ôte son premier succès, et la bataille commence d'une manière avantageuse pour la Flandre. Cette bataille fut chaude, longue, obstinée. Groupés en une seule masse, fermes comme le roc, les Flamands attendent la chevalerie française, comme le chasseur, l'épieu à la main, attend le sanglier, dit Godefroid de Paris, et la chevalerie va se briser contre cette forêt de *gaedendags*. Le combat fut terrible. Tout ce qui fuit est arrêté par le fossé et est massacré. Les Flamands vainqueurs n'ont plus de frein; un frère lai de l'abbaye voisine, le frère Jean des Entomeurs flamand, se jette au carnage et tue le comte d'Artois. On eût dit des tigres dans une étable, dit la Chronique de Saint-Denis. Ainsi, les manants, la piétaille, les poules mouillées triomphèrent de la chevalerie française.

Cette vérité des faits ne pouvait guérir la vanité des vaincus. On inventa toute sorte de fables pour y mettre un baume. Le clergé avait pris parti pour les bourgeois. Guil. de Juliers était archevêque, il avait quitté la crosse de l'Église de Cologne pour prendre l'épée du comte de Flandre. On en fit un sorcier qui avait vendu son âme au diable. La bourgeoisie à pied a triomphé; ce n'est pas par son courage, c'est par la ruse; ce ne sont pas des hommes qui ont vaincu les Français, c'est la matière. Vous connaissez tous ce fameux chemin creux de Waterloo et la charge de cavalerie qui s'y engouffre. Cette fable remonte à l'an 1302. Seulement la fondrière est un ruisseau qui s'enfle dans l'histoire, devient une rivière, puis un marais, puis un canal en demi-lune, enfin, un gouffre de bourbe; et, si quelque chroniqueur n'en parle pas, M. Michelet ne manquera pas de lui dire que c'est sans doute pour rehausser la gloire des Flamands.

Ce n'est pas qu'on néglige les autres causes du désastre. On s'accorde à accuser la présomption des chevaliers :

« Y furent les Franchois desconfis par lor orgueil, dit une  
« *Chronique anonyme des Pays-Bas et de France.* »

(DESMEDT, III, 127.)

« Nos soldats, trop présomptueusement confiants dans leurs

forces, méprisaient les bourgeois comme des rustres », dit le deuxième continuateur de Nangis, et la scène où les chevaliers, enviant la victoire aux archers, se précipitent à un succès qu'ils croient certain, est rimée par les deux poètes de cette guerre.

Sire, ces vilains tant feront  
Que tout l'honneur emporteront !

fait dire Guil. Guiart au sire de Villepaille.

Faisons retirer la piétaille,  
crient les chevaliers, dans Godefroid de Paris,

Ils ont très bien fait leur devoir ;  
Or, nous convient l'honneur avoir.

Mais ce motif ne pouvait suffire. Et pourquoi avouer ses fautes, quand un gouffre de bourbe permet d'accuser la ruse des ennemis et le hasard des combats ? Van Velthem signale déjà cette tactique. Van Velthem est contemporain, c'est un esprit naïf et de bonne foi. Il dit ce qu'il a vu ou entendu. Il était curé de Sichen en 1304, curé de Velthem en 1313 ; son *Spiegel historiael* s'arrête à l'an 1316. Il était Brabançon, il écrit pour le sire de Voorn. Le duc de Brabant était allié du roi ; il avait assisté à la réunion des pairs qui avaient à juger l'arrestation de Philippine, et son chroniqueur dit qu'il voyait d'un meilleur œil la guerre que la paix. Un jour, le poète lui-même l'entendit s'exprimer ainsi :

« Si je pouvais voir le roi entrer en guerre avec Gui, je ne m'y opposerais pas. Car je vous le dis sans détour, si j'avais déjà un pied en paradis, je l'en retirerais pour courir à cette bataille. »

Ce duc connaissait les chansons de gestes. Nous avons déjà vu et l'on trouve plusieurs fois dans le poème des Lorrains une phrase pareille.

Van Velthem n'est donc pas suspect ; cependant il fait justice de cette *plaisanterie*, de cette *tromperie*, comme il l'appelle.

Guil. Guiart tient à cette plaisanterie, il y revient à plusieurs reprises. Le gouffre de fange arrête le premier choc et engloutit les fuyards. En vain, dirait-on que tant d'hommes et de che-

vaux ont dû combler ce ruisseau, et Mézeray parle de ce pont de cadavres ; mais ce pont sert aux Flamands, non aux Français. Écoutez le sergent Guiart :

Courent vers le fossé tremblant ;  
 Pour passer s'y entre-confondent,  
 Chevaux tombent, cheveux s'effondrent ;  
 Les plus droits y deviennent courbes,  
 Chevaliers tombent dans la bourbe.

Guiart n'a guère de style ; il est verbeux et lourd. Godefroid de Paris est plus poète, poète par la forme, poète par la pensée. Guiart n'est qu'un sergent ménestrel, Godefroid doit être un bourgeois philosophe. Il donne la charge de chevalerie, mais il y ajoute des considérations élevées.

Tout ainsi, la chevalerie  
 Vint au marais par sa folie.  
 Ce fut vrai et ce n'est pas jangles  
 Que les chevaux jusques aux sangles  
 Se jettèrent dedans la fange.

Et de tant plus qu'ils s'efforçoient  
 D'en sortir, plus ils s'enfonçoient,  
 Et, quand l'un l'autre aider vouloit,  
 Chacun d'eux arrière tomboit.

De Dieu seul vint ce vengement,  
 Qui leur montre, c'en est la somme,  
 Que victoire ne vient pas d'homme,  
 Mais de Dieu qui est dans les cieux,  
 Qui met à fin les orgueilleux.

Le poète ne s'arrête pas là. Les Flamands attribuèrent aussi la victoire au Dieu de la justice. Mais Dieu, c'est encore un vainqueur, et ce sont les vaincus qui veulent avoir triomphé. « Si les Français furent vaincus, ce fut sans bataille ; les morts eux-mêmes se sont vaincus et c'est être encore vainqueurs :

Je dis que déjà morts estoient  
 Quand défendre ne se pouvoient ;  
 Je dis qu'aux morts, c'est chose voire,  
 Non aux vivants fut la victoire.

Car eux-mêmes se déconfirent,  
 Quand dedans le marais chéirent,  
 L'un dessus et l'autre dessous.

· · · · ·  
 Ils se mirent la hart au cou  
 Quand ils s'occirent *sans bataille*.

Ce n'est pas tout. Robert d'Artois est tombé percé de vingt coups mortels ; n'importe ! C'est lui aussi qui fut vainqueur de lui-même : *Ce qu'il eut, il le fit* ;

Il eut victoire et fut vaincu !

Il ne manque, comme vainqueur suprême, que le mot de *Cambronne* !

Les chroniqueurs flamands n'ont pas autant d'imagination, et nous ne savons pas *déposer du sublime* dans l'histoire. Le Moine de Gand raconte sobrement cette bataille, et lorsqu'il épanche sa passion contenue, c'est en quelques mots profonds :

« Ainsi, par la grâce et la volonté de Dieu, des tisserands, des foulons, des hommes du vulgaire, à pied, mais forts et courageux, ayant de bonnes armes, de bons cœurs et des chefs expérimentés, renversèrent la fleur de la chevalerie, et la splendeur et la puissance de cette grande armée française fut anéantie et changée en un fumier destiné aux vers, *stercus et vermis*. » (Desmedt I, 390).

Le danger de ces fables de la vanité nationale est grand, messieurs ; elles font considérer aux peuples des défaites méritées, de justes réparations des fautes ou des crimes de leurs despotes, comme des coups du hasard à réparer, comme des malheurs à venger. Le devoir et la liberté s'oublent devant ces passions mauvaises, et l'honneur, mal compris, sert, dans des représailles sanglantes, les projets de la tyrannie.

Philippe le Bel appelle aussitôt son royaume à la vengeance. Il convoque le ban et l'arrière-ban : « Car on ne se souvient pas, dit la charte, que la France en ait eu jamais autant besoin. » Il marchera de sa personne au combat, il ne rentrera au Louvre que vengé.

La France répondit à l'ordre de son souverain. Mais la Flandre aussi entendra l'appel de la liberté.

Une première campagne échoue misérablement et vraiment *sans bataille* cette fois.

Le roi a 100,000 hommes, d'autres disent 140,000; ils sont 10 contre un; il a juré d'exterminer ces bêtes sauvages; il les voit prêtes au combat et il recule, négocie et rentre au Louvre sans vengeance. « Son armée eût pu conquérir le monde, dit le continuateur de Nangis, et il retourna en France sans gloire, suivi des sarcasmes de tous ses ennemis. »

Un peu de vue politique ou de sincérité eût fait comprendre d'où venaient les hésitations du roi, qui avait perdu la fleur de sa chevalerie et qui comptait peu sur l'armée des manants, et comment l'attitude d'un peuple, décidé à vaincre encore ou à mourir, avait arrêté l'envahisseur. Les chroniqueurs inventèrent de nouvelles histoires. Le roi d'Angleterre, disent-ils, fit plus pour la Flandre avec une parole que s'il lui avait envoyé 30,000 soldats. Il feignit d'avoir un grand secret, qu'il confia à une image de la Vierge, en présence de sa femme, sœur du roi : « Image, dit-il, c'est gran damage que le roy de Franche est traïs et qu'il n'a prinche en son ost qui ne l'ait tray et vendu à Flamens. » *Chron. des P.-B.* DESMET, III, 125.

La reine, ajoute-t-on, prévint le roi qui recula.

Toutefois, cette fuite, que Guiart, de son côté, attribue aux rigueurs de l'hiver, souleva l'indignation populaire et Godefroid de Paris s'en fit l'écho, dans une longue et dure satire.

Roi, vous avez eu le cœur lâche,  
Pensez aux fossés de Courtrai!

Et l'on dit, roi, que sur la joue  
Dormez, mais ceux de Flandre veillent  
Bien y parut à Vitteury  
Où les Flamands le feu jetèrent,  
Lorsque vos gens le camp levèrent,  
Et vous, vous y étiez présent.

Et en France vous retournâtes  
Chasser en la forêt de Bière.  
Cette chasse au royaume est chère.

L'année mil trois cent et trois,  
Pour venger le comte d'Artois,  
Le roi manda, de son barnage,  
Ce qu'il eut et son vasselage;  
Et s'en vinrent devant Douai;  
Mais Flamands n'en eurent esmai,

Mais tous les jours les attendirent  
 Et assez de reproches firent  
 Aux Français, puis dirent au roi  
 Qu'il s'en allât devant Courtrai,  
 Aux fossés ses gens repêcher,  
 Et puis qu'il s'en tournât coucher,  
 Ou chasser dans le bois de Bière.  
 En tel guise et en tel manière,  
 Furent devant Douai Français  
 Comme l'espace de deux mois.  
 Puis ont une trêve bâtie  
 Qui ne valait pas une alie.

Ce n'est mie honneur, c'est honte !  
 Le roi est dur ensemble et tendre,  
 Dur aux siens, doux aux étrangers.

S'il avait cru les gens d'État,  
 Il eût déjà échec et mat  
 Fait les Flamands ; mais il croit ceux  
 Qui pour les Français sont haineux,  
 Et qui aux Flamands sont amis,  
 Et son royaume à honte est mis !  
 France est tournée en serveté !  
 Car Français n'y sont écoutés !

Mais se perd la chevalerie,  
 Et demeure hocqueterie.  
 La France est pleine d'avocats !  
 Les chevaliers de bons États  
 Qui voient la France mal tournée  
 Et en servitude tournée,  
 Quittent le pays et s'en vont ;  
 Car Français sont et francs ne sont.

Ce dernier vers est beau. Être français et n'être pas libre, quel noble et quel saint motif pour quitter sa patrie ! Le bourgeois de Paris est plus poète que le sergent d'Orléans et son sentiment politique annonce Étienne Marcel. Qu'auraient pu dire de plus les vainqueurs contre le roi ? La chronique perdue qui scandalisa tant Guil. Guiart était moins mordante, je le gage. Qu'est-il besoin de railler des vaincus, lorsqu'on peut fêter sa délivrance ? Mais, quand ce sont les maux de sa patrie qu'on a à venger et qu'on les sent vivement, l'indignation ne se modère point et l'on a des accents de colère pour maudire sa servitude et son deshonneur, pires que la défaite.

Deux campagnes nouvelles se suivent coup sur coup, l'une où le roi ne vient point et où les succès se balancent; l'autre que Philippe commande et qui se termine par un traité.

Un traité, ce n'est pas ce qu'avait juré Philippe le Bel. Il n'a rien ménagé pour la destruction de la Flandre; une flotte soutient son armée; une diversion dangereuse, la guerre en Zélande, vient à son secours; il abandonnera sa couronne plutôt que sa vengeance, lui fait dire Van Velthem. Sa flotte remporte à Zerickzee une victoire bravement disputée; la bataille de Mons en Puelle, reste douteuse.

*Res nova, res mirá, nam partes utræque fugantur.*

Chose étonnante et nouvelle, on fuit des deux côtés, dit le poète qui continue la chronique de Tielrode. Mais le roi se proclame vainqueur, et il annonce la destruction de la Flandre. Il va donc pouvoir venger les Matines de Bruges et la bataille des Éperons d'or. Qui pourrait l'arrêter? Il est maître du pape, il triomphe sur terre et sur mer; Guillaume de Juliers a succombé, Pierre de Koning n'est plus. Le roi a une infanterie venue d'Espagne et d'Italie; jamais roi de France n'a réuni tant de soldats, dit un chroniqueur. S'il faut en croire le sergent Guiart, pendant toute cette campagne, les Flamands se noient, les Flamands tombent, les Flamands fuient et l'on vend aux enchères les dépouilles du pays dévasté, de l'armée vaincue.

« Ce fut à Mons en Puer que le bon roy vaillant occist moult de Flamands et en abattit tant, dit une chronique du quatorzième siècle, que ceux qui là estoient jurèrent loyalement que plus belle prouesse ne fit oncques Rollant. » (*Rev. retrospective normande.*)

Enfin, ce nouveau Roland n'a rien perdu de sa rancune furieuse; il vient de défendre de donner une tombe aux Flamands tués à *Mons en Puer*.

Cependant, le roi traite, le roi fait la paix, le roi laisse la Flandre libre et maîtresse d'elle-même. Que s'était-il donc passé? Maître Guiard a vite tranché la question. Devant Vitry, c'était le froid; ici, c'est la chaleur, dont il fait une description grossière; et puis, les Flamands demandaient grâce :}

Merci, seigneurs Français, merci!

Les rois de France sont piteux, ajoute Godefroid de Paris, qui cependant vient de rapporter un massacre de femmes et d'enfants, ordonné par ce *piteux* roi.

La vérité se trouve dans nos chroniques. La vérité est que la bataille de Mons en Puelle n'était pas une victoire ; le roi avait failli y périr et les pertes s'étaient balancées. La vérité est que les Flamands, qui auraient pu s'en attribuer aussi l'avantage, se levèrent en masse, pour réparer l'échec, si c'en était un, ou compléter la victoire, si victoire il y avait, et que le roi n'osa plus longtemps braver l'héroïque désespoir d'un peuple. Un rugissement du lion avait brisé ses chaînes, dit un poète latin du temps : *Rugit leo, vincula fregit.* (Contin. de Tielrode).

Il faut lire dans Adrien de Budt, dans Van Velthem, dans Meyerus, cette levée en masse de la Flandre :

« On voyait l'armée flamande au long et au large, dit Van Velthem ; ils avaient tout bien compté 19,000 tentes, dressées sur des mâts ; ils avaient envoyé partout appeler les défenseurs de la patrie ; ils avaient 1,700 tentes encore en plus, dont le Lion de Flandre pouvait disposer. Cette masse qui semblait de fer était si considérable que je ne saurais l'exprimer. Il y avait bien 12,000,000 hommes, et c'était terrible à voir. »

« La justice est suspendue, dit plus tard Meyerus, les tavernes sont fermées, les ateliers chôment, sauf pour fabriquer des armes, le travail s'interrompt, l'étude cesse, l'art fait silence. On ne veut que des armes et on court à l'ennemi ! Tous, enrôlés volontaires, jurent de ne rentrer dans leurs foyers qu'avec la paix ou la victoire. »

« Les Flamands, dit Adrien de Budt, conduits par Jean et Robert, font de nouvelles tentes, mais moins nombreuses que celles qu'ils ont perdues, et huit jours avant le terme fixé (pour la capitulation de Lille, si la ville n'était pas secourue), une grande armée se réunit devant Courtrai. Cette armée croissait sans cesse ; le troisième jour avant le délai fatal, elle marche sur Lille avec une grande audace et une formidable puissance et va asseoir son camp à deux ou trois stades des tentes du roi. Le roi avait fait creuser un fossé large et profond entre son armée et le lieu où il croyait que viendraient les Flamands et où ils vinrent. Plusieurs corps flamands n'avaient pas de tentes, soit qu'ils n'eussent pas l'intention de séjourner longtemps sans combattre, soit que la célérité de la prise d'armes ne leur eût pas laissé le temps d'en préparer ; ils s'en firent avec des branches d'arbre. L'armée était si grande que jamais comte de Flandre n'en avait réuni de pareille. Et l'on dit que



le roi la regarda du haut d'une colline et qu'il en fut frappé d'étonnement et d'admiration. Le lendemain, les Flamands commencèrent, malgré les Français, à remplir le fossé, pour se faire un accès dans la plaine, et de nombreuses batailles s'en suivirent, préludes du combat, où, de part et d'autre, on perdit beaucoup de monde. Et lorsque le roi apprit de ses espions que tous les Flamands, sauf quelques peureux, marchaient en volontaires et voulaient engager le combat la nuit même, pour éviter d'être tournés par la cavalerie qui ne peut marcher aussi vite la nuit, ou, s'ils engageaient le combat pendant le jour, ne pas l'attendre, mais marcher à lui et tuer tous les ennemis ou être tués par eux et terminer ainsi la guerre, le roi trembla. » (*Desmedt*, I, 422-3.)

Van Velthem en ce moment fait parler le roi : « Je vois les Flamands en fureur, dit-il, on dirait qu'ils ont mangé du chien enragé. Voyez-les se presser, comme si personne ne pouvait les vaincre ! » Et Van Velthem ajoute : C'est ainsi que le roi prit la fuite. » — Le mot qu'une chronique anonyme de Flandre et le moine de Gand prêtent au roi est plus expressif ; il est resté à l'histoire, à l'honneur de cette levée en masse d'un peuple qui veut être libre. « Il pleut des flamands ! »

Le reste est connu. Ce ne sont pas les Flamands qui offrent de traiter, les Flamands demandent la bataille. C'est un allié du roi, le duc de Brabant, qui propose la paix ; le roi l'accepte, et la Flandre est libre. Quand Philippe le Bel essaiera de reprendre l'avantage, en rédigeant le traité d'Iniquité, la Flandre refusera d'exécuter des clauses judaïques, et Enguerrand de Marigny écrira ces paroles, écho de celles de son roi et conclusion dernière de cette longue lutte : « Les Flamands veulent la guerre, ils ne l'auront jamais ! »

Je ne sais, messieurs, si des citations, forcément écourtées, et comme des hachures de manuscrits, ont pu vous faire partager mes impressions ; mais je puis vous dire qu'on sent dans la simplicité de ces vieux récits une rare vigueur de patriotisme et que l'on y comprend ce brave peuple qui arrache des cris d'admiration, même aux despotes qu'il a vaincus !

Aux siècles précédents, les cours de Flandre et de Brabant donnaient la préférence aux trouvères français ; le règne de Philippe d'Alsace et celui de Henri III sont de grands siècles littéraires de l'histoire de France, et le poète favori d'Henri III Adonet rapporte, dans des vers souvent cités, que de son temps :

Avoit une coutume ens li tyois pais  
 Que tout li grant seignor, li comte et li marchis,  
 Avoient, entour aus, gens françoise toudis,  
 Pour aprendre françois leurs filles et leurs fils.

Après Van Marlant, en Flandre, et avec Jean V, le duc Minnesinger, en Brabant, la langue flamande acquiert droit de bourgeoisie. Van Heelu chante la bataille de Woeringen, Van Velthem écrit son *Miroir historique*, et, tandis que le latin sert encore à la prose et à la poésie des couvents, les événements de cette grande époque sont racontés aux Flamands dans leur langue en vers et en prose. La Flandre s'appartenait tout entière.

Ce n'est pas la Flandre seule qui a triomphé à Courtrai. Le cri de victoire court de peuple en peuple, et le chant qui scandalisait Guillaume Guiart a des échos enthousiastes dans toute l'Europe. Villani consacre des pages nombreuses à la gloire des Flandres. Mathieu de Westminster compare le roi à Pharaon et Pierre de Koning à Moïse. Le goedendag, non sans de nombreuses écorchures à l'orthographe, devient partout célèbre ; sa description passe de langue en langue. Les Allemands ont une chronique en vers sur ces événements.

Les Anglais chantent une ballade :

« Écoutez comment les Français, si fiers et si hardis, ont été battus par les Flamands, un jour de vendredi.

« Le roi Philippe dit alors : Comtes et barons, je veux mettre tous les Flamands à mes genoux.

« Et le comte de Saint-Pol jura : Sur mon honneur ! nous mettrons à la raison ces ribauds et nous chasserons par milliers ces bêtes sauvages.

« Nous tuerons De Koning et lui rôtirons les reins.

« Mais les Flamands vinrent fièrement à la rencontre de ces fiers chevaliers français.

« Ils les frappèrent en face et n'en acceptèrent point de rançon.

« Et il faut que le roi appelle d'autres chevaliers et fasse sortir d'autres chevaux de l'écurie ; car le roi a bu la coupe d'amertume sur la terre desséchée. »

Lorsque Dante fera maudire à Hugues Capet sa race déshonorée, il n'oubliera pas la Flandre :

Ma se Doagio, Lilla, Guanto et Bruggia,  
Potesser, toto ne saria vendetta.

Ah ! si Douai, Lille, Gand et Bruges pouvaient, tout serait vengé !

C'est que la cause de ce petit peuple contenait celle de tous les peuples : il avait servi la liberté du monde.

« Au bruit de la bataille de Courtrai, dit un historien catholique de la Flandre, un cri de liberté avait retenti dans toute l'Europe. En France, Toulouse et Bordeaux s'insurgèrent et chassèrent les officiers de Philippe le Bel. En Italie, Florence s'émut, et les communes de Bologne, de Mantoue, de Parme et de Vérone conclurent une fédération intime, tandis que du sein des Alpes helvétiques, les échos de Morgarten répondaient à ceux du champ de bataille de Groninghe. Dans le Hainaut, à Liège, en Brabant, en Zélande, le même enthousiasme se manifestait de toutes parts. » (KERVYN, II, 40).

Les peuples respiraient, et la France des communes avec eux. Cinquante évêques osent aller à Rome et abandonner l'Église gallicane pour la cause du pape. Le roi, après Courtrai, avait réuni un parlement, où le tiers état avait été admis, pour *excommunier* le pape. Après sa retraite de Vitry, il convoque encore les États généraux et publie cet édit de réformation du royaume, qui est comme la condamnation de son règne, car il y promet de respecter les personnes, les propriétés, la justice, la monnaie. Pour conquérir la Flandre, il lui avait promis des franchises ; la Flandre triomphe, il doit recourir au simulacre de la liberté dans son royaume. C'est Pierre Flotte qui lui conseilla cet appel au tiers état pour contre-balancer la noblesse et le clergé et se créer des ressources fiscales, impossibles autrement, et un écrivain français moderne se demande pourquoi la statue de cet homme ne décore pas la Chambre des députés de France. Quoi ! la Flandre doit maudire ce conseiller de rapines et de tyrannie, et la France pourrait le bénir ; l'humanité violée ici, serait servie là, par un agent du despotisme ? Non ! mille fois non ! L'histoire s'en tient au mot d'un historiographe de France

sur cette réputation borgne. Les précurseurs de la liberté ne sont pas ceux qui s'en font un jouet et un instrument de règne. Ce sont les braves bourgeois, les nobles tribuns qui opposent le cri du droit aux intrigues et aux violences. Pierre Flotte ne sera jamais qu'un Séjan; la statue qu'il faudra élever dans le sénat de la France libre, c'est celle de l'ami de d'Arteveld, Étienne Marcel.

De cette époque, date une révolution qu'on n'a pas assez remarquée. L'infanterie des communes l'emporte sur l'armée chevaleresque. On a beau faire mille suppositions ridicules sur la victoire des bourgeois; ce qui résulte de cette campagne, c'est que l'infanterie est supérieure et que cette *piétaille* est l'armée de l'avenir. A Courtrai, on la méprise. Place aux chevaliers! Mais à Vitry, Philippe le Bel a 40,000 fantassins; à Mons-en-Puelle, il en a 60,000. La noblesse féodale est la brillante armée des tournois, des croisades et des aventures. Pour défendre un peuple, il faut un peuple en armes. Les gros bataillons ne signifient rien, c'est la meilleure organisation militaire qui triomphe et, en toute-chose, la victoire est au progrès. L'infanterie flamande a accompli un grand progrès dans l'art militaire pour la défense nationale.

Ce fait n'est guère acquis encore à l'histoire. Mais il est incontestable. Sismondi l'entrevoit :

« Presque dans toutes (ces escarmouches), dit-il, le fantassin flamand, avec son pieu ferré, emporte l'avantage sur le cavalier français....

« Philippe, qui n'avait point de bonne infanterie française et qui n'en pouvait point avoir; car la noblesse française, en tenant le tiers état dans l'esclavage, ne lui avait pas permis d'acquérir ni bravoure, ni sentiment d'honneur, s'était déterminé à prendre à sa solde un corps d'infanterie italienne qui, avec ses longues lances et sa discipline régulière, tenait seule tête aux Flamands. » (V, 248).

Mais Sismondi ne généralise rien et ne conclut pas. Un écrivain belge, M. Lenz, a seul approfondi et fixé irrévocablement ce fait historique. Le peuple flamand avait plus que la bravoure et le sentiment d'honneur; l'amour de la liberté faisait sa force, et le patriotisme sa discipline. Cette campagne que l'Europe a fêtée comme une victoire, marque dans l'histoire de l'Europe les premiers pas d'une révolution militaire, dont abusera plus

tard le despotisme, mais qui confiait aux mains du peuple la force armée, si nécessaire à l'indépendance des nations. Par ce côté encore, la défense héroïque de la Flandre se rattache aux intérêts généraux de l'humanité.

La poussière des morts a disparu des champs de Groninghe, la lutte a cessé, et le combat s'apaise aussi dans l'histoire. Si je l'ai rappelé ici, ce n'est pas, je m'en garderais bien, pour flatter un amour-propre national, dangereux partout ; c'est pour tirer de ces événements une leçon supérieure.

Ce qui a été vaincu dans cette campagne, messieurs, c'est cet orgueil qui méprise le peuple, même quand il combat pour lui, qui dédaigne de chercher où est la justice, qui préfère insulter un ennemi que de le comprendre, et se venger de l'héroïsme des vainqueurs que de réparer ses propres fautes, justement punies.

Ce qui a triomphé, c'est l'amour du droit, la confiance dans la bonne cause, l'intrépidité du devoir, la force du peuple, sachant créer le progrès dans les armes, comme la liberté dans les lois.

Un jour viendra — et ce jour est déjà venu pour beaucoup d'esprits — où ce ne sera plus la vanité nationale qui jugera les batailles, mais l'inflexible sentiment de la justice. Alors, plus de gouffre de fange, ni de charge de cavalerie qui s'y effondre. Les peuples mépriseront ces fables qui leur donnent le change sur des défaites, dont ils ont intérêt à comprendre les véritables causes ; ils regarderont comme des criminels les écrivains qui flatteront ces préjugés. Vainqueurs, ils ne compteront de victoires que celles qui auront fait triompher la civilisation. Vaincus, ils diront comme Godefroid de Paris, de leurs vainqueurs :

Ils ne doivent pas être haïs  
Si ils défendent leur pays.

Alors, les peuples, et avant eux leurs écrivains dignes de l'auguste mission de l'histoire, feront ensemble le triage de leurs lauriers ; ils rejeteront les palmes sanglantes de la conquête, ils renieront les fausses gloires de la tyrannie, qui coûtent aussi cher au vainqueur opprimé qu'au vaincu conquis. Mais

ils se feront un trésor commun de toutes les saintes batailles du droit et de l'indépendance, qui toutes ont également servi l'humanité. Pour moi, et c'est la morale que j'aime à trouver dans ce grand souvenir de Courtrai, je ne sens que de l'indifférence pour la vaine gloire de nos batailles où je ne vois en jeu que l'intérêt d'un prince ou l'orgueil d'une province ; mais j'applaudis avec le même enthousiasme à la défense d'un peuple libre, aux Thermopyles comme à Franchimont, avec la jeune vierge de Vaucouleurs, comme avec le vieux tisserand de Bruges, avec les volontaires de Valmy comme avec la levée en masse après Mons-en-Puelle, et m'est avis que, lorsque l'histoire sera ainsi comprise, le règne de la concorde sera proche, et que les nations pourront alors instituer par la liberté ce que le moyen âge a essayé par l'Église : ce conseil suprême, arbitre des peuples et des rois, qui tiendra les grandes assises de la paix du monde.

---

LE

## SIÈCLE LITTÉRAIRE DU BRABANT

---

Messieurs,

Lorsque le 28 février 1261, Henri III, duc de Brabant, mourut dans son palais à Louvain, un ménestrel assistait à ses derniers moments, et c'est à lui que nous devons le récit de cette mort, digne de l'histoire. Henri II, avant de mourir, avait aboli la mainmorte. Henri III, deux jours avant sa mort, avait fait un testament pour abolir la taille; quand vint la dernière heure, il fit ouvrir les portes du palais et ordonna qu'on laissât pénétrer tout le monde jusqu'à son lit de mort, afin que grands et petits, riches et pauvres, pussent voir mourir un souverain de la terre. Le duc était calme et mourait en homme. « Il n'avait pas besoin qu'on l'encourageât, dit le poète, ni qu'on lui parlât de Dieu; c'est lui qui s'admonestait lui-même et qui prêchait les autres, et jamais aucun prince ne fit une si noble fin. »

Ce ménestrel avait été élevé par Henri III et protégé par lui. Son nom était Adam ou son diminutif Adenet; mais il ne s'appelait pas Adam tout court, il s'appelait le Roi Adam ou Adenet le Roi, soit qu'il appartint à la nombreuse famille flamande et brabançonne des De Koninc, soit plutôt qu'il eût reçu la couronne poétique et eût été roi des ménestrels, en Brabant d'abord, en Flandre ensuite.

L'amour des lettres était traditionnel à la cour de Brabant. Lorsqu'en 1121, Aléyde de Louvain, fille de Godefroid le Barbu, avait épousé le roi d'Angleterre Henri I<sup>er</sup>, un trouvère an-

glo-normand lui avait dédié un poème sur saint Brandan ; il y félicite :

« Donna Aalis, la réine,  
Par qui vaudra la loi divine,  
Par qui croitra la loi de terre  
Et s'arrêtera mainte guerre. »

Henri I<sup>er</sup> avait cultivé la poésie. Henri II avait aimé les lettres ; Lorsqu'en 1237, il avait donné sa fille aînée, Mahaut, à Robert d'Artois, de nombreux ménestrels avaient assisté à la fête et y avaient joué des jeux scéniques. Henri III était poète, et l'on conserve de lui quatre poésies ; deux chansons d'amour :

« — Amour m'est au cœur entrée  
De chanter m'a esméu. »

« — Si chascun au monde savoit  
Comment bone amour sait ouvrer. »

Puis, une pastourelle d'amour :

« L'autre jour j'étois monté  
Sur mon palefroid amblant. »

C'est l'histoire d'une jeune fille qui résiste à la promesse de beaux présents, car elle a vu *maints prometteux*, dit-elle ; mais qui cède au présent quand elle le tient.

Enfin, ce qu'on appelait un jeu-parti, c'est à dire un dialogue. Le duc s'adresse à un poète nommé Gélibert ; il lui soumet une question toujours nouvelle : L'influence de la possession sur l'amour. Le trouvère, en homme de sentiment, croit que la possession redouble l'amour dans un cœur loyal :

« Jà n'en sera, pour ce, que mieux aimée. »

Le duc, en homme du monde, pense autrement :

« Ah ! Gélibert, où avez-vous trouvée  
Cette raison ? Trop vous vois ignorant.  
L'on tient plus cher la chose désirée  
Que ce qu'on a abandonnément. »



Ces traditions poétiques devaient se perpétuer en Brabant. Adenet, après avoir raconté la mort d'Henri III, exprime sa reconnaissance envers ses fils : Jean I<sup>er</sup>, duc de Brabant, et Godefroid, sire d'Arschot. Jean I<sup>er</sup> fit aussi des chansons d'amour ; mais il les écrivit en flamand, et sa gloire fut chantée par la muse germanique. Lorsqu'en 1281, il remporta la célèbre victoire de Woeringen, il avait avec lui, assistant à la bataille, un trouvère flamand, Jean Van Heelu ; et, lorsqu'en 1291, il donna son fils à Marguerite d'Angleterre, ce poète composa toute une épopée sur Woeringen, pour faire connaître à la royale fiancée les exploits du père de celui dont elle allait porter le nom, et dans l'espérance qu'elle apprendrait, pour les connaître, la langue du poète.

La poésie flamande était alors dans tout son éclat. Van Maerlant, après avoir chanté la chevalerie, avait ajouté à sa lyre une corde plus utile, sinon aussi brillante, et commencé une réaction en faveur de la poésie didactique et des chroniques rimées. Lorsque Philippe le Bel eut arrêté en trahison la fille de Gui de Dampierre, pour empêcher son mariage avec le fils du roi d'Angleterre, et que le comte de Flandre en appela au jugement de ses pairs, un poète du Brabant assistait aux pourparlers : Louis Van Velthem devait continuer le *Miroir historique* de Van Maerlant, et y raconter en vers flamands l'histoire de son temps.

La poésie flamande ne fit pas négliger l'autre. Le duc courtise la muse thioise, mais il ne proscriit pas la poésie française. Jean I<sup>er</sup> et son frère sont les protecteurs d'Adenet le Roi ; leur sœur, la reine de France, Marie de Brabant, fait de la poésie son agrément et sa consolation ; et le comte de Flandre, Gui de Dampierre, dont Jean I<sup>er</sup> devait épouser la fille en seconde noce, protège de préférence la poésie française. Lorsqu'en 1270, pour remplir son engagement de suivre Louis IX à la Croisade, il partit pour l'Italie, parcourut le royaume de Naples et de Sicile, en l'absence de Charles d'Anjou, dont son fils avait épousé la fille, et peut-être, comme le suppose l'*Histoire littéraire de France*, pour contenir les populations impatientes du joug d'un prince français, — il avait avec lui une suite de chanteurs et notamment Adam le ménestrel. Un ancien compte de la maison du comte de Flandre nous permet de le suivre dans ce voyage. On le voit débarquer en Sicile, passer en Calabre, à Naples, à Rome, à Florence, à Parme, à Milan, et

revenir en Flandre par le mont Saint-Bernard, Lausanne et Paris. Adam le ménestrel l'accompagne partout; à chaque étape, il reçoit ses gages. Le jour qu'il partit de Palerme pour Messine, on lui donna cinq sous huit deniers; à Messine, six sous huit deniers; à Catane, vingt deniers. Le lundi après la Noël, le duc venait de quitter Palerme, il s'arrêta la nuit dans une localité que le compte nomme Calabouton; le lendemain il y *disna avec ses ménestrels*.

Plus tard, nous retrouvons le comte de Flandre dans un autre voyage, en Brabant et en France, — soit à l'occasion des négociations pour le mariage du second fils du duc de Brabant avec la fille du roi d'Angleterre, — soit lorsque le duc de Brabant fit chevalier le roi de Hollande — et peut-être aussi pour assister, à Paris, à des fêtes où Jean I<sup>er</sup> et Godefroid son frère furent créés chevaliers. Le compte des dépenses s'étend du 22 décembre 1276 au 13 juin 1277; Gui de Dampierre paie :

A trois ménestrels du duc de Brabant, nommés Tassin, Boidin et Estnol le Sot, six livres, dix sous;

Au ménestrel du comte de Hollande, qui lui présenta deux faucons de la part du comte de Hollande, 3 livres;

A deux ménestrels du comte de Boulogne, nommés Martinet et Gérardin, 4 livres;

A quatre ménestrels du comte de Champagne, nommés Le Roi Morel d'Angleterre, le fou de Popelgi, Jehan le Lenteur et Gilet de Loiam, 6 livres 8 sous;

A un ménestrel du comte d'Artois, 48 sous;

Enfin, à Adam le ménestrel, sans autre désignation : une fois 40 sous, et une autre fois 20 sous.

M. Paulin Paris et M. Kervyn croient que ce ménestrel est Adam le Bossu, d'Arras. D'autres écrivains se décident pour Adenet le Roi. Ce qui est hors de doute, c'est qu'Adenet fut attaché à Gui de Dampierre. Il le dit lui-même, en faisant l'éloge du comte.

Lorsque en 1297, le 8 novembre, le roi d'Angleterre Édouard I<sup>er</sup>, étant à Gand, fit donner un fermail d'or au ménestrel du comte de Flandre, ce ménestrel s'appelait encore Adam. Cette fois, ce ne peut plus être le bossu d'Arras, car on sait qu'il mourut en 1286, et il n'est pas trop invraisemblable que le ménestrel élevé à la cour de Henri III et qui assista à sa mort, ait survécu au vainqueur de Woeringen, ait vu les malheurs du

comte de Flandre et ait chanté pour le roi d'Angleterre, au moment où il promettait de le venger.

Pendant, quoiqu'il fût attaché au comte de Flandre, Adenet n'oubliait pas ses protecteurs du Brabant. S'il composa son poème les *Enfances d'Ogier* pour Gui de Dampierre, il l'envoya à Marie de Brabant. C'est de Marie de Brabant et de son amie Blanche de Castille qu'il reçut le sujet d'un autre poème : *Cléomadès*, qu'il dédie à Robert d'Artois et qu'il termine par le récit de la mort de Henri III et l'éloge de Jean I<sup>er</sup> et de Godefroid. Il aimait à demander ses sujets à la bibliothèque de Saint-Denis, et c'est à Paris, auprès de Marie de Brabant et sans doute pour elle, qu'il écrivit un autre poème : *Berthe aux grands pieds*.

Ce treizième siècle est le règne des ménestrels. Il est dans les deux langues le siècle littéraire du Brabant.

Le quatorzième siècle ne devait pas laisser périr ces traditions. Lorsqu'en 1312, Jean II, fidèle aux exemples de sa famille, réunit avant de mourir l'assemblée de Cortemberg et y publia la célèbre charte de liberté du Brabant, un autre poète assistait aux États généraux, en sa qualité de secrétaire de la ville d'Anvers. Jean Boendale était né à Tervueren ; il rédigea les *Gestes du Brabant* jusqu'en l'année 1330, et les rimeurs ne manquèrent pas pour continuer les *Brabantsche Yeesten* jusqu'au quinzième siècle.

Les ducs de Brabant ne tardèrent pas à entrer dans la confédération des provinces belgiques contre la France ; le même poète célèbre en vers la guerre d'Édouard III contre les Valois. Il y suit le roi, pas à pas, dans son expédition, depuis son débarquement à Auvers jusqu'à son retour en Angleterre. Un singulier épisode, qu'on ne rencontre pas ailleurs, est raconté dans ce poème : Au siège de Tournai, des femmes enceintes prient le roi qui affame la ville, de leur procurer du poisson frais et du hareng ; Édouard III leur en envoie deux charretées.

Dans le même temps, les guerres féodales que Godefroid III avaient soutenues, au douzième siècle, contre ses vassaux, inspiraient à un autre poète flamand anonyme, un roman de douze mille vers : *La Guerre de Grimberghe*.

La chronique rimée n'était pas l'unique genre de poésie cultivé dans le Brabant. Van Maerlant avait écrit *les Fleurs de la*

*nature*; Ghérard de Linthout écrit *les Mystères de la nature*. Adenet avait renouvelé en français une branche des chansons d'Ogier; Jean Boendale, outre ses chroniques, écrit un poème intitulé *Ogier de Danemark*. Van Maerlant avait écrit une bible rimée; Jean Boendale écrit un *Miroir des laïcs*, et Henri van Aken, de Bruxelles, traduira bientôt le *Roman de la Rose*.

La poésie française n'était pas négligée. En 1336, Renaud de Louvain traduit en vers le poème de Boèce *sur la Consolation*. En 1389, Jean de Malines offre à la duchesse de Brabant des stances sur l'*Ave Maria*. Lorsqu'en 1385, de grandes fêtes célébrèrent à Cambrai le double-mariage du fils et de la fille de Philippe le Hardi duc de Bourgogne, avec la fille et le fils d'Albert de Bavière comte de Hainaut, le même poète ménestrel du Hainaut était là; Jean de Malines se crut au ciel :

« Bien pensai estre en paradis. »

Il décrivit en vers le cortège, le tournoi, le banquet et les jeux scéniques, sans oublier l'éloge de la duchesse de Brabant qui assistait à la fête :

« La vaillant dame de Brabant  
Qu'on doit aimer tout son vivant,  
Car elle est souffisante et sage. »

Un autre poète devait faire mention de ces noces, qui préparaient la domination de la maison de Bourgogne sur nos provinces, et dont il se dit tout réjoui. C'est Froissart. Jean, né à Malines, était ménestrel du comte de Hainaut. Froissart, né à Valenciennes, eut pour collaborateur le duc de Brabant. Lorsqu'en 1372, Wincelas, prisonnier du duc de Juliers, rentra dans ses États, Froissart célébra la joie du pays, dans une pastourelle qui a pour refrain :

« Que le duc r'avons, Dieu merci,  
De Lussenbourc et de Brabant. »

Froissart resta attaché à la cour de Brabant jusqu'à la mort du duc (1383); il y composa un livre qui n'est pas retrouvé : *Meliadus* ou *Meliador*, dans lequel il fit entrer toutes les

chansons de son royal collaborateur. Wenceslas suivait les exemples d'Henri III et de Jean I<sup>er</sup>. Quand Froissart offrit le *Meliador* au roi Richard d'Angleterre et que le jeune souverain lui demanda de quoi il traitait, le poète répondit un seul mot : *D'amours*.

C'est ainsi que le siècle littéraire du Brabant s'encadre dans des traditions poétiques, non interrompues, depuis Alix de Louvain, Henri III et Jean I<sup>er</sup>, jusqu'à Wenceslas ; depuis Adenet jusqu'à Froissart. Ce qui le caractérise dans la langue flamande, c'est une série de poèmes historiques, qui sont comme les chroniques rimées du patriotisme. Ce qui y domine dans la poésie française, c'est un homme, le plus grand poète de son temps, Adenet le Roi.

J'étudierai rapidement l'œuvre des chroniqueurs, et avec plus de détails les œuvres du poète.

Les chroniqueurs flamands du Brabant, comme tous les anciens chroniqueurs, partent de la légende pour arriver à l'histoire; ils prêtent à leurs héros une grande fierté chevaleresque.

Les ducs de Brabant, issus du chevalier au Cygne, restent fidèles à la race de Charlemagne. Godefroid le Barbu a inspiré d'abord les trouvères. Écoutez Jean Boendale, faisant parler cet enfant de douze ans :

« Je vous apprendrai pourquoi Godefroid de Louvain a été nommé le Barbu..... C'était en l'an de Notre-Seigneur 1073....., sous le règne de l'empereur Henri IV, Godefroid ayant l'âge de douze ans.....

« ..... C'était un jour de Noël. Le comte Henri était assis à table dans la vaste salle de Louvain, avec ses chevaliers, accoutumés à partager son repas à chaque grande fête de l'Eglise. A côté de lui, se trouvait monseigneur Robert d'Asche, assisté de son fils Henri, écuyer-servant de grande espérance. On y voyait aussi le fier seigneur d'Orsmale et le jeune Werner de Grez, faisant bonne chère avec le maître du lieu. Ils étaient à peu près du même âge que Godefroid, le fils du comte.

« Au milieu des plaisirs du festin, le comte devint pensif et fut saisi de douleur; sa mémoire lui rappelait comment le puissant comte son père avait été assassiné dans son palais. Souvenir plein de tristesse et qui, pendant quelques instants, troubla jusqu'au plus profond de son esprit! Cela fut remarqué par Godefroid son fils qui lui dit : « Père, pourquoi cet air

pensif et affligé, lorsque les meilleurs de vos amis vous entourent? Il ne vous convient pas de faire peser sur eux vos ennuis et vous devez être gai. » Le comte répondit : « Vous dites vrai ; mais, quand je pense que mon père a été traîtreusement assassiné, je ne suis plus maître de ma douleur. Quand je me rappelle les grands biens dont mes ancêtres ont été dépouillés et dont nous sommes privés injustement, ah ! mon fils, est-il possible que je ne sois pas triste? Je suis issu d'une race illustre et je n'ai plus mon patrimoine. — Soyez en paix, mon père, laissez ces regrets. L'homme est nu en naissant, l'homme est nu quand on l'enterre; n'affligez pas ces seigneurs. » Le comte repartit : « Je ne veux pas les affliger, mais j'ai le cœur navré. — Cessez vos plaintes, mon père. Ce patrimoine me reviendra. Je le reprendrai si Dieu me prête vie, quand même l'empereur en disposerait encore. — Taisez-vous, mon fils, vous êtes trop jeune pour parler ainsi; vous avez trop peu de barbe au menton pour avoir le verbe si fier. » Ces paroles excitèrent le courage de l'enfant. Il répondit : « Père et seigneur, entendez-moi; je vous le dis très sérieusement et je vous le jure ici par le Seigneur Dieu qui est au ciel et par la foi que je vous dois! Vous pouvez m'en croire, la barbe que je porte au menton ne sera plus rasée aussi longtemps que je n'aurai point reconquis le pays de Lohier et de Brabant et tout ce que le duc Charles a perdu. — Vous la porterez bien longtemps cette barbe, mon fils! » dit le père. Et tous les seigneurs se mirent à rire.

« Cependant, Godefroid réalisa plus tard sa promesse et recouvra les biens de ses parents, excepté le trône royal de France, dont nos ducs ont été privés jusqu'aujourd'hui par l'astuce de Hugues Capet. »

Godefroid II, dit le Barbu, devint, en effet, duc de Lohier; lui et son fils maintinrent énergiquement leur pouvoir contre l'esprit d'indépendance des barons féodaux et contre la maison de Limbourg, et, lorsque le duc mourut, la minorité de son fils, menacé de perdre l'héritage du fier Godefroid à la Barbe, inspira l'héroïsme de la chevalerie brabançonne et la muse d'un poète flamand. Quelques lignes des *Gestes du Brabant*, de Jean Boendale, suffirent au poète anonyme de la *Guerre de Grimberghe* pour qu'il inventât une série d'événements, joutes, assemblées, batailles, où il s'efforce d'élever jusqu'à l'épopée les dangers du commencement de ce règne.

Le poète donne au jeune Godefroid quatre tuteurs, modèles de dévouement. Une bataille décisive va s'engager; les deux partis ont réuni tous leurs vassaux, tous leurs alliés. Alors, un

seigneur brabançon propose que l'enfant soit amené au milieu de l'armée, comme l'enjeu de la victoire et pour que la vue d'un orphelin en bas âge inspire l'héroïsme des chevaliers. Le jeune Godefroid donc est amené sur le champ de bataille, son berceau est suspendu à un saule, et la lutte s'engage avec violence, sous l'émotion de ce spectacle. C'était le 15 août; car le poète, qui aspire au titre de chroniqueur et qui croit écrire l'histoire en la poétisant, entre dans tous les détails des chroniques rimées. Toute une journée ne suffit pas à décider le combat. Les tuteurs s'inquiètent, car les Brabançons ont fait de grandes pertes et le sire de Grimberghe a reçu de nouveaux renforts. Le conseil se décide à demander l'aide du comte de Flandre; mais ce concours doit être cher acheté: le comte de Flandre exige que le duc de Brabant, s'il lui assure la victoire, devienne son vassal. Les tuteurs acceptent cette dure condition et s'en portent garants. La bataille recommence avec acharnement; les quatre tuteurs y succombent avec de nombreux chevaliers brabançons. L'arrivée des Flamands ramène et décide la victoire. Arnould de Grimberghe, son fils et la plupart de ses alliés restent sur le champ de bataille, et les fanfares du triomphe éclatent autour du berceau, suspendu, avec les destinées du Brabant, au saule du Champ de la Longue Haie, qui, depuis ce jour, porte le nom de *Haie de l'Orphelin*.

Le poème ne s'arrête pas là, car le duc de Brabant doit être vassal du comte de Flandre! Arrivé à sa majorité, le petit-fils de Godefroid le Barbu pourra-t-il souscrire à cette condition de sa victoire? Le poète n'a inventé cette situation que pour en faire sortir son héros avec gloire. Godefroid III n'hésite pas un instant; il va trouver le comte de Flandre et réclame l'indépendance de sa couronne ducale. Le comte ne cède point, il s'autorise d'un engagement solennel. Alors, le jeune héros tire son épée et l'offre au comte de Flandre: « Plutôt mourir que de vivre vassal, dit-il. Voici mon épée, tranchez-moi la tête! » Cette héroïque fierté produit l'effet voulu. Bauduin fléchit; ne pouvant réduire le hautain vassal, il s'en fait un brave allié.

C'est ainsi que la poésie prêtait aux ducs de Brabant une auréole de grandeur.

L'apogée de cette gloire est le règne du vainqueur de Woeringen. Jean Boendale fait, en ces termes, le portait de Jean I<sup>er</sup>:

« Prince sage, vaillant, hardi, généreux et bienfaisant, il répandait les richesses autour de lui. Il détruisit les brigands qui infestaient les grands chemins et détroussaient les marchands. Il aimait les tournois ; il s'y montra libéral envers les chevaliers pauvres, et jouteur invincible. Guerrier téméraire, toujours prêt à venger l'honneur outragé ; prompt à la colère, mais ne manquant jamais à sa parole. Quand il s'irritait, son regard devenait terrible et nul n'osait l'approcher. On l'a vu, dans ses accès, briser un bâton entre ses dents. Mais son emportement durait peu. Dans toutes les fêtes, dans tous les lieux où il parut, il prouva qu'il était un digne descendant de la race de Charlemagne... Les Brabançons furent honorés partout sous son règne, par respect pour un prince qui rendait son peuple à la fois libre et fort. »

Il ne manque à ce portrait qu'un détail qu'on trouve dans *Melis Stoke* et dans *Van Velthem*, et qu'un chroniqueur flamand, qui a écrit en petits vers latins, exprime en ces termes, en parlant de ce prince *multigame* :

« On l'appelait Lion et Dieu des armées, dit Jean de Tielrode ; il aimait aussi les combats de Vénus. Il fut à la fois un excellent assaillant de chevaliers et de demoiselles.

« Duc miliciæ, Leo dictus,  
Et Deus armorum,  
Veneris dilexerat ictus;  
Jostator bellis  
Fuit optimus ac domicellis. »

Les neuf chansons du duc viennent à l'appui de ce dire. Car Jean I<sup>er</sup> fut poète flamand :

« Un beau jour de mai, levé dès l'aurore, j'allai dans mon verger, prendre mes ébats ; j'y trouvai trois pucelles : oh ! quelles beautés ! Elles chantaient tour à tour : *Herba lorifa, herba lorifa*.....

« J'accostai la plus belle, et la pris par la taille, et voulus la baiser, la baiser sur la bouche. Elle dit : Arrête ! *herba lorifa, herba lorifa*. »

Le duc parlait tout autrement aux hommes d'armes. Jean van Heelu lui prête avant la bataille de Woeringen une fière harangue :



« Songez à la valeur de vos ancêtres ! Jamais ils n'ont fui, abandonnant leur prince ! Faites comme eux, et vous conquerez la gloire. Je vous ai vus souvent à l'œuvre et j'ai pu apprécier le service des chevaliers et des soldats. Mais aujourd'hui, le danger est réel : vous verrez ma mort ou mon triomphe. J'atteste Dieu que j'ai cherché la paix ! C'est pourquoi Dieu nous aidera. Je marcherai le premier à votre tête ; veillez à ce que je ne sois pris ni en flanc ni par derrière. Pour ceux qui m'attaqueront en face, je m'en charge. Je saurai me défendre, à l'honneur de tous ; mais, si vous me voyez fuir ou me rendre, tuez-moi, je l'ordonne. »

La bataille fut longue et terrible ; Van Heelu en donne les détails en historien, et son récit est accepté et suivi par l'histoire. Mais les nobles sentiments, dignes de la poésie, ne manquent pas dans cette lutte meurtrière, et l'on y retrouve, sous le duc qui triomphe avec emportement, le poète et le chevalier. Adolphe de Nassau, qui devait plus tard être empereur, est fait prisonnier, après avoir tué de sa main cinq des meilleurs chevaliers du duc. « Qui es tu, toi dont la valeur m'a causé tant de peine aujourd'hui ? dit Jean à son prisonnier. — Je suis le comte de Nassau. Mais toi, quel est ton nom ? — Je suis le duc de Brabant que tu n'as cessé de poursuivre. — Ah ! repartit le comte, cette épée qui a tué cinq des tiens n'aurait pas dû te mancher ! » — Le duc, loin d'être irrité de cette parole fière, relâcha son prisonnier sans rançon.

Un poète allemand, Ottocar Horneck, raconte une scène d'un tout autre caractère. L'évêque de Cologne vaincu fut jeté par le duc dans une étroite prison, où on le tint assis, tout armé, écrasé sous le poids incessant du heaume, de l'armure et du casque de fer. Le pape voulut intervenir ; son légat invita le duc à mettre un terme aux tortures du prélat. Le duc répondit : « Moi ! faire le moindre mal à un prêtre ! que Dieu m'en préserve ! Il est vrai que j'ai fait prisonniers bien des soldats et que j'en garde un, entre autres, tel qu'il fut arrêté dans la bataille, armé de pied en cap, et comme un chevalier. Mais est-ce là ce qu'on appelle un prêtre ? »

Jean I<sup>er</sup> était poète, il se souvient dans ses chansons des pastourelles des troubadours. Mais il était Flamand, il rappelle ici la verve caustique de *Reinart de Vos*.

Jean I<sup>er</sup> avait les défauts et les qualités du chevalier ; il avait lutté dans soixante et dix tournois, il fut tué dans un tournoi. Il

laissa de nombreux batards, et Van Velthem prétend que, lorsqu'il fut tué à Bar en voulant conquérir le prix d'un tournoi, il se rendait dans cette ville dans le dessein secret d'y faire une nouvelle conquête d'amour.

Adenet le Roi vivait-il encore lorsque Jean I<sup>er</sup> mourut ? on l'ignore. Sa dernière œuvre, *Cléomadès*, semble antérieure même à la bataille de Woeringen ; car l'éloge qu'il y fait de Jean I<sup>er</sup> ne contient aucune allusion au fait culminant de ce règne. L'éloge du vainqueur de Woeringen fut fait dans la poésie flamande qu'il cultivait lui-même, et un poète allemand écrivit aussi un petit poème sur sa mort. Le Courage, l'Honneur et l'Amour y sont personnifiés pour chanter le duc tournoyeur, poète et multigame. Enfin, les *Insignia gentilitia Ducum Brabantiae* résumant son règne en lui prêtant une glorieuse devise : *Æternitati laboro : Je travaille pour l'éternité.*

Les poètes français ne contribuèrent pas moins que les chroniqueurs flamands à illustrer ce règne.

Adenet le Roi, vivant dans la dernière moitié du treizième siècle, n'eut ni la verve épique des premières chansons de gestes, ni la naïveté primitive des poètes de la Table Ronde, ni l'unité de genre des uns et des autres. La poésie, à cette époque, remaniait les sujets anciens, pour leur donner des beautés nouvelles, et cherchait des effets artistiques, au lieu de se livrer à ses inspirations naturelles. Adenet cherche et trouve souvent. Il cherche même le progrès dans la forme : après s'être servi des couplets de vers monorimes, tantôt de dix syllabes, tantôt d'alexandrins, il adopta les vers de huit syllabes à rimes suivies, deux à deux. Il imagina aussi, pour éviter la monotonie des couplets monorimes, d'alterner les rimes masculines et féminines, idée que la poésie française devait accepter pour l'appliquer aux alexandrins à rimes suivies. Cela résolu, il crut faire mieux encore ; il fit suivre ses tirades de rimes masculines, de tirades en rimes féminines correspondantes, si bien qu'après un couplet en *in*, il s'astreint à rimer le suivant en *ine*, après *oit*, il s'impose la rime en *oite*, après *i*, *ie*, après *é*, *ée*, etc., etc., et cela pour les 145 couplets et les 3,000 vers de *Berthe aux grands pieds*. C'était retomber dans la monotonie et y ajouter une de ces recherches, filles ordinaires de l'impuissance de l'imagination et de la pauvreté des idées. Ce qu'Adenet trouve, c'est un idéal plus délicat, des

mœurs plus civilisées et surtout le sentiment vrai. Car le ménestrel brabançon était né poète par le cœur, et, s'il fut de son temps par ses mauvais côtés, il est de tous les temps par la vérité et l'émotion. Fauchet dit avec raison qu'il est fâcheux en répétitions. Mais, quand M. Paulin Paris ajoute que le fond de ses narrations est en général d'autant moins poétique que son expression semble l'être davantage, je crois que c'est tout le contraire qui est vrai. Le fond des œuvres d'Adenet est presque toujours la vérité du cœur humain.

Quatre œuvres appartiennent incontestablement au poète brabançon ; le dernier de ces quatre poèmes est un roman d'aventures : *Cléomadès* ; Adenet y cite les trois autres, qui appartiennent au cycle de Charlemagne : *Les Enfances d'Ogier*, *Beuves de Comarchis*, et *Berthe aux grands pieds*.

On attribue aussi au ménestrel du Brabant d'autres œuvres, et particulièrement un curieux roman dont j'aurai l'occasion de vous entretenir une autre fois : *Eustache le Moine*.

*Berthe* est évidemment son chef-d'œuvre. Je l'analyserai dans son entier, après avoir passé rapidement sur les autres.

*Les Enfances d'Ogier* et *Beuves de Comarchis* sont des remaniements d'anciennes chansons de gestes ; le premier, d'après la première partie de *la Chevalerie Ogier de Danemark*, par Raimbert de Paris ; le second, d'après le *Siège de Barbastre*.

Chaque époque trouve, dans les œuvres des temps antérieurs, des sujets qui l'intéressent et de nombreux détails qui lui répugnent, et elle n'accepte ce legs poétique que sous bénéfice d'inventaire. Les mœurs se sont adoucies, l'idéal de l'homme et de la femme ont changé ; on aime à faire connaissance avec les héros du passé, mais on veut qu'ils soient vêtus à la moderne, et présentés, dans le monde nouveau, par un contemporain qui en connaisse les goûts et les usages. Ce fait est plus vrai pour les traditions primitives d'époques violentes ; alors, cette loi s'impose même à l'histoire, qui se croit longtemps forcée de passer le vernis de la civilisation nouvelle sur les récits des temps barbares. Mais les œuvres d'imagination surtout ont cette mission de rajeunir les héros pour conserver à l'héroïsme une jeunesse éternelle, et il arrive un moment où la forme poétique elle-même n'est plus de mise et où les inspirations des vieux trouvères ne sont plus reçues à moins d'être travesties par les romanciers et de se présenter sous l'habit noir de la prose.

Le siècle d'Adenet n'en était point là. Plus tard, *Ogier*, *Berthe* et *Cléomadès* seront reproduits en prose. Le treizième siècle croyait encore à cette harmonie du vers qu'on a appelée la langue des dieux. Le roi ménestrel du Brabant fit comme les poètes de l'époque ; il chercha, dans les anciennes chansons de gestes, les sujets les plus célèbres, pour les présenter à la brillante noblesse de son temps, dans la langue et sous la forme qu'elle aimait, et avec l'idéal le plus avancé que pût alors rêver un poète.

Les critiques ont fait ressortir cette différence d'idéal : la rude naïveté du onzième siècle changée en scrupules d'honneur, la violence des combats, en jeux de tournois, l'indépendance farouche des féodaux, en respect du roi, et les simples mœurs des amours honnêtes ou violentes, en recherches de sentiment. Cette transformation caractérise les *Enfances d'Ogier* et *Beuves de Comarchis*. Je ne m'y arrêterai point. Nous la retrouverons dans *Berthe aux grands pieds*.

*Cléomadès* se rattache à un autre genre. Adenet le rédigea à la demande de Marie de Brabant et de Blanche de Castille, qui lui en fournirent le sujet, comme il le raconte lui-même en confiant le nom de ses royales protectrices à un acrostiche, ce secret de polichinelle des trouvères. C'est une histoire merveilleuse, d'origine espagnole et sans doute arabe, et qui ressemble assez aux contes des *Mille et une Nuits*. Le cheval de bois, qui en est la grande machine dramatique, se retrouve ailleurs, avant et après Adenet. Il sert à Cléomadès pour ses aventures d'amour. Dans ce genre d'œuvres, genre secondaire à coup sûr, le sujet ne compte pas et n'est guère qu'un prétexte, une convention, qu'on passe aux poètes pour leur permettre de déployer toute leur imagination dans l'abondance ou la grâce des détails. Ce sont les détails qui comptent, et trop souvent le poète s'y perd. Libre d'inventer tout ce qu'il veut, sans s'arrêter devant les choses les plus merveilleuses, il ne trouve souvent que des inventions vaines ou fausses, que des détails recherchés et prétentieux. Tant il est vrai que les grandeurs de l'homme sont en lui, dans les réalités de son esprit, dans les émotions de son cœur, et que, pour trouver le beau, pour développer le génie, il ne faut pas se jeter dans le domaine des fées, il faut rester dans la vérité du cœur humain.

Je ne vous laisserais rien dans l'esprit, messieurs, si je vous

racontais : qu'il y avait une fois un roi d'Espagne qui avait trois filles, et un fils brave et beau, nommé Cléomadès; que la plus jeune de ses filles fut recherchée par un roi, bossu et laid, méchant et sorcier par dessus le marché, qui fabriqua pour l'obtenir un cheval de bois, assez semblable au cheval de bronze renouvelé de Chaucer par Scribe; que Cléomadès, enlevé par le cheval, descendit à la cour de la belle Clarmondine et l'éveilla d'un baiser, — car les baisers jouent un aussi grand rôle que les coups d'épée dans ces romans; — que Cléomadès enleva Clarmondine, mais que le roi bossu la lui vola et l'emporta loin, bien loin; que Cléomadès, après maintes prouesses, retrouva sa belle chez un roi qui voulait l'épouser et dont elle se défendait en feignant la folie; que, déguisé en médecin, le héros, pour la guérir, la plaça avec lui sur le cheval d'ébène et l'enleva pour de bon cette fois et pour l'épouser; qu'enfin — car c'est ainsi que se terminent tous les contes d'amour, — qu'enfin Cléomadès et ses trois sœurs se marièrent, furent heureux et eurent beaucoup d'enfants :

« Sachez que lui et ses trois sœurs  
Eurent fils et filles plusieurs. »

Ce que vous voulez savoir, ce que je dois vous dire, c'est la valeur de l'œuvre. A mon avis, Adenet, qui a pris ici le rythme de Chrestien de Troyes, est loin d'atteindre son modèle pour la netteté du vers, pour la grâce des transitions, pour l'invention des épisodes. Trop souvent, on y sent l'effort, la recherche de l'effet, le genre factice. Mais l'ensemble est suffisamment agencé, l'intérêt, soutenu, les épisodes, variés, sinon le style, et les inventions, souvent gracieuses.

Je vous en donnerai une idée.

Le roi des ménestrels n'oublie pas les ménestrels. Quand son héros se déguise en médecin pour chercher celle qu'il aime, il ne veut d'autre compagnon que le ménestrel Pinchonnet, et il en donne deux raisons; la première c'est que le chanteur l'arrache à ses sombres pensées; la seconde, c'est que les ménestrels sont gens qui vont partout et savent toutes les nouvelles, et qu'en faisant parler ce figaro poétique, il espère découvrir la trace de l'héroïne perdue. Ce Pinchonnet joue un rôle utile dans le roman; Adenet le présente comme le modèle du mènes-

treil : joyeux quand il peut dire le bien, et se gardant de médire; car, dit le poète, on n'est ménestrel à bon droit qu'à ce prix : Le ménestrel bien élevé (*de bonne affaire*) doit célébrer le bien et taire le mal.

Adenet, cependant, n'est pas avare d'une pointe de satire. La situation de son héroïne lui en suggère une que voici. Elle passe pour une femme de basse extraction, compagne d'un saltimbanque, qui veut l'épouser de force; néanmoins, le roi du pays veut aussi en faire son épouse; car, dit le poète, « les grands seigneurs de ce temps-là ne cherchaient à conquérir ni terres, ni trésors; mais ils rêvaient de trouver une belle vierge, bien faite de corps et noble de lignage, et, pourvu qu'elle fût honnête et bonne, ils l'eussent acceptée pauvre et nue, de préférence à une impératrice, laide et sottte. »

Cet idéal a pour repoussoir la satire du temps :

« Aujourd'hui, on ne veut avoir belle ni bonne, sans fortune. Jadis, roi, comte, duc ou baron était honoré quand il se mariait ainsi, et chacun l'en félicitait. Aujourd'hui, la richesse passe avant la beauté et l'honneur. »

J'ai parlé des scènes gracieuses du poète. Voici la plus remarquable de toutes :

Cléomadès, transporté par son cheval de bois dans le palais de Clarmondine, l'a trouvée endormie et l'a éveillée avec deux baisers : il ne la connaissait point et la trouvait belle. Plus tard, lorsqu'il l'aime, lorsqu'il est aimé, lorsqu'il la retrouve après de longues souffrances et l'enlève pour l'épouser à la cour de son père, lorsqu'elle est bien à lui et qu'ils ne se sépareront plus, ils s'arrêtent, fatigués, près d'une fontaine, sous un arbre, et l'héroïne s'endort sur les genoux de son amant :

« Elle dit que là dormiroit  
Un petit, car lassée étoit ;  
Et Cléomadès dit lui a  
Que sur son giron dormira. »

Elle s'endort, le chevalier a pour elle des soins de mère, il la tient sur ses genoux, il la couvre d'un pan de son manteau. Elle dort et il la regarde, il admire sa grande beauté, sa joue

fraîche, sa bouche vermeille; il ne peut en détacher ses yeux; il se souvient du premier jour où il la vit, aussi endormie, et lui donna deux baisers. Alors, le même désir s'empare de son cœur; les lèvres de Clarmondine appellent encore ses lèvres. Mais la raison l'arrête et, par un artifice poétique du temps, bien usé aujourd'hui, le poète met aux oreilles du héros deux conseillers opposés : l'Audace et la Raison. L'Audace ayant pour auxiliaire le Désir, la Raison commandant à la passion, et ayant pour elle la Tempérance et l'Honneur. Ose, dit la première, l'amour aime les audacieux. — Arrête, dit la Raison, l'amour n'aime pas le larcin. — Tu l'as bien embrassée quand tu la vis pour la première fois, dit l'Audace. — L'amour ne t'imposait aucune réserve alors, dit la Raison.

Le dialogue se prolonge, car le poète n'abandonne pas facilement une idée quand il la tient. En fin de compte, Cléomadès écoute la raison, et Clarmondine ne sera pas éveillée cette fois par un baiser. Je me trompe, messieurs, le baiser y est; le poète l'y introduit par un artifice poétique plein de charme.

Pendant que l'amant hésitait, la belle rêvait, et les rêves féminins n'ont point de ces scrupules; elle rêvait qu'un lion se jetait sur elle, que son amant tuait le lion et qu'elle tombait évanouie dans les bras de son sauveur, qui la baisait « près du menton »; car l'héroïne n'ose pas dire : sur la lèvre.

Cléomadès lui explique son rêve en lui racontant les luttes de son cœur. Le lion, c'est l'audace qui le poussait à l'embrasser; le vainqueur du lion, c'est la raison et la tempérance du chevalier, qui ont résisté à ce doux désir.

A ce récit, l'héroïne, touchée de cette délicatesse de son amant, l'en remercie et lui offre, lui octroie elle-même ce baiser qui, donné et reçu en rêve, ne suffit pas; ce baiser qui n'est plus un larcin, mais que l'honneur autorise et que l'amour agrée;

Et lors doucement la baisa,  
Ce baiser l'amour agréa.

Froissart, dans son dit de l'*Épinette amoureuse*, raconte une scène souvent citée : un jour de mai, le poète trouve dans un jardin une belle dame, lisant un roman *bien fait et dicté par l'amour*; il la prie de continuer sa lecture tout haut, car aucun

son d'instrument ni de lyre ne peut lui plaire autant que de l'entendre lire. Elle lit et le jeune poète admire son sourire léger, « le doux mouvement de sa bouche ». Bientôt, elle le prie de lire à son tour. Le jeune jouvenceau lit une page, ou deux, ou trois, il ne sait. Puis, ils laissent le livre et causent et se promènent et jouent. Et le poète se prend d'amour. La belle fut-elle aussi *féru de Cupido*? Il ne le sait. Mais, quand ils se séparèrent, la dame :

Me dit fort amoureusement :  
Revenez-nous, car vraiment  
Je prends plaisir à votre lire.

Ce livre, dicté par l'amour et qui sert à l'amour, la dame l'avait nommé : c'était *Cléomadès*. Froissart ne nous dit pas si c'est la scène du baiser qu'il lut à la demoiselle. Mais il n'eût pu choisir plus belle page, pour être lue à deux, sous les grands arbres, par un beau jour du *joli mois de mai*.

Il est temps que nous arrivions à *Berthe aux grands pieds*. Ici, le sujet compte, et, sans cesser d'être gracieuse, l'inspiration est noble; le poète n'abandonne pas la corde d'or de l'amour, mais il quitte le domaine léger de la féerie pour entrer dans l'histoire.

Le roi Pepin, cherchant en secondes noces une épouse royale, a demandé la fille du roi de Hongrie, Berthe la Débonnaire. Mais Berthe est trahie et abandonnée dans une forêt. Une serve, du nom d'Aliste, a pris sa place et sa couronne, et donne deux fils au roi de France.

L'impunité sera-t-elle assurée à ce crime, habilement caché? une esclave restera-t-elle sur le trône? la trahison privera-t-elle la France d'une reine qui doit lui donner Charlemagne? Ces questions, toujours présentes à l'esprit et à la conscience du lecteur, et inséparables de ses émotions, forment le centre poétique, historique et moral, du poème.

Pour tromper Berthe et prendre sa place, la serve, que sa mère lui avait donnée pour compagne, a effarouché la pudeur de cette enfant de seize ans. L'amour de Pepin la tuerait, lui dit-elle, et l'enfant effrayée consent elle-même à se laisser remplacer. Dans le court réoit de Philippe Mousket, antérieur à l'œuvre d'Adenet, Pepin, instruit de la substitution, se prend à



aimer cette serve et trahit lui-même sa royale épouse qu'il abandonne. Dans l'œuvre d'Adenet, Pepin croit aimer Berthe, car l'esclave Aliste lui ressemble, et c'est sous le nom d'Aliste que Berthe, tombée dans le piège, est condamnée à mourir et est abandonnée dans une forêt par la pitié de ses bourreaux.

Le sujet étant ainsi posé par l'audacieuse ambition d'une serve qui veut être reine de France, toutes les péripéties vont sortir du développement naturel de la situation. Car il est impossible que la mère de Berthe, la noble Blanche fleur, ne vienne jamais voir sa fille au beau pays de France et dans la ville de Paris, décrite avec amour par le poète. De grands malheurs l'y décident; elle perd ses autres enfants; alors, elle ne peut plus attendre et le drame commence.

Quand Berthe était partie pour la France, son père et sa mère lui avaient donné une riche escorte :

Car gens françoises sont de grand *beubancerie*.

Ils lui avaient aussi donné de sages conseils :

Fille, lui dit le roi, ressemblez votre mère,  
Ne soyez vers les pauvres ni dure ni amère.

Et la mère lui a dit :

Or, faites-vous aimer des lettrés et des clercs.

Le poème d'Adenet fut mis au théâtre au quatorzième siècle. Le miracle de Berthe fait parler Blanche fleur de même :

Soyez pleine d'humilité,  
Fille, quand vous serez réine,  
Et envers tous douce et bénigne;  
Et si grand bien vous en viendra  
Que le peuple vous aimera.

Mais la fausse Berthe s'est fait haïr de son peuple, en l'écrasant d'impôts, et Blanche fleur ne trouve sur son passage que la haine de la France pour sa fille. La noble mère s'en étonne; Berthe était si bien née, si bien élevée, de si noble race :

Et de père et de mère de vieille ancesserie!

Le poète a mis énergiquement en scène cette réception que la haine du peuple fait à Blanchefleur. Tout le monde maudit au passage celle qui engendra la mauvaise reine. Un paysan arrête le cheval de la mère de Berthe et lui crie : Dame! par la merci de Dieu, je me plains de votre fille! Je n'avais qu'un cheval qui m'aidait à gagner le pain de mes enfants, elle me l'a fait prendre! Que Dieu la maudisse!

Je la maudirai tant au soir et au matin  
Que j'en aurai vengeance du père souverain.

Un nouvel étonnement, un nouveau présage attendait Blanchefleur. Le roi Pepin vient à sa rencontre, sans son épouse. Berthe n'est pas venue au devant de sa mère! — Berthe est malade, dit le roi, la joie de revoir sa mère l'a trop émue. Mais elle sera guérie, quand elle vous aura vue,

Et l'aurez tendrement entre vos bras tenue.

La mère s'alarme néanmoins; ce mal doit être grave, puisque sa fille n'est pas venue à elle. Le roi lui présente ses enfants; un nouveau pressentiment la frappe. Le cœur de Blanchefleur ne parle point, en voyant les fils de Berthe; la mère n'a pas reconnu son sang! Elle ne les embrasse pas, et tout son corps tremble :

Le cœur ne lui trait point que joie en ait éue.  
Elle n'en a aucun baisé ni acolé.

Cependant, du haut de Montmartre, elle admire Paris, et son cri d'admiration la ramène encore à sa fille, sa fille heureuse d'être mariée en *si très noble lieu*.

Elle entre au palais. Margiste, la mère de la fausse Berthe, vient à elle : Où est ma fille? lui crie Blanchefleur. La duègne lui fait un conte : Berthe a besoin de repos. La mère, effrayée, respectera le sommeil de sa fille, et les criminels respirent un instant. Mais on ne retiendra pas longtemps Blanchefleur loin de Berthe; aussitôt après le repas, elle y court. Un nouveau

conte suspend l'intérêt : Tous les volets sont fermés, la lumière peut tuer la reine. Et la mère se résigne à parler à sa fille dans l'ombre.

Enfin les deux femmes sont en présence, et le cœur va tout éclaircir. La gêne et la froideur de la fausse Berthe ont bientôt confirmé les pressentiments de Blanchefleur. Le poète fait preuve d'une grande connaissance du cœur humain dans cette belle scène. Quand Blanchefleur entend que le premier mot de sa fille n'est pas pour elle, que son premier geste n'est pas pour l'embrasser ; quand elle se sent repoussée et comprend qu'on veut l'éloigner, son cœur de mère éclate : « Ce n'est pas ma fille ! Ma fille, fût-elle à demi morte, m'eût embrassée et fêtée ! » Alors, dans une violente émotion, la mère n'entend plus rien, elle veut voir cette femme qui n'est pas sa fille et qui est la reine, elle court à la fenêtre et l'ouvre au grand jour, elle court au lit, arrache la couverture, aperçoit d'abord le pied de l'esclave qui se cache, n'y reconnaît pas sa race, — la grandeur du pied était signe de noblesse alors, — jette la fausse reine à terre et la foule aux pieds :

Trahi ! trahi ! trahi !  
Ce n'est mie ma fille ! c'est la fille à Margiste !

Le roi accourt au bruit, et la mère :

Franc roi, où est ma fille ? la blonde, aux longs cheveux,  
La douce, la courtoise, la très bien enseignée,  
Berthe la Débonnaire et si bien élevée !

Dans l'éclat de sa douleur, la mère sublime énumère les qualités de sa fille et semble répondre à la France : Ma fille ne serait pas haïe de son peuple !

Puis, elle tombe, suffoquée par la douleur.

Le crime est déjoué, déjoué avec un grand art ; mais la victime n'est pas retrouvée. La France n'a plus pour reine une esclave ; mais elle n'a plus de reine. Le double intérêt se soutient et l'œuvre est d'un vrai poète.

Le roi Pepin, d'après les légendes, a le caractère assez léger. Il s'est laissé tromper par une esclave. Cette fois, s'étant égaré à la chasse, il rencontre une villageoise, oublie Berthe, et en

devient amoureux. L'amour d'un roi ne souffre pas de résistance. Une chronique, antérieure au poème, dit grossièrement que le roi demanda au vacher de lui prêter sa fille pour une nuit, et que le vacher la lui octroya. Deux chroniques allemandes ne trouvent rien de mieux que de mettre à côté du roi un astrologue qui lui prédit qu'il doit engendrer cette nuit Charlemagne. Pepin demande donc son aînée au meunier, — car le vacher est devenu meunier; — ce n'est pas elle, dit l'astrologue; puis sa cadette, ce n'est pas elle encore; enfin, le meunier, n'ayant pas d'autre fille, est forcé d'avouer qu'il a recueilli une inconnue; c'est Berthe. Berthe, selon la première de ces chroniques, raconte aussitôt la vérité au roi et reprend son rang d'épouse; d'après l'autre, elle accepte l'amour du roi sans se faire reconnaître. Dans les deux chroniques, Charlemagne, engendré ainsi clandestinement, est presque un fils naturel, le roi le fait élever en secret chez le meunier.

Adenet a compris son sujet tout autrement. J'ai souvent parlé d'une grande condition de l'art qui ne veut pas laisser les péripéties d'une œuvre au hasard d'inventions faciles à trouver, mais qui exige qu'elles se déduisent de la logique des passions et de la vérité des sentiments, difficiles à peindre. Adenet a fait preuve de cet art dans la première partie de son poème; il n'y manque pas dans la seconde.

Abandonnée au milieu d'une forêt; menacée dans sa vie, par les bêtes sauvages qu'elle entend rugir, par les éléments que l'orage déchaîne, par la faim qui la presse; menacée dans sa pudeur par des brigands qui se la disputent, — le poète s'est arrêté longtemps à décrire cette situation pleine de terreur, — Berthe a fait vœu de vivre dans l'obscurité et de ne révéler à personne son rang ni son nom, si Dieu la sauvait de mort et de hontage. Sauvée, elle a été recueillie chez Symon le voyer. Comment le roi retrouvera-t-il l'épouse qui doit lui donner Charlemagne, en présence de ce double obstacle : la perte de sa trace et le vœu de Berthe? La légende indiquait une chasse du roi léger. Voici ce qu'en a fait le poète. Le roi s'est égaré à la chasse; Berthe s'est oubliée à prier dans une chapelle. Pepin lui demande sa route, ne la reconnaît pas et la trouve belle. Il se dit de la maison du roi et veut la prendre dans ses bras. L'entretien est d'abord chaste et gracieux. Mais Pepin s'éprend de plus en plus de la nièce de Symon. Il se dit grand-

maître de la maison du roi ; il promet, il supplie, il exige. L'honneur de Berthe est en danger. Alors, la jeune fille relève la tête : « Seigneur, par la sainte croix ! ne touchez pas à la femme du roi Pepin ! Je suis fille du roi Flore et de la reine Blanchefleur ! Je vous défends d'avoir une pensée mauvaise contre moi et d'être larron de ma virginité ! car je suis reine de France ! » Berthe, qu'on a entraînée au piège en alarmant sa pudeur, Berthe qui a fait son vœu autant pour préserver son innocence que sa vie, Berthe se révèle encore par ce même instinct sublime, qui est la couronne des vierges.

Berthe a trahi son secret. Mais, à peine sauvée, elle se rétracte ; et le roi, qui a un premier indice, doit recourir à la ruse pour connaître la vérité. Sa première ruse, qui est d'écouter à la porte les explications de Berthe avec sa famille d'adoption, lui apprend que Berthe a senti son cœur battre auprès de lui, sans le connaître. La jeune vierge interroge sa prétendue tante :

« Dame, dit Berthe, je vous demanderais volontiers, si j'osais le demander, ce qu'il est devenu, celui qui m'a fait tant d'en-nui... — Belle, dit Constance, il est parti, mais il nous a dit une chose qui nous fait grande peine... Berthe baisse la tête et rougit un petit :

Berthe regarde à terre, un petit se *hontoie*.

Joli mot, forgé sans doute pour la rime.

Berthe dit à ses hôtes qu'elle a menti pour sauver son honneur. Mais Pepin va trouver le moyen de connaître la vérité. Il fait venir le roi et la reine de Hongrie, et quel contraste avec l'entrevue de la fausse Berthe et de Blanchefleur ! Berthe les voit, elle oublie tout pour se jeter dans les bras de son père et de sa mère, qui se la disputent, et cette petite scène où les parents se reprennent tour à tour leur fille pour l'embrasser, est charmante.

Pendant l'amoureux de la forêt est là ; il se fait reconnaître, et Berthe rend grâce à Dieu :

Sire, si ce est vous, Damedieu en gracie !

Pepin et la France ont retrouvé leur véritable reine, et le

poète ajoute un mot qui élève son sujet : Berthe sera la mère de Charlemagne :

Après, eut Karlemaine à la face hardie!

Les malheurs de Marie de Brabant, reine de France, sont connus ; on prétend qu'en traitant ce sujet, qui rappelle la légende de Geneviève de Brabant et qui se rattache au nom de Charlemagne dont les ducs de Brabant se faisaient gloire de descendre, Adenet voulut faire allusion à la disgrâce et à la justification de la fille d'Henri III, sœur de Jean I<sup>er</sup>. Il n'est pas rare que les poètes prennent ainsi la harpe de David pour consoler les grandes infortunes. Quoi qu'il en soit, le choix du sujet était heureux, il inspira le roi-ménestrel et lui permit de déployer toutes ses qualités dans la peinture du cœur humain.

Un crime à réparer, la France qui attend une reine, mère de Charlemagne, un développement habile des situations, une poésie de sentiment vrai, sauf les défauts inhérents à la langue et à l'art de l'époque, tout concourt à faire de *Berthe aux grands pieds* une œuvre de haute valeur. Que de fois ce poème ne fut-il pas imité, mis en prose, mis à la scène et traduit, depuis le Mystère du moyen âge jusqu'à Dorat qui en fit deux drames, l'un en prose, l'autre en vers ; depuis la traduction en prose du quinzième siècle jusqu'à la traduction allemande de Simrok, au dix-neuvième. Si la Renaissance n'avait pas dédaigné la poésie des trouvères, si le siècle des ducs de Bourgogne ou de François I<sup>er</sup> avait été un siècle de Périclès, combien la langue française n'aurait-elle pas de chefs-d'œuvre, qui aujourd'hui n'appartiennent qu'à la langue d'oïl ! Alors, à côté de la Chanson de Roland, on eût pu placer au premier rang l'œuvre du roi ménestrel.

Lorsque l'étude de cette sorte d'antiquités fut reprise en France, il y a quelques trente ans, le premier poème dont le texte ait été publié intégralement fut *Berthe aux grands pieds*. C'était en 1836 ; l'éditeur, M. Paulin Paris, avait eu la main heureuse.

Ce sujet est tel qu'il pourrait encore aujourd'hui, après les grands siècles de la littérature française, inspirer une grande œuvre à un poète... qui croirait à la gloire de Charlemagne.

Aucune de nos provinces, dans aucun siècle du moyen âge,

n'a négligé les arts de la pensée, et l'on voit de tout temps un large et intelligent libre échange y régner dans la république des lettres. Mais chacune eut pour ainsi dire son tour de gloire, et servit de centre à ce rayonnement littéraire. Après la Flandre de Philippe d'Alsace, après Chrestien de Troyes, le roman du Renard et Van Maerlant, — avant le siècle des d'Avesnes, le siècle de Jean de Condé, de Jean le Bel et de Froissart, le Brabant tient dignement sa place dans le règne de Henri III et de Jean I<sup>er</sup>, et, si les Van Heelu, les Van Velthem, les Jean Boendale sont plutôt des chroniqueurs patriotiques que de grands poètes, le Brabant alors donna à la poésie française un poète digne de porter la couronne des ménestrels : Adenet le Roi.

Van Maerlant a une statue; pourquoi Adenet le Roi n'en a-t-il pas une, lui qui aurait pu dire comme Jean I<sup>er</sup> : Je travaille pour l'immortalité?





## TYPES COMIQUES ET POPULAIRES

---

Le rire est bon, messieurs; c'est le rayonnement de la santé du corps et de l'esprit. Le malade ne peut que sourire; le méchant ricane; les criminels comme Charles IX ne rient plus; les tyrans comme Philippe II n'ont su jamais rire. Mais l'homme qui n'a rien de lourd sur son estomac ni sur sa conscience, peut rire des sots « à pleine gueule ». Et le rire n'a pas besoin d'être la vengeance des petits, comme dans le *Renard*, ou la mise au pilori du vice, comme dans l'*Avare* et le *Tartufe*, ou l'exécution des sots et des méchants, ennemis de la raison et du bien public, comme lorsque Aristophane flagelle les chauvins d'Athènes et les sycophantes religieux et politiques. La joie peut se passer de ces grandeurs, de cette utilité suprême, de ce but social. Rire pour rire est une bonne et saine chose, et l'on rit avec Polichinelle battant le diable, comme avec Sganarelle battu par sa femme; on rit avec Arlequin armé de sa batte, comme avec Diafoirus armé d'autre chose; on rit avec Jean de Nivelles, suivi de son chien, comme avec saint Antoine, suivi d'un ami d'un autre genre; on rit des malices d'Ulenspiegel, comme des naïvetés de Sancho Pança; on rit des repréailles d'Eustache le Moine comme des sorties généreuses du Misanthrope.

Le rire n'a pas manqué à la littérature du moyen âge; avant d'avoir la farce, c'est à dire la comédie dans l'enfance, elle eut le fabliau; avant Molière, Lafontaine, le Lafontaine des contes imités de Boccace aussi bien que des fables traduites d'Ésope.

Les fabliaux sont innombrables ; c'est la poésie de la place publique ou du cabaret, la poésie des bourgeois et des manants. Les principaux caractères des fabliaux sont la satire des mœurs, le sarcasme contre les prêtres, les farces jouées aux sots, les fredaines de l'amour. Les héros qu'ils préfèrent sont des vauriens, voleurs de cœurs ou voleurs de bourses. Les dupes qu'ils livrent au ridicule sont les mauvais maris, les bourgeois avarés, et surtout les moines, auxquels ils prêtent tous les vices et jouent tous les tours du métier. Dans l'antiquité, l'esclave n'avait pas la parole, il fut le jouet des grands, battu sur la scène et prêtant le rire à l'épopée. Au moyen âge, le peuple chante, le serf rimaille : le Thersite des fabliaux, battu, trompé, volé, n'est plus l'esclave, c'est le noble, le bourgeois, le prêtre.

Quant à l'obscénité, elle se trouve partout dans cette époque ; les premiers mystères eurent beau être joués dans les églises, ils ne se firent pas faute d'une crudité de langage qui étonne, et si les fabliaux se servent davantage encore du mot propre, s'ils en usent et en abusent, c'est que leur spécialité est de peindre les mœurs et de rire de la folie des hommes. Ce n'est pas de cette époque qu'on eût pu dire :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté,  
Mais le lecteur français veut être respecté.

Le lecteur gaulois ne connaissait pas ce respect dans les mots ni dans les idées, et le public des fabliaux permettait une entière licence aux poètes, qui ne se le firent pas dire deux fois.

Cette immense production de petits contes en vers, préparait le théâtre comique ; à les voir s'accumuler sans frein et sans nombre, on croit assister à ces entassements de débris géologiques qui formèrent des continents. Les fabliaux furent les sédiments de la comédie moderne.

Je me bornerai à quelques exemples.

Tous les lecteurs français connaissent *l'Avarice et l'Envie*, de V. Hugo. C'est un fabliau du treizième siècle. Saint Martin offre au convoiteux et à l'envieux de satisfaire le souhait de l'un d'eux, à la condition que l'autre obtiendra deux fois plus que son camarade. L'envieux, après de longues hésitations, se décide :

Saint Martin, dit-il, je vous prie  
 Que l'on m'arrache un de mes yeux  
 Et mon compère en perdra deux !

Tous les lecteurs flamands connaissent le conte touchant de Van Beers : l'*Écuelle de bois*. Un vieux père a laissé tous ses biens à son fils, auquel il devient bientôt à charge et qui le réduit à manger dans une écuelle de bois. Mais cet homme dénaturé a un enfant. Un jour, l'enfant s'amuse, dans un coin, à tailler un morceau de bois; le père l'interroge : que fais-tu là? L'enfant répond qu'il prépare une écuelle, pour le traiter, quand il sera grand, comme lui-même traite son père. Cette leçon n'est pas perdue et le devoir filial reprend ses droits, à la voix de cet enfant précoce. Ce conte est un fabliau du treizième siècle, d'un trouvère nommé Bernier. L'écuelle y est une selle, unique oreiller laissé au vieillard, et que l'enfant coupe en deux, pour en réserver la moitié à son père.

Tous les enfants connaissent le conte des *Souhais ridicules*, de Perrault, dont notre peintre Wiertz a tiré une composition si originale. C'est aussi un fabliau, et les *Quatre Souhais de saint Martin* vont jusqu'à une obscénité dont il m'est impossible de donner une idée.

Tous les Anglais admirent, et l'Europe avec eux, la grande comédie de Shakespeare, dont le héros est le juif Shylok. C'est un fabliau du moyen âge, imité du latin, lequel l'avait imité de l'arabe; on le trouve dans le *Dolopathos*, d'Herbert de Paris.

Tout le monde connaît *Georges Dandin*, c'est un conte tiré aussi du *Dolopathos*.

Tout le monde connaît *le Médecin malgré lui*. C'est un fabliau anonyme de la même époque : *Le Vilain mire*, ou le Manant médecin.

Voici ce que raconte le trouvère anonyme du treizième siècle : un paysan avait tout pour lui, jeunesse et fortune, tout excepté une femme. Il en prendrait bien une, dit-il, s'il s'en trouvait une bonne. On lui indique la fille d'un chevalier pauvre et il l'épouse. Une fois riche d'une épouse, il s'inquiète et ne sait comment il gardera des voleurs ce trésor difficile à garder. Est-ce qu'une femme noble lui convenait? Quand il ira aux champs, quelque chevalier la guettera, et surtout le chapelain qui lèvera la dîme sur son bonheur conjugal. Dans cette per-

plexité, le mari s'avise d'un moyen bien digne d'un rustaud. Il imagine de battre bel et bien sa femme tous les matins, en sorte qu'elle en ait à pleurer jusqu'à son retour. A son retour, il la flatte, accusera le démon, obtiendra son pardon à force de caresses, et aura échappé un jour de plus au danger du mariage. Mais sa femme prise peu cette façon d'être aimée; elle pleure, elle raisonne. Mon mari n'a jamais été battu, se dit-elle; car s'il savait ce que c'est, il me ménagerait davantage. De là à chercher un moyen de lui faire sentir ce que c'est que d'être battu, il n'y a qu'une conséquence à tirer. Deux messagers du roi qui passent lui en fournissent l'occasion; la fille du roi a dans la gorge une arête qui l'empêche de boire et de manger; ils vont en Angleterre chercher un grand médecin pour la guérir. Qu'est-il besoin de passer la mer? dit la dame; mon mari est le meilleur de tous les médecins. Mais je vous prévienne qu'il ne fait rien que s'il y est contraint par des coups de bâton. Et voilà que les messagers battent d'importance notre mari pour qu'il les suive à la cour; et voilà que le roi le fait battre et battre encore. Il a beau crier : Je ne suis pas médecin; il ne reçoit qu'une réponse : Battez-le moi! et les coups ne se font pas attendre. Alors, ce médecin malgré lui s'avise d'un tour qui puisse faire rire la malade, et rire à gorge tellement déployée que l'arête en sorte dans un éclat de rire. Il réussit. Mais succès oblige : ses aventures ne s'arrêtent pas là; le roi veut retenir à sa cour un aussi habile médecin et il connaît un moyen de persuasion facile : le bâton est d'une éloquence sans réplique. Bientôt, pour profiter de cet argument puissant, voilà qu'une nuée de malades s'abat sur le palais. Comment le malheureux s'en tirerait-il? Il dit aux malades qu'il ne peut les guérir qu'en faisant brûler le plus infirme d'entre eux pour en faire prendre la cendre dans une potion aux autres. Cette seule parole les guérit tous, et sauve le paysan. Car le roi le comble de biens et lui rend sa liberté : Ce serait honte, dit-il, de battre encore un pareil homme. C'est ainsi que le mari ne battit plus sa femme, ne la quitta plus et en fut aimé, sans craindre le chapelain.

Cette dernière scène de la guérison en masse de plus de quatre-vingts malades, nous amène à Ulenspiegel qui l'a empruntée au *Vilain mire*.

Il arriva en effet un moment où l'on voulut réunir les fabliaux et les coudre ensemble en les attribuant à un même héros.

L'un de ces recueils, imité de l'Orient, s'appelle le *Dolopathos*; un autre s'appelle la *Discipline du clergé*; un autre, traduisant Esope : l'*Ysopet*; un autre, les *Repues franches*, ou les manières de se repaître aux dépens d'autrui; d'autres enfin, qui se rapprochent davantage de l'*Ulenspiegel*, portent le nom d'un héros auquel ils attribuent toutes les farces qui y sont réunies; ainsi l'on a : le *Curé Amis*, les *Faceties de Gonella*, les *Faceties du curé de Kalenberg*, nom germanique d'où est venu, dit-on, le mot *Calembour*.

L'*Ulenspiegel* est un de ces recueils, celui peut-être qui eut le plus de succès, car il devint célèbre dans toute l'Europe, en Suisse, en Pologne, en Angleterre, en Italie, en Danemark. Du quinzième siècle jusqu'aujourd'hui, les bibliographes comptent plus de cent versions différentes de cette légende, versions en prose et en vers, en latin, en allemand, en flamand et en français; et récemment un écrivain belge, dont la plume est comme un crayon d'artiste, a essayé d'en faire une épopée comique en prose, pour placer la figure du vaurien au milieu de la grande révolution du seizième siècle.

On a discuté gravement si Tyl Ulenspiegel avait vécu, où il était né, où il avait passé, où se trouvent ses restes mortels. On garde à Mollen une cotte de mailles qu'il a portée, dit-on; on montre à Aix-la-Chapelle une petite maison qu'il habita; d'autres villes d'Allemagne se flattent de conserver des traces de son passage; une ville d'Allemagne, Mollen, près de Lubeck, et une ville de Flandre, Damme, près de Bruges, se disputent l'honneur de posséder son tombeau, et un savant allemand a été jusqu'à publier la carte de son odyssée dans ce monde de fous.

Son nom cependant est bien simple à expliquer. La figure allégorique qui, de ses deux tombeaux, a passé au frontispice de presque toutes les éditions de sa légende, représente Tyl tenant d'une main un hibou, de l'autre un miroir, et quelquefois l'homme disparaît pour ne laisser que ces deux attributs de la sagesse. Or, ulen-spiegel signifie en bas allemand ou en flamand, c'était tout un : *Miroir du hibou*.

Les miroirs étaient de mode alors, comme les *blasons*, les *congés*, les *bibles*, pour servir de titre aux écrivains. Les recueils historiques sont des *miroirs historiques*; les recueils de morale sont des *miroirs de laïques*. On a le *Spiegel historiael* de Van Maerlant, au treizième siècle; le *Lecken spiegel*, de Jean

Boendal au quatorzième; le *Spiegel van sonden* (le *Miroir des péchés*) de Jean de Weert; le *Spiegel des jonghen* (le *Miroir des garçons*) de Lambert Goetman, en 1488. De nos jours encore, une des meilleures revues de la Hollande s'appelle le *Miroir du temps* (*Tijdspiegel*).

C'est ainsi qu'un recueil de fabliaux reçut le titre de *Miroir du hibou*, ou *Miroir de la sagesse*.

Les traducteurs latins du seizième siècle le comprennent encore ainsi : quoique les rédactions en langues germaniques et en langue française qu'ils imitent aient ajouté au prénom du vaurien : *Thyl*, le titre du livre : *Ulenpiegel*; en français : *Ulespiègle*, et plus tard : *l'espiègle*, — Nemius et Periander gardent au titre sa signification et ne prennent pas le Pirée pour un homme. Ni leur héros ni leur livre ne portent le nom d'*Ulenpiegel*; ils appellent le vaurien : *Tyl*, et ils donnent pour titre à leur poème la traduction du titre germanique : *Miroir du hibou*; *Noctuae speculum*, dit Periander; *Ulularum speculum*, dit Nemius.

S'il faut en croire cette explication rationnelle, mais peu respectueuse, tout ce que l'on conserve de traces d'*Ulenpiegel*, sa maison comme ses tombeaux, ne ferait que témoigner de l'immense popularité de ce recueil comique et de l'illusion que le héros avait jetée dans l'esprit des masses. Mais, le type une fois créé pour réunir sous un même nom divers fabliaux recueillis partout, il est à croire que plus d'un bouffon s'attribua ce nom, comme nos bateleurs perpétuent, de foire en foire et de siècle en siècle, la génération de Paillasse et de Bilboquet.

La première édition imprimée de ce nouveau *Miroir* ne serait-elle que la reproduction ou une imitation rajeunie d'un manuscrit plus ancien? La tradition, en plaçant la vie du héros dans la dernière moitié du treizième siècle et sa mort en 1301 ou en 1350, semble autoriser cette conjecture. Quoi qu'il en soit, plus d'une aventure d'*Ulenpiegel* remonte à d'anciens fabliaux, célèbres dans nos provinces au treizième siècle, et l'imprimerie s'empara de bonne heure de ce sujet : de 1519 à 1550, on n'en signale pas moins de seize éditions différentes, en différentes langues. La première est en bas allemand et date de 1519. En 1520, Albert Durer trouve la légende en Flandre. On en conserve une édition d'Anvers qui date de 1520 à 1530; la première version française faite à Paris en 1532, s'annonce comme traduite du

flamand, et, en 1567, le célèbre Bruxellois Ægidius Perianther, dont le nom profane était Giles Omma, en faisait une élégante traduction en vers latins.

Je ne puis analyser tous les fabliaux qui composent le recueil d'Ulenspiegel : « Sa vie et ses œuvres, et les merveilleuses aventures, par lui faites, et les grandes fortunes qu'il a eues. » La plupart ne sont que des traits de fripon ou des farces, dont l'esprit consiste, le plus souvent, à prendre une parole strictement à la lettre. Ainsi, un prêtre, en prenant Ulenspiegel à son service, lui a dit qu'il mangerait comme lui et qu'il partagerait le travail avec sa ménagère. Au premier repas, Ulenspiegel, chargé de mettre deux poulets sur la table, en mange d'abord un ; à la première besogne, il n'apporte qu'un seau d'eau, au lieu de deux, etc., etc.

C'est là d'assez lourde malice et un esprit cousu de gros fil. Ce qui donne une valeur à ces farces, c'est lorsque le héros trompe les riches ou les méchants, pour faire quelque bien, ou lorsque ses friponneries sont une violente satire des mœurs des puissants ou une audacieuse parodie du monde.

Un jour, le vaurien rencontre douze aveugles chassés d'une hôtellerie et voyageant sous le froid et la faim. Voici vingt florins, dit-il tout haut, retournez chez votre hôte. L'hôte avare et brutal l'entend ; il reçoit avec empressement les aveugles devenus riches. Mais Ulenspiegel ne leur a rien donné ; chacun d'eux croit que c'est son compagnon qui a reçu la somme, et, lorsqu'il s'agit de payer l'écot, l'avare est volé par la malice d'Ulenspiegel. Les fabliaux fourmillent de pareils tours, châtimens de l'avarice.

La satire est le sel favori de cette poésie populaire. Lorsque Ulenspiegel est enterré, qu'une corde se rompt, que le cercueil tombe la tête en haut et qu'on laisse ainsi le héros debout dans la tombe, il me semble voir là une parodie de ces maîtres du monde, comme Charlemagne et Barberousse, qu'on disait restés dans le cercueil, le glaive en main, dans l'éternelle attitude de la domination. Quand Ulenspiegel se charge d'apprendre à lire à un âne ou qu'il dispute contre les docteurs de l'université de Prague : Combien y a-t-il de muids d'eau dans la mer ? lui demande le recteur. — Arrêtez tous les fleuves qui s'y jettent et je les mesurerai, répond le héros. — Où est le milieu du monde ? — Ici même, vérifiez le ; — ces scènes peuvent pa-

raître, sans que l'on s'y trompe, la parodie des problèmes prétentieux et des vaines querelles des sophistes, jouée par le bon sens populaire ; Rabelais s'en inspirera visiblement.

Les fabliaux exerçaient de préférence leur causticité contre le clergé. Le *Miroir du hibou* ne pouvait négliger de recueillir ces satires. J'en citerai quatre.

La première scène, que l'on retrouve dans un fabliau, traduit du latin et intitulé *Marcol le Vilain*, la première scène est une parodie du baptême. La voici telle que M. De Coster l'a imitée :

« On portait Ulenspiegel à baptême. Soudain chut une averse qui le mouilla bien. Ainsi fut-il baptisé pour la première fois.

« Quand il entra dans l'église, il fut dit au parrain et marraine, père et mère, par le bedeau, maître d'école, qu'ils eussent à se placer autour de la piscine baptismale. Ce qu'ils firent.

« Mais il y avait à la voûte, au dessus de la piscine, un trou fait par un maçon pour y suspendre une lampe, à une étoile en bois doré. Le maçon, considérant d'en haut les parrains et marraine debout roidement autour de la piscine coiffée de son couvercle, versa par le trou de la voûte un traître seau d'eau qui, tombant entre eux sur le couvercle de la piscine, fit grand éclaboussement. Mais Ulenspiegel eut la grosse part. Et ainsi il fut baptisé pour la deuxième fois.

« Le doyen vint : ils se plaignirent à lui, mais il leur dit de se hâter et que c'était un accident. Ulenspiegel se démenait à cause de l'eau tombée sur lui. Le doyen lui donna le sel et l'eau, et le nomma Thylbert, qui veut dire « riche en mouvements. » Il fut ainsi baptisé pour la troisième fois.

« Partant de Notre-Dame, ils entrèrent vis-à-vis l'église, dans la rue Longue, au *Rosaire des bouteilles*, dont une cruche formait le credo. Ils y burent dix-sept pintes de *dobbel kuyt* et davantage. Car c'est la vraie façon en Flandre, pour sécher les gens mouillés, d'allumer un feu de bière en la bedaine. Ulenspiegel fut ainsi baptisé pour la quatrième fois.

« S'en retournant au logis et zigzaguant par le chemin, la tête plus que le corps pesante, ils vinrent à un ponteau jeté sur une petite mare ; Katheline qui était marraine portait l'enfant, elle fit un faux pas et tomba dans la boue avec Ulenspiegel, qui fut ainsi baptisé pour la cinquième fois.

« Mais on le retira de la mare pour le laver d'eau chaude en la maison de Claes, et ce fut son sixième baptême. »

La seconde scène est une violente satire contre le monopole que s'arroge le prêtre sur son église. Periander n'a reculé devant aucune des hardiesses de cet épisode, son latin me



servira. Cette fois Ulenspiegel est clerc d'une église ; un jour que le curé s'habillait devant l'autel, le clerc entend un bruit suspect, accompagné d'une odeur plus suspecte encore :

Qui sentait bien plus fort, mais non pas mieux que rose,  
comme dit Regnier.

Parte sui pastor posteriore crepat ;  
Fœtorem captat custos sub naribus imis.

Quel encens offrez-vous là au bon Dieu ! s'écrie Ulenspiegel :

Hæc offers, pastor, turbida thura Deo !

De quoi te mêles-tu ? répond le maître de céans. Cette église ne m'appartient-elle pas ? Ce sanctuaire n'est-il pas à moi ? S'il me plaisait, j'y ferais, au beau milieu, bien autre chose :

Nonne meum templum ? Subsunt sacra limina nobis ?  
In medio templi fas est mihi ponere stercus.

Ulenspiegel met le prêtre au défi ; le prix du pari sera un tonneau de bière. Et, quand le prêtre a osé profaner l'église qui lui appartient à ce point, le clerc malin, fidèle à ses chicanes de mots, mesure le milieu du temple, ne le trouve pas exact et gagne son tonneau.

Peut-on rien inventer de plus fort contre cet orgueil qui fait des choses saintes la propriété du prêtre ?

La troisième scène est à la fois une satire des mœurs du clergé et une parodie de la confession. Le curé, qui en est le héros, avait un beau cheval et une belle chambrière. Ulenspiegel, qui convoite le cheval pour un duc auquel le curé a refusé de le vendre, va se confesser au prêtre ; à un moment donné de sa confession, il s'arrête, n'osant aller plus loin. Le confesseur l'encourage, lui promet indulgence, lui assure qu'il n'en prendra ni colère ni haine contre lui. Alors le pendarde se confesse d'avoir, comment dirai-je ? d'avoir été le rival heureux du curé près de sa ménagère. Le curé, cachant sa colère : Combien de fois, murmure-t-il. Cinq fois, dit hardiment l'impudent coquin :

Imponens capite cornua quinque suo.

A ces mots, le curé lui donne brusquement l'absolution, sort du confessionnal, court à sa concubine, l'interroge, l'accuse, et, sur ses dénégations, bondit de colère, lui révèle la confession d'Ulenspiegel et la bat comme plâtre :

Sed, grandem capiens baculum, dat verbera tergo.

Pendant ce temps, Ulenspiegel riait à pleine gorge et, quand le jaloux le chasse, il menace le prêtre, qui a osé trahir le secret de la confession. Alors, c'est au prêtre à tomber à ses genoux. Ulenspiegel n'écouterait rien. Le curé en est quitte pour son cheval, qu'il est réduit à lui faire offrir par sa servante. Et depuis ce temps, le trouble fut dans le ménage du prêtre; car, par avarice, il regrettait sa monture, et, par jalousie, il battait sa chambrière; si bien qu'un jour elle s'enfuit du presbytère conjugal et que le curé, puni de ses deux vices, perdit son beau cheval et sa belle maritorne.

La quatrième scène est la mort d'Ulenspiegel. Les lois de l'Église ordonnaient aux prêtres d'exhorter les malades à faire l'aumône avant de mourir, et l'on sait à combien de captations cette prescription donna lieu. Les testaments ont prêté à de nombreuses satires, et *le Testament de l'âne*, de Rutebœuf, est resté célèbre. Un curé aimait tant son âne qu'il l'enterra dans le cimetière bénit, comme un chrétien. Le doyen s'en scandalise et cite le coupable devant lui. Le curé, pour échapper au châtement, assure au doyen que l'âne est mort en bon chrétien, car pour preuve, il a laissé un testament verbal par lequel il a légué une somme au doyen et à son église. Ce fabliau est spirituel; la scène d'*Ulenspiegel* est plus brutale. Le héros s'étant confessé avant de mourir, le prêtre lui dit : « Si vous avez de l'argent malheureusement gagné, veuillez en disposer en l'honneur de Dieu et pour de pauvres prêtres comme je suis. »

Si tibi sunt nummi, ferat hos ecclesia nostra.

Ulenspiegel ne refuse pas. « Revenez, dit-il, après votre dîner; je vous donnerai quelque argent. » Quand le prêtre revient, le héros, fidèle à son caractère, lui montre un pot où brillent

quelques pièces de monnaie et il lui dit : « Je vous permettrai d'y prendre quelques pièces, si vous me promettez de n'être pas trop avide et d'y puiser avec une sage réserve. » Le prêtre promet : « J'en prendrai honnêtement, dit-il. » Mais sa cupidité n'y peut tenir. En vain, le malade lui répète : « N'allez pas trop avant. » Quand le prêtre tient le pot, il y enfonce la main jusqu'au fond. Le fond était d'un or de la composition d'Ulenspiegel; le prêtre sent quelque chose de gluant et de froid et retire sa main horriblement souillée :

**Sordidus en pastor rapit et grave pollice stercus  
Extrahit educens præmia digna viro.**

Aux reproches du confesseur, le héros moraliste répond : Ce n'est pas ma fraude qui vous a berné, c'est votre avarice.

Voilà avec quelle audace et quelle violence la muse populaire brandissait le fouet de Pétrone contre l'Église. Mais ces hardiesses s'expliquent. Les poètes ont trouvé la plupart de leurs sujets esquissés par la poésie latine des couvents. Ces fables, qui devinrent si audacieuses dans les langues nouvelles, n'avaient été dans l'origine que jeux de rhétorique de moines, après boire. Pour égayer le cloître, les poètes du cloître avaient peint l'Église; cherchant le rire, ils n'avaient pas trouvé de meilleurs personnages comiques qu'eux-mêmes. Les trouvères s'emparèrent avidement de ces sujets, aux applaudissements des masses; et ces farces, inoffensives et sans portée à l'ombre des cloîtres, devinrent d'énergiques satires sur la place publique. Les exercices poétiques et les grosses plaisanteries de moines désœuvrés ont fourni des matériaux à la satire, et perpétué les traditions de la comédie.

Vous savez comment le succès universel du *Roman du Renard* fit disparaître le nom français de l'animal : Goupil, tiré du latin : *Vulpes*, pour le remplacer par le prénom germanique du héros du poème. Le même phénomène se répète pour Ulenspiegel. Le mot *espiègle*, qui semble si français comme l'espièglerie elle-même, n'a pas d'autre origine. Le Miroir du hibou, traduit d'abord par Ulenspiègle, a passé, vers le seizième siècle, dans le vocabulaire français, pour y désigner le caractère vif sans méchanceté, enjoué sans arrière-pensée, malicieux sans fourberie, qui n'avait pas auparavant de nom dans la langue. Ron-

sard l'emploi, et, sans ce titre d'un recueil de fabliaux, Jean-Jacques n'aurait pas pu dire : Mes tours me semblaient des espégleries et n'étaient pas autre chose ; Marmontel n'aurait pas pu faire de son Agathe : « la plus jolie petite espégle que l'amour eût formée. »

Il y a loin des tours fripons et pantagruéliques de Thyl, fils de Claes, aux grâces mignardes de l'héroïne de Marmontel. Mais telle est la puissance de personnification de l'art : il suffit que, dans un coin de la Flandre ou de l'Allemagne, un nom soit donné à un héros de roman, et voilà que la langue, une langue étrangère, une langue fière et personnelle, une langue prude, comme Voltaire l'appelle, accepte un mot nouveau, pour désigner une nuance nouvelle dans le caractère humain.

Enfin, Ulenspiegel, comme Reinart de Vos, appartient à la bibliothèque bleue dans les deux langues, et il a eu de nos jours l'honneur d'être expurgé A. M. D. G., pour la Bibliothèque Approuvée du clergé. Je vous laisse à penser quelles mutilations il a dû subir pour recevoir l'*imprimatur* épiscopal.

La muse populaire du moyen âge a essayé bien d'autres types, sans obtenir le même succès. Le fabliau a personnifié tour à tour *Dans Denier* ou *Dom Argent*, *Bonhomme Misère*, et cent autres. Mais nul type n'a été autant essayé que celui de la fourberie, depuis *Renard*, qui donne son nom au Goupil, depuis *Ulenspiegel*, qui sert à nommer la plus folle des malices, depuis *Faux semblant*, *Dame Gille* et *Papelart*, qui préparent Tartufe, jusqu'à Figaro, Scapin et Basile. Le papelart est un de ces essais, qui a passé du *Roman de la Rose* dans Rabelais ; mais il appartient tout entier à la littérature française. Je citerai en passant un autre type du même héros, type essayé surtout dans nos provinces et tombé complètement dans l'oubli. Mais, avant de vous le nommer, je dois me défendre de toute allusion et vous rappeler que c'est l'homme qui honore le nom ; vous ne me ferez pas l'injure de supposer rien de malveillant contre un de nos ministres.

Du douzième au seizième siècle, le mot *barat* a signifié en français tromperie. Le savant anglais Palsgrave, dans ses *Éclaircissements de la langue française*, écrits en 1530, traduit *desseyt* par *déception* et *barat*. Rabelais emploie encore le vetbe

*barater* pour *friponner*. En 1690, Furetière, dans son dictionnaire, signale encore ce mot, mais comme étant hors d'usage. L'étymologie de ce mot est contestée; selon les uns, il vient de l'arabe : *barthala*, corruption de juge; mais le savant Diez fait de graves objections à cette hypothèse. D'autres le font venir du grec : *πράττειν*, faire des affaires; d'autres, du bas breton, *barad*. Quoi qu'il en soit, dès le treizième siècle, ce mot avait d'autres destinations. C'était un nom d'homme, porté par plusieurs familles du Tournaisis et mentionné dans de nombreuses chartes : un Jean Barat est resté dans notre histoire comme un célèbre enlumineur de Tournai; — et ce nom propre servait dans les fabliaux à personnifier le héros de la fraude. Au treizième siècle, Jean de Boves, un de nos faiseurs de fabliaux les plus féconds, consacrait un petit conte à trois larrons : Barat, Travers et du Haimet :

N'a tel larron, jusqu'à Nevers,  
Comme est Barat, comme il me semble !

C'est l'histoire de trois larrons qui luttent si bien de fourberie qu'ils sont obligés de pactiser. Ce fabliau a été traduit en flamand, à la même époque; le poète flamand ne nomme pas les trois voleurs. Ces noms n'étaient pas naturalisés en Flandre; mais on les retrouve très souvent dans les fabliaux français, et tout atteste que Barat surtout fut célèbre.

Au quatorzième siècle, un dialogue anonyme, conservé dans un manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne et publié par M. Gachet, met Barat en scène d'une manière nouvelle. Cette fois, le ménestrel est révolutionnaire, et sa satire est toute palpitante des rancunes du peuple.

Deux moines accostent le héros et lui demandent son nom; il répond fièrement :

Je m'appelle Barat, qui toujours baretoie.

Laisse la tromperie et reviens à la raison, lui dit un moine.

Sire, raison est morte! ne m'en parlez jamais !

s'écrie Barat, et il défie les moines de lui citer un état qui puisse s'exercer sans tromperie. Là-dessus, le débat s'engage et la satire passe en revue tous les métiers pour les condamner.

Est-ce le laboureur ?

Paysans de village savent plus de renard  
Que nulle gent qui vive.

Est-ce le boulanger ? Quand le prix du grain augmente, le pain devient petit ;

Mais quand le bled amende, le pain de rien ne croît.

Est-ce le tavernier ?

Nul homme, s'il ne vole, ne sera tavernier.

Un moment arrive où le moine l'interrompt. Mais de quel métier es-tu donc, toi qui blâmes tous les métiers ? Je suis courtier, répond Barat, et je vole des deux côtés :

Quand j'ai l'un enguigné, l'autre vais baretant.

Le moine le sermonne ; Barat répond :

A peine devient riche homme qui est loyal.

Et la satire des états continue. Barat hait de bon cœur les sergents, les maires et les prévôts, car ils cherchent toujours butin. Ceux-là, dit-il :

En paradis iront quand Dieu deviendra sot !

Les merciers, les bouchers, les brasseurs, les tisserands, les teinturiers, les drapiers, les procureurs, les avocats, toute la bourgeoisie passe sous la férule, avec son avidité de lucre, ses petits tours du métier, sa concurrence sans frein et son envie mutuelle. Les prêtres aussi ont sur les ongles : « Ils mangent le pain blanc et donnent pour Dieu du pain bis aux pauvres ! »

On croit entendre à chaque strophe, dans la bouche du Barat

du quatorzième siècle cette terrible formule : S'enrichir c'est tromper. La propriété, c'est le vol.

Le dernier quatrain mérite d'être rapporté. Après avoir mis au pilori tous les marchands, le poète se souvient qu'il est jongleur et qu'il ne doit pas dire trop de mal de ceux qui le paient :

Beau sire, si je ai sur les marchands parlé  
Et sur les ménestrels, sachez que point les hais ;  
Pauvres gens et jongleurs cherroient en vileté  
Si marchands n'en avoient plus qu'autre gent pitié.

Au commencement du seizième siècle, le grand poète parisien Pierre Gringore personnifiait encore Barat, dans son *Château de Labour*.

Cervantes a donné à l'île de Mystification dont Sancho Pança devient le gouverneur, le nom de *Barataria*. *Barato* sert à désigner aussi en Espagne l'espèce de gratification que les joueurs qui gagnent donnent à ceux qui ont tenu pour eux. Enfin, au nombre des proverbes et sentences morales gravés sur les jetons de jeu français, on rencontre très souvent le nom du héros : Barat, tu seras baraté. — Défiez-vous de Barat, — etc.

Après cette longue vogue, le type se perd, le nom du héros disparaît, le substantif tombe en désuétude, puis le verbe *barater* lui-même, et il ne reste aujourd'hui à la langue française qu'un terme de marine : *baraterie*, qui signifie la fraude commise par un capitaine de navire au préjudice de l'armateur ou des assurés.

Que des types ne faut-il pas ainsi semer au vent, avant de produire un Tartufe !

La haine du privilège, l'opposition aux abus, la réaction vigoureuse contre l'arbitraire, n'ont pas seulement fait mettre au pilori de l'art les types du mal ; elles se sont de tout temps personnifiées dans des héros de résistance. La révolte de l'honneur contre les vices et l'ingratitude des hommes produit *Timon d'Athènes* ; l'hypocrisie des cours inspire le *Misanthrope* ; la haine des abus féodaux enfante *Goetz de Berlichingen*, et les vices de la société inspirent à Schiller le type de Charles Moor, ce misanthrope de grands chemins. Notre littérature du moyen âge nous fournit trois héros de ce genre, dans trois

œuvres bien différentes de ton ; ce sont : une ballade flamande : *Sire Halewyn* ; une chanson flamande : la *Chanson des Karls*, et un poème français : *Eustache le Moine*.

L'histoire nous montre, au retour des premières croisades, le baron féodal campé dans son château fort, comme un loup au milieu d'une bergerie, et portant autour de lui le pillage, le meurtre, le rapt, le viol et l'incendie. Louis le Gros réussit dans sa croisade contre ces nobles brigands. Charles le Bon, comte de Flandre, y perdit la vie, assassiné par une famille dont il avait reprimé les exactions. Un chant populaire flamand peint en quelques traits la figure d'un de ces barons, le sire Halewyn, et le poète oppose à cette sorte de Barbe-Bleue dont l'amour tue, une belle vierge, Judith de sang royal, qui en fait justice. Cette chanson est belle dans la sombre concision d'un drame, esquissée à grands traits, mais complet et saisissant. La voici tout entière :

#### LA CHANSON DE SIRE HALEWYN.

Sire Halewyn savait une chanson ;  
Tous ceux qui l'entendaient voulaient aller à lui.

La fille d'un roi l'entendit,  
Une fille bien chère à ses parents.

Et elle s'en fut devant son père :  
Sire père, puis-je aller à Halewyn ?

— Non, ma fille, non, toi pas.  
Qui s'en va là ne revient pas.

Et elle s'en fut devant sa mère :  
Mère, puis-je aller à Halewyn ?

— Oh ! non, ma fille, non, toi pas.  
Qui s'en va là ne revient pas.

Et elle s'en fut devant sa sœur :  
Sœur, puis-je aller à Halewyn ?

— Non, ma sœur, non, toi pas.  
Qui s'en va là ne revient pas.

Et elle s'en fut devant son frère :  
Frère, puis-je aller à Halewyn ?



— Ce m'est tout un où tu vas,  
 Pourvu que tu gardes ton honneur  
 Et portes droit ta couronne.

Alors, elle monta à sa chambre  
 Et se para de ses plus beaux atours.

Que mit la vierge sur son beau corps ?  
 Chemise plus fine que soie.

Que mit la vierge sur son corsage ?  
 Ceinture d'or pour le soutenir.

Que mit la vierge sur son jupon rouge ?  
 De point en point un bouton d'or.

Que mit la vierge sur ses beaux cheveux blonds ?  
 Une couronne d'or massif.

Que mit la vierge sur son beau *Kerle* ?  
 De point en point, une perle.

Ainsi vêtue, elle va dans l'écurie de son père,  
 Et y prend le meilleur cheval,

Et elle monte, fière, sur le cheval ;  
 Et riant, et chantant, chevauche dans la forêt.

Quand elle arrive au milieu de la forêt,  
 Elle aperçoit sire Halewyn.

— Salut, dit-il, en s'approchant,  
 Salut, belle vierge, aux yeux brun-clair !

Et ils chevauchent ensemble,  
 En devisant le long du chemin ;

Et ils arrivent au champ des potences  
 Où mainte vierge était pendue ;

Et sire Halewyn dit tout haut :  
 Puisque tu es la plus belle,  
 Comment veux-tu mourir ? voici ton heure !

— Bien, dit-elle, puisque je puis choisir,  
 Je veux mourir par le glaive.

Mais d'abord ôte ton opperst-kleed,  
 Car le sang des vierges jaillit loin.  
 Si le mien te tâchait, j'en serais désolée,

Avant que son klead fût ôté,  
Sa tête roulait à terre.

Mais sa langue parle encore, et dit :  
Va là-bas, au bout du champ de blé,

Sonne de mon cor clairement,  
Afin que mes amis l'entendent.

— Au champ de blé je ne vais pas ;  
De ton cor je ne sonne pas,  
Conseil d'assassin je ne suis pas.

— Va donc au pied de la potence,  
Va-z-y prendre du baume,  
Pour oindre mon cou qui saigne.

— Près du gibet je ne vais pas,  
Ton cou saignant je n'oindrai pas,  
Conseil d'assassin je ne suis pas.

Et elle prend la tête par les cheveux,  
Et la plonge dans la claire fontaine.

Puis, elle remonte fière sur son cheval ;  
Et riant, et chantant, chevauche dans la forêt,

Lorsqu'elle fut à mi-chemin,  
Elle vit venir la mère d'Halewyn :  
Belle vierge, n'as-tu pas vu mon fils ?

— Ton fils Halewyn est mort ;  
Voici sa tête entre mes genoux,  
De son sang mon tablier est tout rouge.

Et la vierge arrive à la porte de son père,  
Là elle sonne du cor comme un homme ;

Et quand son père l'aperçoit,  
Il se réjouit de son retour ;

Et il fait servir un beau repas ;  
Et la tête fut posée sur la table.

Traqués en France par le pouvoir royal naissant, les seigneurs féodaux reculèrent en Flandre devant la grandeur des communes, et un siècle ne s'était point écoulé, que les nobles se faisaient inscrire dans les métiers et acquéraient le droit de bourgeoisie en Flandre.

Alors, les communes se trouvèrent en présence de classes nouvelles : les petits métiers des villes et les habitants des campagnes.

La *Chanson des Karls*, dont il nous est parvenu une rédaction du quatorzième siècle, trace un portrait de ces populations germaniques qui résistèrent si longtemps à la féodalité et qui donnèrent bien des héros à l'indépendance du pays et bien des révolutionnaires aux campagnes contre le monopole des communes. Le poète flamand chante :

Nous voulons chanter les Karls ;  
Ils sont tous de race mauvaise ;  
Ils veulent dompter les seigneurs,  
Ils portent une barbe longue,  
Leurs vêtements sont décousus,  
Leurs chapeaux troués sur leur tête,  
Leurs chaperons mis de travers,  
Et leurs chaussures tout en pièces.

Du lait caillé, du fromage et du pain,  
Voilà ce qu'ils mangent sans cesse ;  
Aussi leur cervelle est épaisse,  
Car ils mangent plus qu'ils n'ont faim.

Un gros morceau de pain de seigle  
Est assez pour sa nourriture ;  
Le Karl le porte dans sa main  
En s'en allant à sa charrue.  
Sa femme le suit, en guenilles,  
Et la bouche pleine d'étoupes ;  
Elle file jusqu'au moment  
De lui préparer son écuelle.

Du lait caillé, etc.

Quand le Karl va dans les kermesses,  
Il est fier et se croit un duc ;  
Il semble prêt à tout abattre,  
Avec sa massue aux gros nœuds.  
Il s'y gorge de flots de vin,  
En peu de temps il devient ivre.  
Alors l'univers est à lui,  
Les bourgs, les villes, les provinces.

Du lait caillé, etc...

Il marche avec son gros couteau  
 Qu'il laisse sortir de sa poche.  
 Il arrive auprès de sa femme,  
 Lui portant des bouteilles pleines ;  
 Sa femme l'accable d'injures,  
 Surtout lorsque le Karl la bat ;  
 Mais il lui donne un pain de riz.  
 Et la paix est bien vite faite.

Du lait caillé, etc...

Puis vient la grande cornemuse  
 Qui braille son turlututu.  
 Aye ! aye ! écoutez quel tapage !...  
 Voyez les folles cabrioles !  
 C'est un tintamare infernal...  
 Ah ! puisse le ciel les maudire !

Du lait caillé, etc.

Jusqu'ici, le portrait semble une reproduction, peu flattée et poussée à la satire, d'une chanson des Karls eux-mêmes. Le dernier couplet montre au profit de quelles passions la chanson a subi cette transformation qui nous l'a conservée :

Nous saurons châtier les Karls,  
 Nous foulerons aux pieds leurs champs,  
 Ils n'ont que de méchants projets,  
 Nous les traînerons sur la claie.  
 Nous les pendrons tous au gibet,  
 Nous les pendrons, leur barbe est longue ;  
 Ils ne nous échapperont pas :  
 Il faut qu'ils rentrent sous le joug !

« Il faut qu'ils rentrent sous le joug ! » Voilà le cri du privilégié ! Mais les Karls ne rentrèrent pas sous le joug, ils devinrent des Flamands libres, après avoir donné des victimes aux émeutes et des héros à Courtrai.

*Eustache le Moine* tient à la fois du Karl et d'Ulenspiegel. « Jamais, dit son poète, Barat, Travers ni Duhamet n'en surent autant que lui. » Eustache est une sorte de Robin des bois. Comme les Karls, comme la belle vierge qui tue Halewyn, il se lève contre le brigandage des seigneurs. Comme eux, il a dû être célébré d'abord par la muse de la chanson. Le poème de

la fin du treizième siècle, de deux mille trois cents vers, que M. Francisque Michel attribue à Adenet le Roi, ne fait sans doute que mettre en scène, pour le public des châteaux, un vieux chant populaire, pareil à la ballade de Robin Hood et à la chanson des Karls. Ce poème seul nous est parvenu ; il nous fait connaître suffisamment le héros.

Eustache a vécu ; c'est un personnage historique. Son poète en fait d'abord un grand sorcier, n'ayant quitté l'école du diable que lorsqu'il en savait assez. Eustache commence par faire des tours aux marchands et aux tavernières, pour ne payer ni ses voyages ni son écot. Il jette un sortilège sur les bourgeois, et voilà que tout ce monde, d'ordinaire intéressé et réservé, tourne à l'envers, et, oubliant toute pudeur et tout intérêt, montre ses nudités et défonce ses tonneaux. Il semble que nous soyons encore avec *Utenspiegel*. Mais ce premier rôle prépare une transformation, car Eustache n'est pas un bouffon. Son père est assassiné par un seigneur de la cour de Boulogne, nommé Hainfroi ; alors, Eustache, qui s'est fait moine pour jouer le couvent, jette le froc pour courir à la vengeance, et toute sorcellerie disparaît ; ses exploits ne sortent plus du domaine de la réalité ; le sorcier devient un boucanier au service de sa vengeance ; puis, un pirate au service du roi d'Angleterre ; enfin, un chef de flotte au service du roi de France. Il semble que le but sérieux de la vengeance ne tolère plus le concours de la nécromancie, et que, de vaurien et de sorcier, le moine doit redevenir un homme contre l'injustice.

Véritable Robin Hood de notre littérature, le poète le fait peindre d'un mot par le comte de Boulogne, parlant au roi de France :

C'est un diable de moine soldat.

Tout d'abord, pour venger son père, Eustache a réclamé le jugement de Dieu ; le tenant d'armes de son ennemi y est tué, et Eustache, qui doit se tenir pour apaisé, devient Sénéchal du Boulonais. Quelques chroniques, en effet, lui attribuent ce titre. Mais, sur une accusation de l'ennemi de sa famille, le comte brûle sa terre ; alors, Eustache abandonne son suzerain pour courir à la vengeance.

Avant de s'y livrer tout entier, après avoir brûlé deux mou-

lins du comte, il se déguise en moine et va lui-même offrir la paix à Renaud de Boulogne. Le comte répond qu'il le fera plutôt « écorcher vif, pendre, brûler ou noyer! » A cette réponse, Eustache n'a rien qui l'arrête; il brave son ennemi et ne cessera de le harceler de toutes les manières. Il prendra tous les déguisements pour le jouer en face, pour le dépouiller de ses chevaux, pour faire prisonniers ses chevaliers ou ses hommes d'armes, et pour échapper à sa poursuite. Ces travestissements et les surprises qu'ils amènent sont le côté grotesque du poème. Même lorsqu'il entre dans le sérieux, dans le tragique de la vie, Eustache conserve son caractère, et le comique se mêle à des scènes terribles; car, à cette époque de violence, on osait rire du sang versé.

Eustache, par exemple, arrache la langue au conducteur des *harnois* du comte, et il le lâche ainsi mutilé pour qu'il aille apprendre à son ennemi par d'horribles bégaiements : *Belu! Belu!* qu'un berger auquel le comte vient de demander sa route était Eustache lui-même, qui vient de faire une razzia de ses bagages.

Un autre exemple : Les gens du comte crèvent les yeux à deux hommes d'Eustache; le héros jure de rendre coups pour coups; il rencontre cinq hommes du Boulonnais menant des moines en prison; il les attire dans un piège, fait couper les pieds à quatre d'entre eux et envoie le cinquième annoncer à son ennemi qu'il lui a appliqué la loi du talion :

Que, pour quatre yeux qu'il a crevés,  
Eustache en a quatre espiétés.

Un de ses affidés le trahit et veut le livrer; Eustache en est prévenu et fait faire au traître lui-même le poteau qui doit le pendre. Le malheureux demande grâce, demande au moins un confesseur. Le moine répond : Je n'ai pas le temps, tu iras là-haut te confesser à Dieu :

En cet arbre tu monteras,  
De plus près à Dieu parleras.

Ceci est digne du *Roman du Renard*.

Surpris dans un château, Eustache s'échappe, déguisé en

pèlerin ; mais il ne manque pas d'aller droit au comte, et lorsqu'il en a reçu une aumône et que le comte entre dans le château, laissant ses chevaux derrière lui, il enlève les chevaux et brûle la ville, pour le plaisir de mander à son ennemi que c'est là un exploit du pèlerin auquel il vient de donner trois sols.

Une autre fois, c'est du haut d'un arbre, derrière un nid d'oiseaux, qu'il brave Renaud de Boulogne; il contrefait le rossignol, et chaque note qu'il lui jette est une excitation à la vengeance : *Ochi! ochi! ochi! Tue! tue! tue! Fier! fier! fier! Frappe! frappe! frappe!* Si bien que le comte s'écrie :

Il n'est pas fol  
Qui suit conseil de rossignol.  
Le rossignol m'a bien appris  
A châtier mes ennemis.

Alors, serré de près, c'est en femme qu'Eustache s'habille, et la gâté devient obscène. Sous cet accoutrement nouveau, le moine demande à un écuyer du comte de prendre en croupe cette grosse fille rougeaude, peu difficile sur le prix de ce service. L'écuyer, alléché, se laisse entraîner dans un lieu de plus en plus écarté; car la pudeur de la belle l'exige. Eustache le mène ainsi au milieu des siens, lui prend son cheval et le renvoie à son maître, avec des railleries où l'esprit des fabliaux triomphe contre cet audacieux qui voulait faire l'amour avec un moine noir!

La cruauté et l'obscénité étaient alors deux grands moyens comiques.

Cependant le caractère d'Eustache ne manque pas de côtés généreux. Un jour il rencontre un marchand de Bruges, il lui demande combien il a d'argent. Soixante livres dans ma ceinture et quinze sous dans ma bourse, répond le Flamand, peu rassuré sur sa fortune. Eustache l'entraîne dans le bois, le détousse et fait le compte. Le compte y était. Et parce que le marchand ne lui avait pas menti, Eustache lui laissa tout son argent, puis il l'envoya au comte lui rendre la dîme des chevaux qu'il lui avait pris; car, dit-il en raillant :

L'on me vint hier soir conter  
Que Renaud n'a sur quoi monter.

Un autre jour, la scène contraire a lieu. L'homme arrêté n'avoue que trois marcs d'argent et il en a trente; Eustache lui laisse ses trois marcs, sa véritable fortune, celle qu'il a avouée, et il lui prend le reste. Ce n'était plus un marchand flamand cette fois; vous l'avez deviné, c'était un abbé :

Et l'abbé ses écus perdit  
Seulement parce qu'il mentit.

Ceci n'est qu'un jeu d'esprit, châtiant le vice. Deux autres scènes nous montrent de plus nobles sentiments chez ce diable de moine-soldat. Un jour, le comte de Boulogne, qui a répondu à ses offres de paix par des menaces de mort, tombe dans ses mains. Déguisé en serf, Eustache est allé au comte, lui a fait une histoire et lui a offert de le mener où se trouve le terrible moine. Le comte, pris au piège, tremble pour sa vie. Eustache lui offre la paix. Il l'a refusé. Eustache lui rend la liberté :

Eustache dit : Allez-vous-en,  
Puisqu'il ne peut être autrement.  
En mon conduit êtes venu  
Et vous n'y serez pas déçu.

Un autre jour, il tient l'assassin de son père lui-même. Mais Hainfroid a mangé à sa table, dans la forêt; il le laisse aller :

Eustache dit : Allez-vous-en!  
Avez occis et mis à fin  
Mon père et mon cousin germain ;  
Quand on me donnerait la France,  
Je n'en prendrais pas accordance.  
Mais avec moi mangé avez,  
De moi rien à craindre n'aurez.

Ces sentiments annoncent le soldat qui se venge et le vassal indépendant, plus que le sorcier ou le bandit. Aussi, lorsque Eustache, renversé de son cheval dont la sangle s'est brisée, combat corps à corps le comte de Boulogne, devient son prisonnier et va devenir sa victime, les seigneurs du pays le défendent, jurent qu'il ne sera pas pendu et exigent qu'il soit livré au roi de France, ce qui est le sauver, car il ne peut manquer



de s'évader en route. N'importe ! les pairs insistent : Si le comte lui fait quelque mal, il y aura des épées tirées, car :

Il lutta comme homme de guerre ;  
 Vous lui avez ravi sa terre,  
 Menez-le donc en jugement...

Sauvé par cette intervention féodale, Eustache ne tarde pas à passer en Angleterre. Il s'y met au service du roi Jean contre Philippe-Auguste ; car le comte de Boulogne est du parti du roi de France. Alors, l'homme de guerre devient marin et pirate. Il demande au roi des lettres de marque ; le roi lui donne trente galères. Vainqueur, il demande au roi *une mesure* dans Londres, le roi lui donne un palais. L'histoire est encore ici conforme avec la poésie ; elle a conservé de nombreuses pièces : saufs-conduits, etc., qui confirment ce rôle du moine.

La guerre est menée vivement dans le poème : une bataille navale, une descente en France par la Seine, suivie d'une escarmouche où Eustache prend encore l'ennemi dans un piège qui prête au rire ; puis, Eustache rentre à Londres vainqueur. Mais il y trouve le comte de Boulogne qui a abandonné le roi de France ; il y trouve sa fille brûlée par le roi d'Angleterre, comme le fut la maîtresse de Robin Hood ; et le voilà qui se travestit en ménestrel pour franchir la mer et passer au service du roi de France.

L'histoire confirme encore ce fait.

L'expédition du fils de Philippe Auguste contre l'Angleterre, en 1217, est connue ; Eustache en fut le chef. Le succès de Guillaume de Normandie devait troubler le sommeil des coureurs d'aventures. Eustache se met bravement en mer pour conquérir la Grande Bretagne ; il commande la flotte du roi de France. La bataille navale fut chaude ; Eustache, accusé de trahison par les Anglais et de sortilège par certains chroniqueurs, y fit des prodiges d'audace ; il y perdit la vie. Car, dit le trouvère, en finissant son petit poème :

Nul ne peut vivre longuement  
 Qui toujours à mal faire entend.

S'il faut en croire l'historien du Calais, Eustache était fla-

mand ; l'éditeur du poème le croit du Boulonnais, mais il incline à penser que l'auteur du roman est le trouvère brabançon Adenet le Roi. Les raisons qui l'y portent sont la connaissance des lieux, l'élégante versification, le talent narratif de l'auteur et un vers où le roi Adam est nommé comme ayant accompagné le prince royal de France dans son expédition navale.

Si l'une ou l'autre de ces suppositions est vraie, nous avons notre Robin des bois, ou dans notre histoire, ou dans notre littérature, et nous pouvons dire avec M. Francisque Michel que le roman d'Eustache le Moine » ne serait pas le moindre titre de gloire » du roi Adam, le ménestrel.

Cependant, ce poème, écrit pour les cours, n'a pu garder le type primitif ; il faut un certain effort d'imagination pour en dégager la figure du rebelle et du patriote, qui vivait dans le chant populaire. Le côté comique a été mieux conservé. Ici le rire, comme dans le Barat du quatorzième, tourne au tragique, et l'on sent le souffle de résistance qui inspira à Schiller son Charles Moor.

Chateaubriand a dit quelque part qu'il n'y a qu'une manière de pleurer et qu'il y a cent façons de rire. Notre littérature populaire, on peut le dire, posséda, au moyen âge, toute la gamme du rire, depuis les fabliaux qui annoncent Boccace et Lafontaine, jusqu'au Renard qui prépare Tartuffe ; depuis Ulenspiegel et Barat, ces ancêtres de Falstaff, de Scapin et de Figaro, jusqu'au Karl, ce Thersite de la misère, jusqu'à Eustache le Moine, notre Robin Hood.

En résumé, railleurs ou vengeurs, bouffons ou révolutionnaires, les trouvères ont accumulé les matières fertilisantes du rire, ont jeté de bonnes graines d'observation et de satire dans ce vaste domaine littéraire où ne se perd jamais la verve comique. Grâce à eux, l'art d'Aristophane et de Plaute sortit des facéties des couvents, pour devenir, dans les récits populaires, le fabliau, et sur la scène, la farce ; et bientôt, sous la plume de Skakespeare et de Tirso de Molina, de l'auteur de *Pathelin* et du poète du *Misanthrope*, cette gaité de nos pères prendra une puissance nouvelle, sortira du fabliau et reprendra le beau nom de comédie.

---

# LE THÉÂTRE AU MOYEN AGE

---

Messieurs,

Le théâtre antique, après avoir vu sa liberté, mère de tant de chefs-d'œuvre, mise au joug par les Pisistrates en Grèce et par les Césars dans Rome, ne tarda pas à tomber, sous l'Empire romain, dans les plus viles licences. La moindre parole où les gouvernements qui ont peur d'une parole pouvaient découvrir une allusion politique, était punie comme un crime le lèse-majesté; mais tout était permis aux plaisirs cruels ou ignobles de la décadence. Caligula, dit Suétone, fit brûler sur la scène un poète comique, pour quelques vers à double sens. Nous avons vu, dit Tertullien, brûler vif un auteur pour qu'il représentât au naturel la mort d'Hercule. Héliogabale, dit Lampridius, ordonna que la pantomime de l'adultère, qui jusqu'alors avait été simulée, fut réellement représentée en plein théâtre. Ces trois faits peignent bien la tyrannie, qui d'une main enchaîne et tue la pensée, et de l'autre déchaîne la cruauté et la corruption. Mais l'esprit humain n'est pas fait pour ces hontes de la servitude; le despotisme soulève l'indignation publique, et de grandes révolutions passent sur le monde et vengent les bonnes mœurs.

Valère-Maxime nous apprend, que les Massiliotes avaient proscrit chez eux toute représentation dramatique, pour échapper à cette école de débauche. Le christianisme, à son tour, réagit violemment contre « ce sanctuaire de Vénus, cet antre du démon, cet office public de libertinage, cette anti-chambre de la prostitution, » comme s'expriment les Pères de l'Église, et l'anathème pèse encore aujourd'hui sur le théâtre.

Cependant l'art qui consiste à mettre une idée ou un fait en action sur la scène, tient tellement à l'esprit et au cœur de l'homme, et les chefs-d'œuvre du théâtre antique répondent si bien aux aspirations du génie humain vers le beau, que, dès les premiers siècles de l'Église, les chrétiens se prirent à imiter Euripide et Térence et que les représentations dramatiques continuèrent en Orient sous le règne des Églises chrétiennes.

On a un *Moïse*, du onzième siècle, par Ézéchiel le tragique. On attribue à saint Grégoire de Nazianze un drame grec du quatrième siècle sur la passion : *Le Christ souffrant*, composé avec des centons d'Euripide. Tertulien cite une *Médée*, en centons de Virgile. Après l'invasion des barbares, on voit les couvents reprendre la même culture des lettres antiques. Le théâtre d'une religieuse de Gandersheim, nommé Hrosvitha, traitait déjà, à la fin du dixième siècle, des sujets chrétiens avec des lambeaux d'imitation de Térence, et l'on peut dire que ce genre de drame, écrit dans une langue morte, cette sorte de théâtre latin d'outre-tombe, ne s'est guère perdu que de nos jours.

Mais ce n'est pas ainsi qu'un art peut renaître; cette résurrection galvanique de l'antiquité ne fut pas l'origine du théâtre moderne. Les Pères de l'Église d'Orient, les moines ou nonnains des couvents d'Occident, les poètes jésuites modernes, ont pu se livrer à ce diletantisme du passé. Ces sortes de chefs-d'œuvre de rhétorique sont comme des mulets; ils ne produisent point. Le théâtre moderne devait naître dans l'Église, mais dans l'Église vivante, naïve, populaire. Le culte lui-même est déjà comme une représentation dramatique, dont le temple est le théâtre; c'est la mise en scène, pour les masses, des mystères d'une religion et de la vie de son fondateur. Lorsqu'au jour de Noël, dans le temple jonché de paille pour figurer une étable, on élevait une crèche, entourée d'un chœur d'anges et où des prêtres, représentant les bergers et les mages, venaient adorer l'enfant Jésus, l'art dramatique était là. Toute la liturgie de la semaine sainte : l'entrée à Jérusalem, la bénédiction des rameaux, la cène, le lavement des pieds, la passion, le saint-sépulcre, l'adoration, la résurrection, — n'est qu'une mise en scène du drame chrétien. Plusieurs de ces représentations, comme la crèche et le sépulcre, sont conservées. Aujourd'hui encore, le dimanche des Rameaux, le prêtre célébrant sort de

l'église avec une partie du clergé, tandis que l'autre partie reste dans l'intérieur du temple. Bientôt, l'on entend frapper à la porte, et un dialogue s'établit, dans ce style pompeux que prend si facilement la langue latine : Le célébrant chante, du dehors :

Attollite portas,  
Principes, vestras,  
Et elevamini portæ æternales,  
Et introibit rex gloriæ.

« Ouvrez princes, ouvrez toutes les portes ! Que les seuils éternels fassent place, et laissent entrer le roi de gloire. »

Le clergé répond dans l'église :

Quis est iste rex gloriæ ?

« Quel est ce roi de gloire ? »

Le célébrant répond :

Dominus fortis et potens !

« Le Seigneur puissant et fort ! »

Dominus potens in prælio.

« Le Seigneur fort dans le combat. »

La sommation d'ouvrir se répète trois fois, dans un plainchant d'une grande sévérité de ton ; puis, les portes s'ouvrent solennellement, et tout le clergé réuni marche vers le chœur, en chantant l'entrée du Christ à Jérusalem, quand toute la ville est en émoi : « *Commota est universa civitas* ; » et que le peuple crie : « Voici venir Jésus, le prophète de Nazareth ! » et que le Christ entre dans le temple, et que les enfants chantent : « Hozanna au fils de David ! » *Hozanna filio David* !

L'action, le dialogue, le chœur qui se partage en deux : tous les éléments de l'art dramatique sont là.

Cela est si vrai que l'art scénique ne s'en tint pas aux cérémonies officielles et empiéta sur la liturgie. Bientôt, de véritables pièces dramatiques se mêlèrent aux offices divins et l'on

en conserve de nombreuses. Ces sortes d'intermèdes affectent des caractères bien tranchés : ils sont courts ; ils semblent improvisés, comme des œuvres de circonstance ; ils sont en latin ; ils étaient joués par des prêtres, et l'on voit que des clercs, vêtus d'aubes blanches, y représentaient même les trois Maries ; ils se mêlent aux offices, dont le texte s'y trouve encore intercalé ; enfin, ils ajoutent à l'office des détails nouveaux : c'est l'adoration des mages, c'est le massacre des innocents ; ce sont aussi des scènes grotesques ou populaires, rappelant les saturnales ou les *ambarvalia* des Romains : la fête des rois, la fête de l'âne, la fête des fous, la victoire de l'été sur l'hiver, etc., etc.

Ces intermèdes s'adressaient à l'imagination du peuple, ils ne devaient pas tarder à lui parler sa langue. D'abord, quelques vers en langue moderne se mêlent au latin et le farcissent pour ainsi dire ; d'où vint le nom de *farcita* donné à ces pièces et conservé aux farces dramatiques. Puis, la langue du peuple envahit tout, et le latin ne sert plus qu'à indiquer les mouvements de la scène. Alors, le drame sort de la liturgie, il marche seul, il aborde des sujets nouveaux, il les traite à son aise, en plusieurs journées s'il le faut. Mais il n'est pas sorti du temple ; des confréries religieuses se forment pour le jouer. Il débute par un sermon, il se termine par une prière. Hier, ce n'étaient que des offices dramatiques ; aujourd'hui, ce sont des pièces, qui prennent le nom de *mystères*.

Les premiers mystères — dont les plus anciens sont le mystère d'*Adam ou de la création*, le mystère des *Vierges sages et des vierges folles*, mêlé de latin et de provençal, et la *Résurrection*, — ont le caractère simple, sévère, grandiose, naïf et quelquefois puéril, de l'époque primitive.

Cependant, ces scènes religieuses ne pouvaient suffire à un art pour qui la variété est une nécessité impérieuse. On prit les sujets partout où ils se trouvaient, dans les chansons de gestes, dans les poèmes sur la croisade, dans les romans de chevalerie, dans les fabliaux, dévots ou allégoriques. Le moyen employé était facile : une intervention de la Vierge ou de Dieu, à un endroit quelconque du drame, rattachait à la religion une scène d'histoire ou de roman, comme le Mariage de Clovis, les malheurs de Berthe aux grands pieds, la Mort de Julien l'apostat, la Prise de Jérusalem, la légende de Robert le Diable, ou le roman de la Gaudine.

Les ordonnances ne permettaient aux confrères de la Passion de jouer que des mystères tirés de la vie du Christ ou des Saints. Ce moyen d'élargir la concession réussit, il créa un nouveau genre : après les mystères, le drame renaissant eut les *miracles*.

Pendant, la naïveté littéraire de cette époque devait éclater bien plus encore dans un art qui cherche l'illusion de la mise en scène. La crudité d'expressions, pour peindre le vice ou pour faire parler le diable, et le rire, si familier à la muse des couvents et si grossier dans les fabliaux, ne pouvaient manquer de prendre leur place naturelle dans le drame comme dans la vie. On avait beau, en outre, chanter en vers latins : *Silete! Silete! Silentium habete!* on avait beau réclamer le silence en langue moderne, ou crier aux assistants, dans un endroit édifiant de la pièce, comme saint Pierre dans le mystère du *Trépassement de la Vierge* : Prenez votre livre d'heures.

Chacun son livre en sa main tiegne !

On avait beau faire payer les places. Ni l'ordre ni le silence, si nécessaires au respect du temple, n'étaient faciles à obtenir d'une foule avide d'émotions dramatiques. Alors, l'église ne peut plus tolérer le spectacle, elle le rejette du temple dans le cimetière ; puis, des confréries religieuses aux confréries laïques ; enfin du cimetière sur la place publique, sur des échafauds ou dans des hôtels, où un autre genre va paraître.

D'abord le rire, le grotesque ou la satire s'étaient mêlés au miracle, même au mystère. C'est dans un miracle que l'on trouve ce colloque :

C'est J. C. le roi des rois,  
— Quel roi? de la fève ou des pois?

C'est dans un mystère des *Actes des apôtres*, que les bourreaux avant de lapider saint Paul parlent ainsi :

Apporte-moi. — Quoi? — Un caillou. —  
— Viendras-tu? — Attendez un peu,  
J'ai mis la main dans une ordure.

C'est dans un *Mystère de l'Incarnation* qu'un berger parlant de l'art musical, un rustaud se réveille à ce mot et crie :

De quel lard ? De pourceau ?

Au beau milieu du *Mystère de saint Fiacre*, le spectacle faisait place à une farce ignoble. Dans la *Vie de sainte Marguerite*, les tyrans parlaient un latin macaronique :

Je veux latinus parlare  
Ad Dominam Margaretam  
— Jésus te fait trop batatare  
Et ne te veut secouratis.

On croit entendre Molière.

Dans le beau *Mystère de saint Martin*, on voit une chapelle érigée sur la tombe d'un martyr, et le peuple y vient en foule. Mais saint Martin prie Dieu de lui révéler qui repose sous cet autel ; un miracle lui apprend que le prétendu saint est un voleur et que le peuple trompé vénère les restes d'un pendu. L'on croit entendre le sarcasme du Renard.

Plus tard, la farce, sans abandonner le drame, s'en détache et forme une pièce à part, qui se joue après le miracle et quelquefois auparavant ; le même auteur traite les deux genres ; le même public applaudit à la parodie du culte, à la satire des moines, à la crudité des scènes d'amour ou de gourmandise, après avoir été édifié par les émotions du martyr chrétien ou des drames du cœur.

Ainsi, la fable de l'*Aveugle et du boiteux*, qui s'entraident pour mendier et qui s'en fuient à l'approche de saint Martin parce qu'il pourrait faire pour eux un miracle, car les guérir de leurs infirmités, ce serait les priver de leurs moyens de fortune et les réduire à la loi commune du travail ; cette fable mise en scène dans le *Miracle de saint Martin* forme aussi une farce à part.

Entre le miracle et la farce, il y avait un temps de repos :

« Que personne ne rentre chez lui, nous allons jouer une farce, dit un acteur au public après le jeu flamand d'*Esmorée*. En attendant, ceux qui ont faim ou soif peuvent descendre l'escalier et aller prendre quelque chose en bas. »



Alors, les confréries deviennent laïques. Tantôt, ce sont des sociétés d'ouvriers qui jouent le miracle de leur patron, comme les cordonniers pour saint Crépin; tantôt des sociétés de basochiens; tantôt des bourgeois fondant des Chambres de rhétorique.

Cette période est celle de la division des genres. Les pièces empruntées à l'histoire, aux romans ou aux mœurs, dépouillent l'artifice du Miracle et deviennent des Jeux ou des Moralités : « Nos moralités, dit Sibilet, nous tiennent lieu de tragédies et comédies indifféremment. »

En dessous d'elles, se placent des pièces de second ordre, comme la Moralité allégorique ou satirique, le Jeu-parti ou dialogue, la Farce, l'Ébattement et la Sottie.

La moralité affecte une grande variété de genre. A côté des scènes dramatiques ou comiques d'un ordre élevé, elle prend tous les tons du fabliau moral et allégorique pour répandre une idée. Tantôt elle personnifie les cinq sens de l'homme; tantôt elle met en scène la charité; puis, elle s'en prend à la gourmandise et traîne à la barre maître Gros-Banquet.

Une autre fois, elle s'attaque à la guerre, et fait parler le *Plat pays* et le *Peuple pensif* :

- Qui règne sur les champs? — Gens d'armes.
- Vont-ils en guerre? — L'on le dit.
- Qu'y vont-ils faire? — Leur esbattre.
- A nos dépens? — Sans contredit.
- Et puis quoi? — Le bonhommeau battre.

Alors, intervient un personnage joyeux, « qui fait chapeaux de fleurs nouvelles. » Il s'appelle *Mieux que devant*, apporte bonnes nouvelles, et laisse espérer au peuple et au plat pays que les tailles seront abaissées et qu'il sera leur hôte pour les préserver des gens d'armes.

La satire prend dans la farce des tons plus vigoureux. Car le théâtre n'a reculé devant aucune des hardiesses du fabliau. Les mystères commençaient par des sermons; on a des farces intitulées : *Sermon de bien boire*. Beaucoup de miracles sont des actes de martyrs; on a des farces intitulées : *Vie de saint Hareng, glorieux martyr que l'on arrange de deux manières* :

L'un sor et l'autre blanc.

On a la *Vie de saint Ognon, et comment le maître cuisinier le fit martyriser, et des miracles qu'il fait chaque jour*.

Plusieurs mystères célèbrent les triomphes de la pudeur, comme le miracle de la fille d'un roi qui se coupe la main parce que son père veut l'épouser, — comme la moralité de la pauvre villageoise qui aima mieux avoir la tête coupée par son père que d'être violée par son seigneur; l'on a des farces, comme la *Confession de Margot*, ou une folle fille s'accuse de péchés mignons avec un prêtre.

Les rois avaient proscrit le théâtre et ils devaient souvent le réprimer. Mais d'abord, les confréries invoquèrent les saints, et le patronage religieux couvrit l'art au berceau. Puis, les rois s'en servirent eux-mêmes pour leur politique et pour la solennité de leurs fêtes.

En 1313, au jour de la Pentecôte, après le *Mystère des Innocents* et celui de la *Décollation de saint Jean*, on vit à Paris les fredaines de Dom Renard qui croque les poules, trompe Dame Hersinde et se fait évêque, archevêque et pape, représentées, devant Philippe Auguste, par les tisserands et les corroyeurs, Le grand acteur du théâtre renaissant était le peuple. Deux siècles plus tard, les querelles de Louis XII avec le saint-siège inspireront à Pierre Gringoire une page aristophanesque : *le Jeu de Mère Sotte*.

Le luxe des cours devait prêter un nouveau caractère aux représentations dramatiques. Quand les souverains faisaient leur entrée dans les villes, fêtaient une noce ou un baptême de roi, un Cri en vers annonçait la fête par toute la ville; de luxueuses processions, des groupes allégoriques, vivants et parlants, formaient le cortège; des mystères et des farces se jouaient sur leur passage; les nobles, les prêtres et les bourgeois rivalisaient pour donner à ces fêtes la vie et l'éclat; les rôles étaient assermentés de corvée, et souvent les mystères faisaient place à des pièces chevaleresques à grand spectacle, qui selon le sujet prirent des noms divers de Tournois, de Jeux, de Vœux. Ce fut une épreuve difficile pour le théâtre. L'art dramatique, né dans l'église, sorti du peuple, menaçait de se perdre dans la pompe des cours, — si la verve sarcastique et bientôt révolutionnaire des masses n'avait soutenu la scène un instant libre, bientôt comprimée, et si la Renaissance n'avait suppléé ensuite à la liberté, par le souffle puissant de l'antiquité. Le théâtre du moyen âge s'arrêta devant les persécutions; mais il était arrivé sur le seuil de la Renaissance.

Ces destinées du théâtre que j'ai essayé d'esquisser appartiennent aux annales générales de l'Europe. L'Église où il renaît, les sujets religieux et historiques qu'il traite, le cycle de Charlemagne et d'Arthur, les Croisades, les romans de chevalerie, la satire, les fabliaux, tout dans l'Europe féodale portait un caractère universel, et c'est là le premier trait de ce travail littéraire.

Ce cachet universel est transporté dans l'art lui-même. La scène des mystères et des miracles est comme un retable des Van Eyck ; elle embrasse le ciel, la terre et l'enfer ; elle réunit, sous un coup d'œil, la vie générale et les événements particuliers, les passions humaines et l'intervention divine.

La naïveté des peintres gothiques s'y voit aussi tout entière, dans sa conception multiple et grandiose, comme dans sa simplicité de détails, souvent grossière, toujours réaliste. Adam et Ève y paraissent nus et chastes ; le diable y blasphème à bouche que veux-tu, avec des contorsions comiques et sous un accoutrement grotesque ; les anges vêtus de blanc chantent des hymnes tournés en rondeaux ou en triolets ; et le rire, même dans ses côtés satiriques ou obscènes, y semble innocent comme l'enfance. C'est ainsi que les bas-reliefs des cathédrales et des hôtels de ville représentent le vice au naturel et mettent le péché tout nu en action dans la pierre. Mais ce n'est pas la corruption raffinée de la décadence romaine, c'est la naïveté des premiers âges.

Enfin, pour ne négliger aucun détail, Gratian du Pont, dans son Art de rhétorique, dit : « Qui voudra scavoit le nombre de lignes qu'il faut en monologues, dialogues, farces, sotties et moralités, soit averti que, quand monologue passe deux cens vers, c'est trop ; farces et sotties cinq cens, moralités, mille ou douze cens au plus. » Mais les auteurs de mystères et de jeux ne furent pas toujours aussi sobres de rimes ; il est des moralités dont on peut dire avec Gratian du Pont : c'est trop.

Ces caractères généraux connus, nous avons à chercher : d'abord, si nos provinces ont pris une part active à cet ensemble de créations dramatiques ; ensuite, si leur travail se distingue par quelques caractères particuliers qui nous soient propres.

De nombreux documents tranchent le premier point : nos provinces parlaient deux langues, les deux langues y ont cultivé

le théâtre dès son origine, et elles ont fraternisé dans cette œuvre; plus d'une fois les concours firent appel à tout le pays, et l'on sait que, dans une fête dramatique donnée à Gand en 1439, Tournai emporta le prix pour le français, Audenarde pour le flamand.

Les mêmes documents prouvent que tous les genres furent cultivés dans notre pays, depuis les mystères jusqu'aux représentations chevaleresques des fêtes princières, sans oublier les miracles du terroir, ni les satires contre nos oppresseurs.

L'esprit particulier de nos provinces ne se serait-il pas fait jour dans un art plus intimement lié qu'aucun autre aux mœurs d'un peuple? Cette anomalie ne pourrait se supposer, quand même aucun document ne prouverait le contraire. Mais les preuves existent, et l'on y rencontre tous les traits de nos ancêtres.

L'un des caractères le mieux accusé de notre démocratie bourgeoise est l'esprit laïque, aussi éloigné des hallucinations du mysticisme que des rêveries du sensualisme. Où rencontre-t-on les premiers essais dramatiques purement laïques, vraiment profanes de forme comme d'idée, pour l'histoire comme pour la comédie? Dans les provinces du nord de la France, à Arras surtout, et dans la langue flamande.

L'esprit d'association, qui fit les gildes, les hanses et les communes, distingue aussi notre théâtre. Il n'est pas de pays qui compte autant de sociétés dramatiques, et ces confréries sont laïques; elles s'appellent Chambre de rhétorique, remontent au quatorzième siècle et couvrent nos provinces. Il en était jusqu'à cinq et six dans une même ville, comme à Gand, à Ypres, à Louvain, à Anvers; et celles des petites communes étaient assez nombreuses pour former une classe à part, ayant ses concours particuliers.

Cet esprit d'association locale, par villes, par quartiers de ville, par villages, n'excluait pas l'union. Les concours étaient une occasion de fraterniser; la société qui emportait le prix était tenue à ouvrir le prochain concours, et la fédération réclamait ses droits sur ces gildes littéraires. La chambre d'Ypres, l'*Alpha et Oméga*, fut longtemps, par droit d'ancienneté, la chambre suprême; en 1492, à la demande de Maximilien d'Autriche, les chambres mirent à leur tête la *Fleur de Baume* de Gand, dont le jeune Philippe le Beau devint membre.

Les chambres de rhétorique ont produit peu d'œuvres remarquables, cela est vrai. Le théâtre était partout dans l'enfance alors, et cet art, qui vient après les autres, est le dernier à revêtir l'éclat de la forme plastique. Les chefs-d'œuvre dramatiques sont d'une autre époque. Mais notre théâtre du moyen âge ne manque pas d'œuvres importantes et fortes, nous le verrons bien. De plus, les chambres de rhétorique ont produit des œuvres sans nombre dans tous les genres et dans tous les coins du pays ; elles semaient à pleines mains dans les masses le goût littéraire, elles ne laissaient aucune intelligence en friche ; et cette culture de la pensée, cet enseignement mutuel à la portée de tous est sans contredit plus utile à la civilisation que les productions rares du génie, couvées, pour un petit nombre d'élus, dans la serre chaude d'un art aristocratique.

Enfin, ce sol, toujours remué, toujours plein de semences, ne devait pas tarder à produire, comme une moisson nationale, une opinion publique imposante, qui pouvait se passer des splendeurs du beau, car elle avait la puissance d'une pensée commune, et l'on a pu comparer ces jeux littéraires des bourgeois et du peuple à la manifestation de l'esprit moderne dans la presse. L'Alpha et Oméga d'Ypres avait la devise même de la liberté : *Spiritus ubi vult spirat*.

Aspirations libres, esprit laïque, fédération artistique, art pour le peuple et par le peuple : voilà les caractères de notre démocratie.

Ce qui distingue encore nos chambres de rhétorique, c'est le goût de l'apparat. Elles ont de beaux noms, de fières devises, de superbes blasons ; elles se donnent des princes, des doyens, des bouffons ; elles aiment à promener dans les rues de brillants cortéges et des étendards magnifiques ; leurs concours ne s'arrêtaient ni à la moralité ni à la farce ; des prix étaient accordés au plus beau blason, à la cérémonie la mieux conduite, au plus splendide cortège. En 1561, au concours ouvert à Anvers par la chambre de *la Violette*, quatorze chambres avaient répondu à l'appel ; *le Rosier de Louvain* remporta le prix dramatique sur ce sujet : « Qu'est-ce qui porte le plus les hommes à cultiver les beaux-arts ? » Mais la chambre de Bruxelles, *la Guirlande de Marie*, avait déployé dans les rues d'Anvers 340 cavaliers, couverts de manteaux cramoisis chamarrés d'argent, 7 grands chars de triomphe et 78 petits chars, couverts

d'ornements, de devises et portant des symboles allégoriques. *La Guirlande de Marie* obtint le prix pour la plus pompeuse entrée.

De tout temps, les Belges se sont plu à étaler librement dans les rues les symboles de leur prospérité, et l'on voit nos souverains demander la splendeur de leurs fêtes à ce luxe de nos frères bourgeoisies.

Ainsi, la physionomie de nos ancêtres a marqué son empreinte originale sur l'art dramatique dans nos provinces. C'est ce que l'étude de quelques œuvres les plus saillantes fera mieux ressortir encore.

On a retrouvé une scène liturgique, représentée au onzième siècle, le jour de Noël, au couvent de Bilsen, près de Liège. Tous ces documents se ressemblent. Celui-ci est une pièce de circonstance, en vers latins de diverses mesures, tantôt avec rimes, tantôt sans rimes. Le rituel y est intercalé. Après le *Benedicamus Domino*, les enfants de chœur s'avancent et chantent. Puis, un ange amène vers la crèche les bergers, qui passent en chantant : « Allons à Bethléem. » Puis, paraissent les trois mages qui arrivent à la cour d'Hérode : ils portent l'or, la myrrhe et l'encens, que mérite le nouveau-né : l'or comme roi, l'encens comme prêtre, la myrrhe comme homme :

Auro regem,  
Thure sacerdotem,  
Myrrha mortalem.

Hérode veut les jeter en prison. Mais les scribes lisent dans leur livre qu'un Christ doit naître à Bethléem ; ils conseillent au roi de laisser aller les mages pour qu'ils lui rendent compte de ce qu'ils auront vu. Et les mages saluent l'étoile :

Ecce stella !

répète chacun d'eux. Ils arrivent à Bethléem ; ils y sont reçus par l'accoucheuse ; ils adorent l'enfant, roi du ciel, ennemi d'Hérode :

O regem cœli,  
Hostis Herodes.

Puis, ils retournent dans leur pays par un autre chemin, pour tromper le roi des Juifs.

Des scènes semblables existent pour d'autres sujets religieux, et plusieurs se sont perpétuées jusqu'à nos jours, en flamand comme en latin. Cet usage s'était tellement accrédité dans les mœurs du peuple, qu'à six siècles de distance, en 1293, un synode d'Utrecht, et en 1834, une ordonnance de l'évêque de Cambrai, le prohibèrent inutilement. En 1474, la veuve d'un chevalier de Louvain laissait une rente à l'église Saint-Jacques, à charge pour le chapitre d'y faire jouer chaque année une scène religieuse. Il y a quelques années, on représentait encore à Dunkerque, dans une des salles de l'hospice civil, un *kribbetje* (une petite crèche), en vers flamands, qu'a publié le Comité flamand de France. La Vierge y berce son enfant et chante :

Na, na, dors mon petit agneau !  
 Dors sur mes genoux, fleur de Jessé !  
 Na, na, dors, roi d'Israël ;  
 Dors, ô mon Emmanuel.

On a de même la *Fuite en Égypte*.

Dans les provinces wallonnes, le *kribbetje* s'appelle le Bethléem, et qui de nous n'a pas dans ses souvenirs d'enfance une représentation de ces petits théâtres, remplacés aujourd'hui par Séraphin, et où l'on voyait l'âne, le bœuf, la crèche, les bergers et les mages ?

Quand la scène liturgique se développa dans les mystères, nos provinces, avides de spectacles, jouèrent le drame de la passion. Rabelais, au chapitre XIII du livre IV de Pantagruel, raconte ceci :

« Maître François Villon, sus ses vieux jours, se retira à Saint-Maixent en Poictou, soubz la faveur d'ung homme de bien, abbé dudict lieu. Là, pour donner passetemps au peuple, entreprint faire jouer la passion en gestes et langaige poictevin. Les rolles distribuez, les joueurs récollez, le théâtre préparé, dist au maire et eschevin que le mystère pourroit estre prest à l'issue des foires de Niort; restoyt seulement trouver habillemens aptes aux personnages; les maire et eschevins y donnasent ordre. Il, pour ung vieil paysan habiller qui jouoyt Dieu le Père, requist frère Estienne Tappecoue, secrétaire des cordeliers du lieu, lui prester une chappe et estolle. Tappecoue le refusa, alléguant que, par les statuts provinciaulx, estoit rigoureusement deffendu rien bailler ou prester pour les jouans. Villon répliquoyt que le statut seulement concernoit

farces, momeries et jeux dissoluz, et que ainsy l'avoyt veu practiquer à Bruxelles et ailleurs. »

Ces mystères, joués à Bruxelles et dans toutes nos villes, étaient représentés avec une grande pompe. En 1501, les Mayeurs et Échevins de Mons préparent une grande représentation du drame du Christ. Ce jour-là, les chaînes seront tendues autour du marché; le guet veillera aux portes et à l'hôtel de ville. Philippe le Beau voudrait assister à la fête avec sa sœur, la princesse de Castille; il demande qu'elle soit remise; mais les magistrats envoient une députation au souverain, pour que le peuple ne soit pas trompé dans son attente et que des dépenses considérables n'aient pas été prodiguées en pure perte.

L'historien de Valenciennes, d'Outreman, donne des détails circonstanciés sur une *Passion* en vingt-cinq journées, mesurant plus de trente mille vers, représentée à Valenciennes, le jour de la Pentecôte de l'an de grâce 1547. On y vit : la verge de Moïse, sèche et stérile, porter tout à coup des fleurs et des fruits; le figuier se dessécher sous la malédiction du Christ; des hydropiques guérir; les âmes d'Hérode et de Judas emportées en l'air par le diable; l'eau se changer en vin, mais si mystérieusement que nul n'y voulait croire et que tout le monde y voulait boire; on y vit les pains se multiplier, le Christ devenir invisible et se transfigurer sur le Thabor, le soleil s'éclipser, la terre trembler, les pierres se fendre, et autres miracles advenus à la mort du Christ. Les personnages les plus huppés du Hainaut, des seigneurs, des échevins, des bourgeois, se mêlaient sur la scène avec des manants, et l'on vit un seigneur de Maubray y tenir un rôle à côté de Gile Podevin, jouant le mauvais ange. La représentation dura vingt-cinq jours. La recette monta jusqu'à la somme de 4,680 livres; les places ordinaires coûtaient un liard ou six deniers, et certaines places se payaient jusqu'à douze deniers par jour.

Voilà une pièce à grand spectacle, digne de faire envie à nos féeries; les machines et les trucs ne devaient le céder en rien aux trente mille vers du *facteur*, et il n'y a pas lieu de s'étonner de trouver, dans les comptes de ces sortes de pièces, le charpentier, le faiseur d'images et le peintre payés sur le même pied que le poète.



En 1587, un cordelier de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne, rimait encore un *mystère de l'incarnation*, qui fut représenté à Bastogne en présence de M. de Cobreville, grand prévôt d'Ardenne. La scène commence dans le Paradis, à Adam et Eve, passe par Abraham, Moïse et les prophètes, pour arriver à l'incarnation et à la naissance du Christ, et se terminer par des prières. En 1647, les principaux bourgeois de Valenciennes jouaient encore la Passion.

Les mystères flamands n'ont rien à envier aux mystères gaulois. Plusieurs manuscrits flamands donnent le dessin du théâtre. La scène était partagée en deux, dans le sens horizontal. L'étage inférieur servait à l'action, l'étage supérieur aux groupes muets ou à l'intervention céleste. Le théâtre était, dans le sens de sa profondeur, séparé aussi en deux compartiments, par un rideau qui se levait ou s'abaissait selon que la scène se transportait ou était ramenée d'un lieu à un autre. L'enfer tenait la place occupée aujourd'hui par le trou du souffleur. Sur une trappe mobile qui s'ouvrait sous la scène, s'élevait une gueule de dragon monstrueux et horrible, figurant la bouche de l'abîme. Les mystères suivaient d'ordinaire les fêtes de l'Église : La Nativité se jouait le jour de Noël ; la Passion, le Jeudi-Saint ; la Descente du Saint-Esprit à la Pentecôte ; et l'histoire rapporte qu'en 1516, plusieurs de ces mystères furent représentés à Diest dans leur ordre de chronologie religieuse.

Mais, je l'ai déjà dit, les sujets ne se bornaient pas là. Rutebœuf, d'après la légende grecque d'Eutychianus, le poème latin de Hrosvitha et le fabliau dévot de Gauthier de Coinsy, avait mis en dialogue l'histoire de Théophile, sorte de Don Juan chrétien : Le théâtre flamand eut son miracle de Théophilus. M. Jubinal a retrouvé un jeu anglo-saxon, intitulé *la Disputaison de l'Hiver et de l'Été*, qui rappelle la scène liturgique des Rogations et une pièce latine attribuée à Bède : Une des cinq grandes pièces profanes contenues dans le plus précieux de nos manuscrits flamands, et suivies chacune d'une farce, traite le même sujet, déjà rimé en latin au neuvième siècle par un moine flamand, nommé Milon ; et l'on voit que le jeu flamand de *l'Hiver et de l'Été* fut représenté à Bois-le-Duc, en 1539. L'Hiver se vante de ses bienfaits ; il change la boue en pierre, il n'a ni couleuvre ni vermine. Mais l'Été a facilement raison

d'un tel adversaire, l'Été qui produit les fleurs, les fruits et le vin. « Je vous produis les vins françois! » dit le trouvère anglo-normand.

Vénus tranche la question; elle décide qu'il est nécessaire que les saisons se succèdent et restent sœurs. L'auteur flamand a mis en scène un pauvre diable : Le gueux déplore cette solution, car les misérables n'ont que trop de bonnes raisons pour craindre l'hiver.

Les *Actes des apôtres*, la *Conversion de saint Jean*, ont leurs rimeurs gaulois, ils eurent aussi leur auteur flamand : un *facteur* de la chambre de rhétorique, la *Violette* d'Anvers, du nom de Guil. Van Haakt. Mais la liste serait longue, et d'autres sujets réclament notre attention, des sujets qui n'appartiennent qu'à nous.

Transportons-nous au monastère de Cambron, près de Mons, au quatorzième siècle. Le bon Guillaume règne; il a offert l'hospitalité aux juifs, chassés de France. Mais le miracle ne peut tolérer ces sentiments d'humanité. Un de ces juifs convertis — je vous ai déjà raconté cette histoire — est accusé d'avoir frappé jusqu'au sang, d'un coup de lance, les joues roses d'une madone de bois :

Et dit que l'image peinte  
Avoit le faux juif si pointe  
De son glaive si cruellement,  
Que sang en issoit à présent.

Ce que voyant, l'iconoclaste s'écrie dans le *Miracle* :

Heu, veci ma lance  
Toute ensanglantée!  
Seroit-il possible,  
Quelle fut passible.....

Le crime resterait impuni si la bonne Vierge, avide de venger ses joues roses, ne suscitait un vieillard du village des Estinnes, nommé Jean le flameng, sartier de son métier, et appelé depuis : Jean pugil, ou le Champion de Cambron :

Au lit de celui vint tout droit,  
Où il endormi se gisoit;

Nostre Dame si l'appela :  
 Bon amy Jehan, or t'en va  
 A Cambron tôt voir mon image  
 Qui navrée est au visage.

Le vieillard accuse le juif et le provoque. Le comte lui-même s'efforce d'éviter l'épreuve judiciaire :

« Jean, écoute, lui fait dire l'annaliste Vinchant, ne sois point précipité; prends de lui or et argent. »

Mais le champion de la Vierge est inébranlable :

« Fi d'or et d'argent, monseigneur! champ de bataille veux avoir. »

Le combat a lieu au bâton. Le juif y est suivi d'un chien noir, mais le sartier fait un signe de croix, et le diable disparaît. La victoire reste à Notre Dame, comme bien le pense : Avoue, crie le champion vainqueur, avoue ton crime ou je te brise la poitrine et la tête. Ici le texte français manque et je dois citer le drame en vers latins.

Fatere crimen, perfide, aut jamjam tibi  
 Pectus caputque frango! Quid tardas loqui?

Le juif répond : Grâce; j'avouerai!

O parce, quæso! fateor admisi scelus  
 Ante negatum.

Et le champion : Écoutez! que le sacrilège avoue son crime. La Vierge n'en demande pas davantage :

Audite ut noscat scelus,  
 Sacrilegus ille. Plura non Virgo jubet!

Et le bailli : Cela suffit. *Nec plura volumus!* Alors, le chœur entonne un chant de victoire où le *Io triomphe* et le *Applaudite* païens servent à Dieu et à la vierge :

*Io triumphe! numinis vicit pugil!*

Victoire, victoire, le champion du ciel a vaincu!

*Io triumphe! Virginis vicit cliens!*

Victoire! victoire! le client de la Vierge a vaincu!

*Io triumphe! Debilis vicit senex.*

Victoire! victoire! un faible vieillard a vaincu!

*Applaudite Deo! Virgini plausus date.*

Applaudissez à Dieu, battez des mains à la Vierge.

Ce miracle fut célébré non seulement à Cambron, dit l'historien de l'abbaye, mais dans le monde entier. On en fit, en français un fabliau et un miracle dialogué, en latin des poèmes et des drames, rimés par Quentinus Du Ray et par Andreas Ænobarbius. Depuis l'année où l'événement se passa, 1326, jusqu'en 1467, le miracle fut joué tous les ans à l'abbaye, en langue vulgaire, devant les populations du Hainaut. Après 1467, le succès se ralentit; on ne représente plus le miracle que tous les trois ans. En 1500, la curiosité publique ne permet plus de le jouer que tous les sept ans. En 1550, on le jouait encore. L'historien Le Waitte dit avoir eu en mains le vieux manuscrit français, difficile à lire; c'est à Le Waitte que nous devons les extraits du drame, du fabliau et des poésies latines, qui permettent de refaire ce miracle du cru, représenté à jour fixe, pendant deux siècles, aux portes de Mons.

Il ne reste rien du théâtre de Cambron, rien que des souvenirs littéraires dans de vieux livres. Mais de semblables représentations se sont perpétuées ailleurs. Chaque année encore, à Furnes, le dernier dimanche de juillet, à quatre heures de relevée, le clergé représente la vie et la mort du Sauveur, dans une procession, avec chars de triomphe, chœurs d'anges et toute sorte de discours, dialogues et jeux scéniques. C'est un reste des anciens mystères.

Il n'eût pas été besoin de quitter Mons pour découvrir, dans des cérémonies publiques, des vestiges d'anciennes représentations dramatiques profanes. Il nous reste sur Giles de Chin un roman en vers de la fin du treizième siècle, par Gauthier de Tournai, et un roman en prose du quinzième siècle. Avant cela, un poète, Gauthier le Cordier, avait le premier *traité la matière*. Le héros tue un dragon de sa lance et fait de nombreuses prouesses en terre sainte. La coutume de promener

dans les processions des dragons à longue queue existe partout au moyen âge; on la trouve à Mons; là, encore aujourd'hui, le jour de la *kermesse*, quand la procession est finie, une scène publique représente, sur la Grand'Place, la lutte du chevalier contre le monstre, et l'on suppose que l'histoire de Giles de Chin, chantée par les poètes du Hainaut, a donné lieu à cet usage. Le combat du *doudou* est sans doute un vestige d'anciens jeux scéniques.

Les représentations religieuses comme à Cambron et à Furnes étaient générales au moyen âge. Mais l'art profane était plus rare. C'est dans nos provinces qu'on en signale les premiers essais dans les deux langues. Au treizième siècle, Valenciennes avait ses puy, ses palinods et ses jeux sous l'ormeau. Au treizième et au quatorzième, deux faits, considérés comme uniques par les savants, se produisent en Artois et en Flandre. Deux poètes d'Arras, Adam de la Halle et Jean Bodel, écrivent des jeux profanes, et des écrivains flamands, dont le nom n'est pas connu, traitent des sujets de romans de chevalerie, comme Lancelot, Gloriant, Esmorée. Avant cette époque, en dehors des scènes liturgiques latines et des mystères, joués dans les églises, on connaît peu d'œuvres dramatiques. Le *Théophile* de Rutebœuf est un des premiers essais du théâtre moderne; c'est encore un miracle. En Flandre et en Artois, du premier coup, en s'emparant des langues modernes, le théâtre devient profane.

La prospérité et la renommée littéraire d'Arras étaient grandes au treizième siècle. Un trouvère contemporain fait descendre du ciel Dieu le Père pour apprendre les mottets d'Arras. Cependant, une taille extraordinaire et une ordonnance sur les monnaies troublèrent la paix de cette ville « de plaisance et de rhétorique », et, lorsque le magistrat eut rétabli son autorité, les poètes satiriques s'exilèrent avec les bourgeois compromis. Adam de la Halle et Jean Bodel furent du nombre; tous les deux rimèrent un *congé*, sorte d'adieu, à leur ville natale. Mais Jean Bodel dut se cacher: ainsi qu'un autre poète, Baude Fastoul, qui rima aussi un *congé*, il avait la lèpre; si toutefois il ne faut pas voir une allégorie dans cet aveu; car cette maladie honteuse et laide, qui force les poètes à l'exil, pourrait bien n'être que le franc parler de la satire. Jean Bodel avait écrit des chansons et un long poème, chevaleresque et romanesque, sur l'ex-

pédition de Charlemagne en Saxe : la *Chanson des Saxons* ou de *Witikind*. Il mit à la scène un jeu de saint Nicolas.

Les miracles du patron des écoliers remontent aux rituels de l'Église ; ils avaient été souvent rimés en latin, pour être joués la veille de la fête du saint :

In crastino erit festivitas  
Nicholai...

dit un miracle latin, d'Angleterre.

On conserve plusieurs versions différentes de ces miracles, y compris celle qu'un disciple d'Abeilard, Hilaire, en fit, au douzième siècle, en vers latins, mêlés ou farcis de refrains en langue romane.

Jean Bodel choisit l'un de ces miracles, celui où le saint se fait gardien d'un trésor et force les voleurs à le rendre ; et il le fit représenter à Arras, vers l'an 1260, la veille de la fête du saint :

Seigneur, ci trouverons la vie  
Du saint dont ce jour est la veille.

Cette époque retentissait du bruit des croisades. Le désastre de Louis IX à Mansoura, en 1249, et la mort du comte d'Artois avaient affligé l'Europe. Le poète artésien transporte son miracle en pleine croisade. L'histoire des voleurs y est traitée au comique. Mais une scène de la croisade ouvre la pièce sur un ton élevé. Le roi d'Afrique reproche avec injure à ses dieux la descente des chrétiens en Orient ; l'idole pour toute réponse pleure et rit : elle annonce ainsi toute la pièce ; car son rire prédit la défaite des ennemis, et ses pleurs, la conversion du roi païen. La défaite des chrétiens est mise en scène avec une certaine grandeur ; au dernier moment, un ange leur apparaît et leur annonce le massacre ici-bas et la couronne là-haut :

Pour Dieu serez tous détranchés,  
Mais la haute couronne aurés.

Tous restent au poste du martyr. Cependant les païens trouvent sur le champ de bataille un vieux chrétien, échappé au

carnage, à genoux, priant et pleurant devant un *Mahomet cornu*, qui n'est autre qu'une image de saint Nicolas avec sa mitre. On le mène devant le roi, et le prudhomme fait l'éloge de son patron, thaumaturge, gardien des trésors.

Le roi païen le raille et met le saint au défi : la vie du prisonnier sera l'enjeu. Le prudhomme est mis en prison ; et le trésor du roi, exposé sans autre gardien que l'image du saint, est offert à qui pourra le prendre. Alors, le populaire entre en scène : voici le tavernier et son garçon criant le vin d'Auxerre ; voici les buveurs et les joueurs : Pincédé, Cliquet, Rasoir, humant le piot, se disputant sur la mesure et le prix du vin, parlant l'argot ; jouant et se disputant encore. Le vin coule, les dés roulent, les soufflets se mettent de la partie ; mais le tavernier et son vin les réconcilient, et le trésor du roi va leur procurer de quoi jouer et boire davantage. Alors, l'orgie recommence de plus belle et avec le jeu, les querelles et les batailles. Car le trésor s'est laissé prendre et le chrétien va être torturé et pendu :

Je le ferai en mourant vivre  
Deux jours avant que il parmuire (*meure tout à fait*).

Le bourgeois pleure et prie, tandis que les trois vilains enrichis cuvent leur vin et dorment sur le trésor. Mais païens et buveurs ont compté sans le miracle : saint Nicolas apparaît aux voleurs et les somme de remettre le trésor à sa place ; le roi païen se convertit et la pièce serait finie si le poète libre ne voulait y ajouter de nouveaux traits comiques. Le roi devenu chrétien force son sénéchal à adorer saint Nicolas ; le sénéchal, contraint, adore le saint de façon à protester spirituellement contre ce *compelle intrare* :

Saint Nicolas, c'est malgré moi  
Que je vous adore et par force ;  
De moi vous n'aurez que l'écorce.  
Par parole je suis votre homme,  
Mais ma croyance est à Mahome.

Alors, l'idole pousse des cris inintelligibles de colère et d'agonie :

Palas aron azinonas,  
 Baske bano tudan donas,  
 Geheamel cla orlay  
 Barec hé pantaras tay.

Le Dieu meurt de rage et le protégé de saint Nicolas chante :  
*Te Deum laudamus!*

Cette pièce d'un réalisme vigoureux est cependant encore un miracle; mais quel miracle! et quelle manière de le placer dans l'histoire des croisades et dans les mœurs de la place publique! Genre et style, histoire et argot, tout ici, même l'intervention du saint, est profane. En 1506, on jouait encore à Béthune, un jeu à personnages, de saint Nicolas.

L'autre pièce : *Le jeu de la feuillée ou du mariage d'Adam de la Halle*, ne conserve rien du miracle. Adam était né à Arras, vers l'an 1240; élevé à l'abbaye de Vaucelles, près de Cambrai, il y étudia les « sept arts » et rentra dans sa ville natale, préférant l'activité du trouvère à la vie du cloltre. Après les troubles, il quitta aussi Arras, « laissant amis et maisons et harinois, et recommandant à Dieu ses amourettes »; mais ce ne fut pas sans retour, il finit pas s'attacher au comte d'Artois qu'il suivit en Italie, où l'on suppose que le poète mourut avant l'année 1288. D'autres prétendent qu'étant vieux, déçu dans ses amours, il se fit moine. On a de lui : des chansons, — des dialogues ou *jeux-partis*, — un petit poème sur la conquête de la Sicile par Charles d'Anjou, conquête à laquelle il assista avec le comte d'Artois; — un *congé* en quittant Arras, — un *jeu* chanté de *Robin et Marion*, gracieuse pastorale, la première du moyen âge, dont le succès fut long et que l'on a appelée « le premier opéra comique français, » — un *jeu* ou farce du *pèlerin*, qui semble le testament du poète et où il fait raconter sa vie et même sa mort par le pèlerin. — Enfin, *le jeu de la feuillée* est son œuvre capitale.

Ici, nous sommes en plein théâtre des attelanes grecques ou des mimes romains. Le poète se met lui-même en scène : il est las de sa femme et veut aller à Paris, voilà tout le sujet. Mais ce sujet inspire au trouvère railleur une suite de scènes de haut comique, remplies de portraits, et qui ne perdent pas une occasion de satire.

Le premier portrait, la première satire, s'attaque à la femme du poète :



« C'était par un été, doux et serein, plein de gaie verdure et de délicieux chants d'oisillons ; c'était dans un grand bois, près d'une petite fontaine qui courait sur le gravier. Alors, m'apparut comme une vision celle qui est ma femme, et qui me semble aujourd'hui pâle et jaune. Elle était riante, délicate, faite pour l'amour. Aujourd'hui, je la vois grasse, mal faite, triste et chicanière. »

Vous en êtes soulé, lui répond un ami. — Non, réplique le poète ; mais tel est l'amour : il vous montre tout en beau ; d'une truande il fait une reine ! Et le portrait recommence, le portrait gracieux de la fiancée vue au prisme de l'amour ; le portrait coquet de la belle qui, sentant qu'elle est aimée, joue la fierté pour attiser jusqu'au délire ce feu de jeunesse. Mais ces beaux vers ne font que préparer la satire : Il est temps que le mari se ravise, pour éviter pis. Car sa faim est apaisée, dit-il.

Et l'ami ajoute un dernier trait : Si vous l'abandonniez, maître, elle serait bien de mon goût.

Le second portrait, la seconde satire, prend à parti le père même du poète. Maître Henri approuve son fils de sa résolution de reprendre à Paris ses études ; il lui donnera son approbation, il lui donnera des conseils, il lui donnera sa bénédiction, il lui donnera tout, excepté son argent.

De l'argent ! il n'a plus que vingt-neuf livres ! De l'argent ! il a tout mis en gage ! De l'argent ! il est vieux, iufirme, touseux, sans vie !

Alors entre le médecin :

« Je connais votre maladie ; son nom est avarice. Il y a beaucoup de malades de cette sorte dans Arras ! Et ils en meurent, eux, leurs enfants et leur famille. »

Cependant le père, pressé d'un besoin, demande, l'oserai-je dire en vieux français ? un urinal ; le médecin inspecte son urine et le déclare pris d'un autre mal : il souffre comme beaucoup d'artésiens, pour avoir trop rempli son tonneau.

Puisque le médecin est en scène, il ne s'arrêtera pas à si petit jeu. Une douce dame lui soumet aussi de son eau. « Votre mal vient de trop d'amour ! Voilà ce que dit l'urinal ! »

Le troisième portrait, la troisième satire, met en scène un

moine. Il porte les reliques de saint Acaire; Adam et ses amis le font boire, et le père du poète devient loquace. Le pape venait de déposséder de leurs privilèges religieux les prêtres mariés; Le poète fait dire à son père :

« Un prêtre ne mérite pas, pour s'être marié, d'être réduit à la servitude. A moins que le mariage ne soit pire que le concubinage!

Comment! prélats ont l'avantage  
D'avoir femmes à rechanger,  
Sans leurs privilèges changer!  
Et un clerc perdrait sa franchise  
Pour se marier, à l'Eglise!

Pendant ce temps, le moine quête avec ses reliques.

Frère quêteur, mets en sûreté tes reliques; les fées arrivent, les fées bonnes et mauvaises, Morghe, Magloire, et leur compagnie! Les destinées du poète vont s'agiter devant ces reines de l'idéal. Les bonnes fées veulent faire du héros un gai trouveur de chansons; mais Magloire l'empêche d'aller à Paris : il faut qu'il s'acquine dans Arras, dit-elle, il s'oubliera dans les bras de sa femme qui est molle et tendre; il y perdra toute étude et ne partira point!

Pendant ce temps, le moine s'est endormi et la joyeuse troupe conspire de lui laisser l'écot à payer. Le moine est obligé de mettre en gages ses reliques. Quand il veut les reprendre, il s'écrie :

Hôte! vous m'avez pillé!  
Il n'y a plus ici de riches.  
Ah, ça! rendez-moi mes reliques!  
Voici douze sous que je dois?  
Je vous renie, vous et votre taverne.  
Si j'y reviens, que le diable m'emporte!

Et le moine clôt la pièce en se disant : « Partons, il n'y a plus rien à quêter ici! »

Le *Jeu de la feuillée* fut composé vers l'an 1262. Le poète, qu'on appelait le bossu d'Arras, quoiqu'il ne fût point contre-fait, inaugurerait la comédie aristophanesque, au beau milieu du treizième siècle.

Franchissons un siècle à peine et passons au théâtre flamand, — car j'aime à mêler les deux langues que parlent les Belges, — nous verrons le drame, à son tour, sortir du miracle et prendre pied sur la scène profane.

Pendant que les confréries françaises rimaient des miracles, le théâtre flamand brisait, le premier, les langes religieux. Un manuscrit du quatorzième siècle contient cinq grandes pièces, drames et comédies, suivies chacune d'un farce. Les comédies sont *l'Hiver et l'Été*, et *Trois jours d'honneur*; les drames, ces jeux sérieux comme ils s'appellent, mettent en scène des sujets de romans : *Lancelot*, *Gloriant*, *Esmorée*. J'analyserai le *jeu d'Esmorée*, qui a été traduit en français.

Nous sommes en Sicile. Après de longues années d'attente, le roi vient d'avoir un fils. Son neveu Robert, qui avait espéré lui succéder, ouvre la scène :

« Malheur à moi ! Esmorée est né ! Je me flattais de succéder à mon oncle sur le trône, et voilà que ce vieillard fait un enfant à sa femme ! »

Cette ambition annonce un crime ; Esmorée est à peine né qu'il est menacé de mort. Mais, aussitôt après ce monologue, le rideau du fond se lève, la scène est transportée à Damas ; le roi maure aussi est menacé : Damiette, sa fille, doit épouser Esmorée et devenir chrétienne. Ainsi, le dramaturge pose nettement son sujet. Comment Esmorée sera-t-il sauvé pour épouser et convertir Damiette ? voilà la question.

Deux intérêts contraires : Robert qui veut s'assurer le trône par le crime, le roi de Damas qui veut empêcher sa fille d'être convertie, — deux intérêts contraires vont amener le salut du héros, et, même quand ils se concerteront, ils ne feront que servir la cause du dénoûment.

Tout d'abord, l'astrologue païen achète Esmorée au traître Robert ; il lui sauve la vie, mais il lui ôte sa religion paternelle. L'enfant est élevé à Damas, auprès de Damiette, et la reine de Sicile, accusée d'avoir tué son enfant, est jetée en prison. La seconde partie qui nous transporte à dix-huit années de distance, commence aussi nettement que la première. Esmorée est païen ! Il jure et sacre comme un turc, et il se croit le frère de Damiette. « Par Tervagan et par Apollon ! ma sœur est

belle! » dit-il en ouvrant la scène. Mais il ajoute aussitôt : « Pourquoi ne veut-elle aimer aucun homme ? » et l'intrigue ne se ralentit point, car ce mot prépare une scène nouvelle : l'aveu d'amour que la belle et chaste princesse fait au héros qu'elle croit endormi : « Il se croit mon frère; moi, je l'aime comme un amant, comme un époux. »

L'intrigue semble se dénouer, mais c'est pour se nouer encore. Car Esmorée n'est pas homme à rester dans l'incertitude sur sa naissance. En vain, la petite mère qui l'a élevé et qui, en devenant une femme, a senti sa tendresse se changer en passion d'amour, le conjure, par son honneur de femme, de ne pas quitter sa famille d'adoption. Le jeune prince connaîtra son père, ou il ne prendra jamais une épouse.

Alors, le rideau s'abaisse encore, et nous revenons en Sicile. Esmorée y trouve sa mère en prison, son père sur le trône; il sauve sa mère et se fait chrétien; il ne reste plus à Damiette qu'à le chercher; l'astrologue la conduit; déguisés en pèlerin, ils arrivent en Sicile, achèvent la vengeance en dénonçant le traître, et la pièce a un double dénouement; le criminel est pendu, le mariage est célébré, Damiette embrasse la religion de celui qu'elle aime.

Alors l'astrologue s'adresse au public : « Restez en place, ou bien allez boire et revenez, car nous allons jouer une sottie. »

Cette sottie est intitulée *Lippin*. Le héros est un mari dont la femme s'attarde sans cesse. Mais la fine matoise connaît son homme. Si elle revient tard, c'est qu'elle est restée au marché; elle a laissé passer les plus pressées, pour acheter la viande moins cher. L'avarice ferme les yeux à la jalousie, et le mari est trompé, battu et content, à la grande joie du public, qui, après s'être ému avec les grands cœurs, aime à rire des sots.

La sottie qui suit le drame de *Gloriant*, duc de Brunswick, met en scène un vieillard dupe d'un histrion, qui lui persuade qu'il peut se rajeunir : il lui suffira de souffler dans une boîte magique. Le vieillard se laisse prendre à la ruse; le prix de la vache qu'il vient de vendre y passe, et il rentre chez sa femme, la figure barbouillée, plus laid et plus vieux que jamais. C'est le *Buskenblaser*, le *Souffleur de boîte*.

Le *Truand*, une autre sottie, s'attaque aux moines.

*Rubben*, s'attaque aux maris. Un jeune époux se plaint d'être père après trois mois de mariage; sa belle-mère lui prouve, par

*a* + *b*, qu'il est marié depuis bien plus longtemps, et qu'il doit être heureux d'avoir si tôt un si bel enfant.

Souvent un moine ou une nonne est mis en scène, et ce n'est pas pour y tenir le beau rôle. Dans les *Truands*, une servante est courtisée par un religieux, ce qui donne au poète comique l'occasion de mettre dans la bouche même du frère Everaert, des moqueries et des satires contre les moines.

Ces pièces flamandes ne sont pas les seules sans doute ; on sait qu'il exista un drame sur la mort violente de Charles le Bon, comte de Flandre ; en 1444, la Chambre de rhétorique de Deynze jouait un jeu de la bataille de Roncevaux. Avant cela, en 1351, on jouait, en français, un jeu sur Amauri de Narbonne, dans cette ville de Lille, qui « sous ce rapport n'avait point d'égale » dit l'*Histoire littéraire de France*. Je pourrais multiplier ces exemples en sortant du quatorzième siècle. Les pièces que j'ai analysées suffisent. Le *Jeu de la feuillée* est de 1262, la date d'*Esmorée* est généralement fixée avant 1350 : en moins d'un siècle, le sentiment du réel, que nos pères portaient dans la vie et dans l'art, leur avait fait aborder le théâtre profane, dans ses deux grandes divisions : le drame et la comédie.

Je ne dirai qu'un mot des moralités, et l'on a pu déjà se faire une idée des farces. Une tapisserie de Flandre, qui servait à orner la tente de Charles le Téméraire, au siège de Nancy, représentait les scènes de la *Condamnation des Banquets*. Ce sujet, dialogué par la Chesnaie, avait été mis en moralité par un poète anonyme qu'on suppose du Hainaut ou de la Flandre. Gros Banquet est un amphytrion somptueux ; entouré de mesdames Luxure, Gourmandise et Friandise, il invite à sa table des parasites, comme Mangeons-Tout, La soif, Sans-Eau. Au milieu de la fête, des harpies envahissent la salle : l'Esquinancie prend la Gourmandise à la gorge, et la Goutte se met à torturer la Luxure. Plusieurs convives restent sur le carreau. Gros-Banquet est jugé par dame Expérience, qui le condamne à mort, son bourreau sera la Diète. Ces scènes étaient bien placées dans la tente du prince aventureux, mais sobre, qui ne but jamais de vin pur et que l'histoire appelle Charles le Téméraire.

Les représentations dramatiques, je l'ai dit, étaient entourées d'une grande pompe ; tous les rangs s'y mêlaient, dans un simulacre d'égalité. Une chronique de Valenciennes raconte qu'en l'an 1334, le prévôt de Valenciennes offrit au comte de Hainaut

Guillaume le Bon, un splendide banquet. Chaque prince avait à table à côté de lui la femme d'un bourgeois; le menu s'y trouve rapporté, un menu de 1334, bien fait pour donner l'eau à la bouche à nos gourmets modernes. En 1326, d'après la même chronique, une fête fut donnée à Arras, où l'on vit défiler les plus grands héros, chrétiens, sarrasins et juifs : un bourgeois de Bruges y représentait Charlemagne, un bourgeois de Compiègne, Arthur; un bourgeois d'Ypres, Godefroid de Bouillon. Hector était un bourgeois de Saint-Quentin; Ghonne, un bourgeois de Valenciennes; David, un bourgeois de Lille, et Judas Machabée, un bourgeois d'Arras. En 1330, le prévôt de Valenciennes, père de celui qui devait recevoir, à quatre ans de là, le Bon Guillaume, avait donné une fête pareille, sorte d'ommegang, où la plus belle cavalcade devait recevoir un paon. Là, on vit un château d'amour avec quatre anges, suivis de chevaliers, menés par des demoiselles avec un fil d'or. Puis, le château de l'hermite avec sept fées et un engin qui jetait des oiseaux vivants. Un autre groupe représentait Alexandre le Grand et sa cour, il obtint le paon. Ces fêtes annoncent avec éclat les entrées, les cavalcades et les concours des chambres du rhétorique. Nos souverains ne devaient pas tarder de les faire servir à leurs projets politiques.

Franchissons un siècle. Constantinople vient d'être pris par les Turcs; Philippe le Bon, duc de Bourgogne, a rassemblé toute la noblesse du pays, à Lille, le 17 février 1453. Olivier de la Marche a consacré deux longs, deux très longs chapitres, à décrire cette fête : ses joutes, ses cortéges, son banquet, ses entremets de table représentant des vaisseaux, des églises, des châteaux, une femme nue dont les mamelles repandent de l'hypocras, des personnages jouant musique, une chasse qui court et toute sorte de pièces montées, de surprises et de curieux automates. Puis, le chroniqueur analyse le mystère de *Jason* qui fut joué « sur le hout. » Le mystère fini, par la porte où les entremets étaient passés, vint un géant, vêtu en sarrasin, armé d'une massue et menant un éléphant. L'éléphant portait sur le dos, un château sur lequel se tenait une dame « en manière de religieuse »; alors, la scène principale de la fête commence : la dame parle :

Géant, je veux ci arrester,  
Car je vois noble compagnie.

Cette dame est Sainte Église. Elle se plaint des malheurs des chrétiens d'Orient et fait appel à une croisade nouvelle. Sa complainte est en vers, et c'est Toison d'or, le héraut de Bourgogne, qui doit lui répondre; il entre dans la salle et porte un faisan; des princesses et des chevaliers le suivent; il parle en prose d'abord, puis en vers; il appelle les princes et les chevaliers à prononcer un vœu sur le faisan, un vœu en faveur de l'Église et pour la délivrance de Constantinople. Les nappes sont ôtées, les convives se lèvent, un grand bruit d'instruments se fait entendre, ils annoncent un autre personnage : Grâce à Dieu. Grâce à Dieu vient présenter au duc de Bourgogne mesdames les douze vertus. Chaque dame ou chaque vertu, depuis la Foi jusqu'à la Force, depuis la Charité jusqu'à la Raison, depuis la Vérité jusqu'à la Vaillance, déclame son couplet. Puis, la danse commence, la danse des vertus, « en guise de *mommerie* »; les princes dansent avec elles; le chroniqueur donne leurs noms et ceux des dames qui représentent les vertus; puis, les voix sont recueillies et le prix du tournoi est donné à monseigneur de Charolais, le futur Charles le Téméraire. Tout se termine par les vœux des princes et des seigneurs de la cour; ils sont en prose :

« Je voue à Dieu, mon créateur, à sa glorieuse mère, aux dames et au faisan, que, si mon très redouté seigneur et père va au saint voyage et ce soit son plaisir que j'y voise avecques lui, que j'y irai ! » dit le jeune Charles le Téméraire.

Cette fête est appelée le *Vœu du Faisan*. Elle ne fut suivie d'aucun résultat. La croisade n'eut pas lieu. Rien ne manquait à cette représentation dramatique, ni le grand but politique, ni la mise en scène merveilleuse, ni le luxe, ni les vers; rien du matériel de l'art. Il y manquait l'opportunité, la vie du temps, la séve de l'histoire. Cette fête demi païenne, ce vœu sur le faisan nous transporte bien loin des conciles, où l'on prononçait des vœux sur la bible et où retentissait le cri de « Dieu le veut ! » L'esprit des croisades n'existait plus; les grands intérêts de l'Europe étaient ailleurs; au milieu de cette pompe profane, assez creuse et tout à fait factice, on croit assister à l'agonie des croisades. Le moyen âge catholique finit en jouant des mystères païens et en prononçant des vœux profanes sur les dames et sur un oiseau de chasse.

Si nous remontons un siècle en arrière, nous trouverons un

vœu pareil, plus vivant, plus historique, plus vrai. Le *Vœu du Faisan* était en retard d'un siècle; le *Vœu du Héron* ouvrait un monde politique nouveau.

Nous sommes en 1338. Robert, comte d'Artois, a rompu avec le roi de France. Il passe en Angleterre, il entre dans le palais d'Édouard III, portant un héron rôti, et il apostrophe le roi. Ce poème est en vers, je traduis en prose :

« Voici le plus lâche des animaux; je le présente au plus indolent des rois, à celui qui abandonne à son rival la couronne de France! C'est à lui qu'il appartient de prononcer le premier vœu sur l'animal couard! »

Le roi, blessé au vif, porte le premier vœu : il jure de conquérir la France!

Tous les seigneurs anglais s'engagent de même. Le comte de Salisbury est du nombre, il aime la belle comtesse d'Erby; il jure par celle qui sera sa femme et qui, plus tard, sera victime d'un attentat du roi Édouard, victime innocente et généreuse, digne de la Lucrèce antique.

La jeune reine, fille du comte de Hainaut, prête un serment terrible : Le fils qu'elle porte dans son sein ne viendra pas au monde avant qu'elle ait touché le continent et ouvert la guerre.

L'oncle de la reine, Jean de Beaumont, parle plus sagement; le noble chevalier, déjà vieux, prévoit les guerres terribles qui vont suivre :

« Vantise ne vaut rien qui n'a achèvement. Quand nous buvons, et que de beaux yeux nous regardent, nous sommes prêts à tout pourfendre, et nous braverions Roland lui-même. Mais quand vient la guerre, qu'il faut courir les champs par le froid et la pluie, alors plus d'un regrette son palais. De ces vantades, je ne donnerais pas un sou. Mais je promets et fais vœu de suivre le roi, s'il veut descendre en France. »

Robert d'Artois a déjà dit dans sa barbe : « L'oiseau poltron pourrait bien soulever de grandes guerres! » En effet, cette scène ouvre la guerre de succession et inaugure les grandes luttes politiques modernes. Il ne s'agit plus des croisades, l'Europe va être en feu. Le petit drame du *Vœu du Héron*; qui fut rimé en poème par un anonyme que quelques auteurs croient être



Froissart, fut joué en 1338, par Robert d'Artois, avec deux joueurs de vielle, un joueur de cistre et deux chanteuses, dans le palais du roi Édouard III. Mais il s'adressait aux passions de l'époque, il se plaçait de plain-pied dans l'histoire politique : il est plus jeune, plus vivant, plus moderne, au quatorzième siècle, que cent ans après, toutes les féeries, cascades, allégories, pompes, mystères et projets de croisades du *Vœu du Faisan*.

Je m'arrête au seuil du quinzième siècle. Je l'ai franchi plus d'une fois, car les divisions chronologiques ne peuvent avoir rien d'absolu, et j'ai voulu vous donner une idée complète de chaque genre dramatique. Souvent, en littérature aussi bien qu'en politique, le passé se perpétue et se mêle au présent, comme ces feuilles sèches qu'on voit encore sur certains arbres quand tout à l'entour commence à reverdir.

Au quinzième et au seizième siècles, la vie du théâtre ne sera pas dans les cavalcades princières, ni dans les miracles attardés. On raconte que, lors de la Joyeuse-Entrée de Philippe II à Tournai, le 7 juin 1549, — où l'on représenta, entre autres mystères, l'histoire de Judith, — l'acteur, choisi pour le rôle d'Holopherne, était un hérétique condamné à mort, dont Judith fit rouler la tête sur le théâtre, au milieu de l'indignation publique. Le jeune prince resta impassible, dit-on, et applaudit à cette scène qui rappelle le théâtre romain de la décadence. Ce n'étaient pas ces jeux horribles qui devaient convenir à nos pères. Au seizième siècle, l'art, qui a retrouvé tout naturellement la scène laïque, va s'emparer de la pensée moderne et se faire le champion de l'indépendance religieuse. C'est par le théâtre, dit un écrivain, que la réforme pénétra surtout dans le pays. Les chambres de rhétorique, en effet, furent des pépinières d'esprits libres, et, après avoir pris une vaillante part au travail de l'opinion publique qui devait amener la révolution du seizième siècle, nous les verrons, prosrites, condamnées, dispersées, honorer l'hospitalité batave, créer en Hollande la scène moderne, et, en même temps que Shakespeare illustre le théâtre en Angleterre et Cervantes en Espagne, donner à la république des Provinces-Unies son Corneille : Vondel.

---



LE

# SIÈCLE DES D'AVESNES

BAUDUIN ET JEAN DE CONDÉ

---

Les premiers jours de l'an 1280 furent marqués, dans les villes du Hainaut, par des cérémonies bien faites pour frapper l'imagination des peuples. Marguerite d'Alsace venait de mourir ; les querelles des d'Avesnes et des Dampierres avaient été apaisées de son vivant, mais la *Noire Dame* n'avait jamais voulu céder rien de son autorité. Elle s'était contentée de partager l'héritage après sa mort, entre les deux maisons issues de son sein : aux d'Avesnes le Hainaut, aux Dampierres la Flandre. Lorsqu'elle mourut, Jean d'Avesnes son fils l'avait précédée dans la tombe et Jean II devint comte de Hainaut.

Jean II fit son entrée dans ses bonnes villes d'une manière lugubre et grandiose : pour affirmer, dans le passé comme dans le présent, une légitimité si longtemps contestée, pour relever son père du reproche de bâtardise que sa mère elle-même avait fait peser sur lui toute sa vie, le nouveau comte arracha à la paix de la tombe, où il reposait depuis vingt-deux ans, le cadavre de son père et le fit porter devant lui, de ville en ville, pour que tout le comté lui rendît les derniers honneurs et l'inaugurât dans le cercueil, comme le chef de sa race.

« La cérémonie commença d'abord par Mons, dit le père Delwarde ; les échevins et chaque bourgeois allèrent à la rencontre, tenant un flambeau d'une main et de l'autre une épée ; on proclama le père et le fils comtes de Hainaut. »

Le nom des d'Avesnes était vengé et une dynastie nouvelle régnait sur le Hainaut, désormais séparé de la Flandre.

Cette dynastie ne devait compter que trois règnes. Soixante-six plus tard, le petit fils de Jean II tombait dans une bataille contre les Frisons révoltés. La Hollande, que Jean II avait ajoutée à ses possessions, fut fatale à sa dynastie. Guillaume II mourait sans enfants, sa sœur en hérita ; Marguerite était l'épouse de l'empereur Louis de Bavière et c'est ainsi que le Hainaut passa de la maison d'Avesnes à cette dynastie de Bavière dont le règne ne fut qu'une suite de troubles et de malheurs.

Ce règne des d'Avesnes, de Jean II à Guillaume de Bavière, 1280-1348, fut le grand siècle poétique du Hainaut. Quand Bauduin VI avait épousé la sœur de Philippe d'Alsace, le goût des lettres était traditionnel dans les deux cours. De temps immémorial, le Hainaut, comme la Flandre, cultivait le *gay savoir*. Le plus ancien monument de la poésie romane, la cantilène de sainte Eulalie, doit appartenir au Hainaut; elle a été retrouvée à Valenciennes. Au douzième siècle, Herman de Valenciennes rimait des sujets religieux et profanes. Bauduin IV avait légué à sa sœur Yolande une vie de Charlemagne en latin, qu'elle fit *mettre en roman, sans rime*. Bauduin V avait cultivé la science et surtout la *poésie*, comme dit J. de Guise. Bauduin de Constantinople avait aussi protégé les lettres; avant de partir pour la Croisade, il avait ordonné la rédaction de grandes chroniques, et c'est pour sa jeune épouse que Chrestien de Troyes avait écrit son *Chevalier à la Charette*. Les querelles des d'Avesnes et des Dampierres partagèrent les poètes en deux camps. Pendant que le *Couronnement du Renard* était écrit pour la Noire Dame et vengeait les Dampierres, le *Poème des Ronds* et le *Livre de Bauduin* chantaient le patriotisme du Hainaut et servaient les passions des d'Avesnes. Quand la paix fut rétablie entre les deux familles, les d'Avesnes ne perdirent pas ces bonnes traditions. Si Charles d'Anjou, que la Noire Dame avait suscité contre ses fils du premier lit, en lui livrant le Hainaut pour les en déshériter, haïssait les mimes et les poètes, au dire de Villani; les dignes descendants des Bauduin, des d'Alsace et de Bouchard d'Avesnes, s'entourèrent de chroniqueurs et de trouvères et tinrent eux-mêmes plus d'une fois la plume. Ce règne fut illustré par les lettres. Il donna à la poésie Jehan de Condé, à l'histoire et à la poésie Froissart.

Jean de Condé eut pour maître, son père, Bauduin. Froissart fut le contemporain de Jacques de Guise et l'élève de Jean le Bel.

Jean II fut un des princes les plus brillants et les plus recherchés de son temps. On suppose que Bauduin de Condé ne lui fut pas étranger. La seule de ses poésies qui soit dédiée à un membre de cette famille doit être placée après la paix de la Noire Dame avec les d'Avesnes, et elle me semble faite pour célébrer cette réconciliation. Le poète y compare le bon prince à l'éléphant qui porte sur son dos tout un peuple, dans les voyages de la paix ou dans les expéditions de la guerre. L'éloge qu'il fait de la comtesse de Flandre ne peut se rapporter qu'à cette époque où Marguerite, avancée en âge, ayant reconnu les d'Avesnes pour héritiers dans le Hainaut, se préoccupa du soin de mourir en paix et se mit à doter les maisons religieuses. Le poète se plaint des malheurs du temps :

On ne sait aller en nul règne  
Qu'on n'y voit plus de mal régner.

Puis, il représente la comtesse, comme « la meilleure dame du monde, douce et charitable », ayant apaisé plusieurs guerres :

Elle a mainte guerre accordée ;

faisant de nombreux actes de bienfaisance et de religion :

Elle a fait refaire maint temple,  
Et estaurer maint hospital,  
Et mettre églises en estal,  
Et fait moult de belles aumônes,  
A pauvres nonnains et à nonnes,  
Et soutient par dévotion  
Pauvres gens de religion.

Enfin, il parle de ses maladies, qui jettent le pays dans le deuil ; il parle de sa mort comme d'un événement prochain ; il la compare à l'éléphant

Qui porte en paix une contrée,

et il fait des vœux pour *tous* ses enfants :

Dieu lui sauve tous ses enfants.

Le poète aurait-il pu s'exprimer ainsi, lorsque la Noire Dame

persécutait ses fils du premier lit et livrait leur héritage à l'étranger? Non! il eût craint qu'un pareil éloge, que des vœux semblables ne prissent le caractère d'un reproche détourné, d'une sanglante ironie. Cette pièce de vers est comme le cri de triomphe de la réconciliation, et, quand Bauduin de Condé la termine ainsi :

Que Dieu lui pardonn' ses méfaits  
 Quand l'âme du corps partira ;  
 Bien ait cil qui *amen* dira,

il me semble entendre une dernière parole de réparation et de concorde, scellant la paix de cette famille trop longtemps ennemie.

Jean II consacra un règne de vingt-quatre années à affermir son autorité, à s'assurer la succession de la Hollande, à contenir les populations et à réparer les maux de la guerre par d'utiles réformes. Lorsqu'il descendit dans la tombe, il laissait à son fils un domaine incontesté et agrandi.

Le fils de Bauduin de Condé fut attaché à la maison du fils de Jean II d'Avesne; Jean de Condé fut le poète attitré du Bon Guillaume. C'est lui-même qui nous l'apprend :

Jehan de Condé qui estoit  
 De sa maison et qui vestoit  
 Des robes de ses escuyers.

Le règne de Guillaume I<sup>er</sup> fut brillant et prospère. Mais Jean de Condé n'a guère demandé d'inspiration à la vie politique. Deux événements lui dictèrent deux poésies bien différentes. Lorsque Enguerrand de Marigny expie son orgueil au gibet de Montfaucon, le trouvère, calme et réfléchi, médite sur le retour des choses, sur les dangers de l'ambition et de la cupidité, et il fait ressortir, en moraliste, les enseignements de cette grande chute. L'empoisonnement de l'empereur Henri VII fait une autre impression sur Jean de Condé. L'empereur était né à Valenciennes, d'une princesse du Hainaut; le poète s'indigne; sa passion s'exhale dans une satire violente contre l'ordre des dominicains, d'où est sorti le meurtrier; sa forme accoutumée, son rythme habituel ne lui suffisent plus; il veut une strophe

lyrique, prompte, un peu tourmentée, qui donne du mouvement à la diatribe et ajoute de l'élan à l'anathème :

Rien ne vaut siècle orendroit,  
 Car on n'y fait raison ni droit,  
 Et l'on n'y maintient rien à droit,  
 C'est chose claire !  
 Le fils n'y porte foi au père  
 Ni la fille aussi à la mère ;  
 Folie est foi.

. . . . .

Après une longue invective contre le siècle, le poète raconte l'empoisonnement de l'empereur par son confesseur, au moyen d'une hostie; il fait ressortir l'odieux du crime, par l'éloge des vertus de la victime, et il en rejette tout le poids sur l'ordre entier, peuplé de loups !

Ce sont drois leus (*loups*)  
 Qui de brebis font maint laid jeu !  
 Ils devraient éteindre le feu  
 Qui est espris ;  
 Par luxure....;  
 Mais j'ai par vérité appris  
 Qu'en leur couvent  
 On voit bruler ce feu souvent ;  
 Qui feu allume contre vent  
 De tant plus art (brule) ;  
 Ils vont faisant le papelart,  
 Ils ont les cœurs pleins de mal art  
 Et plein de gille ;  
 Et vont quêtant de ville en ville,  
 Enquerant vont les héritages.

Quand Guillaume I<sup>er</sup> mourut, il appartenait à son poète de faire son panégyrique. Cette poésie, *le Dit du bon comte Guillaume*, nous a été conservée dans un manuscrit de Rome. Ici, l'inspiration est sévère, grave, élevée. Des considérations philosophiques et religieuses ouvrent la pièce et se mêlent aux regrets qui les balancent et à l'éloge du comte qui les domine.

Mourir est usage commun ;  
 Aussi meurent plusieurs comme un.

Et l'on doit peu pleurer la mort.  
 Mais on doit à ce travailler  
 Qu'on puiss' faire à l'âme secours.  
 Et le deuil en soit bref et court,  
 Qui ne peut à l'âme valoir.

Ainsi débute le poète ; mais il en revient aussitôt aux sentiments naturels qui font pleurer un homme selon son mérite et selon l'amitié qu'il inspirait :

Pour ce doivent plusieurs sans feindre  
 Le Bon comte Guillaume plaindre ;

et il arrive à l'éloge de son maître :

Nul prince, plus preux ni plus noble  
 N'avoit jusqu'en Constantinople...

Il vante son courage et sa douceur :

En armes fut preux et isniau (*prompt*)  
 Et débonnaire comme agneau...

Il vante son honneur :

Je dis devant grands et menours, (*petits*)  
 Qu'en son ceur avoit tout honneur.

Il vante sa générosité :

Car il semoit l'or et l'argent  
 Ainsi qu'on sème bleds aux champs.

Sous le coup de ces souvenirs, le poète s'écrie :

Trop tôt est fini, c'est douleur ;

mais c'est pour s'en référer encore la volonté de Dieu :

Qui fait de tout à son talent ;

et, s'il revient de nouveau à ses regrets, en se plaçant au point de vue du monde :

Mais, selon le regard du monde,  
 Un prince où tel courage abonde,  
 Quand on le voit aler à fin,  
 Ceux qui l'ont aimé de cœur fin  
 N'est pas merveille s'ils le pleurent.



Sa phrase ne s'achèvera pas sans que sa pensée remonte à la philosophie chrétienne :

Mais cris ni pleurs valoir ne peuvent,  
Et l'on doit bien prier pour l'âme.

Alors le panégyriste énumère la famille du comte : son épouse, sœur du roi de France ; ses filles : l'une impératrice ; l'autre comtesse de Juliers ; l'autre reine d'Angleterre ; la dernière qu'il eût placée en haut lieu s'il avait vécu ; son fils, qui se souviendra de la gloire de son père et qui se fera un miroir de son honneur. Puis, il raconte la maladie qui l'emporta, jeune encore :

Peu avoit plus de cinquante ans,  
Étoit fort de goutte touché,

sa mort enfin :

L'an de grâce mil et III C  
Et XXXVII, au jour septième  
De juin, en cette nuit hautisme  
Du Saint Esprit, l'âme rendit.

Cette pièce, un peu froide, finit par une prière pour l'âme du comte. Les regrets humains, le deuil du monde s'y mêlent, avec tranquillité, aux pensées philosophiques et religieuses. L'auteur semble pénétré du calme de l'âge mûr qui considère la mort comme une loi naturelle, et aussi d'un profond respect pour son maître qu'il s'efforce de regretter d'une manière digne de lui et avec les sentiments les plus religieux.

Ce panégyrique officiel ne fut pas le seul. Sans compter une épitaphe de quelques vers qui répète avec Jean de Condé :

Preux fut et courtois et humain  
Et il eut en lui large honneur.

Il existe un panégyrique, plus long que celui du poète qui portait la robe des écuyers du comte. Ce poème, dont l'auteur se nomme Jean de la Motte est intitulé « Regret de Guillaume le comte de Haynau, père à la roynne d'Angleterre et à la comtesse de Julers. » On n'en connaît qu'un manuscrit ; la révolution de Février le fit passer de la bibliothèque du roi Louis Philippe dans celle d'un riche amateur anglais qui n'en a fait

connaître jusqu'ici que le nom de l'auteur, et les premiers et derniers vers.

En attendant d'en apprendre davantage, tournons les yeux vers la Hollande dont Guillaume était aussi comte. Nous trouvons dans la littérature néerlandaise deux petits poèmes du quatorzième siècle, l'un en bas allemand, publié par F. Van der Hagen, d'après un manuscrit de Berlin; l'autre en flamand, publié par les bibliophiles belges, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne. L'un et l'autre décrivent le blason du comte et font son éloge :

« Son cœur est plein de nobles vertus, — dit le héraut d'armes du  
 « du duc de Gueldre, auteur de petits poèmes armoriés flamands,  
 « dont l'un est consacré au roi Guillaume. — Dame Honneur y  
 « possède une large place... Il a en lui un grand héroïsme...  
 « Il a dans son temps, en des luttes difficiles, exposé sa vie en  
 « vrai chevalier... Il donne l'or et l'argent et ce qu'il possède  
 « avec largesse, et vit en véritable seigneur... »

« Prud'homme et loyal, dira de même Froissart, craint et redouté de ses ennemis, aimé de ses amis, pourvu de grand sens et de parfait honneur. »

Guillaume I<sup>er</sup>, avant de mourir, avait armé son fils chevalier et lui avait recommandé, dit Vinchant, « de ne pas se laisser gourmander des Frisons en leur rébellion. » Onze ans après, Guillaume II tombait sur le champ de bataille de Stavoren, et un poème anonyme nous est resté sur la mort du comte de Hainaut et de Hollande, vaincu par les Frisons.

Ce poème diffère essentiellement de ceux de Jean de Condé, de Jean de la Motte et du héraut Gelre. Les uns sont des éloges, celui-ci est un récit et comme une chanson historique.

Jean de Condé est un trouvère officiel, qui prête à son panégyrique des idées élevées de philosophie et de morale. Le poète populaire met vivement la bataille en scène; il dit : l'intrépidité du comte, qui n'écoute aucun conseil de prudence et qui veut assaillir le premier, la résolution des Frisons qui jurent que pas un ne reculera : « Ils n'eurent jamais de maître, ils n'en auront jamais : »

Ils n'eurent seigneur grand pièce,  
 Ni jà n'auront en leur pays.

Leur nombre, leur retraite simulée, pour attirer l'armée du

comte dans un piège et le cerner ; la rage du comte à se défendre, l'ardeur des Frisons qui jurent Godeheere ! le massacre qu'ils font des chevaliers du Hainaut, qu'on les voit « abattre, occire et mettre à mort ; » la sombre liste des chevaliers tombant sous leurs coups, les dernières paroles du comte, ses adieux au Hainaut, sa mort, l'ardeur impuissante de son oncle Jean de Beaumont à le venger, enfin la retraite de l'armée par mer, sous les coups de l'ennemi.

Il n'est pas jusqu'à la dernière strophe qui ne contraste avec la prière qui termine les panégyriques. Il fallait que les guerres de cette époque eussent bien fatigué les populations, pour que les derniers vers, écrits en l'honneur d'un comte illustré dans les batailles, prissent le caractère d'un vœu de marchand en faveur de la paix :

Et prions Dieu de paradis  
 Que leur âme veuille sauver  
 Et nous donne paix, qui vaut mieux,  
 Pour que marchands puissent aller  
 Sans encombre par tous les lieux.

Ainsi, la poésie se mêle à l'histoire des d'Avesnes et ne manque jamais de s'asseoir en deuil sur leur tombe. Mais son rôle ne se borne point là ; avant de pleurer des souverains dont l'histoire atteste la droiture, la prudence, le courage et la justice, elle avait charmé et illustré leur règne.

L'école de Bauduin et de Jean de Condé, à laquelle on peut rattacher Watriquet de Couvin, tient, par plus d'un côté, à une époque où vivait Rutebœuf et où le *Roman de la Rose* avait une si grande vogue ; mais Jean de Condé s'en écarte en assez de points et possède assez de mérite personnel pour mériter une place particulière dans l'histoire des lettres et une étude dans sa patrie.

Les chroniqueurs prêtent à Bauduin V de nobles paroles :

« Que sert un sang illustre à celui que ses mœurs déshonorent, et qu'importe qu'un homme soit de très bas-lieu, si sa conduite lui fait honneur?... Celui dont la naissance est abjecte et qui s'illustre, en a bien plus de gloire... Etes-vous issu de noble origine, votre éclat n'appartient pas à vous seul. Mais l'homme qui se distingue malgré l'humilité de son extraction,

peut dire que son illustration lui appartient tout entière... Il vaut mieux que nos parents s'enorgueillissent de nous avoir pour fils, que si la seule chose dont nous nous glorifions soit de tenir d'eux le jour. Ne vous enfilez pas en disant : Nous sortons de nobles aïeux ! Mais rougissez plutôt de ce qu'étant leurs fils, vous imitez si peu leurs exemples. »

Cette noblesse de sentiments anime, deux siècles après, les poètes de la cour de Hainaut ; écoutez Bauduin de Condé, dans le *Dit de Gentillesce* ou de noblesse.

Car mieux vaut, pour dire le vrai,  
Être de mauvais lieu extrait  
Et être preux et de bon être  
Que de bon lieu et mauvais être.

Donc est vilain, n'en doutez mie,  
L'homme qui fait la vilenie,  
Puisque son cœur s'y abandonne;  
Savez-vous quel prix je lui donne?  
Qu'il soit duc, comte ou châtelain,  
Plus est noble, plus est vilain.

Plus doit être mis en honneur  
Homme vilain, noble de cœur,  
Que gentilhomme au cœur vilain.

Nul n'est vilain, sinon de cœur...  
Et nul n'est noble également  
S'il n'agit de cœur noblement.

Ici le poète interpelle un noble qui lui a reproché son infériorité de naissance :

Noble, qui m'as vilain nommé,  
Puisqu'on ne te voit renommé  
De nul bien, en fait ni en dit,  
Qui t'appelle noble a mal dit.  
Parce qu'en haut nid fus couvé  
Et dans tous les biens élevé,  
Penses-tu donc gentilhomme être?

Non...

Car la honte en est toute à toi,  
Quand gentilhomme tu te crois  
Et que tu n'es gentil ni preux.

Écoutez Jean, dans son Dit auquel il donne le même titre :

Noble homme, par droit de nature,  
S'avilénit et dénature  
S'il souffre en son cœur une tache.

. . . . .  
Car, dès que gentilhomme accorde  
Son cœur à faire œuvre vilaine,  
Il est vilain, puisqu'il vilaine.  
. . . . .

Notre origine à tous est commune :

Tant qu'il est de femmes et d'hommes,  
D'un père et d'une mère sommes ;  
D'Adam que Dieu fit et d'Evain ;  
Tous sommes pétris d'un levain...

Si les nobles ont été élevés au premier rang, c'est

Pour le profit d'humanité.

Bauduin termine le *Dit du Bachelier* par ces vers :

Tous sont prudomes qui bien font,

Et son fils répète, dans les mêmes termes, au dernier vers  
du *Dit des Vilains et des Courtois*.

Tous sont nobles ceux qui bien font.

Watriquet de Couvin ne parlera pas autrement.

Ainsi, l'honneur n'était plus seulement la gloire de la haute naissance ou la renommée des hauts faits d'armes ; il prenait de plus en plus, sous la plume des poètes, la signification de grandeur de caractère et de gloire morale.

« Gens libères, bien nays, bien instruictz, conversans en compaignies honnestes ont, par nature, dira plus tard Rabelais, ung instinct et aguillon qui toujours les pousse à faictz vertueux et retire du vice, lequel ilz nomment *honneur*. »

Cet idéal d'honneur est tout mondain :

La plupart des poésies morales des trouvères, — le *Miserere* du Reclus de Moliens, le *Dit de la mort* d'Hélinand, les *Vers du*

*monde*, les nombreux *Dits de l'âme*, de *l'âme et du corps*, — sont trop souvent des sermons en vers lyriques contre le monde :

Que vaut honneur? que vaut richesse?  
Que vaut beauté? que vaut hautesse?

s'écrie Hélinand.

Nos poètes entendent autrement la vie humaine. Un but moral perce dans leurs œuvres; mais cette tendance rend leur poésie tantôt satirique, quelquefois religieuse, jamais mystique. Ils sont du monde, ils ne veulent pas qu'on le néglige, mais qu'on le serve « des mains, des pieds et de la poitrine, » comme dit Watrquet.

Il n'est nul hom', tant peut valoir,

dit Bauduin :

S'il met le siècle en nonchaloir,  
Que le siècle n'y mette lui.

(*Le Dit du Gardecorps.*)

L'idéal du chevalier est toujours le courage au combat, la discrétion dans les paroles, la protection des faibles, le respect de la femme, la générosité pour les ménestrels, la vengeance des affronts. Le gentilhomme est comme l'aigle, dit Jean de Condé.

Ainsi doit se faire crémir (craindre)  
Noble homme, et doit faire frémir  
Ceux qui contre lui se sont mis;  
S'à lui se prent un ennemi,  
Crueusement s'en doit *vengier*.

Cette philosophie de la vie affecte parfois un caractère positif très prononcé. Jean de Condé distingue trois sortes de sages : Le premier est utile à soi-même et aux autres, le second ne pense qu'à soi, le troisième ne pense qu'à son prochain. Cette dernière sagesse n'est pas l'idéal du poète, qui sait « que sa chemise le touche de plus près que sa cotte; » s'il donne la palme à la vertu complète qui ne s'oublie point, il n'hésite pas à préférer un sage égoïsme aux folies du dévouement :

Et on dit : fol est qui s'oublie.

Les poètes aiment à vanter la générosité des Mécènes et à

gourmander l'avarice des grands. Nos poètes le font sans bassesse. Bauduin s'étonne que le courage puisse s'allier à l'avarice.

Car où faut (*manque*) honneur, faut prouesse,  
Où faut prouesse, faut honneur.  
(*Dit de l'avare.*)

Et Watriquet répète :

Qui largesse haït jamais honneur n'aima.

Jean de Condé fait l'éloge des largesses de Guillaume I<sup>er</sup> :

On ne pourroit en nule guise  
Plus large donneur trouver

Et il conclut :

C'est le père des ménestrels !

Mais nos poètes s'efforcent d'appliquer l'honneur à leur métier ; ils ne sont ni hérauts ni jongleurs, ils sont ménestrels. Ils ont l'orgueil de leur art, et ils le défendent avec énergie.

Bauduin raconte qu'un jour, accablé d'ennuis, il arrive devant un château ; il interroge un des gens du seigneur, et, en entendant vanter son courage, il oublie tout et ajoute une dernière question :

Voit-il volontiers ménestrels ?

La réponse fait une distinction rigoureuse entre les poètes qui savent chanter en s'accompagnant de la vielle, et les saltimbanques qui font l'ivrogne, l'idiot, le chat, et vendent des éloges aux riches : *Vendent honneur et donnent blâme!*

Quand advient  
Qu'aucun grand ménestrel là vient,  
Maître de sa ménestandrie,  
Qui bien vièle et qui bien die  
De bouche, mesure l'écoute  
Volontiers, et sachez sans doute  
Et par saint Jaques le martyr,  
Qu'il a du sien au départir.  
Mais peu souvent en vient de tels ;  
Mais des félons et des honteux...

Que bien ne disent ni ne font.  
 Merveille est que terre ne fond (*s'effondre*)  
 Où ces gens passent qui ainsi  
 Ont entr'eux le monde saisi  
 Que, pain, char et vin, on leur livre,  
 A l'hôtel, l'un pour faire l'ivre,  
 L'autre le chat, l'autre le sot ;  
 L'autre, qui jamais rien ne sut  
 D'armes, en parle et nous raconte  
 De ce preux duc, de ce preux comte,  
 De ce preux riche également ;  
 Mais on sait bien que il en ment,  
 Et laisse le pauvre escuier  
 Dont le prix ne se doit celer ;  
 Et fait de rien un grand renom,  
 Celui-ci preux, et l'autre, non ;  
 Celui-ci loue et l'autre blâme,  
 Et vend honneur et donne blâme !

Jean de Condé eut aussi l'occasion de défendre la poésie. Les jacobins et les cordeliers avaient commencé une croisade de sermons contre les ménestrels. Le poète relève l'accusation avec vivacité. « Le roi David ne conjurait-il pas le démon avec sa harpe ? N'est-ce pas en faveur de deux ménestrels que la Vierge a fait le miracle de la chandelle d'Arras ? Ignore-t-on l'utilité des ménestrels ? Quand les seigneurs ont pour devoir de défendre l'Église, de tenir justice et de réprimer ceux qui font

Encontre leur pays nuisance,

Ne sont-ce pas les ménestrels qui égaiant leur cour, qui prêtent du charme à leur hospitalité, qui les rendent à la joie, les détournent du mal et immortalisent leur gloire qui, sans eux resterait ignorée.

Car, par ménestrels, bien le dis,  
 Qui réjouissent leurs hôtels,  
 Maints cœurs sont hors d'ennui ôtés,  
 De peine à plaisir ramenés,  
 Et de mal penser détournés,  
 Et maints grands biens sont rappelés  
 Qui resteraient tus et celés.

Puis, le poète se tourne vers les détracteurs des poètes :

Vous, jacobins et cordeliers !



Et la satire commence, opposant la pauvreté des fondateurs de l'ordre aux vices des moines; satire vive, acerbe, ferme! Après quoi, le poète se nomme fièrement :

Si voulez savoir mon droit nom,  
Jehan de Condé suis nommé  
Qui suis en maint lieu renommé.

Il se nomme et il menace, car jamais il n'aimera les méchants et il est prêt à flétrir les fourbes et les hypocrites!

Mais des faux et des hypocrites  
Seront les mauvaistés décrites!

Guillaume I<sup>er</sup> était généreux envers les ménestrels, mais il ménageait les deniers du peuple. Sa sagesse lui valut le titre de vicaire de l'empire; dignité coûteuse. Les États du Hainaut voulaient lui accorder le double des ressources qu'il demandait pour tenir dignement ce nouveau rang; le Bon Guillaume refusa ces offres intéressées et maintint sa volonté d'épargner l'argent des bourgeois.

Jean de Condé compare les exacteurs à des loups affamés, à des brochets rapaces.

Ceux qui font ouvrir les écrins  
Et rapportent en cour l'argent,  
Sont loups.

Watriquet flétrit aussi la rapacité du tyran qui,

Pitié n'a ni miséricorde...  
Et tout tire au fond de sa nasse,  
Tout ce que le pauvre homme amasse.

Les écrivains catholiques adressent à Guillaume un reproche qui doit prendre place parmi nos meilleurs éloges : le comte offrit asile aux juifs chassés de France. On en accuse son empressement à peupler la ville de Mons, et le trait d'humanité du bon prince est transformé en un excès de zèle, aveugle et intéressé.

Ces mêmes historiens, à ce propos, rapportent gravement, les uns après les autres, un miracle :

Un juif converti avait eu pour parrain le comte lui-même et était devenu sergent de la cour de Mons. On raconte qu'étant

allé dans une abbaye, la vue d'une madone le remplit de rage, et qu'il la frappa de sa lance *in roseis genis* (J. Beka.) Mais voilà qu'aussitôt un ruisseau de sang, *ecce rivus sanguinis*, coule de la plaie; et ce sang miraculeux guérit les infirmes et les malades. On aurait pu en savoir gré à celui qui avait ouvert cette source de santé et de vie; on l'accusa, — l'histoire ne dit pas si ce furent les malades guéris; — il nia, subit d'affreuses tortures sans fléchir et ne put être convaincu, ni condamné.

Mais la bonne Vierge veillait à la vengeance. Dieu, la Vierge et les saints sont, dans ces récits, d'une avidité de vengeance insatiable. La bonne Vierge suscite donc contre le juif un infirme. Jehan le Flamand, des Estinnes, provoque l'accusé et sort vainqueur de l'épreuve judiciaire, « en l'an de grâce 1326, en un mardi, VIII<sup>e</sup> jour de li mois d'apvril. » Ainsi, le comte fut forcé de « faire justice. » Le juif fut pendu par les pieds, la tête en bas, et jeté aux chiens qui le dévorèrent.

Ce miracle, que répètent les historiens, depuis J. Beka; Ant. le Waitte et Vinchant, jusqu'à l'abbé Hossart, Delewarde et le Boussu, est tout simplement un fabliau dévot, que les historiens ont répété d'après un trouvère anonyme du quatorzième siècle. (*Voy. Dinaux.*)

Ce qu'on y trouve de plus vrai, c'est l'opposition acharnée du parti des miracles contre tout sentiment d'humanité envers les juifs.

Je préfère Jean de Condé et son maître :

Jean de Condé met en scène un roi « de grande hauteesse. » Ce roi, rencontrant de pauvres ermites en guenilles, s'agenouille devant eux et s'attire par là le blâme de la cour et de son frère. Le roi se tait; mais, la nuit, il fait sonner, devant les fenêtres de son frère, « la buccine de mort, » espèce de sommation à mourir, qui semble remplir ici le même office que le cordon envoyé par les sultans à leurs victimes. Le prince s'effraye, court au roi, demande grâce, à genoux, en pleurs, mains jointes. Le roi philosophe l'attendait là : « Debout, insensé et méchant! Je t'aime comme un frère! tu n'as commis aucun crime! je ne pourrais te condamner sans forfaiture! et tu trembles! Et moi, pécheur et mortel, je ne craindrais pas le jugement de Dieu, dans la mort qui peut me frapper à toute heure :

A chacun est devant sa porte...

et je ne m'inclinerais pas, comme tu le fais devant moi, devant ses messagers et ses ministres! »

Le prince comprit cette morale en action. (*Le Dit du Roi et des hermites.*)

N'est-ce pas le Bon Guillaume qui a posé pour ce portrait du roi de grande hauteesse?

Un autre roi, plein d'orgueil, défend de chanter, dans le *Magnificat*, le verset *Deposuit potentes de sede*, qui lui semble un mensonge, insultant à sa puissance. Un châtiment terrible rappelle au roi la vanité des grandeurs humaines. Au moment où il veut entrer au bain, un ange prend sa figure et sa place; le roi tout nu est chassé, comme truand et ribaud, de son royaume; il est réduit à mendier pendant sept ans.

Mais ce roi avait été juste et charitable; Dieu lui pardonne. Pour ce, lui dit l'ange :

Pour ce que justice tenois  
A droit, et que tu maintenois  
Ta justice par vérité,  
Et tu donnois par charité  
Aux pauvres du tien largement.  
(*Le Dit de Magnificat.*)

Ce dernier trait est beau, il sort des entrailles humaines.

Cette légende, très répandue au moyen âge, en français, en allemand et en anglais, méritait bien d'être rimée de nouveau à la cour du Bon Guillaume.

J'ai dit que ces poètes étaient du monde; ils chantent l'amour aussi bien que l'honneur; ils estiment le mérite du chevalier et les grâces de la femme. Ce ne sont pas eux qui crieraient : Que vaut beauté?

Beauté et grace sont deux teches (*qualités*)  
Qui font s'enfuir maintes destresses

dit Jean de Condé (*Dit de beauté et de grâce*).

Une des plus belles poésies de Jean de Condé a pour titre : *Pourquoi on doit femme honorer*. Le poète s'élève contre la manie de médire des femmes et de tourner en raillerie et en mépris les fautes d'un sexe que l'on honore dans sa mère et dans son épouse.

Pour ce que femme fut ta mère,  
Et que fus nourri de son lait  
Ne dois dire de femme laid.

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère!

a dit de nos jours M. Legouvé.

Partant qui de femmes aime une,  
Ou soit épousée ou amie,  
Toutes autres, n'en doutez mie,  
Doit honorer pour cette seule.

La femme qui fléchit trouve grâce et justice dans le cœur du poète. « Quoi! Pour une femme mauvaise, on fait plus grande criée que de vingt bonnes. » Est-ce bien sa faute d'ailleurs? Elle est faible et elle est exposée aux pièges et aux assauts de vingt ou trente amants, qui la flattent et la trompent, qui pleurent, qui soupirent, qui supplient :

Chacun dit qu'il meurt et dévie  
Et pour elle perdra la vie  
S'il n'a de secours brièvement.

« Est-il étonnant que vingt ou trente loups attrapent une brebis? Non! il faut estimer celle qui résiste, plaindre celle qui tombe et honorer la femme. »

Dans une autre poésie, Jean de Condé avait dit :

Je prie à tous communément  
Que chacun veuille bonnement  
Femmes honorer et aimer.  
Il n'est nulle femme honnie  
Si non par le pourchas des hommes;  
Et tous, de femmes, issus sommes.

Amis, n'insultez pas à la femme qui tombe,

a dit M. V. Hugo.

Jean de Condé a devancé Legouvé et V. Hugo de cinq siècles.

Tout ce qui plaît dans une femme, aux yeux du monde, Jean de Condé le fait ressortir d'une façon narquoise et en riant dans sa barbe des mœurs des couvents. *La Messe des oiseaux et le plaidoyer des chanoinesses et des grises nonains* est un étonnant

mélange du profane et du religieux, du païen et du chrétien, du sermon et de la satire, des recherches allégoriques des poètes mystiques et de la finesse sarcastique des fabliaux. Cette pièce commence par une messe que chantent les oiseaux à la cour de Vénus, par une belle nuit de mai. Le rossignol officie, les oiseaux le servent, le perroquet prononce le sermon, l'hostie est une rose. Idée gracieuse, reprise par V. Hugo dans ses dernières poésies. Cette messe ouvre la Cour plénière de Vénus, devant laquelle des filles du Christ ont porté un procès d'amour ; là, comparaissent Hautes Dames les chanoinesses, portant plainte contre les petites nonnes grises, les bernardines, qui leur enlèvent leurs amants. Que ces vilaines gardent les pauvres moines et les frères convers ! on n'ira pas sur leurs brisées. Mais toucher aux chevaliers et aux chanoines ! les quartiers de noblesse du chapitre ne peuvent le permettre.

Une petite nonne répond doucereusement : « Nos cottes grises ne valent pas les robes à queues, ni les manteaux de pourpre et d'hermine ; Dieu nous garde de les comparer. Nous n'avons à opposer à nos rivales que le cœur, et le cœur seul est fait pour plaire. C'est en son nom que nous demandons « bénéfice d'amour. »

Vénus répond aux grandes dames en instance de monopole sur les chevaliers et les chanoines, par une sentence digne de la reine du monde amoureux :

« Soyez douces et aimables ; bien me plaît que grands et petits vous rendent hommage et vous fassent fête. Mais, si l'un d'eux préfère une grise nonne, je ne puis le lui défendre, il y aurait trop à faire. Vous êtes plus nobles, vous êtes plus riches, je le sais ; mais qu'est-ce cela signifie ?

En amour le tout est de plaire,  
Il n'y a que plaire en amour.

Ovide n'aurait pas dit mieux.

La satire n'est pas toujours aussi indirecte, ni la peinture du vice aussi voilée ; Jean de Condé nous dit pourquoi, au début d'un conte assez libre :

« Il est des gens, dit-il, qui comprennent mieux une plaisanterie (truffe est le mot du temps) qu'un sujet sérieux, plein d'autorité. »

Jean de Condé n'a donc pas honte de placer, dans l'écrin de ses poésies morales, plus d'une *truffe*, digne de Boccace.

Le *Dit de la Nonnette* peut être analysé.

Une jeune nonne, mise au cachot pour imprudence d'amour, surprend une sœur dans la même faute et la menace de la dénoncer si elle ne la délivre. La prieure et la boursière se sentent menacées du même coup ; car l'amour avait pris demeure au couvent. Les trois religieuses font cause commune et vont un matin trouver l'abbesse au lit, pour lui demander la grâce de la jeune délinquante. L'abbesse aimait aussi.

Ce n'était pas simple convers  
C'était un bel abbé joli.

Les nonnes prient, s'agenouillent, pleurent. L'abbesse résiste, car l'abbé est caché et elle se croit sûre de son secret. Cependant, un moment vient où elle s'emporte contre les obsessions. Elle n'était pas sans crainte pour l'*abbé joli*, caché dans son *lit pourpris*. Dans son trouble, elle veut se vêtir et prend, au lieu de son couvre-chef, quoi ? les culottes de son amant. Alors les supplications redoublent avec une audace mêlée de plaisanterie. Un dernier refus précipite le dénoûment : le sarcasme éclate et l'on croirait entendre le roman du Renard. La scène change, c'est à l'abbesse de supplier et de demander grâce. Les sœurs lui pardonneront, à la condition de voir son amant. L'abbesse s'exécute gaîment, l'abbé se montre, l'embrasse trois fois ; et le poète tire la morale de sa *truffe* :

Qui a sur lui à deviser  
Jamais sur autrui ne médise.

Le premier caractère de cette école, en effet, est de viser à une conclusion pratique, à un enseignement mondain. Mais ce but ne suffit pas à la poésie. Les ménestrels du Hainaut s'efforcent de rehausser le sermon sous des formes nouvelles et de couvrir l'idée des fleurs de l'allégorie ou des voiles légers de l'apologue. Ils demandent aux animaux des traits de mœurs, aux choses inanimées des points de comparaison, pour offrir aux hommes des *exemples*, comme Bauduin appelle quatre de ses petites pièces réunies en une ; et ils s'efforcent d'éviter la mo-

notonie : « Variété est ma devise, » dit quelque part Jean de Condé. Mais, après avoir attaqué directement une idée morale sur l'honneur ou contre l'envie, sur les armes ou contre l'avarice, en faveur des femmes ou contre les moines, ils ont beau appeler à la rescousse l'apologue, et passer de l'aigle au chien, du sanglier au levrier, du lion à la fourmi, de l'ours au papillon, de la rose à l'ortie, du singe à la pomme, du figuier à la graine de pavot, de la torche à la chandelle, du miroir au frein, du justaucorps au manteau d'hermine (ce sont là autant de titres de Jean ou de Bauduin de Condé) ; tant qu'ils s'en tiennent à ces sortes d'applications morales ou d'exemples — cet art, qui ne va pas même comme la fable jusqu'à faire agir les bêtes et les choses, cet art est borné, ce genre est pauvre. La poésie veut autre chose ; elle demande la morale en action, la peinture des mœurs, les péripéties du sentiment, les drames du monde, la comédie humaine ; elle aime à voir un problème d'honneur ou d'amour, posé *in medias res*, dans le choc des passions et dans le tumulte de la vie.

Où sont donc les histoires d'amour ? Cette éternelle poésie du cœur humain aurait-elle perdu sa séve, qui bouillonne au printemps dans le cœur des amants et dans le front des poètes ? Quand l'art des vers ne sert plus qu'à des sermons, plus ou moins ingénieux, au lieu d'être l'épanouissement de la vie humaine, avec ses désirs et ses craintes, ses joies et ses tristesses, ses passions et ses luttes, on peut annoncer la décadence. Et déjà le mauvais goût envahit tout de son ivraie, la recherche remplace l'inspiration, l'art s'enferme dans d'étroites prisons, on cherche la renaissance dans les écarts d'une imagination impuissante.

Cette époque, outre la poésie morale détachée, était livrée à l'allégorie ; le symbolisme du Roman de la Rose y régnait jusque sur les plus violentes satires des derniers romans du Renard. C'était là le côté nouveau, l'effort créateur du temps. Le reste se traînait dans l'ornière effondrée des romans de chevalerie ; on ne se souvenait de cette littérature féconde que pour en exagérer les défauts, dans des œuvres interminables, et prêter, par exemple, à la croisade des aventures folles et des amours légères.

Dans un temps où Paris devenait le rendez-vous et comme le centre des lettres françaises, les ménestrels du Hainaut se tinrent à l'abri de ces influences, avec une sage prudence ; ils

résistèrent à la fois aux excès de l'allégorie nouvelle et aux exagérations de la décadence du passé. Bauduin n'est guère sorti du genre étroit et intermédiaire de l'apologue moral, que pour faire quelques satires. Jean de Condé a cherché ailleurs la vérité et la vie. S'il s'inspira de l'œuvre de Jean de Meung et de Guillaume de Loris, ce fut pour leur demander le trait incisif et moral; s'il étudia les romans de chevalerie, ce fut pour y trouver le secret de la mise en scène d'une idée et la vérité des passions. Où sont les histoires d'amour? A cet appel de l'art, c'est Jean de Condé surtout qui répond, au commencement du quatorzième siècle. Nous l'avons déjà vu ne pas craindre de présenter un conseil sous la forme caustique du fabliau. Il nous reste à étudier la plus belle partie de son œuvre : le roman en vers.

J'ai dit un mot du *Magnificat* et du *Roi et de l'hermite*. Les trois principales œuvres de Jean de Condé, supérieures à toutes les autres, sans excepter ni le Panégyrique du Bon Guillaume, ni la satire contre les Jacobins, ni la Défense des ménestrels, sont trois romans en vers : *Le Lévrier*, le *Chevalier à la mance*, le *Blanc Chevalier* : Un conte d'amant naïf, trahi par une coquette, sauvé par un chien. — Un tableau émouvant de la transformation d'un homme sous l'impulsion de l'amour. — L'histoire d'un mari qui se sauve du déshonneur conjugal par l'héroïsme.

Je dois m'arrêter à ces trois œuvres. Je ferai connaître le *Lévrier* par une scène où le contraste de deux caractères — l'amant candide et bon, la femme vaine et folle — prépare le dénouement dès la première entrevue.

Le noble chevalier est chez sa belle, il lui chante un chant d'amour, et lui offre son cœur tout entier.

Partant, belle, ici, en présent,  
 Mon cœur et m'amour vous présent';  
 Faire en pouvez votre commant,  
 Comm' de votre loyal amant.

La belle répond avec cette légèreté railleuse de la coquetterie :

« Vous êtes beau parleur! vous seriez bien digne de parler dans les cours d'amours! vos paroles sont promptes et touchent le but! vous prêcheriez à merveille, comme font les frères quêteurs, qui possèdent une telle manière de parler que les simples gens en pleurent et adorent leurs saints, et se laissent



soustirer leur argent!... Je vois bien où vous en voulez venir! votre cœur va souvent en quête d'amour; il a fait plus d'une tendre requête, pour tromper les femmes. Oh! je connais votre malice. Vous en avez ainsi requis un grand nombre, par vos beaux discours, en soupirant et en gémissant, en travaillant et en frémissant; et elles croient que vous dites vrai et elles se laissent tromper. Ainsi vous parlez à toutes les femmes et dites que vous les aimez. »

Le noble amant, instruit des hauts faits d'amour par les lais et les romans, dit le poète, se laisse prendre à ce jeu. Il jure qu'il n'a jamais eu, qu'il n'aura jamais d'autre amour :

Vous en êtes la premeraine  
Et vous serez la daérainne.

Mais la belle ne se laisse pas convaincre. Elle ne croit pas aux tourments du cœur :

Sachez que je ne tiens à voir  
Qu'amour tel mal vous fasse avoir  
Et souffrir pour l'amour de moi ;  
Et, si pourtant je vous aimois,  
On m'en devoit tenir pour folle,  
Car beau parler maintes affolle.

Ce n'est pas pour si peu de chose qu'elle donnera son cœur  
Son amour

N'est pas à avoir si légère  
Quelle seroit d'une bergère  
Ou d'une autre femme égarée;  
Chez elle doit être achetée.

Ce mélange d'agacerie et de fierté produit son effet accoutumé : l'amoureux est prêt à tout, pour mériter sa belle ; qu'elle le mette à l'épreuve ! La coquette le prend au mot ; l'épreuve sera difficile et longue. Sept années durant, le chevalier devra se maintenir, de guerre en guerre, de tournois en tournois, au rang des plus célèbres. Et la coquette continue à jeter l'huile du sarcasme sur ce jeune fou d'amour :

Mais vous n'êtes pas si osé  
Que vous ce entreprendre osiez.

Le héros bravera tout, il ne demande, pendant les sept années d'épreuves, qu'un seul baiser par année.

Mais que chacun an d'un baiser  
Veuillez ma douleur apaiser ;  
Car moult petit vous coûtera  
Et assez me confortera.

C'est ainsi que le poète, avec un art délicat, met en scène deux caractères opposés. On peut le dire d'avance, ce noble cœur sera trahi.

Les deux autres romans méritent d'être analysés.

Je commence par le chevalier à la mance (à la bourse).

Une épouse fidèle est aimée d'un seigneur sans valeur aucune, si niais, si farouche, si nul, qu'on l'appelle *le sauvage* ; elle croit ne s'engager à rien en lui promettant de l'aimer s'il devient un chevalier parfait. Mais elle a méconnu le pouvoir de l'amour. A chaque exploit du chevalier, à chaque bruit de sa gloire, qui parvient jusqu'à elle, elle tremble pour son honneur, et elle commence à aimer l'homme que d'un mot elle a transformé.

Cette situation neuve, belle, émouvante, ferait du *Chevalier à la mance* un petit chef-d'œuvre, si l'intérêt si bien noué, la lutte de passion si bien engagée, se soutenait jusqu'à la fin, et si le dénouement résultait davantage du développement de la situation et des caractères.

Les plaintes de Didon, imitées de celles de Médée, ont une grande célébrité. Celles de l'héroïne du *Chevalier à la mance*, avec moins de style, offrent une situation plus attachante peut-être ; car elle aime, elle est aimée, et elle combat son amour au nom du devoir. Quand le chevalier, vainqueur, couvert de gloire, est revenu près d'elle et a réclamé la récompense promise, elle lui a répondu en se défendant :

Sire, dit-elle, oui, vraiment,  
Preux êtes, de grant entreprise,  
Et bien sais que chacun vous prise ;  
C'est bien droit que grant pris ayez ;  
Mais de moi bien êtes payé,  
Car, du pire de ce pays  
Et qui étoit de tous haï,  
Par son mauvais et lâche fait,  
J'ai le meilleur chevalier fait ;

. . . . .  
 Ainsi je me suis acquittée,  
 Et j'en dois bien être quittée.

Le chevalier s'est soumis et est parti conquérir une gloire nouvelle. La dame ne s'attendait pas à tant de courtoisie, et son émotion éclate; la plainte déborde de son cœur :

Sa réponse plaisante et douce  
 Profondément au cœur la touche  
 Et l'émeut un peu en pitié.  
 « Trop l'ai, fait-elle, dépitée;  
 Et j'ai tort, car je le devois  
 Aimer, et promis lui avois;  
 Trop lui ai été félonesse!  
 Mais, quand je fis cette promesse,  
 Ne pensois pas qu'arriver pût  
 Qu'à tel renom parvenir dût.  
 Qui promet, il se met en dette,  
 Et méprend s'il ne s'en dédetta (acquitte).  
 Or, j'y trouve péril gregneur (plus grand),  
 Car fausser faudroit mon seigneur,  
 Si vers lui veux mon convent faire;  
 Et ainsi me convient méfaire  
 A l'un ou à l'autre des deux. »

Ainsi l'amour, dit le poète, combat le devoir, et le devoir l'amour. L'amour rappelle à la dame les douces paroles du chevalier et la porte à remplir sa promesse. Mais la raison lui rappelle qu'elle est mariée. La raison est avec le devoir, mais le cœur s'accorde avec l'amour :

Mais le cœur à amour s'accorde.

Et la plainte continue :

Ah ! fait-elle, com' j'ai mépris  
 Envers homme de si haut prix  
 Cui (à qui) je fis si grands en entreprendre!  
 A moi l'on peut exemple prendre  
 Que nul ne se doit entremettre  
 De nul rien à autrui promettre,  
 Dont il n'ait de donner talent (pouvoir)  
 De ce ai-je le cœur dolent.

Or, fut-ce ainsi que rien je n'eusse  
 Promis à lui, encor le dusse  
 Aimer pour sa prouesse haute.

La dernière résolution appartient à l'amour, mais aussi au devoir :

Où qu'il aille, je l'aimerai  
 Et mon ami le clamerai,  
 Sans déshonorer mon seigneur.

La mort du mari tranche ce nœud gordien, *Deus ex machina*. Mais l'amant a poussé jusqu'en Palestine et va succomber à ses blessures et à son chagrin. La fidélité de l'épouse l'expose ainsi à un double veuvage, et l'épreuve survit au devoir. Heureusement, la dame, aussitôt libre, est allée à la recherche du héros désespéré : un dénouement, bien préparé, plein de détails gracieux, amène la reconnaissance des amants, la guérison du chevalier; et nul devoir ne s'oppose plus à ce que la récompense promise soit accordée, devant Dieu et devant les hommes, à ce sauvage dont l'amour a fait un héros :

La dame prit et épousa  
 Noble dame et bonne épouse a.

Ce poème fut imité en prose au quinzième siècle; le nom que l'auteur donne à son héros est Jean d'Avesnes, comme si cette famille d'Avesnes avait servi de type à ses poètes!

Le dernier poème que j'ai à analyser porte l'intérêt sur le mari. Le *Blanc Chevalier* a épousé, dans l'âge mûr, la fille d'un seigneur pauvre qu'il a choisie pour sa bonne éducation et pour sa beauté. Tant que la jeune épouse a près d'elle une suivante honnête, elle reste le modèle du devoir conjugal. Mais la bonne compagne vient à mourir, et ses sages conseils sont remplacés par la flatterie qui porte au vice. Cette nouvelle femme de chambre a un grand air de parenté avec la Macette de Regnier.

Un jour avec sa dame étoit,  
 Pendant qu'elle la vestoit.  
 Regarde son cors et se fache  
 Et dit : « Que Dieu me prenne en grâce  
 Et secoure l'ame de mi,  
 A tel' dame il faut ami,  
 Un preux et vaillant bachelier.

Macette ne débute pas autrement :

Ma fille, Dieu vous garde et vous veuille bénir !  
Si je vous veux du mal, qu'il me puisse advenir...  
Vous devriez, étant belle, avoir de beaux habits.

Et Molière répétera, dans l'*École des femmes* :

Mon enfant ! Le bon Dieu puisse-t-il vous bénir  
Et dans tous vos attraits, longtemps vous maintenir !  
Il ne vous a pas fait une belle personne  
Afin de mal user des choses qu'il vous donne.

Ici Jean de Condé, en imitant Ovide, annonce Regnier et Molière.

La dame résiste longtemps. Mais qui peut dire le ravage que fait dans une conscience un mauvais conseil, qui tourne contre le devoir toutes les faiblesses du cœur et tous les élans de la nature ? A force de s'entendre répéter que son mari est vieux et que la jeunesse est faite pour l'amour, la dame fléchit, mais elle fléchit comme les cœurs honnêtes, en résistant encore. Elle prendra pour ami le chevalier qui sortira vainqueur du prochain tournoi. A cette promesse, la tentatrice triomphe, car elle connaît son infâme métier ; elle a depuis longtemps choisi l'amant auquel elle veut livrer sa dame ; elle court le prévenir du prix qu'elle met à son amour, et déjà elle chante victoire. Mais le mari a tout entendu, et l'intérêt s'engage vivement. Cette situation n'est pas neuve, mais elle intéressera toujours. Que va faire le mari, menacé dans son honneur et dans ses plus chères affections ? Enfermer sa femme et lui imposer la vertu par la force des verroux ? provoquer et tuer celui qui n'est pas encore son complice et qui demain peut la perdre ? Non ! Le brave et bon chevalier compte sur ses propres qualités, trop négligées dans le bonheur du ménage. L'amour ne s'impose point, il ne s'accorde qu'au mérite ; le noble époux ne veut employer contre son rival et auprès de celle qu'il aime encore, que les seules armes qui conquièrent l'amour. Il quitte la maison sous un prétexte : il sera longtemps absent, pour affaires ; puis, il se déguise, il s'arme, prend un cheval de guerre et paraît au tournoi, sous le nom de Blanc Chevalier, bat

trois fois son rival, emporte sur tous les chevaliers le prix du courage, reste aux yeux de tous, le héros de la fête, et reçoit en secret le gage d'amour de sa femme, destiné au plus brave :

Sire, ma dame est votre amie,

dit la soubrette au héros, qui se contient. Alors, le mari, sûr de sa vengeance, reprend ses habits et son cheval de voyage et rentre dans son château, où il offre une fête aux chevaliers et au vainqueur du tournoi, fête si splendide qu'on croirait, dit le poète :

Qu'il se mariât de nouvel.

Là, il se montre paré des trophées du tournoi, qui le font reconnaître à ses hôtes, et portant les trophées de l'amour, dont sa femme seule a le secret. Il affecte une grande joie, il chante :

Puisque ma dame a fait ami,  
Il faut bien que je fasse amie.

Et son épouse s'émeut et tremble.

La fête terminée, le Blanc Chevalier garde auprès de lui les parents de sa femme épouvantée et, le lendemain, l'entrevue est solennelle. L'époux sévère parle de l'honneur :

Beaux seigneurs, fait-il, que vous semble  
De ma femme, votre cousine?  
Lui porté-je assez grand honneur?

La réponse est toute naturelle : Nul ne saurait lui donner plus d'honneur ni plus d'aise.

Le mari continue : Mais si elle me faisait autant de honte que je lui porte d'honneur ?

— Elle mériterait d'être brûlée ! s'écrient les parents :

Bien desservi vroit qu'on l'arsût.

Alors le chevalier raconte le danger dont il était menacé et

comment il a sauvé son honneur et bien racheté, dit-il, l'amour de sa femme. La dame tombe à ses genoux et demande grâce :

Sire, si j'ai vers vous méfait,  
C'est de pensée et non de fait...  
Vous m'avez de cette pensée,  
Par votre grand honneur sauvée,  
Car jamais n'aurai autre amant.

Elle se défend, mais elle est prête à mourir :

Veillez la mort, veuillez la vie,  
Je ai bien la mort desservie (*méritée*).

Alors, l'époux la relève :

Dame, dit-il, jà n'en mourrez.

Il veut savoir comment elle en est arrivée là ; après son récit, il oublie les droits de l'époux outragé, il ne réclame plus que les droits du Blanc Chevalier :

Douce amie, fait le preudhom,  
De votre amour m'avez fait don  
Et vraiment je le tiens fort cher.

Et la dame pleure à *caudes larmes*, et toute la contrée admire la noblesse de cœur du chevalier qui rétablit son honneur avec les armes de l'honneur et en appelle à l'amour même des écarts de l'amour.

Qui ainsi agit par mesure  
Sans outrage et sans demesure.

Ce sujet a été traité dans le même sens, sur la scène française moderne. Au milieu d'une littérature qui, passant d'un extrême à l'autre, semble ne connaître d'autre devoir pour le mari que de laver son honneur dans le sang ou de rendre la liberté à sa femme infidèle par un suicide, le dénoûment de *Gabrielle* a pu paraître aussi nouveau que sensé ; ce n'est pas sans intérêt que nous le trouvons ici, cinq siècles avant M. Émile Au-

gier. La comédie ne permettait pas au dernier acte de *Gabrielle* la solennité du début de la dernière scène du *Blanc Chevalier*, mais lorsqu'au théâtre français, Gabrielle tombe aux genoux de son mari :

Que mon sort s'accomplisse !  
Je ne murmure pas contre votre justice,

et que Julien la relève.

Relève-toi ma fille !

je doute qu'il y ait plus d'émotion, dans le parterre du dix-neuvième siècle, qu'il dut en avoir dans la cour du Bon Guillaume, lorsque Jean de Condé lisait cette dernière scène où le Blanc Chevalier s'en réfère à sa victoire, et réclame de son épouse le prix de l'amour :

De votre amour m'avez fait don !

Qu'est-il besoin encore de sermons, d'exemples de mœurs et d'apologues. Dans l'art, il n'y a que l'émotion qui soit sublime et féconde ! C'est en emplissant les cœurs d'émotions nobles et vraies qu'on les élève et les moralise !

Ce petit poème était inconnu ; l'éditeur des œuvres de Baudouin et de Jean de Condé l'a rencontré d'une manière tout à fait inattendue, dit-il, dans un manuscrit qu'il avait emprunté à la bibliothèque de Turin, pour y collationner le Chevalier à la Mance, annoncé seul dans le catalogue. M. Scheler se félicite à bon droit de cette découverte ; il a ajouté un beau fleuron à la couronne poétique du ménestrel du Bon Guillaume.

Si l'on peut juger du mérite d'un écrivain en le comparant aux œuvres de son temps, on doit reconnaître qu'aucun poète, à cette époque, n'a conservé mieux que Jean de Condé cette netteté d'invention et cette science du cœur humain. Jean de Condé est de l'école de Chrestien de Troyes, et aucun des élèves du maître ne rappelle mieux que lui les qualités de conception et de vérité de sentiments du grand poète du douzième siècle.

Froissart naquit l'année de la mort du Bon Guillaume, et il dédia ses premiers livres à la fille du père des ménestrels. Jean



de Condé rappelle Chrestien de Troyes, il annonce la poésie de Froissart.

Cette époque est encore chevaleresque ; mais les grandes guerres politiques ont commencé : Jean de Condé, en terminant son Blanc Chevalier, dit qu'il ne sait plus où est le manoir de son héros,

Car noms de ville sont mués  
Et seigneurages remués  
Et l'on voit en plus d'une terre  
Maint beau lieu ravagé par guerre.

Lorsque Jean de Beaumont, au commencement du règne de son frère le Bon Guillaume, entreprit de rétablir la reine Isabelle sur le trône, il avait avec lui, dans ses expéditions en Angleterre, Jean le Bel, le maître de Froissart et Colin de Hainaut, qui devait pleurer le désastre de Crécy, tandis qu'un autre poète anonyme célébrera le *Vœu du Héron*. Jean de Condé devait être déjà alors à la cour de Hainaut. Il y chantait l'amour, sur les confins de deux mondes politiques. La première moitié du quatorzième siècle appartient pour l'histoire à Jean le Bel, pour la poésie à Jean de Condé. La deuxième moitié, histoire et poésie, est à Froissart ; et, pendant que l'élève de Jean le Bel ira de châteaux en châteaux recueillir les souvenirs de ces luttes sanglantes, où l'existence de nos provinces furent plus d'une fois en jeu, l'héritier de la harpe de Jean de Condé charmera les esprits par une poésie naïve et gracieuse.

Ces traditions ne s'éteindront jamais dans ce pays de Hainaut, « si doux, si courtois, si aimable, » comme l'appelle Froissart. Les comtes de Hainaut avaient encore, au quinzième siècle, leurs ménestrels attitrés ; l'histoire a conservé le nom, sinon les œuvres, de Jean Partans, et, lorsque Guillaume IV épousa Marguerite de Bourgogne, l'épithalame fut encore chanté par un poète.

Un siècle après Jean de Condé, Marot dira encore :

Ceulx du Haynau chantent à pleines gorges.

Et dans la Belgique moderne, un poète osera dire :

Mons est décidément la ville des poètes.



# UN POÈTE DE COUR

ET

# DEUX POÈTES DES COMMUNES

---

Messieurs,

L'époque qui sépare la bataille de Courtrai de la guerre de succession entre la France et l'Angleterre, est remplie par les dernières agitations du monde féodal. L'idée de patrie grandit, les bourgeois l'ont affirmée avec héroïsme ; mais la noblesse vacille encore dans ses alliances, au gré de ses intérêts d'un jour ou de ses rancunes passagères, et il n'est pas rare de voir nos souverains eux-mêmes marcher contre nos villes dans les armées du roi de France ; puis, se jeter avec fureur, non dans la cause du peuple, mais dans le parti ennemi du roi. C'était aussi l'époque des ménestrels. Ces petites cours changeantes avaient leurs poètes, et l'on doit retrouver les caractères de ces cours féodales dans les œuvres de leurs trouvères.

Le Hainaut, la plus féodale peut-être de nos provinces, brillait alors plus qu'aucune autre dans la poésie. Bauduin et Jean de Condé étaient poètes de cour, nous l'avons vu. Watriquet de Couvin est de leur école ; il est moins poète que Jean de Condé, mais il représente peut-être mieux que les deux ménestrels, père et fils, l'époque féodale.

Les Condé consacrent plusieurs poésies à l'honneur : la *Gen-tillesse*, la *Loyauté*, la *Prud'homie*, comme ils disent ; et des idées de fierté d'âme et de générosité de caractère les inspi-

rèrent. Watriquet parle de même, dans deux de ses dits : de *Loyauté* et de *Haute honneur* (1) :

Quand gentil agit gentilmente,  
Nature pas en lui ne ment.

Loyauté est d'honneur la fleur.

Beau fils, si d'honneur tu te pares,  
Tu seras richement paré.

Les ménestrels estimaient et vantaient les largesses des chevaliers, dont ils vivaient, et ils ne ménageaient aux avares aucun trait de satire. Watriquet, dans ce sens comme dans les autres, est un vrai ménestrel :

Qui largesse haït, jamais honneur n'aima.

Les trouvères attaquent les jongleurs qui rabaissent le noble métier des lettres. Watriquet suit ses maîtres aussi sur ce point :

C'est douleur qu'ainsi va le monde de l'Empire (2)  
Que personne n'est cru s'il ne sait pas médire,  
Parler à *placebo*, jongler, truffer (3) et rire.

Jean et Bauduin, pour donner à une idée morale la forme de l'apologue, mettent en scène les animaux et les plantes. Watriquet a comme eux : les dits de l'Araignée, — de l'Agneau et du Lièvre, — de la Cigogne, — de la Noix, — de l'Ortie, — du Pont périlleux, — de la Rivière, — etc.

Les ménestrels, en flattant les passions de leurs seigneurs, attaquaient les exacteurs et les tyrans. — « La rivière qui déborde et ravage tout, » dit aussi Watriquet :

Frères, c'est le prince tyran.

À peine est rien qui lui échappe,  
Que tout partout ne prenne et happe !

Se fait loup au lieu de pasteur.

(1) Le mot *honneur* alors était du genre féminin.

(2) On dit aujourd'hui : l'empire du monde.

(3) *Truffer*, plaisanter.

Watriquet ne s'en tient pas à suivre ce type général ; il imite plus directement ses maîtres en poésie. Jean de Condé a rimé un festin de Vénus dans la *Messe des oiseaux* ; son élève fait de même dans son dit de la *Fontaine d'amour*. Jean de Condé a mis en scène un roi « de grande hauteesse » qui fait une terrible leçon à son frère qui l'avait blâmé d'honorer des pèlerins en guenilles ; Watriquet raconte la même histoire avec de longs discours, dans le *Miroir aux princes*.

La satire devait plaire dans les cours, la satire politique contre le pape et les moines, la satire grivoise contre les femmes. Watriquet a rimé trois satires. Dans l'une, il voit en songe la Raison qui le presse de se rendre à Rome, dont elle lui fait un magnifique tableau. Mais le poète ne veut rien croire de ces merveilles. Il arrive à Rome : Les vices ont abdicqué ; les prêtres ont épousé Loyauté ; les seigneurs, Charité ; le peuple, Vérité ; les ménestrels sont en honneur, la largesse règne avec le courage et l'honneur, et toutes les vertus sont d'accord pour courir à la croisade. Mais ce n'est qu'un rêve, ou plutôt qu'une satire. Le poète s'éveille : Ce qu'il a vu, c'est le monde à rebours ; et le dit des *Trois Vertus* finit par une vigoureuse sortie contre Rome.

Bauduin et Jean de Condé, comme les poètes de l'époque, ne reculent jamais devant une *truffe* grivoise. La seconde satire de Watriquet : Le dit des *Trois Chanoinesses de Cologne* ne peut être analysée. La troisième satire : le dit des *Trois Dames de Paris*, est écrite avec une vigoureuse crudité. On y voit trois bourgeoises aller à la taverne et s'y gorger de viande et de vin, avec une rage de Gargantua femelle. Leur conversation, leurs cris à l'hôtelier, annoncent Rabelais :

Ces pochonnets sont trop petits !  
— Hé, que tu as la gorge gloute !

Quand les héroïnes sont ivres, les hardiesses rabelaisiennes redoublent ; elles jettent *corset et chaperon*, se laissent dépouiller par Druin, l'hôtelier, qui veut se payer avec leurs vêtements, et courent nues dans les rues :

Plus embouées que pourceaux.

Puis, la scène ne fait qu'embellir ; car leurs maris les trouvent ivres mortes et les font enterrer :

L'une sur l'autre, toutes vives ;  
Hors leur sailloit, par les gencives,  
Le vin et par tous les conduits.

Les bourgeoises se réveillent dans ce tombeau de fange, et les cris d'ivrogne recommencent de plus belle, elles se croient encore à la taverne :

Eh ! Druin ! Druin ! où es-tu allé ?  
Apporte trois harengs salés  
Et un pot de vin du plus fort,  
Pour faire à nos têtes confort !

Bientôt, elles sentent dans quel état elles sont, nues et souillées de boue,

Et toutes chargées de vers.

Mais elles crient encore :

Eh ! Druin ! rapporte-nous à boire !  
Je veux de la nouvelle trippe !

Enfin, elles s'enfuient. Tout le monde s'écarte sur leur passage, et elles vont se cacher.

Le violent réalisme de cette peinture tranche avec le ton des allégories morales de nos poètes.

Watriquet, comme les de Condé, consacre plusieurs poésies à des sujets politiques, et c'est là que l'on trouve, mieux que dans ses deux devanciers, l'esprit des cours féodales. La première pièce est l'éloge du seigneur auquel le poète était attaché, Gaucher de Chatillon, comte de Crécy et de Perceau, connétable de France, né en 1250, mort en 1329. Pour le trouver, on s'en doute bien, le comte est le type du chevalier, un modèle de galanterie et de courage. La seconde pièce est le dit *de l'Arbre royal* ; elle fut inspirée par cette suite de calamités qui, en quelques années, coupa le tronc et les trois branches de l'arbre royal de France. La mort consécutive de Philippe

le Bel et de ses trois fils a été attribuée, par les nombreux ennemis que s'était attirés le roi faux-monnaieur, à un châtiment céleste, que Jacques Molay avait prédit sur l'échafaud. Watriquet ne l'entend pas ainsi ; selon lui, l'arbre royal de France est protégé par Nature, Jeunesse, Beauté, Force et Courage. Philippe IV est le *beau roi*, fier et hardi ; Louis X est un « Alexandre tout fait » ; Philippe le Long, c'est le héros

Qui paix en Flandre confirma.

Charles IV, c'est « Charlemagne revenu ». Le personnage allégorique, qui donne au poète la signification de l'arbre qu'il a vu émonder par la mort, c'est le Courage : *Hardement* ; quand il a terminé ses éloges, il charge le poète de mander au roi survivant, *fais qu'il soit à Charlon mandé* : que Dieu lui a donné pour gardien : Nature, Jeunesse, Beauté, Force et Courage :

Nous sommes cinq qui le gardons.

Les comtes de Hainaut ne devaient pas tarder à prendre parti pour la Flandre contre la France, dans une lutte où le fils du bon Guillaume méritera le nom de Hardi ; mais le poète féodal chante pour le connétable de France et il célèbre l'*arbre royal* du seigneur suzerain.

Une autre poésie allégorique, le dit *des Quatre Sièges*, entremêle l'éloge de ces princes ennemis, dont les luttes semblaient à l'esprit féodal des jeux de tournois plutôt que des guerres politiques. Ces quatre sièges sont ceux des quatre modèles de gloire au moyen âge : Arthur, Alexandre, Naimés et Gérard de Fraise. Le poète, transporté par une vision en paradis, y voit les quatre sièges d'honneur vides ; c'est que les quatre héros n'ont pas quitté la terre ; ils s'appellent aujourd'hui : Charles de Valois, Guillaume de Hainaut, Gaucher de Châtillon et le comte de Flandre, Robert de Béthune. Cette famille de Chatillon s'était fait haïr en Flandre ; le cousin germain de Gaucher, étant gouverneur de la Flandre pour Philippe le Bel, après avoir provoqué les matines de Bruges par ses exactions et son despotisme, avait été tué à Courtrai ; Gaucher, nommé connétable de France après la bataille des Éperons d'or, avait poussé le nouveau roi de France à marcher contre la Flandre à Cassel.

Charles de Valois aussi avait été l'un des chefs d'armée et l'un des agents de trahison les plus ardents contre la maison de Dampierre. Robert de Béthune avait souffert, toute sa vie, des perfidies ou des victoires de ces fougueux adversaires. Cela n'empêche pas le ménestrel de placer sur la même ligne ces ennemis féodaux, ni de dire, dans l'éloge du connétable, qu'il a conquis l'honneur :

En Flandres et en autres guerres ;

ni de comparer au roi Arthur ce Valois qui avait trahi Gui de Dampierre.

Quand le poète arrive au comte de Flandre, l'éloge soulève bien quelque difficulté, il le compare à Gérard de Fraise qui a fait tant de *destourbanche* à Charlemagne ; puis à un animal, corps de renard, tête de sanglier :

Qui avoit bien un pied de dents  
Hors de la gueule.

Quand le renard commence la guerre, dit-il, il se retranche dans sa tanière, la tête seule dehors ; ainsi fait le comte qui :

..... Toujours est adossé  
A ses murs et à ses fossés.

Mais quand on l'attaque, sa tête de sanglier fait rage, il se jette en avant et renverse les plus forts ; et bien courageux qui ose l'attaquer :

Moult est preux qui envahir l'ose !

La Dame du paradis qui fait ces éloges au poète a eu soin de dire : « Il est grand et courageux, *mais* je le tiens à mal de ne pas s'accorder au roi. Sans cela, je le priserais au point de le mettre au dessus de tous les preux, et, malgré tout, j'ose dire qu'il est le premier en courage, de tous les héros, présents et passés. *Mais* il est si avide de guerre qu'il ne s'est pas abstenu un jour de s'attaquer au roi de France et jamais ne s'en abstiendra tant qu'il vivra. »



Ces *mais*, nécessaires sans doute pour plaire aux protecteurs du ménestrel, affaiblissent l'éloge sans le supprimer. La haine politique, la passion d'indépendance d'une part, de domination de l'autre, semblent s'amortir dans ces sortes de tournois à mort, comme elles s'amortissaient en effet dans les luttes féodales. Seules alors, les démocraties bourgeoises et populaires représentaient le noble esprit de patrie, les irréconciliables instincts de liberté.

Ces *mais* disparaissent dans la quatrième poésie politique de Watriquet. Car elle célèbre la paix et le mariage du comte de Flandre avec Marguerite, fille du roi de France. 22 juillet 1320.

Les ménestrels chantaient pour les cours, ils en reflètent l'esprit et les mœurs.

On trouve une allusion aux victoires de la Flandre, dans une autre pièce de Watriquet, écrite en 1327 : *le Tournoi des dames*. Un des cinq apologues que Watriquet y a réunis sous forme de visions, est intitulé *Comment l'agneau étrangle le lion*. Le ménestrel voit une grande bataille

D'un aignel encontre un lion.

Il n'a jamais vu de pareil combat; car l'agneau avait abattu le lion :

..... A outrance et à fin  
Cet agneau le lion mettoit  
Et sur sa panse lui montoit  
A deux pieds, et, pour l'étrangler,  
L'avait fait en terre enangler.

La dame de son rêve, Dame Vérité, lui explique cette bataille :

Ainsi advient, quoi que l'on conte,  
Soit de roi, de duc ou de comte,  
Quand, par orgueil qui le surprend,  
*Guerre à tort* sur autrui prend  
Et croit trop son *félon* corage (cœur).  
Maintes fois lui tourne à dommage  
*Sa folle erreur...*

Watriquet ajoute :

Car Dieu ne les fait pas seigneurs  
De son peuple en terre et greigneurs (*les plus grands*),

Pour le détruire et à fin mettre ;  
 Mais les a faits pour s'entremettre  
 De gouverner bien et à point.

Mais le lion a pensé autrement :

Il ne croit pas que son effort (sa force)  
 Vienne de Dieu, ni sa puissance ;...  
 Mais pense de soi seigneurir !

Était-ce hardiesse, était-ce le défaut général de cette poésie, le manque de mesure, défaut que révèle dans un autre sens le dit des *Trois Dames de Paris*? Quoi qu'il en soit, on ne pouvait parler plus fièrement de ce roi lion, si commun chez nos voisins, qui n'écoute que les conseils d'un *orgueil félon*, qui s' imagine ne relever que de lui-même : *de soi seigneurir*, et qui plus d'une fois a payé sur un champ de bataille la peine de *sa folle erreur*! On croit entendre ici un écho de la bataille de Courtrai.

Les œuvres de Watriquet viennent d'être publiées par M. Aug. Scheler; cette publication continue l'édition des productions poétiques du règne du Bon Guillaume, commencée par les œuvres de Jean et de Bauduin de Condé. Les détails bibliographiques que l'éditeur a pu réunir se bornent à quelques faits : le poète s'appelait Watriquet Brasseniex; il était de Couvin, province de Namur; il fut ménestrel du comte de Blois et du connétable Gaucher de Chatillon; il se dit Sire de vers joli, c'est à dire : du joli art des vers; il vécut dans le commencement du quatorzième siècle; les treize pièces, dont la date est indiquée dans le texte ou facile à fixer par le sujet, embrassent une période de dix années : de 1319 à 1329; le ménestrel suivait ses maîtres dans leurs voyages; il nous apprend qu'il fut à Paris en 1320, au château de Montferrand, près de la Loire en 1327, à Becoiseil en 1329.

Ces sortes d'œuvres ne sont pas de celles qu'on publie avec amour. M. Scheler a édité ce volume avec ses soins habituels et sa science accoutumée. L'amour de la science lui a tenu lieu de l'amour des chefs-d'œuvre absents.

L'éditeur n'exagère pas la valeur de son poète; il n'en cache ni les négligences obscures de l'écrivain, ni la complaisance du courtisan, ni le manque d'individualité dans des sujets de commande ou de seconde main : *infirmités attachées à cette poésie*,

dit-il. Mais il fait ressortir quelque grâce dans la peinture de la vertu, quelque verve dans la satire, et, s'il n'y trouve ni l'épanchement franc d'une vocation vraie, ni l'élan naturel d'une nature artistique bien trempée, ni le cachet d'une invention qui coule de source, ni l'originalité d'une organisation supérieure, ni l'ordonnance réfléchie, il aime à tenir compte au ménestrel, de son genre, de son siècle et de sa condition, et il le considère comme un écrivain que l'histoire littéraire ne peut dédaigner et qui, sauf Jean de Condé, n'est inférieur à aucun autre de son temps.

Watriquet ne manque pas de talent. L'art officiel, si l'art officiel était possible, ne serait pas de l'art. La flatterie est mortelle à la poésie, et les sujets imposés n'inspirent personne. Mais Watriquet a pu montrer sa verve, car les cours aussi ont des passions à satisfaire contre leurs ennemis, prêtres ou seigneurs, et les poètes qui servent les princes trouvent là du moins une occasion d'exercer l'indépendance naturelle de leur esprit contre les papes ou les chanoinesses, contre les lions félons ou les bourgeois ivres.

---

La véritable poésie, la poésie sincère et indépendante, n'a besoin ni de ces détours, ni de ces autorisations tacites, ni de ces prétextes, pour exprimer et répandre, en les glorifiant, les sentiments généreux, les passions fortes. Les luttes de famille des d'Avesnes et des Dampierre ont trouvé de nombreux retentissements dans notre littérature. J'ai déjà analysé les œuvres écrites en faveur des Dampierre. Celles qui prennent parti pour les d'Avesnes offrent plus d'intérêt; c'est d'abord une poème sur Bauduin de Constantinople, dont la première rédaction en vers, qui remonte au quatorzième siècle sans doute, est perdue, et dont il ne nous reste qu'une version en prose du quinzième siècle. Ce poème, le *Livre de Bauduin*, a été publié par MM. Serrure et Voisin. C'est ensuite le poème des Ronds du Hainaut dont il nous reste seulement une partie, traduite en latin.

La haine contre Jeanne et Marguerite de Constantinople éclate vigoureusement dans ces deux poèmes. Dans le premier,

le romancier fait remonter cette haine jusqu'à leur naissance. Selon lui, Jeanne et Marguerite sont filles du diable, que leur père a épousé. Bauduin était à la chasse; il avait tué un énorme sanglier, lorsqu'il voit venir à lui une belle jeune fille : « Pourquoi, dame, lui dit-il, allez-vous ainsi seule et sans compagnie? » La belle lui raconte qu'elle est fille d'un roi d'Orient, qui voulait lui donner un mari contre son gré, et qu'elle a juré de n'épouser que le plus riche seigneur de la chrétienté. Le comte de Flandre, qui vient de refuser la fille du roi de France et qui se croit le plus riche des princes chrétiens, s'éprend de la fugitive et l'épouse; mais c'était le diable en personne et c'est ainsi que Jeanne et Marguerite furent filles de l'enfer.

L'époux du diable ne tarde pas à aller à la croisade et à devenir empereur de Constantinople. Là, il est trahi et livré aux Sarrasins. Sa fille aînée, Jeanne, épouse Ferrand de Portugal et règne sur la Flandre. Mais Bauduin est délivré par Saladin et revient en Flandre. Vous connaissez cette histoire du faux Bauduin qui fut jugé et pendu. Les historiens s'accordent à voir en lui un imposteur, suscité par des seigneurs de Flandre mécontents. L'histoire dit même son nom. C'était un ménestrel qui ressemblait au comte de Flandre et qui l'avait suivi à la croisade; il s'appelait Bertrand de Ray ou de Reims. Mais le romancier ne l'entend pas ainsi; c'est Bauduin, Bauduin de Constantinople lui-même, que sa fille, issue de l'enfer, fait pendre au gibet de Tournai.

« Ferrand, le comte de Flandre, dit le *Livre de Bauduin*, en ce temps s'en était allé en Hollande contre les Frisons, il s'en retourna en Flandre avec son armée. Et quand il fut en Flandre, la dame lui dit : Ferrand, beau sire, vous me devez bien aimer, car vraiment pour l'amour de vous, tant que vous étiez dehors, j'ai fait mourir mon père, qui était revenu d'outre-mer, afin qu'il ne vous ôtât pas votre conté... Et quand Ferrand l'entendit, il lui dit : Très mauvaise femme, es-tu si impudente que tu aies fait mourir ton père! Pardieu, ainsi ferais-tu de moi volontiers! Et le comte de Flandre tira un couteau et en voulut frapper la comtesse. »

Les deux époux se réconcilient cependant et Ferrand reste comte de Flandre. Mais bientôt le roi d'Angleterre, qui cher-

che des alliés sur le continent, envoie à Ferrand un autour blanc, que Ferrand offre de son côté à son protecteur le roi de France, et nous allons voir entrer en scène l'orgueil des Flamands. Le roi de France reçoit avec hauteur l'ambassade : Votre comte est mon serf, lui dit-il. Le comte de Flandre serf du roi de France ! La progression de la satire va croissant. Serf de France, c'est pire que fille du diable et que parricide. Les ambassadeurs flamands s'irritent de ce mot : ils n'osent parler, ils font semblant de manger, mais il n'en ont aucun désir ; et quand les tables sont ôtées, quand le roi les congédie et leur offre les meilleurs chevaux de son écurie, ils les refusent et disent qu'ils « en ont assez »..

Ils arrivent à Wienendale et la scène devient grandiose. Le poète, ennemi de la comtesse de Flandre, fait parler fièrement les Flamands. Les ambassadeurs passent devant le comte avec mépris, ils ne daignent le regarder ni lui parler et vont se *bouter* dans une chambre. Ferrand s'étonne et s'en plaint à Jeanne :

« Dame, vos chevaliers sont courroucés, allez parler à eux. »

Jeanne va aux ambassadeurs et les interroge.

« Alors le sire de Tournay répondit fort aigrement :

« Dame, vous nous avez laidement servi ; car votre mari est serf du roi de France, et le roi s'en vanta en notre présence à Paris, et nous dit que son père le fut comme lui. Or, aucun serf ne peut tenir un pied de terre que son seigneur ne possède, s'il lui plaît, et il peut le faire pendre ou noyer, s'il lui désobéit. Dame, prenez votre serf, qu'il soit maudit de Dieu, et allez-vous-en en Portugal où sont les gens esclaves. Car jamais serf n'aura sur les Flamands aucune maîtrise, et veuillez lui faire savoir que, si Ferrand est encore quinze jours par ici, nous lui ferons couper la tête. »

Les chevaliers ne se bornent pas là : ils vont parler eux-mêmes à ce comte qu'on a appelé serf :

« Sire, si vous ne l'êtes pas, défendez-vous-en, et nous sommes prêts à vous aider ; et, sire, si vous ne vous en défendez, soyez sûr et certain que, si vous êtes encore quinze jours en ce pays, en Flandre, nous vous ferons couper la tête. »

« Par Dieu, dit Ferrand, il n'est pas serf celui qui est aimé de ses hommes. Sachez que, en fait, je n'y ai aucune faute, et je pense bien me venger du roi. »

La guerre commence aussitôt ; le poète raconte : une première victoire des Flamands sur Philippe Auguste, la trêve et l'offensive reprise par les ennemis du roi ; et ici une nouvelle accusation va peser sur Ferrand. Avant la bataille, sa mère lui envoie un messenger pour le dissuader d'attaquer le roi de France. La raison que donne la reine de Portugal est que le roi de France est le père de Ferrand. Le comte Ferrand est accusé d'être le fils adultérin du roi de France, et, pour plus de vraisemblance, c'est sa mère elle-même qui avoue son crime.

Mais Ferrand est comte de Flandre, il ne peut reculer, il est vaincu. La bataille de Bouvines est gagnée par Philippe Auguste sur son fils adultérin, et la défaite des Flamands s'explique par l'infamie de la naissance de leur comte.

On sait quelle dure captivité Ferrand subit à Paris ; le poète raconte comment il fut mis dans la prison du Louvre sous une chape de plomb. Le roi lui a demandé : « Que ferais-tu de moi, si tu me tenais prisonnier comme je te tiens ? » Ferrand a répondu : « Tout l'or du monde n'empêcherait pas que vous ne fussiez pendu ou décapité. » Et le roi s'étonne d'abord : Est-il possible que Ferrand soit son fils ? Mais il ajoute en lui-même : « Oui, nature ne ment point, il est tel qu'il doit être. » Ce qui ne l'empêche pas de placer son fils sous une chape de plomb « de dix pieds de long et de large, et toute ronde, et de dans plancheiée de bois et couverte de palmes de fer, et par-dessous du plomb épais ; et c'était grande hideur à regarder la chappe. »

Alors, la reine de Portugal vient en France, elle supplie le roi et répète ses aveux. Philippe a juré de ne jamais délivrer Ferrand ; mais il abdique, son fils lui succède, délivre Ferrand, rend à son père la couronne, et le serment est esquivé.

Pendant Ferrand menace encore, et le filleul du roi, le comte de Noyon, le tue.

Le roman ne s'arrête pas là, car le poète veut nous conduire à la croisade, avec saint Louis et un nouveau héros de son invention. Nous ne l'y suivrons pas. Il nous a suffi de voir s'accumuler les accusations contre ces malheureuses princesses de

Flandre, abandonnées au berceau par leur père, pour de folles entreprises, et victimes des trahisons du roi de France.

Le mariage de la seconde fille de Bauduin de Constantinople avec Bouchart d'Avesnes ; son divorce, Bouchart étant accusé d'être diacre ; sa longue résistance, et le second mariage de Marguerite avec le comte de Dampierre ; les enquêtes sur la légitimité de naissance des fils de Bouchart d'Avesnes ; toute cette histoire est connue. Le romancier la raconte brièvement ; il mène Bouchart à Rome, où il demande au pape la dispense nécessaire à son mariage. Le pape la lui refuse, et Marguerite épouse Guillaume de Dampierre. Viennent ensuite les querelles des enfants des deux lits : les plus jeunes appellent les aînés bâtards, et, lorsque la mère les mène à Paris, pour que le roi de France règle la succession des deux familles, lorsque saint Louis assigne pour héritage aux d'Avesnes le Hainaut, aux Dampierre la Flandre, Bauduin d'Avesnes s'irrite : puisque le pape l'a reconnu fils légitime de sa mère, la Flandre lui appartient comme à l'aîné. Le Parlement en décide autrement, parce que le pape n'a pas permis au père des d'Avesnes d'épouser leur mère. Alors, Bauduin ne se tient plus de colère, dit le poète, et en plein Parlement, en présence du roi : « Par Dieu ! s'écrie-t-il, je puis bien me vanter que madame ma mère est la plus riche ribaude (le mot du manuscrit est plus rude) de la chrétienté ! Et, puisqu'elle l'avoue elle-même, je puis bien lui donner ce nom. » La cour se prend à rire, mais Marguerite s'irrite et part avec ses fils du second lit ; les autres se retirent en Hainaut.

La mort de l'aîné des Dampierre, tué dans un tournoi à Trazeznies, devait pousser la passion de Marguerite au plus terrible paroxysme. Elle commença par opprimer le Hainaut ; elle finit par le livrer à l'étranger. Cette nouvelle phase des querelles des d'Avesnes et des Dampierre est représentée dans notre littérature par deux poèmes : le premier est le *Couronnement du renard* qui mit, au service de la cause de Marguerite, les allégories dont on encombrait alors la fable épique du *Reinart de Vos*, J'en ai déjà parlé. Le second est le *Poème des Ronds* qui prend parti pour les d'Avesnes et met en vers un épisode historique de cette époque.

Jacques de Guise, qui nous a conservé une partie de ce poème, était moine cordelier à Valenciennes au quatorzième siècle. Cherchant dans sa cellule comment il pourrait servir son pays,

il résolut de recueillir tous les documents qu'il pourrait trouver sur son histoire. Après avoir reproduit ou traduit les chroniques et les poètes, les chartes et les traditions, depuis les temps les plus reculés, quand il arrive à cette époque, il n'hésite pas à poursuivre ses récits, quoiqu'il sente qu'il s'expose peut-être à la mort en les rassemblant. Voici comment il ouvre ce chapitre :

« Les trente-cinq années du règne de la comtesse Jeanne, à qui Dieu fasse paix, furent marquées, dès le commencement par tant de troubles, de ténèbres et de turpitudes, que je n'aurais pas osé en écrire l'histoire, si je n'y eusse été déterminé par la pitié, par ma conscience et par mon amour pour la vérité et la justice. Car, en voyant les hommes de bien opprimés, poursuivis chaque jour, contre toute équité et toute raison, tandis que leurs persécuteurs persévéraient dans le crime, et semblaient s'en faire gloire, je n'ai pu soutenir ce spectacle, et, à l'exemple de Judas Machabée, j'aime mieux m'exposer à la mort pour défendre la vérité que de voir et d'entendre ainsi raconter chaque jour les maux de mon pays, sans plaider la cause de la vérité et de la justice. »

Ce moine, qui se dit « le serviteur de Dieu et de ses concitoyens », comprenait le devoir de l'historien ; il parle de conscience et de patrie avec la simplicité d'une conviction prête à affronter la mort plutôt que de laisser sans défenseur la vérité et la justice.

Jacques de Guise fait alors l'histoire de ce règne, d'après les chartes, les lettres et les bulles qu'il a pu recueillir ; il rapporte l'arbitrage de saint Louis, les d'Avesnes ayant pour eux l'évêque de Liège et le comte de Hollande, roi des Romains ; puis, après avoir raconté le tournoi de Trazegnies, où Guillaume de Dampierre trouva la mort, il s'en réfère à une autorité nouvelle :

« Il m'est tombé dans les mains, dit-il, un petit poème en langue vulgaire, de 2.000 vers environ, qui m'était inconnu et que je n'ai pu rencontrer depuis. Il avait pour titre : *Livre de la Société des Ronds du Hainaut*, sans nom d'auteur. »

Voilà bien les premiers caractères d'une œuvre populaire : les manuscrits en sont rares et l'œuvre est anonyme.

Jacques de Guise traduit alors ce petit poème et il nous a



conservé ainsi non seulement ce souvenir littéraire, mais le fait historique qui en est le sujet et qu'on ne trouve pas relaté ailleurs.

Marguerite, raconte le poète, irritée de la mort de son fils, en accuse les d'Avesnes et précipite sa vengeance sur le Hainaut. Tous les magistrats du pays sont révoqués et remplacés par des Flamands, « les plus avides, les plus méchants et les plus sanguinaires qu'elle put trouver ». Ces envahisseurs des emplois publics sont trois cents, ils sont appelés les *Vassaux de la comtesse de Flandre* ; tout leur appartient et ils usent et abusent de tout, si bien qu'en peu de temps les villes, les châteaux, les villages, les églises, les maisons de travail, tout est ruiné. Mais ni l'empereur, ni l'évêque de Liège, ni même Jean d'Avesne, héritier du Hainaut, ne peuvent secourir le pays ; le peuple seul va l'entreprendre.

Un jour, c'était un jeudi avant la Toussaint, un boucher de Chièvre, nommé Gérard le Rond, se rend à la foire d'Ath, y achète un bœuf, le paie et se met en route pour rentrer chez lui ; en chemin, des vassaux de la comtesse l'arrêtent, veulent lui prendre le bœuf, refusent une pièce d'or qu'il leur offre, et sur sa résistance le tuent pour le voler.

Ce boucher avait six fils qui jurent vengeance. Ils portent d'abord le corps de leur père au milieu de la place de Chièvre et demandent justice aux magistrats de la ville. Les magistrats veulent attendre et voir s'ils seront saisis de l'affaire par les gens de la comtesse. Mais personne n'est dénoncé à la justice ; les vassaux sont assurés de l'impunité. Le délai expiré, les Ronds recrutent des serviteurs, des parents, des amis, des patriotes ; ils s'arment de tout ce qu'ils trouvent sous la main et cette petite troupe, forte de soixante hommes, quitte la ville, épie l'ennemi, lui tue les premiers vassaux qu'elle rencontre, leur coupe le nez, l'oreille, le menton, et ne laisse la vie qu'aux femmes. Puis, les *Ronds* se jettent sur le territoire de Liège, à Thuin, et de là ils écrivent au bailli du Hainaut, racontent la mort de leur père, annoncent la première vengeance qu'ils en ont tirée et ajoutent :

« Nous vous faisons savoir publiquement que nous mettrons à mort tout le reste des vassaux et prendrons leurs biens jusqu'à ce que nous ayons obtenu vengeance et réparation pécuniaire des lâches assassins. »

Le bailli du Hainaut envoie des hommes d'armes contre eux ; mais les deux petites armées se rencontrent et fraternisent :

— « De quel pays êtes-vous ? crient les *Ronds*. — La plupart du Hainaut. — Que cherchez-vous dans ce bois ? — Les hommes qui s'appellent les *Ronds*. — Nous sommes de la troupe des *Ronds*. Mais nous ne concevons pas pourquoi les chevaliers et les bourgeois nous haïssent ; le pays entier devrait nous soutenir. Jamais nous n'avons rien pris à un homme du Hainaut, ni pain, ni fromage, ni volailles. Pour eux au contraire et pour la patrie, nous exposons notre vie contre les vassaux de la comtesse de Flandre, ces tyrans qui oppriment le pays. Retirez-vous donc en paix et allez dire ce que vous venez d'entendre à vos maîtres, non pas au bailli, car nous le tuons s'il nous tombe sous la main, mais aux chevaliers du Hainaut. Dites-leur que nous portons tous, écrit dans le cœur, l'intérêt de la patrie ! »

Ces paroles sont dignes de celles que le poète de Bauduin prête aux Flamands contre Ferrand de Portugal. L'amour du pays est le même partout.

A ces mots, dit le poème traduit par J. de Guise, les deux troupes fraternisent ; et, depuis ce jour, tout le monde dans le Hainaut fut favorable aux *Ronds*, qui pourchassèrent si bien les agents de la comtesse que, au jour de Saint-Thomas, ils n'en restait plus un seul dans le pays. Quatre-vingt-quatre avaient été tués, le reste avait fui.

Le bailli du Hainaut en appelle à l'évêque de Liège qui donne asile aux insurgés. « Les évêques de Liège, dit-il, sont engagés par des traités anciens à assister les comtes de Hainaut. »

L'évêque répond :

« Nous avons fait examiner par nos magistrats le but de cette association et ses actions, nous n'avons pas trouvé que les *Ronds* soient dignes de mort. Ils ont agi par un sentiment de justice, dans l'intérêt de notre ami Jean d'Avesnes, leur comte légitime, et nous continuerons à les recevoir dans notre diocèse. »

La comtesse de Flandre était alors en guerre avec la Hollande. Les *Ronds* suivent à cette guerre la bannière de Jean d'Avesnes et s'y distinguent. Ils rentrent à Liège chargés des dépouilles des Flamands.

Alors, la comtesse vaincue appelle Charles d'Anjou et lui remet tous ses droits sur le Hainaut. La noire Dame livre à l'étranger l'héritage de ses fils du premier lit. Mais les Ronds sont encore à leur poste de patriotisme. Le poème racontait le siège de Valenciennes : La comtesse somme les bourgeois d'ouvrir les portes de la ville à leur souveraine. Les magistrats répondent :

« Si Marguerite s'était présentée comme il convient à une souveraine, elle eût été reçue avec respect. Mais puisqu'elle vient en despote, poursuivre ses sujets à main armée et ravager le pays qu'elle doit protéger, nous la regardons comme ennemie de la patrie. »

On sent toujours ici le grand souffle de la liberté communale.

Charles d'Anjou se rejette sur Enghien. Le seigneur d'Enghien, aidé des Ronds, repousse le siège ; l'armée franco-flamande, culbutée, mise en pièces, doit rebrousser chemin ; le duc d'Anjou la ramène devant Valenciennes. Des pourparlers s'engagent ; Giles Minave, prévôt de la ville, répond à Marguerite :

« Vous prétendez que vous êtes notre comtesse légitime, que nous vous avons fermé les portes de *votre* ville, tué vos gens et causé mille dommages. Je réponds d'abord que Valenciennes, ni ses portes ni ses murs, ne vous appartiennent point. Nous reconnaissons, à la vérité, que nous sommes tenus de payer annuellement à notre comte une certaine somme, moyennant laquelle il s'est obligé par serment de nous protéger. Mais, cette obligation remplie, personne ne peut rien nous demander de plus. Vous-même, vous l'avez juré sur les Evangiles. Quant à être notre comtesse, vous y avez droit, s'il est vrai que les despotes méritent le nom de souverains légitimes. Mais les prêtres et les savants nous ont appris quelle différence il y a entre le légitime seigneur et le tyran, et, parce que nous avons trouvé en vous toutes les conditions de la tyrannie, nous vous avons fermé nos portes et sommes résolus à mourir jusqu'au dernier plutôt que de laisser violer nos droits ! »

Voilà comment les poètes du quatorzième siècle et le moine cordelier Jacques de Guise font parler les villes libres du Hainaut. Le manuscrit de Jean de Guise s'arrête à un passage où, sans craindre le danger de réveiller ces souvenirs, le chroni-

queur reprenait le récit du poème *des Ronds du Hainaut*. Mais, lorsque son immense chronique fut traduite en français pour les ducs de Bourgogne, le traducteur ne suivit pas le moine aussi loin ; la traduction s'arrête juste avant cette préface que j'ai citée et où Jean de Guise déclare qu'il continuera son histoire, dût-il s'exposer à la mort. Le secrétaire de Philippe le Bon avait moins d'indépendance que le poète populaire et que le moine cordelier.

La perte du poème des Ronds est facile à comprendre ; ces sortes d'œuvres ne devaient plaire qu'au peuple et aux bourgeois qui restaient imbus de l'esprit d'indépendance. Mais cette perte est à regretter surtout pour la partie qui manque dans Jacques de Guise. Telle qu'elle est, cette traduction latine d'un petit monument poétique est un souvenir historique et littéraire des plus précieux. On y trouve la véritable poésie et la grande histoire : la poésie vivante, sincère, courageuse, peignant les sentiments des populations et faisant chanter l'âme du peuple ; l'histoire sévère et vaillante, parlant au nom de la conscience et de la patrie et prête à se dévouer pour la liberté et la justice. Nous voilà bien loin des poètes de cour et des ménestrels ! C'est avec de pareils sentiments, sortant du cloître ou de la place publique ; c'est avec de semblables œuvres, que l'on préparait, que l'on préparera toujours, à l'intérieur la grande civilisation du gouvernement de soi-même, ou, contre le danger extérieur, ces glorieuses journées de l'héroïsme qui vont de Courtrai à l'Écluse, et de Graveline à Waterloo. La poésie est ici dans son vrai rôle, son rôle de porte-flambeau du devoir. A plusieurs siècles de distance, ces monuments littéraires nous permettent de nous initier et d'applaudir à ces instincts énergiques qui furent comme la sève de notre moyen âge ; on y retrouve, on y comprend mieux que partout ailleurs, on y admire pleinement la grandeur de nos communes, et l'on regrette la perte de ces vieux manuscrits qui seraient utiles à notre œuvre de renaissance autant qu'ils l'ont été à nos premiers essais de démocratie ; car ce ne serait pas trop de la poésie et de l'histoire, ce ne serait pas trop du latin du moine et des rimes gauloises du peuple, pour rallumer en nos veines ce feu sacré qui fait la fierté du magistrat citoyen et le courage du soldat patriote.

---

LE  
MAITRE DE FROISSART

---

LES VRAYES CHRONIQUES DE MESSIRE JEHAN LE BEL. *Hystoire vraye et notable des nouvelles guerres et choses avenues l'an mil CCCXVI jusques à l'an LXI, en France, en Angleterre, en Escoce, en Bretagne et ailleurs, et principalement des hauts faitz du Roy Edowart d'Angleterre et des deux roys Philippe et Jehan de France*, publiées pour l'Académie de Belgique par M. L. Polain. Bruxelles, 1863, 2 volumes in-8°.

La gloire des hommes illustres ne leur appartient pas tout entière; ils sont fils de leur époque autant que de leur génie. La vraie grandeur de l'homme se borne à être, dans son siècle ou dans son pays, le représentant d'une idée ou un organe de l'humanité : *Poets are abstracts on the times*, dit Shakspeare.

« Le plus grand écrivain de France alors, — dit M. Villemain en parlant du quatorzième siècle et de Froissart, — ce fut un chroniqueur. » Froissart en effet raconte la vie publique de son temps dans un idiome net et franc, avec une naïveté épique. On l'a comparé à Homère, on l'a appelé le Lafontaine des historiens; non plus qu'Homère, non plus que Lafontaine, il n'a créé son genre, ni son style. Froissart a achevé un monument commencé; ses devanciers sont couronnés en lui; il est monté seul jusqu'aujourd'hui sur le pavois, mais leur génie lui a préparé

le trône. Froissart est sorti d'une école, Froissart eut un maître.

Les lettres étaient cultivées depuis des siècles dans les provinces belgiques. La langue, maniée par Jean de Condé, par Adenet le Roi, par Quesnes de Béthune, par Chrestien de Troyes, venu de Champagne pour être leur maître à tous, offrait au chroniqueur un instrument neuf, souple, pittoresque. L'histoire n'avait pas été négligée : la plus ancienne tentative, faite pour chercher la vérité historique en dehors des imaginations des trouvères et pour la mettre à la portée des seigneurs et des bourgeois dans la langue vulgaire, est une traduction de la vie de Charlemagne, ouvrage latin apocryphe attribué à l'archevêque Turpin : un comte de Hainaut et de Flandre, Bauduin V, non content d'avoir son chroniqueur latin attiré, Gis-lebert, fit rechercher et copier ce livre et le légua par testament à sa sœur, qui en voulut avoir une traduction :

« Li bons Bauduins, dit le traducteur du treizième siècle, li cuens de Chainau si ama most Karlemaines, ni ne vout onques croire chose que l'om en chantast, ains fit cercher totes les bones abéies de France e garder par tot les aumaires, por saver si l'om i troveroit la veraie ystoire. Ne onques trover ne li porent si cleric, quant avint que un sis clercs si ala en Borgognie por l'istoire querre, eissi cum à Deu plot, si la trova à Sans, en Borgognie. » (Ms. du Louvre.)

Les Grandes Chroniques de Saint-Denis n'étaient pas commencées lorsque le fils de Bauduin V, Bauduin de Constantinople, avant de partir pour la croisade, ordonna de rédiger une chronique universelle. De nombreuses relations existaient alors entre le Hainaut, la Flandre et la Champagne ; Bauduin VI avait épousé la sœur du comte Thiebaut ; lorsqu'il monta sur le trône de Constantinople, le maréchal de Champagne se fit historien pour dicter le bulletin de cette campagne célèbre ; le grand seigneur, le vaillant chevalier, le fier ambassadeur, qui compose « cette page détachée de l'histoire de Flandre, » comme s'exprime son éditeur moderne, s'appelle Villehardouin ; il eut pour continuateur Henri de Valenciennes, Valenciennes où naîtra Froissart.

Les d'Avesnes, devenus comtes de Hainaut, continuèrent ces traditions : un des petits-fils de Bauduin de Constantinople

prit part lui-même à la rédaction des chroniques, ordonnées par son aïeul et qui s'appellent, de son nom : *Les Chroniques de Bauduin d'Avesnes*. On voit, dans un cartulaire du temps, le Bon Guillaume I<sup>er</sup>, comte de Hainaut et de Hollande, payer un manuscrit de chroniques jusqu'à 10 livres de gros, somme qui représenterait aujourd'hui de 5 à 6,000 francs. C'est dans sa retraite de Beaumont que Bauduin d'Avesnes écrivit ses chroniques, tant de fois copiées ; c'est à Beaumont que Jean de Beaumont, le frère chevaleresque du Bon Guillaume, reverra les récits du maître de Froissart.

Cette maison de Hainaut, qui, après avoir régné sur la Flandre, régnait alors sur la Hollande, était puissante et splendide. Le Bon Guillaume avait épousé la sœur du roi de France ; le roi d'Angleterre devait épouser sa fille. C'est à sa cour qu'en 1326, Isabelle de Valois, évadée d'Angleterre où régnait son époux, presque chassée de France où elle avait en vain demandé protection au roi son frère, trouva un asile et des champions qui la rétablirent sur le trône. Le succès de cette expédition secrète de Jean de Beaumont en Angleterre, fit grand bruit ; les vainqueurs en étaient revenus comblés de gloire et chargés de présents ; et, lorsque le jeune roi d'Angleterre, attaqué par le roi d'Écosse, s'adressa de nouveau à ses « bons amis » du Hainaut, la chevalerie belge, alléchée par l'honneur et par les profits : « pour tant que chacun cuisdoit (pensait) rapporter autant d'argent que les autres en avaient raporté ; » répondit à l'appel des armes ; Jean de Beaumont trouva au rendez-vous « plus de geñs qu'il ne cuidoit avoir et qu'il ne volsist avoir, par aventure. »

Des poètes comme Quesnes de Bethune et peut-être Manesier de Lille, un des poètes du *Perceval*, accompagnaient Bauduin de Constantinople à la croisade. Des chroniqueurs comme Villeharduin et Henri de Valenciennes célébrèrent sa conquête. Le règne du Bon Guillaume fut le siècle littéraire du Hainaut. Colin de Hainaut, qui devait chanter la bataille de Crécy, était attaché à Jean de Beaumont, et, au nombre des chevaliers venus de la Hesbaie qui prirent part à l'expédition d'Écosse, se trouvait : Messire Jehan le Bel, chanoine de Liège.

Les Van Eyck devaient venir de Maesyck à Bruges, pour donner des chefs à la peinture flamande. Jean le Bel vient de Liège à Valenciennes pour donner un maître à Froissart.

Jean le Bel se forma à l'étude des trouvères et des premiers chroniqueurs. Il était poète : il avait dû lire *Berthe aux grands pieds* et *Cléomadès* ; *Lancelot*, *Tristan* et *Perceval*. Plus d'une scène de sa chronique est digne des meilleurs poèmes de chevalerie. Jean le Bel s'attacha à Jean de Beaumont ; il dut lire au château de Beaumont les chroniques de Bauduin d'Avesne, de Villeharduin et de Henri de Valenciennes. Poètes et chroniqueurs, ce fut sa première école.

Pendant, la scène de l'histoire s'est élargie ; les grands États se sont formés ; aux luttes confuses, aux rivalités partielles de la féodalité, à ses croisades, à ses tournois, succèdent les guerres politiques. Le trône de France devient vacant, la guerre de cent ans va commencer. Le siècle qui s'est ouvert par l'invention de la poudre à canon ne sera plus un siècle de romans de chevalerie. Les événements eux-mêmes, école supérieure, appellent l'histoire.

Ces influences littéraires et politiques constatées, la part faite aux poètes et aux chroniqueurs, l'école des événements et des hommes qui les dominèrent mise en ligne de compte, quel est l'écrivain qui marque le premier l'histoire, genre, style et langue, au bon coin d'une époque nouvelle ? Ce n'est pas Froissart, c'est Jean le Bel.

Par un singulier hasard, M. Villemain, pour justifier les éloges qu'il donne à Froissart, invoque des passages, cite deux longs fragments, qui sont de Jean le Bel, et l'éloge donné à l'élève remonte au maître. Suivons M. Villemain :

« Le roi Jean, prisonnier dans la tente du prince de Galles, offre une peinture admirable, dit-il. Vous vous souvenez de l'entrevue de Paul Émile et de Perse, dans Tite-Live ; Paul Émile n'y paraît qu'un vainqueur dur et dédaigneux auquel l'historien a prêté quelques lieux communs de morale philosophique. Froissart est bien supérieur, en étant plus simple. »

Froissart ici, le Froissart supérieur à Tite-Live, c'est Jean le Bel. Écoutons-le :

« Au vespre, le vaillant prince de Galles donna à souper au roy de France, en sa loge, et à tous les chevaliers et escuiers prisonniers, et les festia et honnoura du mielx qu'il poeut de leurs pourvéances mesmement, car ils n'avoient aultres ; et asséy



(assit) le roy, le duc de Bourbon et le conte de Nassou et trois aultres vaillans chevaliers à haulte table; et servoit toujours et par toutes les aultres tables le plus humblement qu'il pooit; ne onques ne se vout séoir à la table du roy, pour prière que le roy lui féist, ains disoit qu'il n'estoit pas encores assez souffisans pour séoir à la table de si hault prince et de si vaillant homme que le corps de lui estoit, et bien l'avoit monstré à la journée; et toudis s'agenouilloit, quant il parloit à luy, et luy disoit: « Sire, ne weilliez pas faire simple chière, se Dieu « n'a pas voulu aujourd'huy consentir à vostre voulenté; et « sachiez que mon père le roy vous fera toute l'onour et « l'amistié qu'il pourra, et s'accordera à vous raisonnable- « ment, et demourrez bons amis à toujours; et si m'est advis « que vous debvez resjouir, jasoit que (quoique) la besogne « soit tournée encontre vous; car vous avez aujourd'huy ac- « quis le hault nom de proesse, et avez surmonté, en bien « deffendant, les meilleurs de vostre ost (armée); je ne le dis « pas pour vous lober (railler); mais tous ceulx de vostre com- « pagnie s'y acordent et vous en donnent le prix et le chape- « let, se vous le voulez porter. » A celluy point, commencèrent tous à murmurer, et dirent que moult haultement avoit le joeune prince parlé, et le prisoient tous, disans qu'il seroit merveilleux en sagesse, s'il pouvoit longuement persévérer. »

Ceci est une scène de chevalerie. On a souvent admiré dans Froissart une scène d'amour; elle est aussi de son maître. La comtesse de Salisbury, assiégée dans son château par les Écossais, appelle à son secours le roi Édouard. A l'approche de l'armée royale, l'ennemi lève le siège; la comtesse reçoit son libérateur :

« Si tost que il (le roi) fut désarmé, il prit jusques à dix ou à douze chevaliers, et s'en ala vers le chastel pour véoir la noble dame, et pour véoir la manière des assaulx des Escots (Écossais) et les deffenses du dedens. Si tost que la noble dame de Salbry sceut la venue du roy, elle fist ouvrir toutes les portes, et issit (sortit) si richement atournée, que chacun s'en esmerveilloit, et ne se pouvoit-on saouler de regarder la grande noblesse et la grande richesse de la dame et le très-gracieux maintieng. Quant elle fut venue jusques au roy, elle s'enclina jusques à terre encontre luy, en le remerciant de la grand grâce que il luy avoit fait; si le mena au chastel pour le festier et honnourer, comme celle laquelle très-bien faire le sçavoit. Chacun la regardoit à merveille, et le roy mesmement ne se pouvoit tenir de la regarder; et bien luy estoit advis que jamais n'avoit véu si belle dame. Si le féry (frappa) tantost en la regar-

dant une estincelle de fin amour en son cuer, que longtemps luy dura, car bien luy sembloit que ou monde n'avoit dame qui tant fust à amer. Si entrèrent en la sale, main à main, et puis en la chambre d'elle, qui estoit si noblement parée que c'estoit merveille. Et toudis regardoit le noble roy la dame si ardemment qu'elle en devenoit toute honteuse et esbahie. Quant il l'eust assez et grand pièce (longtemps) regardée, il ala à une fenestre pour luy apuier, et fort commença à penser. La dame, laquelle à ce ne pensoit, ala les chevaliers et seigneurs festier et saluer, comme elle le sçavoit bien faire, et puis commanda à apareillier le disner, et ce qui estoit de faire.

« Quant elle eut devisé et commandé ce que à faire estoit, elle s'en revint à chièr joyeuse par devant le roy, qui encores musoit, et luy dit : « Chier sire, pourquoy pensez-vous si fort ? « Tant penser n'affiert pas à vous, ce m'est advis, sauve vostre « grâce; ains vous deussiez faire feste et joye à bonne chièr, « quant vous avez enchassé vos anemis, qui ne vous ont les- « sié attendre, et deussiez laisser les aultres penser du rema- « nant. » Le noble roy répondi : « Ha! ma chièr dame, sa- « chiez, puis (depuis) que j'entray chéans, m'est ung soing « sourvenu, de quoy je ne me prenoie garde; si m'y convient « penser, et ne sçay que avenir m'en pourra : Mais je n'en puis « oster men cuer. » — « Ha! chier sire, dit la dame, vous « deussiez tousjours faire bonne chièr pour vos gens mielx « conforter, et laisser le penser et le musier. Dieu vous a si « bien aidié en toutes vos besongnes jusques à ores, que vous « estes le plus honnouré et doubté (redouté) prince des cre- « tiens; et, se le roi d'Escoce vous a fait despit et dommage, « vous le pourrez bien amender quant vous plaira. Si laissez « le musier, et venez, s'il vous plaist, dedens la sale avecques « vos chevaliers; tantost sera appresté pour disner. » — « Ha! « ma chièr dame, aultre chose gist en mon cuer que vous ne « cuidiez, car certainement le doulx maintieng, le parfait sens, « la grand noblesse, la grâce et la beauté non pareille de vous, « moult merveilleuse, m'ont si surpris qu'il fault que je soye « vostre ami; si vous requier que, se c'est vostre gré, je soye « de vous amé, car certainement nul escondit (refus) ne m'en « porroit oster. »

« La noble dame fut moult esbahie et luy dit : « Très chier « sire, ne me veillez essayer ne gaber (éprouver ni railler); je « ne pourroye penser que vous me disiez à certes, ne que si « noble prince comme vous estes m'osast requerre de deshon- « neur, attendu mesmement que mon mary vous a sy loyau- « ment servi comme vous sçavez, et pour vous encore gist en « prison. Certes, vous seriez de ce cas petitement prisé, et « sachiez, très chier sire, que oncques celle pensée ne me « vint au cuer ne jà viendra, se Dieu plaist, pour homme qui

« soit né ; et, se je le faisoie, vous m'en devriez blasmer, non  
« pas blasmer, mais faire mon corps desmembrer. »

« Atant (alors), s'en parti la vaillant dame et laissa le roy  
durement esbahy, et elle s'en vint en la sale pour faire aprestre  
le disner, puis s'en retourna au roy et mena de ses chevaliers  
et luy dist : « Sire, venez disner quant vous plaira, les cheva-  
« liers vous attendent pour disner, car ilz ont assez jéuné. »  
Le roy s'en ala en la sale et s'assist au disner, et la dame  
aussy, mais petitement y mengia ne but le roy, car aultre  
chose luy tenoit au cuer ; et ne fist que penser et à la fois de  
regarder la dame..... »

On sent ici le pinceau d'un maître : le trait est net, le style se  
colore, le sang court sous l'épiderme, le cœur bat dans les pa-  
roles ; le tableau vit.

Revenons à M. Villemain :

« Dans le siècle dernier, dit-il, on a voulu mettre en scène  
le dévouement des six bourgeois de Calais ; on en a fait une tra-  
gédie qui est la chose du monde la plus fausse, bien qu'elle ait  
eu un grand succès. Tous ces bourgeois sont plus que des  
chevaliers, ils paraissent uniformément guindés à un ton d'hé-  
roïsme. Lisez Froissart : tous les personnages sont vrais.....  
les bourgeois, qui ne sont pas des citoyens d'Athènes ou de  
Rome, n'eurent point cette rage de mourir que leur a donnée  
Dubelloy, et c'est là le sublime de leur action ; avec un cœur  
d'homme, un cœur de bourgeois, si vous voulez, avec peu d'en-  
vie d'être tués, ils se sont offerts pour leur pays. Ils craignent  
d'être pendus et, malgré la peine que cela leur fait, ils vont  
chercher le roi, qui est bien capable de les faire pendre sur  
place. »

Et M. Villemain trouve admirable le récit de Froissart ; en  
effet, le récit de Jean le Bel est touchant, je dirais sublime, si  
l'on n'abusait pas tant de ce mot.

Le roi exige que six des principaux bourgeois se rendent à  
sa merci, la corde au cou. Écoutons Froissart, dit M. Villemain.  
C'est Jean le Bel que nous allons entendre :

« Le chevalier se parti des créneaux et fist sonner la cloche  
et assembler toutes les gens de la ville, hommes et femmes,  
désirant donner bonnes nouvelles, car ilz arrageoient de faim,  
tous. Le dit chevalier leur dit ces nouvelles ; ilz commencèrent  
alors si fort à braire et crier que ce fut grande pitié. Aprez, se

leva en piez le plus riche bourgoys de la ville qu'on appelloit seigneur Eustace de Saint-Pierre, et dit ainsy, devant tous :

« Seigneurs, grand pitié et meschief seroit de laisser morir  
 « un tel poeuple qui ci est, pour famine ou autrement, et si  
 « seroit grande ausmosne et grande grâce envers Nostre Sei-  
 « gneur qui les pourroit deffendre. Quant à moy, j'ay si grand  
 « espérance en Nostre Seigneur, que, se je puis sauver ce poeu-  
 « ple par ma mort, j'aurai pardon de mes deffaultes; si weil  
 « estre le premier des six et me mettray volentiers nuds piez,  
 « en pure chemise, la hart au col, en la mercy du roi Edo-  
 « wart. »

« Quant le bourgoys eut dit celle parole, chascun l'ala *aou-  
 rer de pitié*, et pluseurs femmes et hommes se laissèrent  
 cheoir à ses piez tenrement; ce ne fut pas merveille; car nulz  
 ne pourroit penser la grande destresse de famine qu'ilz avoient  
 enduré plus de six septmaines devant. Quant ce proeudoms  
 sir Eustace eust ainsy parlé comme vous avez ouy, ung autre  
 bourgoys des plus riches, aussy pareillement se leva, et dist  
 semblablement, et qu'il vouloit estre le second. Aprez, se dres-  
 cha le tiers bourgoys; apres, le quart, et puis le cinquiesme,  
 et puis le sixiesme; je n'ay que faire de les nommer tous.  
 (Froissart les nomme); mais tous dirent de leur propre vou-  
 lenté qu'ilz se mettroient en la volenté du roi Edowart, qu'on  
 tenoit au plus vaillant prince du monde, ainsy qu'il l'avoit de-  
 visé, pour sauver le remanant du poeuple qui là estoit. Ce fut  
 grande pitié pour eulx, et grande grâce pour tous ceulx de la  
 ville.

« Ces six bourgoys, qui estoient les plus riches de la ville,  
 voulurent le remanant du peuple sauver, et accomplir le plaisir  
 du roi Edowart. Si se mirent tantost en l'estat que aler devoient  
 par devers luy et dirent aux chevaliers : « Nous désirons tous  
 « tant de sauver le poeuple de ceste ville que nous nous mettons  
 « ainsy que le véez et que vous nous avez rapporté, et portons  
 « les clefs du chastel et de la ville avecques nous; si nous  
 « weilliez mener et prier pour nous qu'il weille avoir de nous  
 « pitié. »

« Les quatre seigneurs prirent ces bourgoys et les menèrent  
 par devers le roy. Tout l'ost s'assembla en la place; là y eut  
 grande presse, ce povez sçavoir; et pluseurs disoient que on  
 les pendit apertement, et plusieurs ploroient de pitié. Le noble  
 roy accompagné de ses contes et barons s'en vint en la place, et  
 la royne enchainte le suivi, pour véoir que ce seroit. Les six  
 bourgoys se mirent tantost à genoulx par devant le roy et Mes-  
 sire Eustace dit ainsy : « Gentilz roy, véez cy nous six qui avons  
 « esté de l'ancienne bourgeoisye de Calais et grands marchans,  
 « nous vous apportons les clefs de la ville et chastel de Calais

« et les vous rendons à vostre plaisir; si nous sommes mis en  
 « tel point que vous vééz à votre pure volonté, pour le rema-  
 « nant du peuple sauver, qui a souffert mainte paine; si weil-  
 « liez de nous avoir pitié et mercy par vostre très-haulte no-  
 « blesse. » Cestes, il n'eut adoncques en la place seigneur ne  
 chevalier qui ne plourast de pitié, ne qui poeut parler, de pitié;  
 et le roy avoit adoncques le cuer si dur de courroux, qu'il ne  
 poeut à grand pièce (de longtemps) respondre; puis commanda  
 que on leur copast les testes tantost. Tous les seigneurs et che-  
 valiers lui prièrent, tout en plorant tant que ilz poeurent, que il  
 eut pitié d'eulx; mais il n'y vult entendre. Adoncques parla le  
 gentil chevalier messire Watier de Manny (Masnui) et dit :  
 « Ha! gentil sire, weillez refréner vostre courage (colère); vous  
 « avez la renommée et fame de toute gentillesse; ne weilliez  
 « pas faire chose par quoy on puist parler sur vous en nulle  
 « villainie; se vous n'en avez pitié, toutes gens diront que vous  
 « avez le cuer plain de toute cruauté, comme de faire morir  
 « ces hons bourgeois qui de leur propre volonté se sont venus  
 « rendre à vous pour sauver le remanant du poeuple. » A ce point,  
 se grignya le roy, et dist : « Messire Watyer, souffrez-vous! Il  
 « n'en sera aultrement; face-on venir le bourreau! ceulx de  
 « Calais ont fait morir tant de mes hommes qu'il fault aussy  
 « ceulx-ci morir. »

« [Adoncques fit la noble royne d'Angleterre grand humilité,  
 qui estoit durement enceinte, et plouroit si tenrement de pitié  
 que elle ne pouvoit se soutenir. Si se jeta à genoux par devant  
 le roy son seigneur, et dit ainsy] (1) :

« Ha! gentil sire, depuis que j'ay passé la mer en grand péril  
 « ainsy que vous sçavez, je ne vous ay riens demandé; si vous  
 « pryé et requier, à jointes mains, que pour l'amour du fils de  
 « Nostre Dame, vous weilliez avoir mercy d'eulx. » Le gentil  
 roy arresta un poi de parler et regarda la royne devant luy à  
 genoulx, amèrement plorant, si luy commença ung petit le  
 cuer à amollier et lui dist : « Dame, j'amasse mielx que vous  
 « fussez aultre part; vous me priez si tenrement que je ne le  
 « vous ose escondire; et combien que je le fasse envis (à re-  
 gret), néantmoins prenez-les, je vous les donne. » Si prist les  
 six bourgeois par les chevestres (les cordes qu'ils avaient au  
 cou), et les livra à la royne et quitta de mort tous ceulx de  
 Calais, pour l'amour d'elle et la bonne dame fist revestir et aisier  
 lesdis six bourgeois. »

M. Nisard et M. Francis Wey ont nié à Froissart l'émotion;  
 d'après eux, Froissart n'atteint pas à l'éloquence du cœur, il

(1) Ces quatre lignes placées entre deux crochets manquent au manuscrit  
 de Jean le Bel. L'éditeur les a rétablies d'après Froissart.

ignore l'art d'émouvoir, parce qu'il ne s'émeut jamais. Je ne sais si Jean le Bel était ému en écrivant cette page, mais je sais qu'il émeut vivement. Mais pourquoi douterais-je de l'émotion de l'écrivain? la mienne ne me le permet pas; d'où lui viendraient ces expressions profondes quand il montre le peuple « adorant de pitié » ses sauveurs, et les ennemis ne pouvant plus parler? Non! quand je vois ce roi qui vient de rugir : « Faites venir le bourreau! » s'arrêter devant la reine qui le supplie à genoux, la regarder pleurant, sentir sa colère fléchir, et pardonner, je dis que ce récit va au cœur et vient du cœur.

Le même M. Wey ajoute que Froissart peint avec vérité, mais petitement, comme les enlumineurs des miniatures de ses manuscrits. Voyons comment peint Jean le Bel.

Le prologue de la guerre de Cent ans fut la guerre de Flandre. Philippe de Valois croyait s'assurer un bon auxiliaire en servant le comte de Flandre contre les Flamands. La victoire de Cassel lui coûta cher : la défaite des Flamands donna son plus sûr appui au compétiteur du roi de France. Philippe restaura Louis de Nevers, il eut contre lui d'Arteveld, c'est à dire la Flandre entière. La bataille de Cassel est peinte en quelques traits dans les deux chroniqueurs :

« Et vous diray comment ces Flamens voudrent ung jour desconfire le roy et tout son ost. Si se partirent de Cassel, sur heure de souper, tout paisiblement, sans point de noise, et avoient entre eulx ordonné trois batailles, desquelles l'une ala droit aux tentes du roy, et à paine (peu s'en fallut) qu'ils ne prirent le roy à souper et toutes ses gens; l'autre bataille s'en ala droit au gentil roy de Bohème, et le trouvèrent prezque en ce point; et la tierce s'en ala au gentil comte de Haynau, et l'eurent à peine si surpris, et messire Jean son frère aussy, que à grand paine furent leurs gens armés; et vinrent si couvertement que tous les seigneurs eussent esté mors, si Dieu ne leur eust aydé comme par miracle. Mais, par la grâce et voutonté de Dieu, chascun desconfit sa bataille, et tous à une heure et un point si entièrement que de tous ces seize mille Flamens n'en demoura mille. Et si ne sceut nul de ces seigneurs le ung nouvelles de l'autre, jusques à ce que tout fut fait; ne oncques des quinze mille Flamens qui mors y demourèrent n'en recula ung tout seul, et tous furent abatus en trois moncheaux, sans issir de la place où chacune bataille commença. Ce fut l'an de grâce MCCC et XXVIII, au moys d'aoust. »

Jean le Bel, non plus que Froissart, n'est partisan de ces dé-

mocraties redoutables. Mais il dit la vérité en homme de cœur et en homme de style ; et cette vérité est empreinte d'une sombre grandeur. Ces trois corps d'armées, si prompts à l'attaque et qui deviennent trois monceaux de morts, tombés au lieu même où ils voulaient vaincre, tombés sur le drapeau du pays : est-ce bien là de la miniature ? Il me semble plutôt y voir une esquisse à grands traits de Rubens !

M. Villemain comprend mieux notre auteur, quand il dit :

« Dans certains récits de bataille, dans le récit de la bataille de Crécy, Froissart est véritablement homérique. »

Le savant critique aurait pu ajouter la bataille de Poitiers, sans que l'éloge cessât de remonter jusqu'au maître.

Voilà déjà toutes les qualités de Froissart. Jean le Bel s'arrête à l'an 1361. Froissart va jusqu'en 1400 ; unique différence et peu importante ; car le genre est créé, le style vit, l'époque marche et s'agite. Froissart continuera l'œuvre sur le même ton. Sauf quelques variantes sans portée, sauf quelques renseignements ajoutés et quelques suppressions, utiles à noter, le tiers ou peu s'en faut des Chroniques, est écrit avant Froissart. Son maître, car nous pouvons déjà le nommer ainsi en connaissance de cause, son maître lui a fourni le modèle complet.

L'étude des caractères généraux de l'école et la comparaison du maître et de l'élève illustre, feront mieux comprendre Jean le Bel.

Le récit de Jean le Bel embrasse le premier acte de cette terrible guerre de cent ans. Édouard III, placé sur le trône d'Angleterre par l'expédition de Jean de Beaumont, revendique le trône de France. Il s'allie aux Flamands et la France tombe de désastre en désastre ; la prise de Calais livre pour des siècles aux Anglais la clef de France ; la bataille navale de l'Ecluse affaiblit pour longtemps sa puissance maritime, et deux terribles défaites la poussent aux bords de l'abîme : Crécy et Poitiers. Cette guerre conserve de nombreux côtés chevaleresques. Que de soins le roi d'Angleterre et les chefs des communes ne prennent-ils pas pour se placer dans la légalité féodale ! Que de soucis de l'honneur, du courage, des vertus du héros ! C'est encore la chevalerie, mais c'est la chevalerie dans l'histoire.

La naïveté épique convenait à cette situation ; le chroniqueur la conserva, des trouvères. Mais les événements étaient graves, le sort de l'Europe était en jeu ; il ne s'agissait plus de scènes de romans, ni des héros de la poésie. D'aussi grands intérêts réclamaient une muse plus sérieuse : la vérité. Le chroniqueur s'élève vivement contre les défauts des jongleurs et des poètes : l'exagération et le mensonge.

Le traducteur du faux Turpin dit avec assurance : « Nus contes rimés n'est verais ; tout est mençongie ço qu'il en dient, car il n'en sèvent rien fors quant par oïr dire. »

En 1339, Guillaume Creton rédige une chronique et il emploie encore le vers ; au beau milieu de son œuvre, il se ravise ; le rythme le gêne, la prose convient mieux aux événements, et, après avoir dit en vers pourquoi, il continue sa chronique *sans rime quérir*.

Longtemps avant lui, Jean le Bel ouvre son livre par ces paroles :

« Qui veult lire et ouïr la vraye hystoire du proeu et gentil roy Edowart, qui au temps présent règne en Angleterre, si lise ce petit livre que j'ay commencé à faire et laisse un grand livre rimé que j'ay veu et leu, lequel aucun controveur a mis en rime par grandes faintes et bourdes controuvées, duquel le commencement est tout faulx et plaint de menchonges, jusques au commencement de la guerre que le dit roy emprit contre le roy Philippe de France. Et de là en avant, peut avoir assez de substance de vérité et assez de bourdes et si y a grand plenté (quantité) de parolles controuvées et de redictes, pour embelir la rime, et grand foison de si grandes prouesses racontées sur aucuns chevaliers et aucunes personnes, qu'elles devoient sembler mal créables et ainsy comme impossibles ; par quoy telle hystoire ainsy rimée par tel controveurs pourroit sembler malplaisant et mal agréable à gens de raison et d'entendement. Car on pourroit bien atribuer, par telles paroles si démesurées sur aucuns chevaliers ou escuiers, prouesses si outrageuses que leur vaillance en pourroit être abessée ; car leurs vrais faits en seroient moins creus, de quoy ce seroit dommage pour eulx ; pourquoy on doit parler le plus à point que on poeut et au plus prez de la vérité, car hystoire est si noble, ce m'est advis, et de si gentil proesse, qu'elle est bien digne et mérite d'être mise en escript, pour le en mémoire retenir au plus prez de la vérité... »

L'écrivain comprend que les événements qui tiennent la



scène du monde intéressent l'humanité, que l'éloge exagéré n'est qu'une parodie de la gloire, une falsification de l'expérience des peuples; que la postérité n'y verrait que des *bourdes*, non des annales, et que l'historien doit aux hommes l'exemple des vertus et des faiblesses de l'homme, l'enseignement de la vie réelle. Alors, le chroniqueur laisse les imaginations du roman pour l'austère vérité de la politique, et Jean le Bel prononce avec une simplicité antique cette belle parole : « Hystoire est noble, ce m'est advis. »

La vérité est le premier devoir de l'écrivain qui comprend la noblesse de l'histoire, la vérité qui exige l'indépendance vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres. Ici, apparaît d'abord une double supériorité de l'école et du maître. J'ai cité l'épisode des amours du roi Edouard pour la comtesse de Salisbury; je n'en ai pas dit la fin; la fin est un crime du roi. Froissart, dans ses premières rédactions, parle de l'attentat, pour le discuter, le rétorquer, sans le raconter; puis, il remplace ce chapitre par une scène de jeu d'échecs entre le roi et la comtesse; scène charmante, mais jetée là pour cacher un crime, comme un poétique manteau de pourpre; enfin, dans sa version la plus commune, Froissart supprime la défense avec l'accusation et jette sur ce crime le voile du silence. Froissart en était venu à respecter la majesté royale! Jean le Bel respectait la vérité; il place très haut dans son estime le roi d'Angleterre, mais estime ni majesté ne l'empêchent pas d'écrire en tête d'un chapitre ce titre accusateur :

*Comment le roi Edouart forfst grandement quand il efforcha la comtesse de Salbry.*

Je dois citer cette scène, car elle est d'une grande puissance de style; je puis la citer, car elle est empreinte d'un sentiment moral plus grand encore.

Dans un des chapitres précédents, on a revu la comtesse assistant à Londres à une fête et y prenant contre l'amour du roi une précaution d'une délicatesse admirable. Elle avait reçu le roi en son château, dans tout l'éclat de sa richesse, de son rang, de sa grâce et de sa beauté :

« Si richement atournée que chascun s'en esmerveilloit et ne se pouvoit-on saouler de regarder la grande noblesse et la grande richesse de la dame et le très gracieux maintieng. »

A la cour, au contraire, elle évite les regards par la modestie de sa toilette et de son maintien :

« Toutes les dames et damoiselles y furent le mielx atournées quelles poeurent, chascune selon son estat, fors que la dame de Salbry, pour tant qu'elle ne vouloit pas que le roy trop s'abandonnast à la regarder, ne parler à elle... »

Ce trait d'honneur a ménagé l'intérêt en faveur de la belle comtesse, et c'est sur ce noble souvenir qu'on la retrouve en présence du roi égaré :

« Or vous weil-je conter le villain cas que fist le roy Edowart, dont on le pavoit blasmer, car il ne fut pas petit, ainsy que je l'ay ouy dire. Vous avez bien entendu comment il estoit tant enamouré de la belle contesse de Salbry, qu'il ne s'en pavoit aucunement retraire ne déporter, pour refus n'escondit qu'elle luy sceut faire, ne pour humblement prier, ne pour dure parolle. Si avint, aprez ce qu'il eut envoyé le vaillant conte de Salbry en Bretaigne, mary de la bonne dame, avecques messire Robert d'Artoys, il ne se poeut tenir qu'il n'alast véoir la vaillant dame en faisant semblant qu'il alast visiter son pays et les forteresses, et s'embasti ès marches où le chastel de Salbry estoit et la dame demouroit. Si l'ala véoir, pour regarder s'il la trouveroit point en meilleur point que aultre fois. La bonne dame lui fist l'onneur et la chièrre telle qu'elle poeut, comme celle qui le sçavoit bien faire à son seigneur, combien qu'elle amast mielx qu'il fust allé aultre part, tant redoubtoit elle son déshonneur. Comment que ce fust, le roy là demoura tout le jour et la nuit, mais oncques ne poeut avoir de la dame response qui luy fut agréable, tant luy requist-il humblement; dont il fut moult couroussé et à grand mésaise de cœur. La nuit, quand il fut couchié si noblement comme à luy appartenoit, et il sceut que la noble dame fut en sa chambre, et que toutes les gens de layens estoient à dormir et ses gens aussy, fors que ses secrez chamberlens, il se releva et commanda à ses chamberlens que nul ne le destourbast de chose qu'il voulsist faire, sur la hart. Si fist tant qu'il entra dedens la chambre de la dame, puis ferma l'uys de la garde robe, affin que ses damoiselles ne la peussent aidier; puis la prist et luy estouppa la bouche si fors qu'elle ne poeut crier que deux cris ou trois, et puis l'enforcha à tel dolour et à tel martire qu'oncques femme ne fust ainsy villainement traitée, et la laissa comme gisant toute pasmée, sanant par nez et par bouche et aultre part; de quoy ce fut grand meschief et grande pitié; puis s'en parti le lendemain *sans dire mot* et retourna à Londres grandement couroussié de ce qu'il avoit commis.

« La bonne dame n'eut oncques puis joye, ne ne porta joliveté nulle, ne ne se mit en compagnie de bonnes gens, tant fut à mésaise de cœur. Apres ce, tantot avint que le noble roy ala en Bretaigne pour secourir ses gens qu'il y avoit mandé, comme vous avez ouy, et puis s'en revint en Angleterre avecques le comte de Salbry aussy. Quand ledit comte fut venu à son hostel, la bonne dame le festia le mielx qu'elle poeut tout celluy jour et ne fit nul semblant de riens qu'avenü fut. Mais, à la nuit, quand il fut couchié, et elle ne se coucha empriez luy ainsy qu'elle l'avait accoustumé, il l'appella et luy dist : « Dame, « que vous fault que vous faittes si povre chièrre et ne vous « couchiez pas. » La bonne dame s'assist sur le lit empriez luy, plourant tendrement, luy disant quand ele poeut parler : « Certes, sire, je ne suys pas digne de couchier en lit de si vaillant homme comme vous estes. » Le bon chevalier fut tout esbahy et angoisseux de scavoir le pourquoy; il lui dit : « Sainte Marie! dame, qu'est-ce que vous dites! Vrayement, « il me fault scavoir la cause. » La bonne dame qui eut aussy chier luy dire tost que tart, lui descouvri toute la chose du commencement jusques en la fin. Se le vaillant chevalier eut adonques tristesse au cœur, ce ne fait pas à demander, car se oncques poeut avoir dolour ne courroux à soy desespérer, il le devoit lors avoir, quand il luy souvenoit de la grande amitié et honneur que tousjours le roy luy avait monsté, et d'aulture part les grands services et piteux faits et perilleux qu'il avoit fait pour luy; et puis, luy avoit fait tel deshonneur et trahy ainsy et déshonouré la plus vaillant dame qui vesquit. Ce n'estoit pas merveilles se courroussié estoit, mais estoit merveilles qu'il ne se désespéroit. Je croy bien que oncques puis n'eut joye au cuer.

« Quand il eut assez demené son doeuil d'ung costé, et la bonne dame de l'aulture, il dist : « Certes, dame, ce qui est fait « ne poeut estre deffait. Je ne pourroys demourer ainsy deshonouré là où j'ay eu tant d'onnour; je m'en iray en une aulture contrée passer le remanant de ma vye, et vous demourrez, comme bonne dame, si comme je croy que avenü « vous soit, et aurrez la moitié de ma terre pour vous et mon « enfant, vostre filz, que vous alleverez et nourrirez; car je « croy bien que jamais ne me verrez; et j'auray l'aulture moitié « pour mon usage, tant que je viveray, quelque part que je « soye; mais je croy bien que ce ne sera pas longuement, et « Dieu doint que ce soit trempement, ainsy que je désire, et « me veille rechevvoir à mercy par sa pitié. » Qui adonques veist leur doeuil croistre, il eust eu le coeur moult dur se pitié n'en eust eu et compassion.

« A donques se parti le vaillant conte de sa femme, grand doeuil démanant, et emmena son joeune filz avecques luy jus-

ques à Londres, qui n'avoit que douze ans, et vint en la sale par devant le roy, et dist : « Sire, vous m'avez plusieurs biens fait et honnoré, le temps passé, Dieu vous le mire, et je vous ay tousjours servi et amé loyaument, à mon pouvoir, Dieu le scet. Or, m'avez-vous du tout jetté en la merde et déshonoré villainement, ne si noble sire que vous ne l'eust de vous jamaiz penser, de quoy vous en debvez estre tout honteux ; car toujours la blasme sur vous en demourra ; et vos beaux fais seront par ce villain cas réprouvez et estaints. Si prends de vous congié, et vous raporte tout ce que je tieng de vous en l'ayde de mon joeune filz que cy véez, car jamaiz en ce pays ne vous ne aultre ne me verrez. » Atant se parti le noble chevalier de la court du roy Edowart, grand doeuil démenant, et laissa son filz et passa la mer et s'en vint par deça, de quoy tous les seigneurs d'Angleterre furent merveilleusement dolenz et couroussiez, et en fut le roy de toutes gens blasmé. Quand il fust passé par deça, il s'en ala vers le roy d'Espagne, qui guerriroit au roy de Guernade et aux Sarrasins et avoit assiégé une forte ville qu'on appelle Algesyde (Algésiras) ; et à ce siège morut le vaillant chevalier. Aussy firent mains aultres seigneurs ainchois qu'elle fust gaagnée. Et croy bien que la comtesse la bonne dame ne vesquit pas longuement aprez, car bonne dame ne pourroit longuement vivre en telle détresse. Si m'en tairay atant. Dieu leur face pardon ! »

Cette fuite du roi, honteux, sans mot dire, après le crime ; cette entrevue des époux auprès du lit conjugal, scène qui rappelle la Lucrece de Rome et Tite-Live : *Quid enim salvi est mulieri, amissâ pudicitia?* ces reproches du comte au roi, et le silence du roi que l'écrivain ne fait pas même remarquer ; cette fin des victimes qui ne survivent pas à l'honneur ; ce dernier mot : « Dieu leur face pardon ! » tout est d'un art simple et beau, d'un sentiment profond. Qui donc niait l'émotion et la grandeur à notre historien ? On ne trouve ici nul grand cri, aucune ostentation, rien du mélodrame ; mais on y sent une émotion vive, concentrée, comme une larme dans le cœur ; et, au fond de tout, un blâme austère comme la justice, une sentence ferme comme l'honneur. Cette scène eût été digne de l'écrivain qu'on a appelé l'Homère des chroniqueurs ; elle montre son maître dans toute sa puissance.

La différence de position des deux écrivains est à noter. Froissart et Jean le Bel furent tous deux chanoines ; mais le

canonicat, qui avait été pour le noble bourgeois de Liège presque un droit de naissance, dut être conquis par le fils du marchand de Valenciennes, comme un bâton de maréchal, au prix de toute une vie de travaux et de succès. Froissart, simple clerc d'abord, puis curé de Lestines, aujourd'hui les Estinnes, enfin chanoine, va de cour en cour, trouvère tonsuré, lisant et vendant ses manuscrits, vivant de l'hospitalité et de la protection des seigneurs; c'est l'historien ménestrel. Lorsqu'à l'âge de vingt ans, le clerc de Valenciennes entreprit d'écrire sa chronique pour la fille du comte de Hainaut, reine d'Angleterre, Édouard III n'était pas encore ce grand souverain qui pesa sur les destinées de l'Europe; les communes de Flandre, après la grande époque de Jacques d'Arteveld, ne s'étaient pas relevées redoutables, pour être vaincues à Rosebeke; Froissart put parler modestement du roi et impartialement des communes; il se contenta de retrancher de son modèle tout ce qui pouvait blesser la reine dont il rêvait la protection. Plus tard, l'expérience et la vie des cours transformèrent son œuvre; Froissart voyagea toute sa vie, écoutant, interrogeant, recueillant ce qui peut compléter ses récits, à chaque nouvelle copie. Là, il apprit à passer sous silence tout ce qui pouvait rappeler les débuts modestes d'un grand roi; là, il contracta de l'amertume contre cette démocratie bourgeoise qui avait tant de fois fait reculer les chevaleries; quelquefois, les détails nouveaux qu'on lui donne sont si nombreux, l'influence de la cour dont il est l'hôte et qui lui demande un manuscrit est si puissante, que l'esprit de l'événement change sous sa plume; tantôt, l'écrivain du Hainaut en croit ce que M. Buchon appelle son patriotisme *flamand*, et tient pour Édouard III; tantôt, il incline vers la chevalerie française et oublie que, se rapprocher de l'Angleterre, c'est être d'autant plus de sa patrie; et c'est ainsi que nous possédons la version anglaise et la version française de la bataille de Crécy, de la main du ménestrel.

Il entre beaucoup de bonne foi dans ces variations, sous l'influence changeante des cours. Froissart aspirait sérieusement au devoir de l'historien: « Si je disois: ainsi et ainsi advint en « ce temps, sans ouvrir et éclaircir la matière... ce serait chronique, dit-il, et non histoire. » Mais, à force de vouloir *éclaircir* sa matière, il la transforme au gré des passions de ses protecteurs; ces écarts de bonne foi étaient dans les mœurs d'une

époque où l'on voit les comtes de Hainaut, comme Guillaume I<sup>er</sup>, suivre la bannière de la France à Courtrai et celle de la Flandre à Cassel; ou, comme Guillaume II, ouvrir son règne par une neutralité entre la France et l'Angleterre; puis, fougueux allié de d'Arteveld, conquérir le nom de Hardi par ses audacieuses entreprises contre la France. Froissart était né l'année de la mort de Guillaume I<sup>er</sup>, il serait injuste de l'accuser de trahir des souverains dont la politique fut plus changeante que ses manuscrits.

Jean le Bel a une autre existence. Quand il vient, jeune, en Hainaut, il y vient en seigneur; il est déjà chanoine de Saint-Lambert; s'il s'attache à Jean de Beaumont, c'est en hôte plutôt qu'en protégé; il vit dans sa familiarité, en frères d'armes, presque en ami. Ainsi, il y a entre le maître et l'élève la différence qui sépare le ménestrel du chevalier, l'homme d'église de l'homme noble. Un chroniqueur liégeois, Jacques de Hemricourt, qui se flatte d'avoir vécu dans l'intimité de l'illustre chanoine, nous le montre, de retour à Liège, grand personnage de riche étoffe, vivant dans un luxe princier, tenant table ouverte, escorté d'une cour de clients, ayant fait chansons, armes et tournois dans sa jeunesse, prodiguant ses richesses acquises, et vivant jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans dans le faste, les amours et les plaisirs :

« Onkes d'eage d'omme vivant à son temps, ilh n'out en l'Eglise Saint-Lambert nul miez entachiez de ly, ne de plus frank, ne de plus noble régiment. »

Ce chanoine grand seigneur, de la bonne ville de Liège, était à l'abri de l'influence des cours : il écrivit son histoire, une fois pour toutes. Là il juge à l'aise les rois de France et d'Angleterre. Il prend parti pour Édouard III et il dit pourquoi.

Deux scènes précèdent et semblent amener l'explication. Voici la première :

« Ce temps pendant, on rapporta au roi Edowart comment le roi Philippe de France avoit fait mettre à mort messire Olivier de Clichon et les aultres dessus-dits, pour la souspechon de trahison, ainsy que dit est. Si en fut le roy moult amèrement couroussié, et tint que le roy de France l'avoit fait par despit de luy; et luy sembla que les trèves accordées en Bre-

taigne fussent par ce cas rompues et faillies. Si pensa qu'il feroit le semblable cas de messire Henry de Lyon qu'il tenoit en prison, et l'eust fait en son ire (sa colère), se le comte de Derby, son cousin, ne luy eust desconseillié. Luy, qui estoit flour de chevalerie, le blasma durement et lui remonstra, par devant son conseil, tant de belles raisons que il devoit suffire, en luy priant souverainement qu'il vouldist mettre le dit messire Henry à raenchon souffisant, ainsy qu'il vouldroit qu'on feist des siens en semblable cas. Il fut avis au roy, qui ne queroit que garder toute gentillesse, que son cousin le comte Derby luy conseilloit loyaument. Si amodéra son courage, et manda ledit messire Henry par devant luy, qui y vint en très-grande paour, car il se pensoit qu'on le deust mettre à mort aussy villainement que messire Olivier.

« Quant le roy le vit, il luy dit : « Ha, messire Henry, messire Henry, le roi Philippe de Valoys a monstré sa felonnie  
 « moult cruellement, quant il a fait mettre en mon despit à  
 « mort si vaillant chevalier, par souspechon de trahison seulement, et aultres pluseurs chevaliers de Bretaigne et de Normandie. Se je vouloye regarder à sa félonie, je feroye de  
 « vous le semblable cas, car vous m'avez esté plus contraire  
 « en Bretaigne que nul aultre. Maiz je luy lairay faire ses félonnies et garderay mon honneur à mon pover, et vous lairay  
 « venir à raenchon légère et gracieuse, selon vostre estat,  
 « pour l'amour du comte Derby mon cousin... »

Tel est toujours Édouard III, emporté mais généreux, capable de violence, même de crime, mais cédant au remords et prompt à l'honneur : « Je laisserai le roi de France faire ses félonies et je garderai mon honneur de toutes mes forces ! »

La seconde scène est l'attentat du roi sur la comtesse de Salisbury. Après l'avoir racontée, la première fois que l'historien appelle Édouard le noble roi, il faut qu'il s'explique, et il le fait ouvertement :

« Aucunes gens qui orront ceste hystoire se pourront esmerveillier pour quoy je appelle le roi d'Angleterre, le noble roy Edowart, et tout simplement je nomme le roy Philippe de France, si cuideroient et pourroient penser que je tendisse bende et partie. Sauve la grâce de chascun, je ne le fais pas pour porter partie, ains le fais pour honnorer celui qui en ceste hystoire s'est porté le plus noblement : c'est le noble roy Edowart que on ne pourroit trop honnorer, car tous jours a creu bon conseil en ses besongnes, et ses gens, chevaliers et escuiers oui, et chascun, selon son estat, honnoré, et bien deffendu son royaume contre ses anemys, et sur eulx conquesté

assez, et son propre corps, dedens son pays et dehors, sans faintise, avecques ses gens, aventuré, et ses souldoiers et alliez bien payé, et du sien largement donné; si en doibt estre de tous moult volentiers servi et partout noble roy clamé. Ce n'a pas fait le roy Philippe de France, ains a laissé son pays en plusieurs marches exillier et waster, et s'est toudis tenu en tous pays pour son corps aisier et de péril garder; et a tousjours creu povre conseil de clerks et de prelatz, et mesmement ceulz qui luy disoient: « Cher sire, ne vous weilliez effréer ne vostre  
 « personne aventurer, car à mesaise vous pourriez de trahison  
 « garder; on ne se scet en cui fier; mais laissez ce joeune roi  
 « d'Angleterre en folie son temps user et son avoir despendre  
 « (dépenser); il ne vous poeut, pour faire fumière, déshériter,  
 « et quant il aura tout despendu, il luy en convindra retourner;  
 « encores n'a-il conquis Boulongne, Amiens, ne Saint-Omer.  
 « Quant retorné sera, vous pourrez légèrement vos pertes re-  
 « couvrir. » Telz conseillers a creu le roy Philippe, non pas les seigneurs et barons de son pays; ains en a aucuns par suspechon de trahison fait villainement morir, et leurs hoirs déshérité; si en doibt estre de tous moins prisé et honnoré. Avecques ce, il a durement pressé son pays de maletotes et les esglises de disiesmes, et tousjours fait forgier mauvaïse monnoye en plusieurs lieux, et celle fait refondre et reforgier aultre, pour plus faire monter; et puis, la faisait ravalier quant luy plaisoit, tant qu'en marchandise on ne se povoit congnoistre; ne oncques ses souldoiers ne furent bien payez, ains leur a convenu souvent despendre du leur, de defaulte de payement, aussy souvent leurs chevaulz et armeures vendre en poursuivant les trésoriers. Si doibt estre tel prince qui ainsy se gouverne moins amé de ses gens et est grand pitié et dommage quant, par mauvaiz conseil, le royaume de France, qui tout le monde avoit surmonté de honnor, de sens, de clergie, de chevalerie, de marchandise et de toutes bontez, est ainsy triboulé et à tel meschief alé, par ses anemis et par luy-meïsmes, que celui qui en doibt estre sire est pris, et prezque tous les seigneurs et chevaliers du pays sont mors et emprisonnez; bien croy que par miracle Dieu le soeuffre. Si m'en tairay atant, je n'en puis maiz, et retourneray à nostre matère, à parler du noble roy Edowart... »

Après la bataille navale de l'Écluse, Jean le Bel avait dit :

« Ne oncques puis, le roy de France n'eut si grand pover sur mer qu'il avoit par avant; ains en a esté le noble roy Edowart prince souverain. »

Là, il jugeait le résultat politique des événements. Ici, dans ces portraits de rois, il juge les hommes. Des deux côtés, ce



n'est plus chronique, c'est histoire. Jean le Bel, condamnant l'adultère du roi d'Angleterre et souffrant de voir la France aux mains du roi faux-monnayeur, est supérieur à Froissart; il est son maître, mais ce n'est pas un Otto Veenius instruisant Rubens; c'est Rubens créant Jordaens ou Van Dyck.

Une autre supériorité distingue l'école et mérite une attention particulière. Deux grandes théories se partagent et quelquefois se disputent l'histoire : l'une, fataliste, théologique, divine; l'autre rationnelle, laïque, humaine. La première fait remonter les événements à une cause surnaturelle; proclame, dans les succès et les revers, des récompenses ou des châtiements célestes, des faveurs ou des bouderies d'en haut. L'homme s'agite et Dieu le mène! telle est la décourageante devise que cette école inscrit sur le vain fronton de l'histoire.

Tout en croyant à la Providence, tout en disant parfois : « Bien crois que, par miracle, Dieu le souffre; » ce n'est pas ainsi que nos chroniqueurs naïfs comprennent la vie des peuples. Ces grands seigneurs, ces chevaliers, ces bourgeois, chanoines de cour plutôt que d'église, les Villehardouin, les Henri de Valenciennes, les Bauduin d'Avesnes, les Jean le Bel et les Froissart, sont du monde et peignent le monde. Ils se sentent maîtres de leurs actions, ils ont pris part aux événements, ils n'ont pas vu, ils ne cherchent pas d'autres ficelles aux faits de l'histoire que les passions des hommes. On dit qu'ils n'ont pas de philosophie; cela vaudrait mieux que d'en avoir une mauvaise; n'a-t-on pas dit aussi qu'ils n'avaient point de cœur. Ils ont un cœur et ils ont une philosophie : la philosophie pratique, de la vie telle qu'elle est, de l'homme tel qu'il se possède dans sa liberté et sa volonté. Ils croient en Dieu, mais ils affirment l'homme, en le faisant parler comme il agit. Philosophes sans le savoir peut-être, et, à coup sûr, sans le dire; mais hommes, c'est à dire, philosophes dans toute la réalité de la vie humaine.

Vous ne devineriez jamais la cause de la défaite de Crécy, d'après les *Grandes Chroniques de Saint-Denis*! Je pourrais vous le donner en cent, je vous le donne en mille. Ce texte est à citer; vous ne me croiriez pas sur parole :

« Pourquoi nous devons croire que Dieu a souffert cette

« chose par les désertes de nos péchés, jasoit (quoique) ce que  
 « à nous n'appartiegne pas de en juger. Mais ce que nous  
 « voions, nous tesmoignons; car l'orgueil estoit moult grant  
 « en France et meismement ès nobles et en aucuns autres; c'est  
 « assavoir : en orgueil de seigneurie et en convoitise de ri-  
 « chesse et en deshonnêteté de vesteure et de divers habis qui  
 « couroit communément par le royaume de France; car les uns  
 « avoient robes si courtes qu'il ne leur venoient que aux mas-  
 « ches, et, quand il se baissoient pour servir un seigneur, ils  
 « monstroient leurs braies et ce qui estoit dedens, à ceux qui  
 « estoient derrière eux; et si estoient si estroites qu'il leur  
 « falloit aide à eux vestir et au despoiller, et sembloit que l'en  
 « les escorchoit quant l'en les despoilloit. Et les autres avoient  
 « robes frouciées sur les reins comme femmes et si avoient  
 « leurs chaperons destrenchiés menuement tout entour; et si  
 « avoient une chauce d'un drap et l'autre, d'autre, et si venoient  
 « leurs cornettes et leurs manches, près de terre et sembloient  
 « mieux jugleurs que autres gens. Et pour ce, ce ne fut pas mer-  
 « veille se Dieu vout corriger les excès des François par son  
 « flael (fléau) le roy d'Angleterre. » (*Grandes chroniques de Saint-*  
*Denis*, t. V. pag. 462, édit. P. Paris.)

L'éditeur de la *Grande chronique* ne peut s'empêcher de remarquer que la punition de ces modes nouvelles eût été bien sévère. Ces bons pères, qui écrivaient l'histoire dans une cellule, auraient attribué Waterloo aux manches à la gigot, et le Deux Décembre aux crinolines!

Jean le Bel fait comprendre sans phrase la cause de la défaite des Français. Il a montré le roi écoutant les conseils de la peur, plutôt que la voix du devoir; il l'a montré ingrat envers ses sujets, indigne du dévouement des bourgeois de Calais, qu'il n'a pas secourus et auxquels c'est à peine s'il sait gré de leur héroïsme : « Mesmement que le roi Philippe n'en fist onques  
 « denrée davantage. » Il l'a montré lâche devant l'ennemi, laissant les Anglais, pendant plusieurs jours, sous ses yeux, refaire le pont de Poissy, sans les inquiéter, sans songer à leur couper la retraite, quoique tous les ponts fussent détruits, quoiqu'il ne fût qu'à sept lieues de là avec une armée, quoiqu'il vit les ennemis qui « lui faisoient voler la fumière et les flames-  
 « ches par dessus la tête. » — « A brief parler, a-t-il conclu, il  
 « n'eut oncques hardement ne courage de combattre. »

Une telle politique devait soulever de généreuses impatiences, de sourdes indignations au cœur de la chevalerie fran-

çaise; un moment arriva où le roi ne put plus la contenir devant l'ennemi; ce fut à Crécy. Les Anglais avaient pris position, préparé leur plan de bataille : prêts au combat. L'armée française marchait disséminée, sans ordre, sans plan; le jour tombait; le roi, bien conseillé, voulait remettre la rencontre au lendemain, pour « ordonner la bataille. » Mais il avait montré trop peu de courage pour qu'on crût à sa prudence : « Nul des « seigneurs ne voulut retourner, se ceulx de devant ne retour- « noient premièrement, et ceulx qui estoient devant ne vou- « loient retourner. Car ce leur estoit honte. » Engagée trop tôt, la bataille fut perdue, et la France paya en un jour la présomption de sa chevalerie et les lâchetés de son roi.

L'école qui interprète ainsi les événements humains, est profane : elle ne pénètre pas les impénétrables desseins du ciel; elle n'est pas digne d'apprécier les fléaux de Dieu, corrigéant la folie des culottes tellement étroites que, se déshabiller semblait s'écorcher, et « ceste deshonesteté » des vestes si courtes que, quand les pages se baissaient pour servir leur seigneur, « ils monstroient leurs braies et ce qui estoit dedens ! »

L'école mystique n'est pas toujours aussi niaise; érigée en philosophie de l'histoire, elle n'en est que plus dangereuse, dangereuse surtout pour les peuples privilégiés qu'elle enivre de l'orgueil de représenter la Providence. Un écrivain français a très éloquemment dénoncé, stigmatisé cette doctrine :

« La méthode que nous avons appliquée à notre histoire, dit M. Edgar Quinet, est tout l'opposé de celle des historiens grecs et romains; ce n'est pas non plus celle de Machiavel ni des historiens anglais, c'est bien plutôt la méthode que les Pères de l'Église et les scolastiques ont appliquée à l'histoire du peuple hébreu.... Nous avons quitté Thucydide pour Grégoire de Tours....

« Il semble que nous portions la doctrine de l'infaillibilité dans chacun des détails du passé, tant on était entraîné par l'idée que le peuple de France, étant le peuple de Dieu, n'avait pu se tromper de route un seul jour ! »

Et l'écrivain, bien inspiré, jette à pleines mains le raisonnement, le sentiment moral, l'éloquence virile et la saine ironie, sur ce fatalisme qui dégrade l'histoire des hommes et la civilisation d'un peuple.

La méthode des historiens grecs, latins, italiens, anglais et américains, est celle de Jean le Bel et de Froissart. Ces chroniqueurs avaient trop vécu de la vie qu'ils racontaient, pour lui chercher des ressorts invisibles; ils avaient vu de trop près les dynasties en lutte, pour en ériger aucune en ministre de la Providence : ils furent privés de cette grande philosophie qui va de Grégoire de Tours à Bossuet, et de Bossuet aux historiens du chauvinisme!

Le titre d'une grande entreprise historique du clergé résume ce fatalisme national : *Gesta Dei per Francos*, comme qui dirait : L'histoire de ce que Dieu a fait par le ministère des Francs. *Gesta Dei per Francos!* Quand Clovis massacre sa famille, c'est Dieu qui se fait parricide pour fonder la monarchie des Francs : *Gesta Dei!* Quand les Francs se livrent à toutes les horreurs de la croisade, c'est Dieu qui pratique le massacre, le parjure, l'anthropophagie, pour rendre aux chrétiens le tombeau du Christ : *Gesta Dei!* Quand la tyrannie des Capets se maintient par tous les forfaits, c'est encore Dieu qui fonde la monarchie française : *Gesta Dei!* Pourquoi dès lors éviter le crime, craindre les faiblesses, chercher le bien pour s'y dévouer, si tout ce que réprouve la conscience sert aux desseins d'un Dieu, menant l'homme; si les actes humains n'ont aucune force morale, si l'événement est Providence et le succès, Dieu : *Gesta Dei!*

Un académicien belge, biographe de Froissart, admire ce beau livre et son « titre plus admirable encore, » dit-il. Cette admiration n'est ni d'un historien, ni d'un citoyen; elle nie le plus beau caractère de l'école de Froissart. Ce même écrivain trouve le récit de l'attentat d'Édouard III, sur la comtesse de Salisbury, indigne de l'histoire. Dignes de l'histoire sans doute les modes punies de Dieu! Pour moi, j'accorde une préférence profane aux Villehardouin, aux Jean le Bel, aux Froissart : hommes du moyen âge, ils ne se sont pas laissé prendre à ce philosphisme du moyen âge; bons chrétiens, ils n'ont pas subi cette superstition catholique; écrivant en français, ils ont rendu justice et gloire à la France, sans la bercer du plus énervant des fatalismes. Avant d'être de leur époque, de leur culte, de leur langue, ils furent hommes; les grandes chroniques des moines, les seules peut-être qu'ils connussent, ne les empêchèrent pas de connaître la vie humaine; ils lurent Grégoire de Tours, et ils furent de l'école de Thucydide et de Tite-Live! Honneur à

eux et à l'esprit humain qu'ils représentent! Cinq siècles avant notre académicien catholique, ils ne trouvèrent pas ce titre assez admirable pour suivre la méthode des *Gesta Dei!* et, s'ils vivaient de nos jours, consultés sur cette théologie qui divinise les passions des rois et les crimes des vainqueurs, ils n'hésiteraient pas à voir, dans cet admirable titre, un sacrilège, *ce m'est avis!*

Ici donc, nous trouvons, dans la langue française, la première école laïque de l'histoire. Ce n'est pas encore l'analyse des événements, c'est déjà la peinture des hommes et le tableau de la vie réelle. Les détails des finances, du commerce, de l'impôt, cette prose de l'histoire, manquent, comme la recherche des droits des nations et des lois de la société; c'est encore le récit héroïque et naïf des temps épiques. Mais, si ce n'est pas l'histoire philosophique, c'est déjà l'histoire morale; si ce n'est pas l'histoire politique, c'est l'histoire rationnelle. La légende est devenue chronique, les *Gestes de Dieu* ont repris leur droit d'annales humaines; l'histoire, fille de la raison, est retrouvée. Jean le Bel n'est pas Philippe de Comines, mais la place qu'il tient dans le berceau de l'histoire est belle : il est le maître de Froissart.

Les destinées du maître et de l'élève furent bien différentes. Répandu dans de nombreux manuscrits, traduit en anglais, en flamand, en latin, réimprimé vingt fois, loué par Montaigne et par Fénelon, proclamé le plus grand écrivain de France de son temps, par des critiques comme M. Villemain, nommé par M. Buchon le Lafontaine des historiens, par le poète Gray, l'Hérodote moderne, et par Walter Scott, son maître, — Froissart a un monument à Chimai, où il mourut, une statue à Valenciennes, où il est né; tandis que le nom du chanoine de Liège n'est resté connu que de quelques érudits et par quelques lignes de son élève. Il y a quelques années à peine, la chronique de Froissart jouissait d'une célébrité universelle; l'œuvre de son maître semblait perdue; de rares savants la regrettaient, avec d'autant plus de raison qu'ayant été écrite à une époque plus proche des événements et presque sous leur dictée, elle devait en reproduire avec plus de vérité le caractère. La découverte, faite en 1835, du manuscrit de Froissart, dit de Va-

lenciennes, ne pouvait qu'accroître ces regrets par suite des nombreuses variantes qu'on y constatait. La lecture du *Miroir des nobles de la Hesbaye*, de Jacques d'Hemricourt, révéla bientôt quelques particularités de la vie de Jean le Bel, et M. Buchon les ajouta à son édition de Froissart. Une première fois, M. Paulin Pâris crut retrouver sa chronique, c'était une erreur ! Une seconde fois, M. Polain, l'archiviste liégeois, crut avoir la main heureuse : Jean d'outre-Meuse comme Froissart avait copié Jean le Bel. Mais le texte était-il exact ? Était-il complet ? On supposait que Jean le Bel avait continué sa chronique jusqu'après la bataille de Poitiers ; cependant Froissart ne le citait plus et semblait marcher seul. La discussion s'engagea. La découverte du manuscrit d'Amiens la trancha en partie : Froissart y cite plus souvent son maître et il s'en réfère encore à lui pour la guerre de Bretagne. Enfin, une chronique d'un moine de Liège, du nom de Zanfiet, mort en 1462, apporta au débat de nouvelles suppositions : le moine s'en rapporte, sans le nommer, à un écrivain qui a entendu raconter par Jean de Beaumont la bataille de Crécy, et sa traduction contient des chapitres entiers qui manquent dans Froissart, notamment l'attentat sur la comtesse de Salisbury ; cet écrivain ne pouvait être que Jean le Bel. Ainsi, à chaque renseignement, à chaque lueur, les précieuses chroniques gagnaient de l'importance et les regrets devenaient plus vifs.

Cependant, de savants bibliographes du siècle dernier annonçaient l'existence d'un manuscrit dont ils ne nommaient pas l'auteur, mais dont le titre désignait l'œuvre du chanoine de Saint-Lambert ; ils le disaient conservé dans la bibliothèque de Saint-Pierre à Châlons. Le biographe belge de Froissart le chercha, sans le trouver, à Châlons-sur-Saône. Il était à Châlons-sur-Marne. Un élève de l'école des chartres, qui ne le cherchait pas, l'y découvrit : le hasard est toujours plus habile que les académiciens. On crut d'abord à un nouveau manuscrit de Froissart ; M. Paulin Pâris y reconnut l'œuvre de Jean le Bel, et M. Polain la publia pour l'académie de Belgique.

Cette découverte tranchait tout.

« Le manuscrit de Jean le Bel, écrit M. Paulin Pâris, en annonçant la découverte, est un des plus beaux fleurons de l'histoire littéraire de Liège ; car il est maintenant prouvé que

Froissart a pris d'abord son meilleur style dans Jean le Bel et qu'il n'a fait ensuite que se conformer au même modèle. Encore remarque-t-on qu'il n'y a dans son livre de véritable ordre, de mesure et de proportion entre les différentes parties du récit, que dans le premier volume dont Jean le Bel a fait presque tous les frais. »

En effet, la publication de Jean le Bel est une des plus importantes qui ait été faite pour l'histoire littéraire de cette époque. Elle n'ôte rien à Froissart; elle place à côté de lui, avant lui, et peut-être au dessus lui, un grand écrivain créateur. « Jean le Bel, dit avec raison son éditeur, est un grand prosateur de plus dont la Belgique a le droit d'être fière et qu'elle peut hardiment placer à côté des plus grands noms littéraires de la France. »

Froissart comprenait qu'il écrivait pour la postérité; il l'a dit en prose et en vers :

« Car fait en avés mainte hystoire  
Dont il sera encor mémoire  
De vous en un temps à venir. »

*(Le Dit du Florin.)*

« Je savais bien que, encore au temps à venir et quand je serai mort, sera cette noble et louable histoire en grand cours et y prendront tous nobles hommes plaisir et exemple de bien faire. »

*(Chroniques, liv. III.)*

Maitre Jean le Bel voulait aussi laisser à la postérité l'histoire de son temps; il le dit avec une bonhomie généreuse :

« Et, si je ne le puis parfaire, si le face un autre après moy, à cui Dieu en donnera la grâce. »

Le prodige seigneur semble prévoir l'avenir : Froissart eut cette grâce d'auteur; l'œuvre de son maître, longtemps oubliée, lui a appartenu tout entière, avec une renommée universelle. Mais la science est fille de la justice; la chronique de Jean le Bel est tirée enfin de l'oubli, et le maître monte sur le piédestal à côté de son illustre élève. Le plus beau monument, plus

durable que le bronze et le marbre, qu'on puisse élever à un écrivain, c'est la publication de ses écrits, vrais titres de sa gloire. La chronique de Jean le Bel est publiée. Froissart a d'autres monuments encore ; Jean le Bel aura aussi une statue ; on gravera sur le socle : « Au maître de Froissart ! » et je propose qu'on y ajoute pour épigraphe ces mots du grand écrivain : « Hystoire est noble, ce m'est advis. »

---



# PHILIPPE DE COMINES

UNE PAGE DE L'HISTOIRE MORALE DES LETTRES

---

Philippe de Comines naquit en 1447, dans la Flandre orientale, au château de Comines, près de Menin. Sa maison remontait aux premières croisades ; son aïeul, en épousant l'héritière de ce nom, l'avait substitué au sien ; son père, Colard de la Clite, seigneur de Revescure et de Saint-Winant, s'appelait de préférence Colard de Comines ; gouverneur de Cassel, puis bailli de Gand, il était grand bailli de Flandre quand naquit son fils. Cette famille s'était attachée au service des ducs de Bourgogne qui la protégèrent : banni de Gand en 1436, par suite d'un mouvement populaire, Colard de Comines n'avait pas tardé à être rétabli dans ses fonctions. Son frère Jean de Comines, l'oncle de l'historien, impliqué dans l'assassinat de Jacques de Bourbon, sire des Préaux, et poursuivi par le duc de Bourbon, avait été protégé, sauvé, par le duc de Bourgogne. L'héritier de la famille eut Philippe le Bon lui-même pour parrain. Philippe de Comines illustra le nom que son aïeule devait aux gloires des croisades et le prénom que le quatrième roi de la race des Capets avait transmis, par Philippe-Auguste, Philippe le Hardi, Philippe le Bel et Philippe de Valois, à Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

Les premières années du chevalier ne furent pas heureuses, mais sa fortune fut prompte. A l'âge de sept ans, il était orphelin et ruiné. Son tuteur ne put accepter l'héritage de son père que sous bénéfice d'inventaire. A vingt-cinq ans, en 1472, il

était prince de Talmont, seigneur d'Argenton; il entra dans une des plus grandes maisons du Poitou, en épousant Hélène de Jambes, fille du seigneur de Monsoreau; bientôt après, il faisait fortifier Sables et Argenton, il faisait bâtir l'église de Saint-Étienne à Chinon : grand seigneur féodal dans le Poitou, l'Anjou et le Gastinois.

Sa fortune politique ne fut pas moindre; à vingt-cinq ans, il était conseiller et chambellan du roi de France; en 1476, il devenait sénéchal du Poitou et commandant de Chinon; en 1477, commandant de Poitiers et chef des pensionnaires de la maison du roi; souvent ambassadeur, ministre tant que vécut Louis XI; lors de l'entrevue de Péquigny, le roi de France le présenta au roi d'Angleterre; à la mort de Louis XI, le parlement le nomma membre du conseil de régence. Quand lui-même mourut, le 8 octobre 1511, à l'âge de soixante-quatre ans, il laissait une fille qui devait transmettre son sang à des rois, et un livre qui devait lui assurer une célébrité universelle. Les familles royales de Sardaigne, d'Espagne, de Portugal, de Naples et de France comptent parmi leurs ancêtres Philippe de Comines, et ses *Mémoires*, traduits dans toutes les langues de l'Europe, se rattachent à une lignée non moins illustre, depuis Thucydide qu'ils rappellent, jusqu'à Bossuet qui les cite; depuis Machiavel qu'ils annoncent, jusqu'à Montesquieu qui s'en inspira.

Richesse, noblesse, rôle politique, renommée d'historien, d'où vint cette brillante fortune au chevalier flamand ruiné? — Disons-le aussitôt : de la trahison.

Comines étant entré jeune, comme écuyer, au service de Philippe le Bon, puis de Charles le Téméraire; en 1468, ayant vingt et un ans, il était devenu conseiller et chambellan du duc, ce qui lui donnait entrée au conseil. A quatre ans de là, en pleine guerre, peu de jours après la levée du siège de Beauvais, dans la nuit du 7 au 8 août 1472, à l'heure du guet-apens et du crime, le ministre abandonne son souverain, le chevalier abandonne son drapeau : Philippe de Comines passe à l'ennemi.

Cet ennemi était Louis XI, qui le paya richement.

Les relations de Comines avec le roi de France remontaient à la célèbre entrevue de Péronne. Louis XI courait un grand danger : pris en flagrant délit de perfidie, livré aux mains de celui qu'il trahissait, tremblant sous la menace du Téméraire,

le roi ne sachant à quels dieux se vouer, commence par le veau d'or :

« Le roy, dit Comines, faisoit parler à tous ceux qu'il pouvoit penser qui luy pourroient ayder et ne failloit pas à promettre; ordonna distribuer quinze mille écus. Mais celui qui en eut la charge en retint une partie. »

Comines venait d'être nommé conseiller et chambellan; il put suivre de près les péripéties de ce drame politique. Pendant trois jours et trois nuits, le duc se livra aux emportements, sans prendre aucun parti. La troisième nuit fut la plus terrible; Comines couchait dans sa chambre, le duc se levait à chaque instant et marchait à grands pas. Son conseiller marchait avec lui, recueillant ses projets, épiait ses desseins, tâchant de fixer ses idées. Le duc s'arrêtait à deux points qu'il voulait imposer au roi, et, le matin, il était plus courroucé que jamais : *Usant de menaces et prêt à exécuter grande chose.*

Louis XI, terrifié, était résigné à tout; il parlait de donner des otages, comme un prisonnier de guerre. Alors, l'argent du roi fit son effet :

« Le roi, dit Comines, eut quelque amy qui l'en advertit, l'assurant de n'avoir nul mal, s'il accorderoit ces deux poinets; mais, s'il faisoit le contraire, il se mettroit en si grant péril que nul plus grant ne lui pourroit advenir. »

Cet ami, c'était Comines.

Cette première trahison resta inconnue. En 1469, le duc faisoit encore remise à son conseiller des dettes de son père; en 1470, Comines assistait au traité de paix entre les deux souverains.

Cependant, le roi n'était pas homme à oublier les humiliations et à laisser sans vengeance les dangers de Péronne. Aussitôt libre, il se réconcilie avec son frère, le duc de Guienne, il traite avec les Suisses, il conspire avec les Lancastre, il intrigue en Bourgogne et en Flandre. A peine Henri VII rétabli sur le trône d'Angleterre, Louis XI lève la tête : *Pour empêcher le Duc de faire le roi dans le royaume.*

Le prince de Galles s'engage à faire la guerre aux ducs de Bourgogne à toujours. Le parlement de France est convoqué pour condamner le duc et relever le roi des serments prêtés à

Péronne sur la vraie croix. La guerre commence à la manière de Louis XI, par des trahisons. Le bâtard Baudouin de Bourgogne conspire la mort du duc, son frère; il est découvert et passe au roi avec plusieurs seigneurs. Charles le Téméraire, surpris, perd Amiens et Saint-Quentin. Mais il n'a pas cédé. A la première résistance, Louis XI recule, parlemente, offre un traité. Il ne voulait rien confier à la chance des batailles : il comptait trop sur la perfidie.

Le duc accepte le traité avantageux et le signe. Le roi remet de jour en jour sa ratification. Il n'avait traité que pour gagner du temps. Il attendait. En attendant, il redoublait de dévotion, commandait des processions dans tout le royaume, ordonnait à ses sujets de s'agenouiller partout où ils se trouveraient, au coup de l'angelus, sollicitait et obtenait une bulle qui faisait à jamais les rois de France, chanoines de Notre-Dame de Saint-Cléry. Évidemment, ce qu'attendait le roi, c'était un miracle. Le miracle fut la mort de son plus dangereux compétiteur, le chef de la résistance féodale, avec lequel il s'était aussi réconcilié : son frère, le duc de Guienne. *Ainsi l'homme propose et Dieu dispose*, dit Comines. Dieu ici, c'était le poison. Louis XI n'était jamais si dévot que lorsqu'il préparait un crime.

Dès qu'il apprend le succès de ses prières, le roi-chanoine rompt le traité. Charles le Téméraire, ainsi joué, s'indigne et pousse la guerre avec une violence cruelle. C'est au milieu de cette guerre vengeresse, lorsque le duc, trop irrité pour être prudent, venait d'échouer dans le siège de Beauvais, que Philippe de Comines quitte son souverain, victime de la ruse et du crime, et passe au roi félon et empoisonneur.

Comines avait pris part aux négociations du traité. On sait qu'il fut envoyé par le duc au roi en 1471, et l'on présume, car il est d'une discrétion absolue sur cette époque de sa vie, on présume que c'est alors qu'il fut définitivement acheté.

Hésita-t-il, après la trahison du roi? On peut le penser; mais il avait en dépôt à Tours, chez Jean de Beaune, une somme de 6,000 livres; Louis XI le savait, peut être pour les y avoir déposées comme arrhes du marché. Impatient du retard de Comines, il fait saisir cet argent : Comines n'hésita plus.

Le roi le paie aussitôt. Pour établir la confiance dans sa vaste entreprise de séductions, il devait payer exactement et largement : « *A ce que ce soit exemple à tous nos sujets*, dit-il, dans

la donation de la principauté de Talmont, *sous quelques princes et seigneurs qu'ils soient, d'abandonner tous autres pays pour nous servir.*»

Principauté, riche et noble alliance, ministère, pension, rien n'y manque. Le roi donne coup sur coup et toute sa vie. Enrichir et honorer les traîtres, c'est semer la trahison. Ce roi était maître dans l'art de moissonner les consciences.

Ainsi, une faute commise à vingt-cinq ans, sous l'influence du plus grand séducteur d'âmes qui fut jamais sur le trône, assure à ce jeune homme tout ce qu'on peut rêver sur la terre : puissance, fortune et gloire.

*Mais attendons la fin!* comme dit le roseau de la fable, le roseau qui plie et ne rompt point. Cette fortune coûtera cher à Comines.

Dès le premier jour, le 8 août, à six heures du matin, le duc publie une cédule qui flétrit son conseiller et confisque ses biens : « Au moyen, dit-il, de ce qu'il s'est aujourd'hui, date de cestes, distraict hors de notre obéissance et rendu fugitif au party à nous contraire. »

Le secret de Péronne était ignoré ; Louis XI met une sorte d'ostentation à le divulguer. En donnant à Comines la principauté de Talmont, il énumère les services qu'il récompense :

« Et mesmement en nostre grande et extreme necessité, à la delivrance de nostre personne, lorsque nous estions entre les mains et sous la puissance d'aucuns de nos dits rebelles et désobéissans qui s'estoient déclarés contre nous comme nos ennemis, et en danger d'être illec détenus. Nostre dit conseiller et chambellan, sans crainte du danger qui lui en pouvoit alors venir, nous advertit de tout ce qu'il pouvoit pour nostre bien et tellement s'employa que, par son moyen et ayde, nous saillismes hors des mains de nos dits rebelles. » (Amboise, octobre 1472.)

On ne pouvait plus clairement désigner la trahison de Péronne ; mais, pour qu'on n'en ignore, le roi spécifie le lieu, dans une lettre apostillée de sa main :

« Pour aucuns singuliers services que nous fit, *nous estans à Péronne et au voyage de Liège*, notre ami et féal conseiller et chambellan Philippe de Comines... lequel par les bons avertissemens et autres services qu'il nous fit, fut cause et moyen principal de la salvation de nostre personne. »

Le fait que Comines dissimule avec tant de soin dans ses Mémoires, Louis XI le burine dans des actes authentiques.

La réprobation ne s'arrête pas là. En 1473, s'il faut en croire une assertion que j'ai essayé en vain de vérifier dans les actes officiels, le parlement du duc condamne Comines comme transfuge.

En 1475, il négocie un traité entre les deux princes : il est publiquement exclu de la trêve :

« Ne seront compris : M. Bauduin, soy disant bastard de Bourgogne, le seigneur de Renty (Phil. de Croy, l'ennemi personnel du duc), messire Jean de Chaessa (le complice du bastard Bauduin dans le projet d'assassinat du duc), et messire Ph. de Comines. Ains en seront et demeureront forclos et exceptez. » (13 sept. 1475.)

L'histoire ne parlera pas autrement :

« Plusieurs serviteurs du duc le trahirent, dit un annaliste du temps, Meyerus; entre autres Ph. de Comines, qui passa cette année au roi, et qui, s'il avait été honnête et intègre, n'aurait pas abandonné ses foyers, déserté et abjuré sa patrie pour se donner à un tel tyran. »

C'est son époque même et sa patrie qui pensent ainsi.

« Si le motif (de sa trahison) eût été honnête, dit un historiographe de France, Mézeray, sans doute qu'il l'eût expliqué, lui qui a si bien raisonné sur toute chose. »

« Célèbre traître, dit Voltaire, qui, ayant longtemps vendu les secrets de la maison de Bourgogne au roi, passa enfin au service de la France. »

« Les hommes tels que lui, qui connaissent toute l'étendue de leurs devoirs, sont plus coupables de les violer, » dit Duclos, dans sa *Vie de Louis XI*.

« Le grave Comines, dit de nos jours M. de Barante, a senti ce qu'il y avait de peu honorable à quitter son souverain malheureux, non pas pour aller vivre dans la retraite, mais pour servir contre lui et il a jeté un voile épais sur cette action. »

« Comines fut acheté et trouva moyen de se vendre fort cher, » dit un éditeur de ses œuvres. (Collection Michaud et Poujoulat.)

Ses autres éditeurs font mieux : ils publient les preuves authentiques de sa trahison.

En Belgique, l'opinion de Meyerus prévaut :

« Cet acte de félonie sera une tache éternelle à sa mémoire, » dit M. Gachard, en publiant la cédula de confiscation du 8 août 1472.

Il y a quelques années à peine, l'Académie mit au concours l'*Éloge* de Comines, comme écrivain et comme homme d'État. Un mémoire, œuvre nette et brillante d'un jeune écrivain (M. Camille Picqué), fut surtout remarqué ; l'auteur s'élevait avec vigueur contre l'*infamie de cette trahison*, et, comme s'il eût voulu que ce souvenir dominât toute autre considération et fût le premier et le dernier mot de son œuvre, il avait, *comme une flétrissure indélébile au front des transfuges*, dit-il, emprunté à Virgile cette épigraphe : *Vendidit auro patriam* : Cet homme a vendu pour de l'or sa patrie. Ce mémoire fut couronné. L'Académie de Belgique a élevé à Comines un pilori et on lit sur le poteau : *Vendidit auro patriam*.

Le livre de Comines est immortel ; cette tache durera autant que son livre.

Mais qu'est-il besoin de chercher dans la postérité le châtiement d'une faute? Par une loi naturelle, aussi infaillible que la relation de l'effet à la cause, le mal ne produit pas le bonheur ; ne croyez pas que Comines fut heureux.

Que cherchait-il? La richesse? Un grand rôle? Il fut riche, il fut prince ; mais quelle fortune et quelle noblesse : la dépouille d'innocents et d'orphelins, le produit des crimes d'un tyran ! La principauté de Talmont avait été escroquée aux d'Amboise par Louis XI. Les biens de Comines dans le Tournaisis avaient appartenu au duc de Nemours, légalement assassiné par le roi. Louis XI avait fait placer, sous l'échafaud de Nemours, ses enfants en bas âge, et ils en sortirent tout mouillés du sang de leur père. Horrible sacrilège ! Comines avait dressé cet échafaud ; il fut un des juges exceptionnels qui condamnèrent l'innocent. Chaque goutte de sang qui tombait sur des orphelins, criant vengeance, se changeait en une goutte d'or dans la main du juge bourreau.

Cette fortune lui fut contestée, contestée toute sa vie ! Du vivant même du roi, les biens des d'Amboise sont réclamés en justice pour des orphelins. Il existait des lettres de restitution, données par Charles VII à Pierre de la Tremoille, après une confiscation injuste. On les produisit. Comines avait fortifié ses

villes, mis en ordre le port, amélioré sa principauté et ses seigneuries. Il rêvait de faire du domaine de Talmont une petite Flandre. Nom sacré de la patrie, ainsi l'on abuse de toi, en cherchant à s'abuser soi-même. Mais Comines va tout perdre ! Que fait-il ? Il jette au feu les titres des orphelins ! On l'arrête, et les pièces sont portées au roi. Louis XI trouve l'idée excellente et il les brûle. Quand l'oïnt du Seigneur s'appelle Louis XI, quel foyer de démoralisation que le trône !

Le roi aurait dû rendre à Comines l'équivalent de Talmont ; le premier procès fut gagné. Mais Louis XI est à peine mort, que le procès recommence. Il meurt le 30 août le 9 septembre, ordre est donné de réintégrer les orphelins dans les biens des d'Amboise. Cette fois, le Parlement et l'Église se prononcent contre l'injuste possesseur. Dix témoins affirment que Louis XI lui-même a déclaré, avant de mourir, au bailly de Meaux, qu'il s'était emparé de ces biens à *tort et sans droit*. L'évêque menace d'excommunication quiconque recélera les titres des orphelins. Comines, pressé en justice, feint l'ignorance, tergiverse, demande à réfléchir, chicane, ment ; le Parlement le force à s'expliquer, et sa défense devient honteuse. En vain, il va en appel ; en vain, il résiste à main armée à la reprise des biens ; en vain, il se jette dans des conspirations. Cette principauté, acquise par la trahison, consacrée par une infamie, lui échappe ignominieusement. Le roi l'indemnise, il est vrai, car l'acte de donation avait tout prévu ; mais le prince de Talmont a cessé d'être, et il restera à l'histoire des témoignages comme celui-ci :

« Honorable homme et saige, maitre Jean Chambon, conseiller et maistre des requestes ordinaires de l'hotel du roy, aagé de soixante ans ou environ, temoing produit par le dict seigneur de la Tremoille, dit : que visitant les lettres de Thouars, quant messire Philippe de Comines ouyt dire à il qui deposite et à aultres qui les visitèrent, qu'il y en avoit une de la restitution de Thalemont et l'autre de la permission de mariage, iceluy de Comines les print et les jetta au feu ; et lors, il qui deposite dit que c'estoit très mal fait et se leva hastivement et les retira du dict feu, et dist qu'il ne voudroit point estre présent à telles choses ! »

Mal acquise, plus mal perdue, la fortune coûta cher à la conscience de Philippe de Comines !



Il restait cependant seigneur d'Argenton. Reçue en partie comme dot de sa femme, acquise pour le reste avec un don de Louis XI, de 30,000 écus, cette seigneurie lui fut aussi contestée. Ses héritiers la perdirent et Comines vit commencer le procès. Un premier arrêt, rendu de son vivant, le 22 août 1508, le priva de la propriété et ne lui en laissa que la jouissance, moyennant loyer. Les trois dernières années de sa vie, Comines, privé de Talmont, n'habita le château d'Argenton, où le roi de France lui avait rendu visite, que comme locataire.

Après avoir raconté avec quelle facilité l'Angleterre tourna au parti d'Henri VII, Comines dit :

« Ce fut la première fois que j'eus connaissance que les choses du monde sont peu stables! »

Que de fois, dans sa retraite, réduit aux seuls titres de ses propriétés en Flandre, qu'il avait abandonnées, Comines ne dut-il pas songer à l'instabilité des choses mal acquises! Que de fois, il dut voir dans ses rêves toutes les péripéties de sa vie et ces actes authentiques, témoignages de trahison et d'infâmies, qu'il ne pouvait brûler et qui devaient rester à l'histoire, et, par dessus tout, comme un spectre à l'horizon, la sombre fuite de la nuit du 7 au 8 août 1472!

Comines, cependant, n'avait pas été séduit seulement par la fortune; il avait l'ambition d'un grand rôle. Il se sentait au front, peut-être au cœur, une puissance capable de peser sur les destinées du monde. Ceux qui ont essayé d'expliquer, d'atténuer sa faute, l'ont attribuée à des visées supérieures. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on explique les trahisons par la passion des affaires.

Comines, en effet, fut ministre de France! Mais quel ministre! Il rêvait un grand rôle, il avait les facultés et l'orgueil de l'homme d'État : le ministre de Louis XI ne fut guère que son pourvoyeur d'espions et d'assassins, son maquignon de consciences, le complice de ses infâmies, le valet de chambre de ses terreurs et de ses maladies; ayant la faveur de coucher dans la chambre, même dans le lit du roi, quand le roi craint la mort; de manger à sa table, quand il craint le poison; d'être exactement vêtu comme lui, comme à Péquigny, quand il craint le poignard! Moins que son médecin, un peu plus que son barbier, qui lui fut préféré pour une mission à Gand; un peu

moins peut-être que son bourreau Tristan, qui faillit le renverser ; instrument passif d'un tyran lâche ! Louis XI ne laissait pas à ses serviteurs le droit d'être hommes : « *Qu'on lui obéit à ce qu'il commandoit, sans rien y ajouter du sien !* dit Comines. L'abuégation sans conscience, l'obéissance jusqu'au crime ; pour unique récompense, une fortune méprisée, contestée ; pour sanction toujours menaçante, l'échafaud ! « *Car il estoit maistre avec lequel il fallait charrier droit* » dit Comines.

Et quelles grandes choses, dignes d'un grand esprit, a-t-il contribué à fonder ? Tristan était l'exécuteur des hautes œuvres du Roi ; Comines, de ses basses intrigues. Ses missions consistent à lancer contre son ancien maître des espions : *la plupart dépêchés de ma main*, dit-il, en parlant de la bataille de Granson. Son grand rôle est de lui susciter des assassins : *J'en ai connu deux ou trois de ceux qui demourèrent pour tuer ledit duc*, dit-il, lors de sa mort à Nancy. Son œuvre, le duc mort, est de fomenter la rébellion contre la duchesse orpheline, filleule de Louis XI, pendant que son parrain-roi lance sur les moissons de la Flandre une avant-garde de dix mille faucheurs. Son succès est d'acheter les consciences : *Il ne résiste pas au plaisir de faire parade de son dangereux talent*, dit Dom Plancher.

S'il est ambassadeur, c'est pour trahir, comme lorsqu'il fut, en Savoie, s'emparer par ruse ou par force du jeune duc Philibert. S'il est juge, c'est pour livrer Nemours aux bourreaux. S'il fait un traité, c'est pour abaisser la France. Louis XI, qui voulait tout acheter, ne comprenait pas qu'acheter un roi ou un peuple, c'est s'en rendre tributaire. Comines l'aïda à rendre la France tributaire de la Suisse et de l'Angleterre. Le plus grand honneur qu'il reçut fut d'être présenté, à Péquigny, au roi d'Angleterre par Louis XI, qui, dans le traité, ne portait pas même le nom de roi de France !

Ministre de France, non ! Valet de son tyran, complice du roi qui a fait le plus de mal à la France, le plus de honte à l'humanité.

Comines fut surtout utile à Louis XI par les conseils qu'il lui donna contre son souverain et contre sa patrie ! Le roi avait besoin de connaître son rival : aussitôt qu'il a Comines auprès de lui, sa politique change : il n'attaque plus le duc, il le fait attaquer. Il fait la paix avec lui et lui suscite toute sorte de difficultés.

« Il y en eut quelques autres, dit Comines qui n'ose se nommer, quelques autres mieux entendans ce cas qu'eux, et qui avoient plus grande connaissance, *pour avoir été sur les lieux*, qui dirent au roi : que hardiment prist ceste trêve et qu'il souffrit au dit duc de s'aller heurter contre les Alemagnes... et que mieux ne se pourroit venger de luy que de le laisser faire. »

Et plus loin :

« A bien connoistre la condition du dit duc, le roy lui faisait bien plus de guerre en le laissant faire et en luy sollicitant ennemis en secret, que s'il se fût déclaré contre luy. »

Cette politique convenait au roi astucieux et poltron ; elle réussit. Les joies de Comines, ses seules joies, sont les malheurs de son premier bienfaiteur et de sa patrie ! Comme il se complait à énumérer les moindres résultats de la défaite de Granson. « *Autres malheurs de cette petite adversité !* »

Quelle joie pour son maître :

« Et ne lui déplaisoit que du petit nombre de gens qui avoient esté perdus ! »

Quelle joie encore de la défaite de Nancy :

« Le roy, de prime face, fut tant surpris de la joye qu'il eust de ceste nouvelle qu'à grande peine scut-il quelle contenance tenir. »

Et Comines épie les seigneurs de la cour, cherchant si pour plusieurs la joie n'était point feinte. Car la noblesse de France n'était pas tout entière domptée, et la mort du Téméraire lui portait le dernier coup. Puis, Comines rappelle avec complaisance tous les bonheurs du roi : autant de désastres, presque autant de crimes : L'exécution du connétable, — l'assassinat de Nemours, — l'empoisonnement de Guienne, — la mort du comte d'Armagnac, — et il ajoute :

« Mais, de tant que ceste maison de Bourgogne estoit plus grande et plus puissante que les autres... de tant lui fut la mort de leur duc à plaisir très grand et plus profitable que tous les autres ensemble ! et luy sembloit bien qu'en sa vie ne trouveroit plus aucun contredit en son royaume ni ès environs près de luy. »

La jeune duchesse Marie de Bourgogne meurt d'une chute de cheval : joie encore !

« Le dit seigneur me conta ces nouvelles et en eut très grande joye et aussi que les deux enfans estoient demourés en la garde des Gandois, lesquels il connoissoit enclins à noise et division contre ceste maison de Bourgogne. »

Ainsi, Comines s'identifie avec cet esprit satanique et il l'admire. Mais ce culte n'est pas récompensé ! Ne parlons ici de reconnaissance ni d'amitié ; il ne s'agit pas de sentiments humains dans cet antre de tyrannie. Comines n'a pas même la confiance de ce maître auquel il vend son âme. Comines n'a pas même la sécurité de la vie et ne peut compter sur le lendemain, auprès de ce roi auquel il donne sa vie entière. Il vit tomber le connétable de Saint-Pol, qui avait aussi trahi le duc pour le roi et que le roi prit dans un piège. Il vit tomber le cardinal de Balue et l'évêque de Verdun, jeté dans une de ces cages de fer, qu'on appelait les *filliettes du roi*. Envié de Tristan, disgracié un instant sans qu'on sache pourquoi, il dut vivre dans des craintes continuelles, entre ce maître farouche, dont un soupçon était la mort, et ce prévôt jaloux, toujours prêt à exécuter la sentence. Enfermé dans la politique de Louis XI, épiant ses caprices, détournant ses colères, servant ses crimes, craignant toujours d'être dévoré, cet ambitieux ne trahit son pays que pour passer sa vie dans la cage d'une hyène royale !

Chose plus terrible ! il est esclave, et il doit désirer que son esclavage dure et que son hyène vive ! Car la mort du roi est son plus grand danger : c'est le mépris comprimé longtemps, se déchaînant enfin ; c'est la revendication de ses biens ; c'est une politique nouvelle dont il sera exclu ; ce sont de *rudes paroles*, comme il le dit, qui le chasseront de la cour ; c'est la ruine privée ; c'est l'abdication politique et, qui sait, c'est peut-être l'échafaud d'Olivier le Daim !

Le roi devait mourir cependant, et un nouveau châtement commence. Comines n'a que trente-six ans, il est fait au maniement des affaires, il a l'expérience et la position acquise, il connaît les souverains, il est influent dans les cours ; c'est l'heure d'être actif pour l'ambitieux, d'être utile pour l'homme d'État ; et il est condamné à l'abandon ! Les plus belles années de la vie et les plus fécondes, seront pour lui réduites à l'im-

puissance. Si son ambition a pu se croire satisfaite, pendant les onze années qu'il fut à la chaîne de Louis XI, il va cette fois connaître les souffrances de l'inaction, pire que la défaite, et du mépris, pire que la mort !

On le garde d'abord dans ses fonctions, mais il n'y peut plus rien. Sa position est si fautive qu'il est réduit, lui si habile, à s'accrocher à quelque prince, qu'il pousse dans des conspirations vaines. Il s'y compromet davantage encore. Au moment où un procès le dépouillait de sa principauté, une accusation capitale menace de lui ôter la vie. Il est jeté en prison, il reste huit mois au secret, dans une de ces cages de fer où son maître avait jeté tant d'innocents ! Il échappe à la mort, il est condamné à dix années de réclusion dans ses terres. Il rentre à la cour cependant ; mais il y a perdu tout crédit, toute estime. Il est envoyé en ambassade à Venise ; mais la cour ne le croit en rien, le roi lui fait de *maigres réponses* ; il ne peut empêcher la ligue contre la France ; il négocie le traité de Verceil ; mais il ne peut le faire accepter des Vénitiens ni exécuter par le duc de Milan. Il voit les dangers de la politique nouvelle, mais ses conseils ne peuvent rien... Il est traversé en toute chose ; il échoue et ceux qui l'ont traversé *lui lavent la tête* de ses échecs.

Charles VIII meurt : *Et croy que j'ai été l'homme du monde à qui il a fait le plus de rudesse*, dit-il. Il s'adresse au nouveau roi pour lequel il s'est dévoué, exposé. Le roi le rebute.

Ainsi repoussé par le dédain général, il se retire dans sa terre d'Argenton ; il s'y croit maître ; mais, chaque fois qu'il veut faire acte de seigneur contre ses adversaires déchaînés, la justice est là, le parlement le condamne, il est battu de procès en procès. Le temps n'est-il plus où son roi brûlait pour lui des titres compromettants !

En 1503, il tente une dernière fois de sortir de son inaction forcée ; il n'y parvient pas. Quand il mourut, à l'âge de soixante-quatre ans, il avait assisté pendant vingt-huit années à sa décadence ! Sa retraite ne fut pas le retour aux lettres de Cicéron à Tusculum, ni l'*otium cum dignitate* d'Horace à Tibur ; elle fut le supplice de l'ambition condamnée à l'impuissance. Qu'il se soit repenti, qu'il ait savouré l'amertume réparatrice du remords, je ne le pense pas, et je n'ai rien trouvé qui pût le faire supposer. Son caractère entier, son culte intéressé pour le génie politique de Louis XI, son époque démoralisée par tant de trahisons et

de violences, le besoin de ne pas démentir et réduire à néant sa vie entière, tout était fait pour étouffer en lui cette voix directe de la conscience. Mais la morale éternelle a d'autres moyens de satisfaction : en lisant cette vie, en voyant cet ignominieux esclavage du ministre et ses complaisances criminelles, filles d'une première faute; en voyant ce terrible retour des choses, ce mépris après la puissance, cet abandon qui trahit cette prospérité, cette fortune, acquise aux dépens d'innocents, défendue aux dépens de l'honneur, misérablement perdue sous la réprobation publique; en voyant cette retraite sombre comme la disgrâce, triste comme l'impuissance, on sent, messieurs, que Comines dut cruellement comprendre *que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne*, et l'on est tenté de répéter avec Socrate :

« Veux-tu que nous fassions venir un héraut ou que je publie moi-même à toute la Grèce, que l'homme le plus heureux, c'est le plus vertueux et le plus juste, et que l'injuste et le méchant est le plus malheureux des hommes! »

Nous connaissons l'homme, nous pouvons étudier l'historien. Comines, dans sa sombre retraite, écrivit des mémoires qui font sa gloire.

Ce livre surtout nous intéresse et, après avoir constaté le double châtement de l'homme : les malheurs de sa vie et le reproche qui s'attache à sa gloire; la morale étant satisfaite, la conscience vengée, nous pouvons lire ce beau livre sans passion, le juger avec calme, l'admirer sans arrière-pensée, le goûter à l'aise. Les luttes de ce temps ont passé, la patrie ne souffre plus de ces trahisons, trop fréquentes alors et dont l'exemple n'est plus à craindre. Le patriotisme, comme la morale, peut distinguer l'œuvre de l'historien dans la retraite, des fautes du jeune seigneur flamand et de la dépravation du ministre de Louis XI.

Eh bien ! non ! Je dois le dire aussitôt et sans artifice : cette distinction est impossible. Je l'ai essayée en vain. L'homme est dans le livre, l'homme tout entier. Ses mémoires tout seuls sont inexplicables. Quiconque n'a pas sondé la vie de l'écrivain a pu admirer ce qu'ils ont de grand, il ne les a pas jugés au fond. Le fond d'un livre, c'est l'âme de l'auteur.

Tout ce qu'on peut demander à l'historien, je le trouve dans ce livre : j'y trouve l'observateur, j'y trouve l'homme d'État et le philosophe. Mais, ni l'écrivain, ni le moraliste, ni l'homme politique, ni le penseur, rien n'a échappé aux griffes de la sirène. Voltaire dit que ce roi avilit la nation ; je vois de même qu'il ébrécha le génie de Comines.

Après la fortune et la puissance, Comines avait rêvé la gloire des lettres, et l'on peut dire qu'il fut le premier historien philosophe de la France ; mais la tâche qui était dans sa vie, macule en mille endroits son œuvre, et, lorsque après tant de déboires et de revers, je vois que cet homme de génie n'a pu écrire un livre sans y laisser les stigmates de l'expiation, je suis parfois saisi d'une pitié profonde pour l'homme ; mais j'éprouve en même temps une profonde admiration pour cette puissance morale qui impose à tous les lois de la conscience.

Comines est artiste par ce sentiment du vrai, par cette double faculté de le saisir et de le peindre. Il a l'accent et le trait ; il perçoit le vrai d'intuition, il le rend d'inspiration. Ses récits sont la vie tracée à grands traits ; les paroles qu'il rapporte sont une situation ou un caractère fixés d'un mot. Plus vrai que la vérité, qu'il condense dans un style de primesaut.

Cependant, dans l'ensemble comme dans vingt détails, Comines trahit la vérité de l'histoire ; on le lui a souvent reproché.

Comines est artiste par le sentiment du beau. Son style est nerveux, spontané, vivant ; son trait est net, fin, profond ; son récit, varié et choisi, est concis et plein. Il élague tout ce qui est inutile ou indigne ; il fait jaillir l'idée d'un mot, apparaît l'homme d'un trait, comme dans un jet de lumière.

Cependant, il manque à son livre la plus grande qualité du beau, ce qui l'anime, et l'âme pour ainsi de l'éloquence : la bonne foi.

Comines est artiste encore par la faculté synthétique qui crée un ensemble, trace des lignes générales, donne du corps à l'œuvre par une trame philosophique soutenue, et produit une puissante unité d'intérêt, de pensée et de vie : qualité du drame et de l'épopée, inconnues du chroniqueur, précieuses pour l'historien.

Cependant, cette unité est factice dans son livre ; son cadre est faux : suffisant à la mise en scène, il ne satisfait pas la jus-

tice. Le sentiment artistique y brille, l'esprit de vérité n'y est point. Il place l'histoire sous un jour partial ; c'est un trompe-l'œil.

Ces fautes capitales, ces défauts suprêmes ont une même cause : le désir réfléchi ou le besoin involontaire, n'importe, de réhausser Louis XI, en rabaissant Charles le Téméraire, pour excuser l'écrivain.

Si Comines a abandonné un souverain orgueilleux, écervelé, dur, incapable de gouverner, indigne de dévouement (c'est ainsi qu'il représente le Téméraire), pour un vrai roi, intelligent, habile, reconnaissant, inspiré de Dieu (c'est ainsi qu'il peint Louis XI) ; s'il a préféré la sagesse politique qui fonde l'avenir, à l'orgueil aveugle qui court au néant ; si, en passant à l'ennemi, il est passé à la civilisation, au succès mérité, à la gloire des grandes choses ; il a pu se croire excusable devant la postérité ou du moins devant la France. Tel est le roman de Comines ; il est fait pour la justification de l'historien plus que pour la vérité de l'histoire. Ce qui a présidé à son travail et l'a perverti, c'est le trouble de son âme.

Je n'ai pas à réhabiliter le Téméraire. Je connais trop l'opresseur des Gantois, le destructeur de Liège et de Dinant. Mais, entre Louis XI et le duc de Bourgogne, ni la vérité ni la justice n'hésitent : tyran pour tyran, on préfère le lion au chacal. Charles était violent, cruel, mais brave ; il fut souvent juste, parfois clément. C'est le chevalier qui veut être roi absolu. Louis XI était violent, fourbe et lâche ; il ne tint jamais un serment, ne connut ni la clémence ni la justice : l'intérêt de son œuvre d'astuce et d'oppression était sa seule règle ; c'est tartufe-despote.

Le duc ne recula jamais devant un défi, le roi jamais devant un crime. Le duc eût aimé mieux mourir que de refuser le combat ; le roi préférerait reculer pour mieux trahir. Il n'est guère d'acte de bravoure ou de bravade qui n'ait préparé la chute du Téméraire ; il n'est pas de crime, ni d'ignominie qui n'ait assuré le triomphe du roi. Pour opposer ces deux caractères, le contraste véritable suffisait ; point n'était besoin de représenter comme un fou abandonné de Dieu, qui perd la tête à demi, au premier succès, et tout à fait à la première défaite, ce souverain qui ne buvait que de l'eau, qui institua le grand conseil de Malines, qui mit un ordre parfait dans les finances



de l'État, une stricte discipline dans l'administration et une exactitude sévère dans ses propres audiences publiques ; ce souverain, fidèle à ses alliés, qui connut la clémence et qui fut assez homme politique pour désirer, comme le dit Comines, six rois de France au lieu d'un.

Deux fautes ont perdu le Téméraire : il méconnut son peuple qui eût fait sa force, et il voulut régner en maître. Mais ces défauts ne sont pas de ceux que pût lui reprocher un ministre de Louis XI. En dehors de cela, ce sont plutôt sa vaillance et sa loyauté qui ont aidé à sa perte ; elles l'ont livré sans défense aux ruses d'un adversaire, dont la grande force était la forfaiture, et la seule vertu, l'artifice.

Tel que Comines le peint pour l'opposer au duc de Bourgogne, Louis XI est l'homme politique par excellence, le modèle de l'homme d'État, le vrai roi. Comines ne cache pas les traits principaux de ce caractère : ni sa dévotion lâche, ni sa peur de la mort, ni son trafic des consciences. Mais la plupart de ces défauts, il les répute à sagesse ; le reste disparaît devant des qualités supérieures, et ses crimes : ses parjures, ses révoltes parricides, ses assassinats par la justice ou par le poison, ses cruautés à froid, tout est dissimulé ; le côté original sert à masquer le côté hideux. Sous le rire du fourbe, on ne voit plus les crocs sanglants de l'hyène. Ce portrait est tracé par la philosophie du remords.

Du premier mot, dès le prologue des *Mémoires*, avant de mettre, comme il le fait très artistement, les deux rivaux en présence, Comines ouvre son roman :

« En lui et en tous autres princes, que j'ay connus ou servys, ay connu du bien et du mal ; car ils sont hommes comme nous ; à Dieu seul appartient la perfection. Mais, quand en un prince la vertu et bonnes conditions précèdent (l'emportent sur) les vices, il est digne de ce grand' mémoire et louange.

« Et tant osai-je bien dire de lui, à son los, qu'il ne me semble pas que jamais j'aye connu nul prince où il y eut moins qu'en lui (de mal), à regarder le tout.

Comines revient sans cesse sur cette idée que le bien l'emporte sur le mal chez son maître. *Dieu lui a fait ceste grâce*, dit-il. — Il ne sait quitter ce propos : *Il est tel que je n'en sors pas bien quand je veux.*

Dès lors, Comines cachera les crimes de Louis XI et glorifiera ses défauts. Le roi est habile à *gagner gens* : c'est une autre *grande grâce de Dieu*, et jamais Comines ne manque de faire ressortir cet art qui l'a séduit. Le roi a un caractère faible et soupçonneux qui le porte à tout remettre à la ruse et à la séduction : c'est qu'il est assez sage pour être sans orgueil, qu'il estime les gens qu'il achète et ne veut rien laisser au hasard :

« A ce propos usoit le roy Louis d'un mot à mon gré bien sage, où il disoit que : quand orgueil chevauche devant, honte et dommage suivent de bien près, et de ce péché n'était-il point entaché. »

Même, quand il n'approuve pas le roi, quand sa conscience se révolte, il s'incline et l'admire :

« Quant à la conscience, me sembloit contraire. Toutefois le sens de nostre roi estoit si grand, que moy ni autre qui fust en la compagnie, n'eussions seu voir si clair en ses affaires, comme luy-même faisoit ; car sans nul doute, il estoit un des plus sages hommes et des plus subtils qui aient régné en son temps. »

Je trouve dans une seule phrase des Mémoires le type du devoir, les deux souverains et le ministre :

« Naturellement, la plupart des gens ont l'œil ou à s'accroître ou à se sauver, ce qui aisément les fait tirer aux plus forts (voilà Comines) ; autres y en a de si bons et si fermes qu'ils n'ont nuls de ces regards, mais peu s'en trouve de tels (voilà l'homme du devoir) ; et par especial est ce *danger* quand ils ont prince qui cherche à gagner gens, qui est une grande grâce que Dieu fait au prince qui le sait faire (voilà Louis XI, et remarquez l'inconséquence de cette grâce qui met en danger les consciences) ; et est signe qu'il n'est point entaché de ce fort vice et péché d'orgueil qui procure haine envers toute personne (voilà le duc). »

Le roman de Comines est là tout entier. L'orgueil du duc le chassant, ainsi que le désir de s'accroître et de se sauver, la grâce de Dieu, représentée par les séductions du roi, l'attirant, il est allé au plus fort et au plus sage.

Je ne puis signaler toutes les erreurs de détails, toutes les injustices partielles qui servent à construire ce roman. Les

grandes circonstances de ce drame historique sont entachées du même vice. Dans l'entrevue de Péronne, le roi fourbe et le duc indigné sont placés sur pied d'égalité : ils ont eu le même tort. Le duc avait mandé publiquement son armée et ses alliés, tandis que le roi avait envoyé des agents secrets à Liège pour y susciter la révolte : n'importe ! Guerre loyale ou menées perfides, ils commirent tous les deux la même erreur : ils acceptèrent une entrevue personnelle. Dès lors, la conclusion contre la perfidie du roi, qui feint de traiter de sa personne au moment où il fomente la trahison, est esquivée ; Comines conclut quoi ? Que les princes ne doivent point se voir ! Et que de soins pour préparer cette fausseté ! Déjà à deux reprises, avant d'en arriver à cet événement, il a avancé cette piètre maxime ; et que de précautions oratoires ! Les observations dans le cours du récit ne lui suffisent plus : il a recours à ces fameuses digressions qui sont comme la trame philosophique de son livre. Deux chapitres, l'un plein de raisonnements, l'autre chargé d'exemples historiques, lui sont nécessaires ; on sent que toute sa vie est en jeu ; alors seulement, après cette mise en scène préparatoire, appuyé sur tout un appareil philosophique et historique, alors seulement, il ose raconter comment le roi fut sauvé.

Alors encore, il exagère la colère du duc, qui paraît d'autant plus injuste que l'écrivain ne lui donne pas le caractère de l'indignation d'un cœur loyal contre une trahison effrontée.

« On sent, dit Dom Plancher dans son *Histoire générale de Bourgogne*, qu'il se fait un mérite en exagérant la colère du duc et les dangers du roi ; mais le lecteur attentif n'est pas dupe du motif qui le fait parler. »

Le roi se tira d'embarras en allant, avec le duc, écraser les Liégeois qu'il avait soulevés, et les punir cruellement d'avoir écouté ses conseils : nouvelle trahison, que Comines se garde bien de faire ressortir. Au contraire, lorsque Louis XI presse le siège, craignant qu'un échec ne tourne le danger contre lui-même ; lorsque Louis XI assiste au sac de la ville qu'il a soulevée, l'historien ose parler de l'honneur de ce roi ! « Il eût pu s'évader, dit-il, mais là où il y alloit de l'honneur, il n'eût point voulu être repris de couardise. »

Tournez quelques pages, quand le Téméraire allègue son

honneur pour ne pas lever un siège, Comines appelle cela de *maigres excuses*.

Telle est la partialité intéressée de Comines. On la retrouve partout où sa cause peut se trouver en jeu. Quand le duc de Guienne meurt, et que le roi rompt un traité qu'il a proposé lui-même et que le duc a signé loyalement, lorsque à cette nouvelle, le duc indigné reprend la guerre avec une grande violence de représailles, il ne veut dire de mal de l'un ni de l'autre prince, le pauvre homme! mais il les déclare fourbes tous les deux. La seule différence, c'est que le plus sage a réussi :

« Il pourra sembler au temps advenir à ceux qui liront cecy que en ces deux princes n'y eust pas grande foy ou que je parle mal d'eux. De l'un ni de l'autre ne voudrois mal parler... mais quand on pensera aux autres princes, on trouvera ceux-cy grands, nobles et notables, et le nostre tres sage, lequel a laissé son royaume accru et en paix avec ses ennemis.....

« Pour en déclarer mon avis, je cuide estre certain que ces deux princes y alloient tous deux en contention de tromper chacun son compagnon. »

Cela établi, si Louis XI n'a pas trahi sa parole, s'il n'a fait que gagner au jeu de la fourberie, — et comme l'historien repousse comme incroyable l'accusation d'empoisonnement, — la colère du duc est sans motif, ses violences sans excuse; Comines peut l'accuser et l'abandonner.

Alors seulement il ose dire :

« Environ ce temps, je vins au service du roy et fut l'an mil quatre cens septante deux. »

Mais il ne dit pas un mot de plus. Ces seules paroles avaient dû brûler ses lèvres.

Les désastres et la mort du Téméraire ne désarment point la partialité de l'historien transfuge. Il est prouvé que Louis XI paya la trahison de Campo Basso. Comines, qui a tant vanté l'art du roi d'acheter les hommes, lui nie ce dernier honneur. « Tout traître était sûr qu'il *avait trouvé marchand*, » dit-il quelque part. Mais, cette fois, le roi a résisté à la grâce; il a fait plus, à en croire Comines, il a prévenu le duc de la défection.

Le mot de *crime* n'est prononcé qu'une fois, que je sache, dans ce livre, à propos des deux adversaires couronnés. C'est

le duc qui en est accusé. Le connétable, après l'avoir trahi, se jouait des deux souverains; ils s'entendent pour le perdre; le duc le livre au roi qui lui fait couper la tête. Le cruel ici, le criminel, c'est encore le duc, et ce crime, commis contre le connétable à Nancy, est puni à Nancy. Voilà pourquoi Campo Basso, qui trahit le Téméraire dans cette dernière bataille, ne pouvait pas être acheté 60,000 écus par le roi. Le roman de Comines le réservait à être le *Commissaire de Dieu* pour la vengeance du connétable.

Meyerus a raison : « *Quædam scripsit planè mendaciter, multa que dicenda infideliter reticuit.* Comines ment complètement sur quelques points; il est infidèle à la vérité par son silence sur un grand nombre d'autres. »

Comines, pour se justifier, traite l'histoire comme sa patrie : trahison oblige.

Une des plus grandes qualités qui frappe dans ce livre, c'est l'observation. Cet homme, qui n'osait pas sans doute rentrer en lui-même, pénètre profondément dans le cœur des hommes.

Il est deux manières d'être observateur et peintre de caractères. L'égoïsme est le seul mobile de l'homme; avec ce lieu commun et un peu de mordant dans le style, on fait un livre; le scepticisme supplée au talent et donne un caractère de profondeur à une analyse médiocre des vices humains. C'est de l'observation à bon marché.

Le véritable observateur est plus noble. Sans croire naïvement tout bon, ni méchamment tout mauvais, il étudie les hommes comme ils sont, reconnaît et estime les nobles penchants, découvre et flétrit les mauvais; et comme le talent vrai est inséparable de la conscience, le véritable observateur est moraliste.

Comines est de ces derniers chaque fois qu'il ne craint pas de tracer sa condamnation en burinant un portrait. Est-il en cause, son intérêt fait sa médiocrité. Tout à l'heure, Aristophane, Montaigne, Pascal; puis, à peine La Rochefoucault.

Il faut l'admirer quand il affirme que les crimes des rois sont toujours punis et qu'il ajoute : *Mais ce n'est pas toujours à l'heure où ceux qui souffrent le désirent.* Il faut l'admirer quand il trace des portraits de main de maître. Tantôt, les seigneurs brigands

de l'Allemagne. Tantôt, ces hobereaux ignorants *qui n'ont que treize livres de rente et qui se glorifient de dire : Parlez à mes gens.* — Tantôt, ces ambassadeurs de parade qui croient diriger le monde : *Et va toujours quelque humblet qui a quelque marché à part.*

Il faut l'admirer dans ses portraits de rois, caustiques ou profonds : Édouard d'Angleterre, qui ne pense qu'aux femmes et à la chasse; jeune, beau, et qui depuis, *s'est fait fort gras* : « Il n'estoit point complexionné pour porter le travail qui seroit nécessaire au roi d'Angleterre qui voudroit faire conquête en France. »

Henri VII, son compétiteur : « Le dit roy Henri estoit un homme fort ignorant, et quasi insensé, et, si je n'en ai ouï mentir, incontinent après ceste bataille, le duc Glocestre, frère du dit roy Edouard, tua de sa main, ou fit tuer en sa présence, en quelque lieu à part, ce bon homme le roi Henri. »

Il faut l'admirer quand il ose peindre un tyran... non de France, de Naples : « Nul homme n'a été plus cruel que luy, ni plus mauvais, ni plus vicieux, ni plus infect, ni plus gourmand que luy. » Quand il montre sa terreur à l'approche des Français : « Toutes les nuits ne cessoit de crier qu'il oyoit les François, que les arbres et les pierres crioient : France! » Quand il raconte la débâcle de tout le royaume, la fuite honteuse d'Alphonse, sa retraite dans un couvent, sa mort, suivie de celle de son fils. Il faut l'admirer surtout, admirer le moraliste, quand il ajoute ce mot, si applicable à Louis XI : « *Jamais homme cruel ne fut hardi!* »

Tout cela est fin, simple, grand et beau.

Mais, quand il se plaît à ne voir dans les actions humaines que l'intérêt, l'égoïsme ou la cupidité; quand il montre, dans le parlement anglais, plusieurs sages personnages prenant parti pour l'orpheline du Téméraire et qu'il ajoute : « *Et n'avoient point de pension comme les autres;* » quand il met en scène l'ambassade de la duchesse Marie de Bourgogne auprès du roi de France, et qu'il attribue les différentes dispositions des ambassadeurs à la situation de leurs terres, plus ou moins rapprochées des frontières de France; quand, après avoir calomnié le père de Louis XI, il calomnie son fils en lui prêtant de la joie à la mort de son héritier, et que, résumant en maximes ces idées, il dit : *Ceux qui gagnent ont toujours honneur,* ou qu'il confond

la tromperie avec l'habileté : *Ainsi qu'on voudra la nommer*, dit-il, *car elle fut sagement conduite*; alors il cesse d'être grand; en généralisant le mal, il croit l'excuser; il ne juge plus les hommes, il les corrompt en les calomniant; le talent l'a quitté avec la justice.

Comines eut le sens de l'homme d'État; mais, forcé de l'appliquer à la politique de son maître, il va jusqu'à vanter les plus grandes faiblesses.

Le traité de Péquigny fut une honte pour la France; Louis XI achetait le départ de l'armée ennemie. Pension? non pas! Tribut! dit un anglais, et Comines répète deux fois le mot. Mais il justifie le roi :

« Je vois qu'à plusieurs pourroit sembler que le roy s'humilioit trop; mais les sages pourroient bien juger par mes paroles précédentes que le royaume estoit en grand danger, si Dieu n'y eût mis la main, lequel disposa le sens de notre roy à élire si sage parti.

Déjà, il avait justifié le roi d'être *crainitif* :

« Il connoissoit bien, avait-il dit, s'il estoit temps de craindre ou non; je luy ose bien porter ceste louange (et ne scay si je l'ay dit ailleurs et quant je l'aurais dit, si vaut-il bien estre dit deux fois), que jamais je ne connus si sage homme dans l'adversité. »

Sage ici veut dire lâche.

On a quelquefois comparé Comines à Machiavel; ici, Comines fléchit, Machiavel est grand :

« Parmi les signes les plus certains de la puissance d'un Etat, on doit compter la manière dont il vit avec ses voisins; si ceux-ci lui paient tribut pour l'avoir en leur faveur, soyez assuré qu'il est puissant; en reçoivent-ils un tribut quoique inférieurs à lui, soyez convaincu de sa faiblesse. Ce n'est pas aux seuls Florentins que se peut reprocher cette lâcheté, mais au roi de France lui-même, qui, avec un si grand royaume se rend tributaire des Suisses et des rois d'Angleterre. Si ce prince et les autres Etats dont j'ai parlé sont réduits à tant de bassesse, c'est pour avoir craint d'armer et d'aguerrir leurs peuples; c'est pour avoir préféré l'avantage apparent de les opprimer à celui de former des établissements qui assurent la

tranquillité de l'Etat et le bonheur des sujets. Une aussi lâche politique donne pour quelques moments une fausse paix, mais elle produit avec le temps misères, dommages et ruine entière. »

Ainsi parle le génie, qui n'a point trahi.

L'éloge de la politique de Louis XI n'était possible que par la théorie du succès. Nous l'avons rencontrée déjà dans nos citations. Combien je préfère encore Machiavel qui ajoute : « Tout cela peut mener à la puissance, non à la gloire ! »

La politique de Charles VIII et la situation des pays étrangers laissent Comines plus libre et plus vrai. C'est en véritable homme d'État qu'il dévoile les causes du prompt succès de l'expédition d'Italie, et qu'il explique la vanité de ses revers non moins rapides. Quel grand spectacle de voir, de Florence à Naples, les tyrans disparaître et le peuple se lever à l'approche de l'armée française en criant : liberté ! liberté ! Mais le roi, dit Comines, *n'entendoit pas bien ce que ce mot valoit, et par raison ne pouvoit leur donner liberté.*

Quel autre spectacle non moins fécond en enseignements, que l'échec misérable de ces succès inespérés ! « *Le peuple nous avouait comme saints, estimant en nous toute foy et toute bonté, mais ce propos ne dura guères,* » et Comines raconte les désordres, les pillages, la curée des emplois, et pis que cela, le mépris, l'orgueil, la *fatuité cynique* de ces libérateurs, comme dit un historien moderne :

« Il ne sembloit point aux nostres que les Italiens fussent hommes. »

Les plus belles pages des *Révolutions d'Italie*, de M. Edg. Quinet, sont inspirées par ce récit de Comines.

De cette haute compréhension des événements, de cette cime de l'histoire, l'esprit embrasse naturellement de larges horizons. Comines s'élève à la philosophie de la justice et de la liberté. Nul en France avant lui n'avait parlé du vote des impôts, des avantages de la représentation des États, du droit de ces assemblées, avec ce bon sens et cette grandeur :

« Y a-t-il roi ni seigneur sur terre qui ait pouvoir, outre son domaine, de mettre un denier sur ses sujets sans octroy et consentement de ceux qui doivent payer, sinon par tyrannie ou



violence? On pourroit répondre qu'il y a des saisons qu'il ne faut pas attendre l'assemblée et que la chose seroit trop longue. A commencer la guerre, à l'entreprendre, ne se faut point has-ter, et l'on a assez de temps; et si vous dis que les rois et princes en sont trop plus forts quand ils l'entreprennent du consentement de leurs sujets et en sont plus craints de leurs ennemis.....

« Or, selon mon avis, entre toutes les seigneuries du monde dont j'ay connaissance, où la chose publique est mieux traictée et où règne moins de violence sur le peuple, et où il n'y a nuls édifices abattus, ni démolis par la guerre, c'est Angleterre. »

Tout ce chapitre du quatrième livre est plein d'un souffle puissant; c'est une des plus grandes pages qu'un historien ait écrites. Comines rivalise ici avec Machiavel.

Comines avait déjà dit de l'Angleterre :

« Le roy ne peut entreprendre un tel œuvre sans assembler son Parlement, qui veut dire les trois états, qui est chose juste et *sainte*, et en sont les rois plus forts et mieux servis. »

Montesquieu n'aura pas cette parole enthousiaste; Comines trouve, avec le génie du bon sens, le mot que la passion de la défense de la patrie et de la liberté de conscience inspira à Guillaume le Taciturne sur la *sainteté* des assemblées nationales.

Mais ces libertés étaient une des gloires de la Flandre; elles existaient, elles étaient revendiquées dans la patrie de Comines, comme en Angleterre. Pourquoi l'oublie-t-il? En faisant l'éloge de nos vieilles franchises, le transfuge eût condamné sa défection; et il devient injuste encore: nos privilèges séculaires sont tout au plus, pour lui, des brandons de discorde au service de Louis XI.

Pendant, une grande idée philosophique lui fera entrevoir un instant, sans le fixer dans son livre, le rôle glorieux des libres communes. C'est après le supplice d'Hugonet, de De Melle et d'Hymbercourt; le peuple gantois n'avait pas respecté la tête d'un évêque et de deux ministres qui avaient voulu trahir le pays. Ce châtiment a ébranlé Comines, et peut-être a-t-il fait un retour sur son passé. Il commence par maudire Gand: « Je ne puis penser comment Dieu a tant préservé cette ville de Gand dont tant de maux sont advenus. »

Puis, sa pensée s'approfondit, comme s'il demandait à ce Dieu, qu'il vient d'accuser, la cause de l'existence de cette ville révolutionnaire, et voilà qu'avec ce coup d'œil du malheur qui creuse les misères humaines, il embrasse dans une vue générale tous les grands États, toute la nature, et, trouvant partout un frein à l'excès de la puissance, un obstacle aux abus de l'égoïsme, il conclut à ce que nous appelons l'équilibre des choses, il conclut que la liberté de ces grandes communes est comme le contre-poids providentiel de la tyrannie.

« Au fort, il me semble que Dieu n'a créé aucune chose en ce monde, ni hommes ni bestes, à qui il n'ait fait quelque chose son contraire pour le tenir en crainte et humilité, et ainsi celle ville de Gand est *bien située* là où elle est ! »

Comines fait ensuite une longue analyse des dangers de la puissance sans limite ; c'est alors qu'il affirme que la levée d'impôts sans le vote des contribuables est tyrannie, et il continue :

« Les petits et les pauvres trouvent assez qui les punissent quand ils font le pourquoi et encore sont assez souvent punis sans avoir rien méfait... Mais des grands princes ou des grandes princesses, qui s'informeront de leur vice ? L'information faite, qui l'apportera au juge ? Qui sera le juge qui en prendra la connaissance et qui en fera la punition ? Je dis des mauvais, et n'entends point des bons, mais *il en est peu*. »

A ces questions d'un homme libre et qui sont ici d'un homme qui a souffert de l'impunité des princes, Comines répond :

« Je réponds à cela que l'information sera la plainte et clamour du peuple qu'ils foulent et oppressent... Ceci sera l'information et leurs grands cris et par plaintes et piteuses larmes les présenteront devant Notre-Seigneur, lequel sera le *vray* juge, qui par aventure ne voudra attendre à les punir jusques à l'autre monde, mais les punira en cestui ci...

« A l'heure qu'il y pensera le moins, Dieu luy fera soudre un ennemi, dont par aventure il ne se fut pas avisé. »

C'est presque au pied de l'échafaud de ministres, traitres comme lui, que ce grand esprit, éclairé par la souffrance, parle ainsi de justice et de liberté !

Ce n'est pas la première fois que, du fond de sa retraite, ce

condamné de l'ambition jette sur les grandeurs humaines des regards pleins d'éclairs; que cet homme qui souffre jette au monde des accents digne de Job sur le fumier ou de Bossuet dans sa chaire. Une mort plus terrible, la mort du roi, lui inspire un plus sombre tableau.

Hugonet et d'Hymberecourt étaient tombés en hommes sur l'échafaud. Louis XI mourut en lâche dans la prison volontaire de ses terreurs. Comines avait assez vanté le roi dans son œuvre, pour avoir le droit de peindre l'homme devant la mort. Son sentiment naturel du vrai, le souvenir amer de ce qu'il a perdu en perdant le roi, un reste de culte pour son habileté, peut-être un certain instinct de vengeance contre ce maître dont il a payé si cher les bienfaits et qui souffre à son tour, enfin le sombre plaisir d'étaler à nu les misères humaines, auxquelles il n'a pas échappé: on sent tout cela dans ces pages animées d'un souffle terrible.

Ces pages sont à lire dans leur ensemble grandiose; on y voit ce roi qui ne vit qu'à peine et qui fait semblant de régner, qui tremble devant la mort et qui veut qu'on tremble devant lui. Des serviteurs lui ont fait une certaine violence pour le sauver dans une atteinte d'apoplexie; il les chasse. Pour la première fois de sa vie, il s'habille richement, pour parer en roi un cadavre; il prodigue l'or pour acheter au loin à grand prix des chevaux, des chiens, des animaux de toute sorte: par toute l'Europe, même en Asie, ses émissaires donnent signe de vie, pour ce monarque qui veut affirmer une puissance qui lui échappe et paraître régner quelques heures encore après sa mort. Cependant tout l'effraie: il s'isole, il barricade son château comme une ville assiégée, comme si des barricades arrêtaient l'assiégeant qui le menace; il redouble à la fois de cruauté et de dévotion; deux moyens de repousser la mort, de la main des hommes et de la main de Dieu. Il ordonne de tuer quiconque s'approchera du château avant l'heure fixée, et il donne à l'Église plus de terres qu'il n'en a. « *Ce don de terres ne fut point tenu, dit Comines, aussi il y en avoit trop.* » Ses alliés viennent à son secours: le pape et le Grand Turc lui envoient des cargaisons de reliques; il a recours à un moine de Calabre qu'il appelle le saint homme pour courtiser le miracle dont il attend la vie. Mais le miracle n'est pas aux ordres du roi.

Ce tyran a fait trembler son père; il craint son fils, il craint

sa fille, il craint son gendre. Il a livré au couteau plus de victimes politiques qu'aucun autre roi de France, et il voit dans la main de tout homme un poignard. Il enrichit son médecin ; son médecin lui signifie qu'il va mourir. Il avait ordonné qu'on ne prononçât jamais ce mot qu'il avait tant prononcé, lui, contre les autres, et qu'au moment suprême on lui dit : *Parlez peu*, pour le prévenir. On lui signifie brutalement son arrêt. Comines s'indigne de la brutalité de Coictier ; mais Comines dit lui-même : « *Il falloit qu'il passast par là où les autres sont passés.* » Et il ne manque pas de faire des rapprochements réprobateurs :

« Les cages où il avoit tenu les autres avaient quelques huit pieds en carré, et luy qui estoit si grand roy avoit une petite cour de chasteau à se pourmener ; encore n'y venoit-il guères.....

« Ainsi, avant mourir, il se trouva en semblables et plus grandes prisons, et aussy plus grande peur il eust que ceux qu'il y avoit tenus.

« Tout ainsi qu'à deux grands personnages, qu'il avoit fait mourir de son temps, dont de l'un fit conscience à son trespas et de l'autre non ; ce fut du duc de Nemours et du comte de Saint-Paul ; fut signifiée la mort par commissaires députés à ce faire, lesquels commissaires en briefs mots déclarèrent leur sentence et baillèrent confesseur pour disposer de leurs consciences, en peu d'heures qu'ils leur baillèrent à ce faire : tout ainsi, signifèrent à nostre roy les dessus dits sa mort, en brièves paroles et rudes. »

Alors, Comines entame un discours sur *la misère de la vie des hommes*, et il va nous prouver que ce roi n'eut guère de bons jours dans sa vie ; puis, selon sa méthode de généraliser une idée, il passe en revue la mort des grands princes de l'Europe « *qui tant ont travaillé pour s'accroistre et pour avoir gloire, et tant ont souffert de passion et de peines et abrégé leur vie, et par adventure leurs âmes en pourroient souffrir.* » Il cite même le sultan qui, en mourant, « *fit conscience* » d'un impôt injuste, et il revient à son principe que : prince chrétien, moins encore païen, *n'a pas autorité fondée en raison de rien imposer, sans le congé et permission de son peuple.*

Ce tyran a acheté cher son ministre ; son ministre proclame

sur sa tombe l'excellence de la représentation nationale et la vanité de la tyrannie.

Enfin il arrive à cette conclusion de la première partie de ses Mémoires :

« N'eut-il pas mieux valu à eux et à tous autres princes... moins se soucier et moins se travailler et entreprendre moins de choses et plus craindre à offenser Dieu et à *persécuter le peuple!*... Leurs vies en seroient plus longues; les maladies en viendroient plus tard, et leur mort en seroit plus regrettée et de plus de gens, et moins désirée, et auroient moins à redouter de la mort. Pourroit l'on voir de plus beaux exemples pour connoître que *c'est peu de chose que l'homme* et que ceste vie est misérable et brève et que ce n'est rien des grands! »

Ce « n'est rien des grands »! c'est presque le mot de Massillon sur la tombe de Louis XIV.

Que ne puis-je m'arrêter à ces nobles et austères paroles? Mais Comines fléchit trop de fois, dans cet admirable récit, pour que je ne doive pas en faire la remarque et ne cherche pas la cause de ces défaillances du génie.

Comines est grand quand il dit que Louis XI avait des raisons d'avoir peur, parce qu'il n'était aimé ni des grands, ni des menus. « *Et si avoit plus chargé le peuple que roy ne fit jamais.* »

Il est plus petit lorsqu'il voit dans les souffrances de cette prison volontaire, qu'il compare si bien aux cages de fer, une grâce de Dieu qui fait subir au roi sur la terre une partie de son purgatoire. Il est petit lorsque, après avoir ramené ce roi redoutable à l'égalité de la mort, il ajoute que Dieu lui fit une seconde grâce *pour sa sagesse, sa libéralité et sa vertu*, en lui accordant une vie plus longue qu'à aucun autre souverain du temps. Il est petit lorsqu'il fait terminer cette agonie de soupçon, de lâcheté et de cruauté, par un miracle : la dernière heure du roi fut exempte de souffrance : *Notre Seigneur fit miracle sur luy et le guérit tant de l'âme que du corps.*

Il y a telle phrase où le penseur s'élève et fléchit, se relève et tombe, mélange étonnant de force et de faiblesse, véritable claudication de la pensée!

Ces chutes n'ont rien d'accidentel, messieurs; mais jamais Comines n'a tant fléchi qu'en parlant de Dieu. Certes, c'est une grandeur suprême à ajouter à l'histoire comme à l'épopée, que de

faire planer au dessus des événements humains, comme règle et sanction, sous quelque nom qu'on l'appelle, la loi des mondes, la vérité morale, la conscience universelle, et Comines y réussit quelquefois, nous l'avons vu. Mais quel abus d'une idée morale, qu'elle profanation de la loi du bien, que d'abaisser la philosophie de l'histoire à ce lieu commun qui attribue à un Dieu tous les crimes d'un roi. L'empoisonnement du duc de Guienne, c'est Dieu qui dispose. Le traité de Péquigny, c'est Dieu qui a préparé le sens du roi à cette lâcheté. La trahison de Campo-Basso, c'est Dieu qui députe un commissaire de ses vengeances. Si Louis XI se trompe, c'est Dieu qui ne juge pas la France digne de la paix !

Ne croyez pas que ce soit fanatisme ou niaiserie. Cet homme a jugé Savonarole en deux mots : *Je le répute bonhomme*. Il a jugé en deux phrases saint François de Paule : *Vray est que sa langue italienne lui aydoit bien à se faire émerveiller. — Il est encore vif, parquoy se porroit bien changer en mieux ou en pis, et pour ce m'en tais.* — Il fait dire à un Italien qui nomme Jean Galéas, tyran de Pise, un saint : *Nous appellons en ce pays-ci saints tous ceux qui nous font du bien.*

Comines a donc pu comprendre les grandeurs de la loi morale ; mais cet abus qu'il fait de la Providence ne vient pas de son esprit. M. de Barante a très bien expliqué ce phénomène :

« On croit entrevoir, dit-il, que, si Comines eût été irréprochable, il eût répété moins souvent cet adage : Au demeurant, la Providence le voulait ainsi ! »

Cet homme ne sentait pas le terrain solide sous sa conscience.

Un seul sentiment aurait-il manqué à Comines ? le sentiment de la patrie ? Non. Comines était né pour comprendre la patrie et pour l'aimer. A cette époque, l'esprit national commençait à s'étendre des communes et des provinces au pays entier. Mais la chevalerie flamande avait été trop souvent du parti léliard ; Comines crut trouver une patrie en France ; il se trompa. Il ne fut pas adopté par la France ; sa seule patrie fut, non pas même la cour, mais la politique astucieuse de Louis XI. Le maître mort, Comines fut comme exilé. Mais cette patrie, circonscrite à l'orbite malsaine d'un tyran soupçonneux, ne pouvait satisfaire l'âme de Comines. Il dut sentir plus d'une fois qu'il ne servait, qu'il n'avait pas servi la France. La France ne fut pas sa patrie poli-

tique. C'est en Angleterre qu'il voit et admire les libertés qui plaisent à son esprit. La France n'est pas sa patrie littéraire : *Les Mémoires de Comines n'ont pas un caractère français*, dit M. de Barante.

Si Comines était resté dans son pays, qui sait s'il n'eût pas compris, s'il n'eût pas fait comprendre au Téméraire, ou du moins à sa fille, l'esprit de nos communes et cette politique qui demande sa force au peuple et qu'il admira tant en Angleterre? Le duc avait des défauts terribles; mais le génie prend ascendant sur les hommes, au moins dans le malheur. Comines lui-même a indiqué plusieurs fois ce beau rôle. Il nous montre le seigneur de Contay ramenant le duc à de nobles sentiments par de généreuses paroles : *Comme il estoit le plus fort, il falloit qu'il fust le plus sage*. Il nous montre d'Hymbercourt le persuadant à la clémence et en tirant de nobles fruits, ce qui fait dire à Comines : *Qu'on ne se doit jamais lasser de bien faire*.

Nos provinces jouissaient alors d'une merveilleuse prospérité; l'habileté à conserver ces biens, par l'union du peuple et du souverain, eût été sagesse et non fourberie. Le succès eût été vertu autant que gloire. Comines dit quelque part : *Qu'un si puissant duc, le duc de Bretagne, manié par un tel homme, le sire de l'Escun, était à craindre*. Le duc de Bourgogne, manié par Philippe de Comines, eût déjoué les ruses de Louis XI. Les qualités du Téméraire : la loyauté, le courage, l'ordre, la persévérance, eussent triomphé des *habiletés* du roi ! Et quel généreux auxiliaire n'eût-il pas trouvé dans ce peuple, qu'il vit, à la mort du Téméraire, se lever en masse et marcher à la défense du pays avec l'enthousiasme et l'obstination du patriotisme? Comines pouvait montrer au monde que le génie peut toujours rester au service du bien, et que l'honneur est plus fort que le crime. Alors, Comines eût compris, eût aimé son pays, et il lui eût donné un grand ministre et un grand historien !

Quand je songe à cela, je plains ce génie qui n'eut point de patrie, je maudis ce Louis XI qui a mis sa griffe sur cet homme digne d'une meilleure carrière, et je suis tenté de crier à ce Satan couronné, comme Auguste à Varus : Rends-nous notre Thucydide et notre Machiavel !

Ainsi, de tout côté, la même conclusion arrive. Dans Comines, l'homme est grand, le traître est petit; esprit puissant qu'une faute dégrade ! La nature lui avait donné les plus riches facul-

tés; mais Louis XI a couvé ce génie : il en est sorti le chevalier qui trahit, l'historien qui ment, l'homme d'État de la fourberie, le philosophe des défaillances. C'est un terrible mancenillier pour les consciences que la tyrannie!

Avant d'avoir compris ainsi les Mémoires de Comines, je les admirais, avec tous les critiques; mais je me sentais troublé. Quoi! un traître avoir conservé ce talent! une vie de complicité avec le crime, récompensée par la gloire des penseurs! la pratique de la tyrannie la plus vile, aboutir à un chef-d'œuvre d'histoire politique! Et j'étais tenté d'imiter Hégésippe Moreau, quand tout Paris s'émerveillait que Lacenaire fît des vers, et que le poète

Cherchait querelle à Dieu qui voulut qu'en notre âge  
La sainte poésie essayât cet outrage.

Un mot de Dom Plancher, un autre de M. de Barante, me mirent sur la voie, et j'ai compris ce livre, j'en ai vu les faiblesses, j'ai pesé l'homme : *quot libras in duce summo!* et mon sentiment moral s'est rassuré. Les Hégésippe Moreau peuvent rester en paix avec la loi éternelle du bien! L'écrivain a beau prendre un masque : sa vie se trahit dans son œuvre et la dégrade. Ce livre est grand, car l'auteur a souffert et la souffrance retrempe l'âme; mais onze années de cohabitation avec la plus odieuse et la plus hypocrite des tyrannies, ont laissé dans l'œuvre, comme dans l'âme de l'écrivain, des traces du méphitisme moral, et ce livre n'est pas un chef-d'œuvre; car il y manque la première qualité de l'historien : l'impartialité, la première qualité de l'homme, un cœur sans tâche! J'admire donc l'écrivain qui le premier donna à l'histoire de France le souffle puissant de la philosophie politique; mais je vois toutes les brèches faites à son talent par l'ambition mauvaise. Plus Comines fut un grand esprit, plus il fut responsable de ses actes et plus il fut puni de ses fautes : puni dans sa vie, dans sa fortune, dans son ambition, dans sa considération! Puni dans son œuvre et dans l'immortalité de sa gloire! Et ce spectacle est plus grand que tous les chefs-d'œuvre! on y trouve une des pages les plus complètes de l'histoire morale de l'humanité, et le plus beau spectacle qui puisse être donné à l'être intelligent et libre; car on y voit le génie, mais le génie vaincu par ce qui est supérieur au génie, messieurs, la conscience!



# TABLE DES CONFÉRENCES

FORMANT LE DEUXIÈME VOLUME

---

- XVI. LE ROMAN DU RENARD. I. *Reynardus Vulpes et Renart de Vos.***  
**XVII. LE ROMAN DU RENARD. II. *Le Couronnement du Renart et Renart le Nouveau.***  
**XXVIII. LES POÈTES DE LA CROISADE. I. Graindor de Douai, etc.**  
**XIX. LES POÈTES DE LA CROISADE. II. *Bauduin de Sebourg.***  
**XX. LA PHILOSOPHIE AU MOYEN AGE. I. Alain de Lille, etc.**  
**XXI. LA PHILOSOPHIE AU MOYEN AGE. II. Henri de Gand, etc.**  
**XXII. Van Maerlant.**  
**XXIII. La bataille de Courtrai.**  
**XXIV. Le siècle littéraire du Brabant.**  
**XXV. Types comiques et populaires.**  
**XXVI. Le théâtre français et flamand.**  
**XXVII. Le siècle des d'Avesnes. Jean et Bauduin de Condé.**  
**XXVIII. Un poète de cour et deux poètes des communes.**  
**XXIX. Le maître de Froissart.**  
**XXX. Philippe de Comines.**
-



## ERRATA

### LE ROMAN DU RENARD. — I.

- Page 5, ligne 6. — Au lieu de : *newième*, lisez : *dixième*.  
Page 28, ligne 22. — Au lieu de : *le posséder*, lisez : *les posséder*.  
Page 30, ligne 10. — Au lieu de : *effrayable*, lisez : *effroyable*.

### LES POÈTES DE LA CROISADE.

- Page 6, ligne 1. — Au lieu de : *Poua*, lisez : *Pour*.  
Page 12, ligne 35. — Au lieu de : *cents*, lisez : *cent*.  
Page 15, ligne 22. — Au lieu de : *Tancrete*, lisez : *Tancredi*.  
Page 22, ligne 2. — Au lieu de : 1112, lisez : 1212.

### BAUDUIN DE SEBOURC.

- Page 9, ligne 11. — Au lieu de : *peccadiles*, lisez : *peccadilles*.  
Page 13, ligne 9. — Au lieu de : *le sauver*, lisez : *la sauver*.  
Page 19, ligne 3. — Au lieu de : *meurs* gaïement, lisez : *mourez* gaïement.

### LA PHILOSOPHIE. — II. HENRI DE GAND.

- Page 10, ligne 11. — Au lieu de : *peut-être*, lisez : *peut être*.  
Page 16, ligne 19. — Au lieu de : *affermir*, lisez : *affirmer*.

### VAN MAERLANT.

- Page 10, ligne 27. — Au lieu de : *tournois*, lisez : *tournoi*.

### LA BATAILLE DE COURTRAI.

- Page 2, ligne 23. — Au lieu de : *pour y mourir, que*, lisez : *pour y mourir, plutôt que*.  
Page 17, ligne 10. — Au lieu de : *gaedendags*, lisez : *goedendags*.  
Page 24, lignes 9 et 10. — Au lieu de : *n'osa plus longtemps*, lisez : *n'osa pas plus longtemps*.  
Page 25, dernière ligne. — Au lieu de : *Adonet*, lisez : *Adenet*.

## ERRATA

### LE THÉÂTRE AU MOYEN AGE.

- Page 1, ligne 10. — Au lieu de : *auteur*, lisez : *acteur*.  
Page 6, ligne 26. — Au lieu de : *s'en fuient*, lisez : *s'enfuient*.

### LE SIÈCLE DES D'AVESNES.

- Page 5, ligne 17. — Au lieu de : qui *de* brebis, lisez : qui *des* brebis.  
Page 6, ligne 26. — Au lieu de : s'en référer encore la volonté de Dieu, lisez : s'en référer encore à la volonté de Dieu.  
Page 11, ligne 16. — Au lieu de : *ces* vers, lisez : *ce* vers.  
Page 14, ligne 5. — Au lieu de : *char*, lisez : *chair*.  
Page 18, ligne 12. — Supprimez le », après le mot : *bonnes*.  
Page 25, ligne 34. — Au lieu de : si grands *en* entreprendre, lisez : si grands *faits* entreprendre.  
Page 26, ligne 33. — Au lieu de : pendant qu'elle la vestoit, lisez : *et* pendant, *etc.*  
Page 28, avant-dernière ligne. — Au lieu de : *l'arsût*, lisez : *l'arsît*.

### UN POÈTE DE COUR, ETC.

- Page 7, ligne 6. — Au lieu de : *irréconciables*, lisez : *irréconciliables*.  
Page 18, ligne 5, au lieu de : *Jean de Guise*, lisez : *Jacques de Guise*.

### LE MAÎTRE DE FROISSART.

- Page 17, ligne 29. — Au lieu de : *peut*, lisez : *pouvait*.

### PHILIPPE DE COMINES.

- Page 2, ligne 29. — Au lieu de : Comines *étant* entré, lisez : Comines *était* entré.  
Page 8, ligne 11. — Après : le 30 août, mettez un ;.  
Page 12, ligne 16. — Au lieu de : *jeté*, lisez : *jetés*.  
Page 13, ligne 29. — Au lieu de : le temps *n'est-il plus*, lisez : le temps *n'est plus*.  
Page 28, ligne 36. — Au lieu de : *moins encore païen*, lisez : *moins encore que païen*.  
Page 29, ligne 23. — Au lieu de : il est *plus* petit, lisez : il est petit.  
Page 30, ligne 37. — Au lieu de : *malsaine*, lisez : *malsain*.





96. 210

121 1

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES



0315304183



